

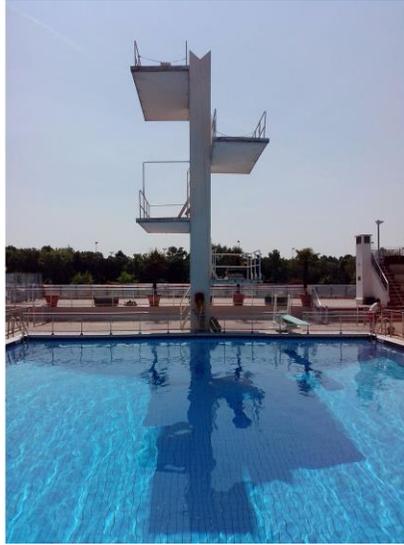
# **L'ESPACE INTÉRIEUR**

*Journal 2013 - 2014*

\*\*\*

*Guillaume Bardou*





Plongeur de la piscine de Nogent sur Marne

*« Ni la raison ni le but ne rendirent bonne ton action,  
mais le fait qu'en elle ton âme tremble et resplendisse et déborde »*

*Nietzsche, ou un autre*



## MONDE ZÉRO

LE MONDE ZÉRO N'EXISTE PAS. IL N'Y A EN CE MONDE AUCUN POINT DE VUE POUR MENTALISER. NI MENTAL-OBJETS, NI MENTAL-ÉNERGIE. IL N'Y A AUCUNE FORME, AUCUNE EMPREINTE POUR NOUS RÉUNIR. TOUJOURS DANS NOS VOYAGES NOUS BUTONS CONTRE CETTE FRONTIÈRE.



## MONDE PREMIER

QUAND UNE FORME SE DÉTACHE COMPLÈTEMENT DU MONDE ZÉRO, L'EXISTENCE EST CRÉÉE. LE MENTAL-OBJET EST NOTRE PREMIÈRE RÉALITÉ SINGULIÈRE ET PLURIELLE. IL SUFFIT D'UN REGARD POUR QUE LE TEMPS ET LA DISTANCE SOIENT CRÉÉS DANS LE MENTAL-OBJET. IL SUFFIT D'UN REGARD POUR QUE DES FORMES APPARAISSENT ET DISPARAISSENT DANS CE PREMIER MONDE. DANS CES IMAGES DE PROFONDEURS D'ÉTOILES, LA FORME D'UN MENTAL. DANS LA DILATATION ET LA CONTRACTION, LA FORME D'UN MENTAL. DANS L'ESPACE PARSEMÉ D'AMAS DE GALAXIES, LA FORME D'UN MENTAL. DANS LE TEMPS, LA DISTANCE, L'ÉNERGIE, LA FORME D'UN MENTAL. DANS LA MORT ET LA VIE, LA FORME D'UN MENTAL. DANS LA SAVEUR DES EAUX POUR LES COQUILLES D'ANIMAUX ENROULÉS SUR ELLES-MÊMES, LA FORME D'UN MENTAL. DANS LA PATIENCE ET L'IMPATIENCE, LA FORME D'UN MENTAL.

)... (

) LA FORME MENTALE EST L'EXISTENCE (



## MONDE DEUXIÈME

EN DÉSIR D'UN ÊTRE VIVANT, JE POSAI LE RÊVE DE MON CORPS SUR UNE PLANÈTE CHAUDE. LE SOL ÉTAIT HUMIDE, DE BELLES PLANTES S'ÉLANÇAIENT VERS LES CIEUX. JE REGARDAIS MIEUX EN BAS, C'ÉTAIT UN COMPOST DE FEUILLES EN PUTRÉFACTION. ALORS JE SAUPOUDRAI DANS L'EMPREINTE ACCUEILLANTE QUI ME FAISAIT SIGNE, TOUT CE QUE J'AVAIS MENTALISÉ DE MOI PAR LE MONDE PRÉCÉDENT. CE N'ÉTAIT QUE DES VERTIGES DE TEMPS ET DE DISTANCES. QU'EST-CE QUI EST LOIN, QU'EST-CE QUI ME TOUCHE ? LA VÉRITÉ DE CETTE PLANÈTE AVAIT LE VISAGE EMBRASSANT D'UNE GROSSE FLEUR, UNE FLEUR INTELLIGENTE. JE CONTEMPLAIS UNE ENVELOPPE DE TISSUS SOYEUX GRANDIR DEPUIS L'EMPREINTE, ET EN M'Y PLONGEANT AVEC DÉLICE JE M'ENTENDIS PARLER DEPUIS LA FLEUR. PAR TOUTES MES UNIONS DE CORPS JE ME DÉCOUVRE. DE CELLE-LÀ J'ENTENDIS MONTER UNE DILATATION MENTALE.

) LE MONDE EST BIEN FAIT AINSI  
 IL A INSCRIT UNE LONGUE DISTANCE  
 ENTRE TOI ET MOI  
 POUR DIRE UN DÉBUT  
 POUR DIRE UNE FIN (

JE PASSAIS DANS LA FLEUR PLUS DE CENT TOURS DE PLANÈTE AUTOUR DE L'ÉTOILE, DANS CE MONDE OÙ L'ESPRIT S'ENRACINE, ET JAMAIS LA FLEUR NE S'APERÇUT DE MA PRÉSENCE. PARFOIS JE LA QUITTAIS POUR QUELQUES RAYONS DE LUNE ROUGE, UNE PLUIE DE CENDRES, MAIS VITE JE RETROUVAIS LA CHAIR PALPITANTE DE MA FLEUR, COMME AU PREMIER JOUR DE RÉUNION. ET ELLE SE FANA. ET ELLE TOMBA PAR TERRE. BIENTÔT MONTERAIENT D'ELLE, PARMIS LES SPORES RÉPANDUES, D'AUTRES PLANTES, D'AUTRES FLEURS. SE PRÎT ALORS MON ÉLAN. J'EMPORTAI AVEC MOI BEAUCOUP DE SES CHARMES QU'ELLE M'AVAIT CRÉÉS, ET TANDIS QUE SON EMPREINTE S'OUVRAIT À NOUVEAU, J'ÉTAIS PAR ELLE UN RUBAN SOYEUX DE PÉTALES POURPRES DÉSIREUX D'UN AUTRE MONDE.



## MONDE TROISIÈME

JE POSAI MA COROLLE SUR LA TROISIÈME PLANÈTE, EN N'Y VOYANT D'ABORD QUE CE QUE J'Y AMENAI. C'ÉTAIT UN MONDE DE VAPEUR. DE GRANDS BOURGEONS ORGANIQUES PERDUS AUX HORIZONS LES UNS DES AUTRES RAPPELAIENT LES PLUS HAUTS DÉSIRES DE MA FLEUR, SES TENDRES RÊVES MÉLANCOLIQUES. JE REGARDAIS EN BAS DEPUIS LES AIRS, SANS TROUVER RIEN D'AUTRE QUE DU BROUILLARD. PENDANT DE NOMBREUSES VARIATIONS DE LUMIÈRE, JE M'ATTARDAIS À CHERCHER DU VIVANT CAPABLE DE MENTALISER, POUR ME DONNER L'ÉVEIL PAR DES YEUX DE MATIÈRE. ÉCOUTANT LES EMPREINTES, TOUCHANT LES FORMES QUI S'EN EXTRAYAIENT, JE NE TROUVAI RIEN QUE DES SENTEURS DE TERRE, DES SONGES DE CRISTAUX. C'ÉTAIT UN MONDE TRÈS NATUREL, UN MONDE EN LATENCE. ALORS JE SAUPOUDRAI AU-DESSUS DE LUI TOUT CE QUE J'AVAI EMPORTÉ DE LA FLEUR, DE LA VIE D'AVANT, DU MONDE PRÉCÉDENT. C'EST AINSI QUE SE FÉCONDENT LES MONDES.



## MONDE QUATRIÈME

DANS LE MONDE SUIVANT, OÙ JE FUS RENDU EN UN INSTANT, J'ÉCLATAIS EN MILLE MORCEAUX, ME RÉPANDANT DANS DE NOMBREUSES EMPREINTES. DANS LA VARIÉTÉ DES OBJETS QUE LES EMPREINTES FORMAIENT, JE RETROUVAIS LES ONDES DE MA NAISSANCE. MON PLAISIR EST DE ME PERCEVOIR, J'ALLAIS ME NICHER DANS LES FLEURS, J'ÉTAIS L'ABEILLE, LA FLEUR ET LA CACHETTE. JE SAUTAIS D'UNE FORME À L'AUTRE. ET JE M'OUBLIAI DANS LES MARÉES DES EAUX SANGUINES, LES CRÉPITEMENTS DES EMPREINTES QUI S'OUVRENT ET SE FERMENT POUR RECEVOIR. MERVEILLEUSES DÉCOUVERTES. JOUISSANCE DES EXISTENCES RENOUVELÉES SANS ENCOMBREMENTS, VITALITÉS TORRENTIELLES. AUCUNE PAROLE.



## MONDE CINQUIÈME

DANS CE MONDE, QUI S'IMPOSA IMMÉDIATEMENT, JE MIS AUSSI DANS LES EMPREINTES TOUT CE QU'ILS NE POUVAIENT PAS DONNER, ET JE ME FIS LUNE POUR ATTENDRE DE ME VOIR. J'ÉCOUTAIS MONTER DE LEURS BOUCHES LES FORMES MENTALES QUI DESSINAIENT CES BOUCHES. ELLES PEINAIENT À SE DÉGAGER LES UNES DES AUTRES, ELLES S'ABSORBAIENT LES UNES PAR LES AUTRES COMME LEURS FORMES DE CHAIRS SE MANGEAIENT. APRÈS DES ÉTERNITÉS, J'ENTENDIS DES PAROLES QUI VOULAIENT DÉCRIRE DES FORMES PLUS DISTINCTES. MON PREMIER REGARD PAR EUX FUT COMME LUNE AVEUGLE.

) IL Y A DU DÉGOÛT  
IL Y A DE LA CONTRACTION MENTALE  
ET L'UNIVERS EN LUI-MÊME SE NOIE (



## MONDE SIXIÈME

C'ÉTAIT UN MONDE OÙ TOUT S'ACCUMULAIT. AUCUN REPOS DANS LES ÉTERNITÉS DE PIERRES. DES CORPS AQUATIQUES QUI NE VOYAIENT QUE DEVANT EUX, SOUS LA CROUTE ÉPAISSE D'UN MONDE PLAT. ILS VOULAIENT DONNER DE LA RÉALITÉ À LEURS EXISTENCES SANS MONTER VERS LE HAUT NI DESCENDRE VERS LE BAS. PAS D'ANÉANTISSEMENT POUR EUX, ILS CONSERVAIENT TOUTES LES TRACES DE LEURS PENSÉES. ALORS L'ÉNERGIE NE SE CRÉAIT PLUS. TOUJOURS PLUS BAS, VERS LE CENTRE DU MONDE, LA FORME DE LEUR MENTAL S'OBSTINAIT À CONSERVER LA MATIÈRE. MAIS CES CHOSES-LÀ NE SE CRÉENT QUE PAR L'EFFACEMENT. LA VITALITÉ S'ÉTEIGNAIT DANS LES PIÈCES SOMBRES DES SYMBOLES DE LA PAROLE. ILS NE MOURRAIENT PLUS QUE PAR ERREUR, DANS LA SOLITUDE IMPATIENTE. J'AI CHERCHÉ LEURS ENFANTS INFORMES. ILS ATTENDAIENT UNE PLUIE DE MÉTÉORES QU'ILS NE POUVAIENT PAS NOMMER. ILS LA NOMMAIENT « ALIMENT ». JE MIS DE LA TERRE SUR LES EMPREINTES OBSTRUÉES, DE LA TERRE CHAUDE ET HUMIDE POUR LE PLAISIR DE REFAIRE LE PREMIER CORPS. ET JE FERMAIS LEURS YEUX POUR QU'ILS PUISSENT ENFIN LES OUVRIR APRÈS L'OUBLI DU PREMIER SACRIFICE.

) MON EXISTENCE EST PAR MENTAL EFFACÉ  
 PAR TOI SUR TOI UNIQUEMENT  
 ALORS JE SUIS MULTIPLEMENT (

(...)

) PAR CELA ÉMERGENT TOUTES LES FORMES (



**00/00/0006**

) Réponds. (

**00/00/0005**

**(...)**

**00/00/0004**

) Réponds ! (

**00/00/0003**

**(...)**

) 00/00/0002

12/11/2013

Allons, qui est-ce que j'emmène avec moi, qui gravis les marches vers ce haut plongeoir ? J'ai bien pensé des choses magnifiques, avant. Le renoncement. Savoir renoncer pour réussir. Je me sens allégé. Me voici au bord de la dalle. Mon corps sait, car il a appris. Mais pourquoi a-t-il appris ce qui semble si contraire à ma conscience ? Je veux dire que ça ne dépend pas de moi, le plongeon (ou alors je me trompe). Ça dépend de mon corps et de l'existence de la piscine. Le stoïcien le répète en mille occasions : n'avoir aucun désir des choses extérieures. Mais pourquoi suis-je ici, au bord du vide inquiétant, alors ? Pour de mauvaises raisons ? J'essaie de me représenter la vérité avec des mots, j'essaie de me représenter la vérité avec des gestes. Sans cesse je me trouve à genou, coincé. Mais le pire de tout c'est quand je passe devant le petit muret de trois mètres de haut de ma rue, qui m'appelle à monter dessus et à sauter sur le trottoir pour voir si je sais le faire. Et je ne le fais pas.

.....  
..... Voilà que j'imagine. J'imagine, j'imagine, j'imagine et je me persuade. Ca fait une différence, de voir quelque chose de réel et de le dire, et de n'avoir rien vu et de dire quand même. ....  
.....  
.....  
.....  
.....

J'étais venu apprendre à plonger pour devenir le maître d'un objet. Dans ma cachette d'imaginaire j'avais trouvé un terrain de jeu à ma mesure, pour chercher le bien, me situer au monde, n'imaginant même pas le petit muret d'aujourd'hui, ce tas de pierres en bas de ma rue qui forme un escalier à six niveaux sur lesquels on peut monter facilement. Bien imprégné du climat décadent de mon monde, j'avais passé plus de quarante années à errer au milieu d'un océan d'impressions effrayantes, que je pouvais de moins en moins fuir. Maintenant mon corps se raidit, mes bras s'écartent, ma poitrine se creuse, je monte légèrement sur la pointe des pieds, je me représente le geste avant de le faire. Ou alors c'est le vide, je ne sais pas. Ne pas savoir maintenant, mais être léger. Ce n'est pas un être trop mauvais que je vais faire sauter, il a souffert et fait des efforts. Ne pas vouloir maintenant autre chose pour lui que ce qui arrivera pour lui qui n'est pas si mauvais, qui essaie de ne plus rien

désirer. Il a les bras écartés dans l'univers pour un premier geste du monde, dans la position d'appel du plongeur. C'est beau comme une première fois. Je veux dire merci, merci beaucoup de pouvoir être là, et tenter cela. Malgré toutes les lourdeurs et les empêchements du monde. J'ai préparé mon corps pendant deux ans, il est sain et je suis en amour, j'accepte maintenant ce qui arrivera et je dis merci de pouvoir le tenter. .. .. .

..... Je n'arrive pas à concilier mes efforts et mes désirs qui se déploient dans ce sport, avec ce qu'est ma conscience. Comment comprendre que j'ai gravi ces marches pour un geste qui ne vaudrait rien du tout ? Je crois que j'ai une chance de comprendre, si je suis capable de renoncer au petit muret. Mais alors c'est un Nouveau Monde qui va percer en amont de mes capacités représentatives. Plus fort que les mots creux et vides.

..... Maintenant, très concentré, je fixe un point devant moi et j'oublie l'incertitude autant que ma bonté le permet. J'appartiens au décor qui m'appelle, ce vide devant moi plein de couleurs est aussi plein de connaissance de moi-même : je ne triche pas, je ne vole rien, tout a été fait en accord avec la nature et je suis propre. Alors mes jambes donnent l'impulsion sans complexe, et comme une clarté nouvelle un nouveau geste est fait par le corps qui sait. La conscience émerveillée découvre tout ce qui se passe avec les yeux, la peau, les muscles. C'est bon, c'est nouveau, excitant. C'est facile maintenant, mais je fais trois fois de suite ce même geste par précaution, pour bien me prouver que je ne l'ai pas volé, ... .. .



un petit muret, ou quelque chose comme ça, pour le sortir de l'imaginaire, pour bien lui montrer à quel point il est méchant. Vous ne savez pas éviter le mal, ni trouver rien qui vous empêche et vous contraigne ailleurs que dans le mensonge des représentations mentales, puisque vous ne savez pas vous empêcher et vous contraindre par une décision raisonnée, libre, consciente. Vous ne savez pas faire le vide. Et moi j'ai commencé par vouloir voler mes plongeurs comme un incapable. Sans écouter ce qu'on me disait. Et puis j'ai appris, on a vu que je changeai en bien à plusieurs reprises, contrairement aux prévisions, je pense, mais on a vite compris que je m'agitais beaucoup. ... ..

.....

..... Qui emmenons-nous pour agir ? Un être violent et avide dominé par ses capacités représentatives, celui-là qui a toujours l'impression qu'il faut souffrir pour un avenir meilleur qui ne vient évidemment pas, parce qu'il ne se connaît pas lui-même ? Ou emmènerons-nous un être doux, mesuré, résigné à ne suivre en tout et pour tout que la bonté envers lui-même, attentif à ne pas torturer son corps dans l'absence de sens ? Le problème du monde est posé. Je ne l'ai pas résolu. En moi je ne l'ai pas résolu. Le petit muret est toujours là.

.....

14/11/2013

.....  
.....  
.....  
.....

.....

.....  
.....  
.....

Comme s'il manquait quelque chose qui va faire que je risque de me trahir et de manquer un but que je ne sais pas identifier correctement. Je ne suis pas convaincu que je ne dois m'occuper que de ma conscience et laisser les êtres et les choses devenir ce qu'elles veulent. ....

.....  
.....

..... Le stoïcisme s'est éteint en se fondant dans la croyance, laissant les hommes esclaves de la parole. La philosophie ne fut plus souvent que jeu de langage au service du langage. Et moi je fais le jeu du langage et du Trompeur en cherchant à donner des formes par les paroles à des visions fantomatiques,

.....  
.....

..... Donc moi je ne sais pas. Moi je suis suppliant, souffrant et réjoui, errant parmi mes murs et mes vides. On ne m'enlèvera pas cette construction de la sincérité. Maintenant je n'ai rien de plus urgent qu'à progresser dans ma capacité morale, la création de l'espace intérieur. En attester la présence, sa compatibilité, sa nécessité. Pourquoi ? Qu'est-ce que je dis ? J'ai bien des progrès moraux à faire pour renforcer la capacité de faire ce vide dans lequel brillent des étoiles, autant que le moteur électrique de la machine à laver conçu par l'imagination. Autant que tout le reste avec rien qui ne soit rejeté, même pas moi. Aussi je m'accroche à mon sport favori, comme d'autres aux leurs, comme d'autres à leurs arts, pour écouter la réalité me parler dans l'expérience directe qui nous « juge » à notre image. Nos jugements en forme de réalités physiques.

.....  
.....  
.....  
.....



.....

.....

.....

..... Es-tu plutôt  
heureux à l'instant où tu me parles ? Toi seul le sais. Tu sais ce qui t'attend chez  
toi quand tu échapperas à ce facile présent. Si donc tu es heureux, pas trop  
poursuivi de démons, tu feras que je t'écouterai car tu prendras soin de moi  
réellement. ....

.....

..... Notre fonctionnement  
mental prend toujours une forme déterminée, bien explicable, bien  
observable, où chacun admet prétendre dominer la nature en imagination...  
Admettons ! Mais laissons une part aux anges, à la surprise ! Car sans elle c'est  
toute la fausseté de nos jugements que nous projetons en plus sur la réalité de  
cette Terre, dans le monde des autres consciences humaines. Dont nous  
formons les modèles !

.....

.....

.....  
.....

**18/11/2013**

Hier j'ai passé 6 plongeurs différents à 7,80 m. L'acte n'a pas d'importance en soi, mais la façon dont je le fais en a beaucoup et se voit dans l'acte.

**24/11/2013**

**SMS Moi à Sergueï :** « Priviet seriojka! Tout d'abord j'ai un nouveau tel' qui me permet de faire des phrases longues : -) ensuite j'ai fait un beau groupé renversé a 7.80 m qui a été applaudi quoique je n'avais pas les pieds jointifs dans l'entrée à l'eau. C'était quand même un de ces instants magiques où je trouve ce que je cherche. Mais il y a un problème... »

**SMS Sergueï à Moi :** « Priviet Guillaume, Ce week-end était bien chargé et maintenant avec les enfants il y a tout à faire. Mais suis content pour toi et ce sentiment unique ne m'est pas inconnu. Tu me raconteras ça jeudi »

**SMS Moi à Sergueï :** « Super partage. Mais tu sais, le problème c'est que le haut vol n'est ouvert que 15 mn par semaine au public et je n'ai pu faire que deux sauts parce que aujourd'hui il y avait beaucoup de monde. Peux-tu te renseigner de savoir si je pourrais profiter des créneaux d'entraînements de l'Insep hors public ? Tu leur dis que je dérangerai pas. Je pense pas avoir d'avenir sportif car je suis vieux, mais j'ai besoin de ce noble sport pour montrer et dire autant que possible et comprendre. »

**26/11/2013**

**SMS Moi à Sergueï :** « Cette fois ci c est le bon jour. Bon anniversaire! 44 fois un an. »

**27/11/2013**

.....  
.....  
.....  
..... Oh,

c'est moi, un peu de sang, un peu de temps, de la poussière dit-on... Et ces colères, et ces peurs, ces haines, ces amours... Et tous ces dégoûts, ce conflit incessant, .....

..... C'est contre moi que je me bats, c'est moi que je désire. Et tout m'échappe de ce qui ne vient pas de l'extérieur en moi-même, comme dans une eau pure, élément d'un paysage intérieur qui n'est pas contraint. ....

L'espace intérieur. Tout pareil à la réalité perçue qui est si diverse. C'est ce qui est en moi, qui se déploie ou se reploie. Qu'ai-je donc à faire de paroles ? Quand il faudrait à chaque instant pouvoir les quitter, ces paroles, plonger franchement dans le niveau supérieur d'existence où les événements deviennent intérieurs à soi-même ? Se surveiller pour être présent à cette promesse, c'est difficile. Il faudrait que je me taise. Indifférent et présent comme l'espace intérieur est identique à la totalité du réel, mais moins vaste... Il est plus facile de plonger dans de l'eau que de construire sa conscience, sans habiller de paroles des visions fantomatiques pour du simple néant. Dire ce qui est vraiment vu. Mais pourquoi est-ce si difficile de voir des réalités ? Elles existent pourtant, mais nous ne faisons pas d'efforts, nous ne savons même pas comment et pourquoi faire ces efforts. Nous ne savons pas renoncer à nos déterminismes qui sont pourtant là pour que l'effort ait lieu. Toujours il nous attend à son heure, cet effort, comme une chance pour nous sauver de nous-mêmes, qui que nous soyons. ....

Mais c'est avec ma conscience que dimanche dernier je suis remonté sur le plongeoir. D'abord attiré en arrière, vers la terre et l'inaction... et puis attiré vers l'avant, tandis que je montais l'escalier, et surtout une fois en position sur la dalle. C'était permis. J'avais suffisamment travaillé ce plongeon à cinq mètres. Le faire de plus haut avait un sens. ....

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**SMS Sergueï à Moi :** « Merci, mon Guillaume pour de vrai maintenant. Si tu étais une fille, je te réclamerai 44 bisous »

**SMS Moi à Sergueï :** « Et je te les donnerai si j'avais vingt ans, mais maintenant ce serait moche... »

**02/12/2013**

**Mail Moi à Gilles :** Bonjour, je reprends contact avec vous pour vous demander s'il me serait possible de profiter de créneaux d'entraînements hors public à la piscine de Montreuil. Comme vous le savez, le haut vol n'est disponible qu'à Montreuil, et j'ai besoin de faire du 7,80 m. Actuellement, les temps de disponibilité en ouverture au public sont le dimanche, de 13h15 à 13h30, et le partage avec le public ne permet de faire qu'entre deux et cinq sauts. C'est très insuffisant pour une préparation sérieuse. Sergueï T. est mon entraîneur, il m'a autorisé à me recommander de son nom. Dans l'attente de votre réponse,

**03/12/2013**

- .....
- .....
- .....
- ... Quoi !
- Viens !
- ... Qu'est-ce que tu veux ?
- Mon petit oiseau a envie d'aller dans son nid
- ... Non, je suis habillée
- . .....
- . .....
- . .....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

..... Le groupé arrière est ce plongeon où, le dos à l'eau, il s'agit de monter en chandelle droite avec une légère impulsion de rotation vers l'arrière. Ensuite on attrape les tibias pour pivoter d'un angle assez précis en l'air. Puis on détend le corps pour diviser par cinq la vitesse angulaire de rotation, ce qui fait que l'on entre par la tête dans l'eau, le corps tendu. Mais quand je le tente, ce plongeon, je m'aperçois que si je réussis la première fois, j'ai du mal à le réussir la deuxième. Souvent je pars en salto arrière, n'ayant pas eu les nerfs de faire à peu près la chandelle. Ce n'est plus un plongeon, mais un effondrement. Ça pourrait aussi être un blocage, avec le geste impossible à tenter. Ce n'est pas un geste acquis. Qu'est-ce qui fait que je veux faire ce geste, que je le peux ou ne le peux pas ?

.....

..... j'aimerais le comprendre de mieux en mieux, mon cher Épictète ! Il a fait tant d'efforts sur lui-même ! Culturellement, si tant est qu'il soit question des humains un peu cultivés et un peu libres qui la considèrent, cette philosophie est austère, sévère. Mais rien de plus faux. En fait, dès qu'une idée ressemble à une vérité aperçue, une vérité vécue, une vérité décrite, l'esprit pourrissant des hommes s'en empare et la dénature, la

caricature, s'en sert pour construire des cachettes où pourrir en sécurité, croire à des symboles dominants, devenir ces symboles sans le savoir. Les monstres ! Et je ne me fais pas d'illusions sur ce que peut ma part de pourriture et ma part de lumière. ..

..... Mais quand mes pensées se laissent prendre au jeu des questions et des réponses du verbe, ce miroir glacé de toutes les représentations, ce n'est pas moi. C'est mon corps. Est-ce que ça en vaut la peine de souffrir, de haïr, le visage dur et crispé ? Est-ce que ça en vaut la peine d'avoir peur d'agir ? Je bute autant, de la même façon, à vouloir sauter du muret de pierre sur le sol dur, que de vouloir une réponse dans le conflit intérieur des questions et des réponses, que de demander à mon corps qui ne le peut pas de faire le groupé arrière à la piscine. Là-bas je tourne le dos à l'eau, et un geste énergique est cependant à construire en ayant confiance sans y voir clair. Mon corps s'effondre alors en arrière. Le doute qui m'assaille avec le plus de force, dans le monde actuel, est celui qui ..

..... Peu importe les mots, il faut avoir vu quelque chose avant de parler. J'apprends à me connaître à la piscine. Allez donc après ça expliquer à un aveugle de naissance ce qu'est une couleur. Ce n'est pas possible, rien ne remplace l'expérience de la vision de la couleur. Mais l'aveugle peut encore comprendre ce raisonnement. Et si c'est aussi un sourd ? Et si c'est un insecte à qui je parle ? Une plante ?

..... Cette incapacité d'agir est une chance, elle permet de construire la conscience. Toujours se rappeler cela. Elle permet aussi les progrès futurs, à condition d'entraîner le corps à sa mesure, .. La présence de l'espace intérieur est le plus important, le plongeon n'est rien en lui-même. C'est son usage qui

compte et qui montre la présence de .....

cette même eau de mon âme dans laquelle je plonge avec soif, comme un fuyitif qui cherche le salut, et qui est l'eau de la piscine. ....

Si je suis libéré, pas seulement en paroles, mais dans l'épreuve de la rue, de la vie, l'univers ne s'effondre pas, il devient ce qu'il est dans le moi individuel ..

Je redeviens un petit enfant émerveillé et inoffensif. Tout à l'heure j'irai sans peur, sans méchanceté à Châtillon expérimenter le carapé arrière, à trois mètres, ou ne pas le faire si ce n'est pas permis. Même si je suis un peu malade, fiévreux, je sens que c'est possible. Mais mon effort restera constant de dégager de ce corps ma conscience, maintenant que c'est bien identifié. C'est ça que permettent de mettre en évidence mes efforts corporels. Au début, avant hier, il y a deux ans, j'étais prêt à n'importe quel artifice corporel pourvu que j'arrive à plonger, car alors les plongeurs étaient des monstres à dompter, effrayants. Hier, j'aurai eu honte des progrès sportifs que je pressentais, si l'on m'avait dit que je faisais en réalité tout pour eux, que je n'étais pas capable d'y renoncer et que je ne voulais satisfaire que mon ego. Aujourd'hui se construit encore... Finalement, je ne suis pas allé à la piscine aujourd'hui. J'ai acheté des fournitures à Versailles pour mon chantier de demain, et je n'ai pas poussé jusqu'à Châtillon pour expérimenter de quoi montrer du neuf à Sergueï jeudi soir. ....

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

**Mail Gilles à Moi :** Bonjour, j'ai bien noté votre demande, par contre il va falloir en faire la demande à Alexandre R. ou à Audrey L. qui sont en charge des entraînements à Montreuil. Voyez directement avec eux je vous laisse leurs coordonnées.

**04/12/2013**

**Mail Moi à Audrey :** Bonjour Audrey, suite à mon appel, ci-dessous mes coordonnées.

**Mail Audrey à Moi :** Bonjour, j'ai vu avec Alexandre mon collègue. Vous pouvez venir ce vendredi à la piscine de Montreuil. Nous y serons de 10 h à 12h. Nous verrons à chaque fois en fonction du nombre de plongeurs du pôle qui sont présents aux entraînements. Bonne soirée et à bientôt.

**Mail Moi à Audrey :** Je vous remercie, je serai présent.

**SMS Moi à Sergueï :** « Mon ami, j'ai la joie de t'annoncer que vendredi matin je participerai à un premier entraînement, avec Audrey L. et Alexandre R. à Montreuil. Je sais bien que je le dois à ta recommandation. Merci de tout mon cœur. »

**SMS Sergueï à Moi :** « C'est très bien Sympathique »

**SMS Moi à Sergueï :** « Comme vendredi je vais me lever tôt, et que je ne veux pas être fatigué pour ce premier entraînement qui me fiche Le trac, je ne pense pas venir demain soir. Qu'en penses-tu ? »

**SMS Sergueï :** « OK Pas mauvaise idée »

**SMS Moi à Sergueï :** « On se verra samedi ? »

**SMS Sergueï à Moi :** « Oui à samedi Tu me raconteras »

SMS Moi à Sergueï : « Good night »

08/12/2013

Ce fut un entraînement magique, vendredi dernier. Nous étions trois, coachés par Alexandre, un jeune homme très compétent. Deux jeunes de l'équipe de France qui faisaient de beaux gestes en haut-vol, aux tremplins, et moi, bien sage, bien écoutant, invité d'un niveau sportif très inférieur et encore un peu malade. ....

..... Ainsi ce sont les évènements qui ressemblent à un paysage, il faut parfois lever la tête de là où l'on est tombé sur terre, de cet endroit où l'on creuse dans le lit du temps pour déterrer des formes dans le sable, à force d'avoir creusé... Le corps est une trace, il est marqué. Les processus fonctionnels du corps sont marqués, et l'on peut tous les résumer sous le concept de représentation. Ainsi les évènements, marqués par l'espace intérieur en soi, ballets d'objets foisonnants dans les multitudes de l'espace intérieur. Pourvu qu'il y ait cet espace construit par l'effort d'indifférence aux choses, alors les choses sont possibles et la vie est heureuse. Le réel ne s'effondre pas sur lui-même. C'est le moi individuel qui contient le Tout universel et que l'on sent vibrer dans un concert de représentations dont aucune n'est dominante. Admettons que l'une soit dominante, les évènements la contredisent. J'ai appris à être indulgent... Je forme le vœu de me réunir à ce qui est bon, pour le reste ne faire de mal à personne et ressembler plutôt à un espoir. Je forme le vœu pas évident à formuler, d'être indifférent à tout ce qui souffre, détruit et se détruit, car cela c'est précisément l'œuvre de la non-indifférence aux objets extérieurs.

Je me laisse aller à l'urgence de raconter ce que je dis, et j'ai bien conscience que ..

..... de la honte, de la culpabilité, de la colère, de la dépression, du crime... tous ces avatars de la croyance qui rendent l'homme mauvais et destructeur de lui-même et des autres. Cet homme, il se laisse toujours attraper, j'en sais quelque chose, chaque fois qu'il veut défendre le « *bien* » contre le « *mal* », et qu'il les nomme dans les objets extérieurs à son espace intérieur. C'est alors que son imagination s'emballe et qu'il devient un corps sans espace, un trou noir, un homme pourrissant. ....

..... La croyance est une identification aux choses. C'est un jugement très puissant auquel la multitude adhère spontanément. La croyance est dans la parole, et même ici, elle s'installe dans ma parole, ce temps que je passe sans faire confiance à ce qui ne se dit pas. Raison pour laquelle je n'en finirai pas de

plonger de sitôt ... C'est une des belles choses de ma vie que cette invitation à partager l'entraînement ... .. C'est ça le véritable enjeu, celui de situer ce qu'est l'homme au-delà du prétexte sportif. Je serai toléré comme invité chaque fois que possible. Ils doivent parler entre eux, ils ressentent sûrement des choses à mon sujet. J'avais peur de ne pas plaire à Alexandre, .. .. les regards de ceux qui croisèrent le mien ne rencontrassent pas d'objet de répulsion. Et le regard d'Alexandre n'était pas désagréable à croiser. Tout ce que je dis est bien sûr symétrique depuis les divers moi individuels qui s'observent d'une façon telle qu'on ne peut pas comprendre les rapports de l'extérieur et de l'intérieur avec les outils empiriques de représentation humaine. La piscine était très lumineuse. Je faisais ce que l'on me disait qui était toujours raisonnable et adapté, en étant dispensé des insultes et des séductions de mon égo. Le samedi venu, je montrai à Sergueï toute ma gratitude, ma joie... Et lui, modestement, de répondre avec la délicatesse exquise de l'être contemplatif dans le concert des évènements :

- ... Mais... je n'ai rien fait...
- Comment ? Mais c'est ton nom !
- Eh oui... je suis encore un peu connu parmi les anciens

**09/12/2013**

L'indifférence aux objets extérieurs n'est pas la destruction de ces objets, n'est pas la perte de ces objets, n'est pas l'ignorance de ces objets. C'est ce défaut d'explication qui a empêché la pensée naturelle de se faire accepter par les êtres pensants. En effet, le vide semble être la mort, le néant. Qui renonce à l'amour? Qui naît pour ne pas agir ? Cette nuit il m'a semblé qu'une représentation pertinente pouvait lever certaines ambiguïtés, certains questionnements. Naturellement, j'étais obligé de réagir ainsi de par mon imperfection qui est aussi une chance. .... Au final ce qui traîne dans l'esprit, et qui est bien présent, ce sont des représentations d'objets extérieurs que nous tournons et retournons dans

tous les sens comme de grosses limaces baveuses, pour les faire coller à une réalité dont ils sont déjà sortis. Cet effort de situation de soi dans l'existence est stérile par ces moyens. Cependant, anéantir tous les objets en soi est contradictoire avec la vie qui requiert des représentations continues, ne serait-ce que pour marcher ou se préparer à manger.

Alors quoi ? Eh bien, en vue de quelque chose... Voici la vision d'un horizon dans l'espace intérieur. Aucun des objets présents à l'horizon de ce qui sera n'est discernable, mais ils vont devenir les événements de demain, d'après-demain. ....

..... Le vécu présent n'est plus étouffé par les dominances de quelques représentations dans l'esprit, lesquelles ne peuvent pas se réaliser dans les événements à cause de ces mêmes dominances. ....

**15/12/2013**

.....  
Aujourd'hui le corps prend du repos

.....  
.....  
.....

**21/12/2013**

À quelques jours de la fin de l'année, c'est le soir. Mon Sergueï chez nous au réveillon ? J'attends sa réponse. Mon camion de société est plein de bois, j'ai coupé un arbre chez un copain cet après-midi en revenant de la piscine. Longue tristesse au retour d'un voyage en Inde dans les yeux ..

..... En effet, ça vaut le détour de quelques années-lumière pour aller se raconter à quoi ressemblent les couleurs et les formes dans des corps humains. Le mien a beaucoup travaillé toute la semaine. Des travaux de nuit, des travaux de jours. Des travaux manuels, et tout à côté de la piscine d'Aulnay, comme par hasard. Jeudi soir j'ai bien plongé dans l'ensemble, ..

.....  
.....

..... Ce samedi matin, j'ai raté les plongeurs renversés. J'ai fait un blocage sur le simple carpé avant. Des écrans noirs devant les yeux, alors que faire ? Sentir tout partir de soi, ... ..

..... Un contre-pouvoir intégré pour coller à la réalité et ne pas devenir fou dans les dérives de l'imagination, voilà ce qu'est ce sport tel que je le vis. Le contrepoint de l'écriture, de toutes les murailles. Et mon Sérioja, après l'entraînement, qui me dit qu'il aimerait bien .....

..... Ça reste moi tout ça. ....

..... nous ne faisons rien d'autre que donner des coups de poing dans le ventre de Dieu. Mais Dieu, c'est le moi individuel de chacun qui le crée, comme un pauvre mot consacré par le verbe, il est humainement ce que les hommes méritent d'en faire. Je suis indifférent et présent. Dieu est la réalité elle-même et le vivant la crée tous les jours. Ne pas donner des coups de griffes dans le ventre de Dieu ou de l'homme, c'est pareil, ça engage les destins. ....

..... Nous rêvons. Rêves doux ou cauchemars, rien que de l'absence et de l'attente. De ces braises mourantes le moi individuel trouve une autre dilatation. L'échec est adorable, il est estimable. Je ne pense pas à demain, il viendra. Chaque instant compte dès maintenant. Je me vautre encore dans l'écriture, et je la sens qui passe de la lumière à l'ombre. Jouer aux cartes avec mes enfants, bien manger, lire et me coucher. Pieusement mériter demain depuis mon corps trompé vers mon corps rénové, si me surmonter comme un champion avec des moyens humains me fait dormir en paix.













## MONDE SEPTIÈME

ELLE EST SORTIE DEHORS, S'EST ALLONGÉE SOUS LES ÉTOILES ET UNE DEMI-LUNE QU'ELLE TOUCHAIT DU REGARD. À NOUVEAU ELLE CHERCHAIT DES SOURIRES DANS LE FIRMAMENT APRÈS DE SI LONGS SOUTERRAINS. TOUTES LES VERTICALES À L'HORIZONTALE SOUS SES PIEDS, ELLE A ÉTENDU LES BRAS SOUS LA LUNE. CE N'ÉTAIT PAS POUR RECEVOIR. C'ÉTAIT UN PEU DE MENTAL EFFACÉ. ET ENSUITE ELLE A DORMI. ET ELLE A RÊVÉ QU'ELLE VOLAIT, COMME AU TEMPS DES PREMIERS SOMMEILS. ELLE A RÊVÉ DE LONGUES HEURES DU TEMPS DU RÊVE QU'ELLE VOLAIT PLEINE DE SENSATIONS, DANS TOUTES LES DIRECTIONS DE L'ESPACE. ELLE FAISAIT LES GESTES AVEC EFFORT, DANS L'INCERTITUDE, MAIS ELLE NE VOULAIT PLUS QUE FAIRE ÇA, QU'ÊTRE ÇA. COMME LA FOULE QUI PASSAIT SOUS ELLE, ELLE AUSSI ÉTAIT REVÊTUE DE LOURDS VÊTEMENTS QUI LA GÊNAIENT UN PEU DANS SES GESTES. ELLE GLISSAIT DANS L'AIR EN Y NAGEANT. BIENTÔT LA TERRE L'ATTIRAIT MOINS, ET ELLE S'AVENTURA PLUS HAUT, SE LAISSA TOMBÉ VOLONTAIREMENT, SE RATTRAPA, APPRENANT À SE CONNAÎTRE. ELLE EXPÉRIMENTAIT CETTE DIMENSION ÉTRANGÈRE DEPUIS SES PEURS ANCIENNES JUSQU'AU PLAISIR PRÉSENT, PAR SON CORPS QUI S'ÉTENDAIT. QUE FAISAIT-ELLE ICI ? ELLE VOULAIT RENTRER DANS SA MAISON. ELLE LE VOULAIT EN VOLANT AU-DESSUS DES ARBRES MAINTENANT, ET ENSUITE AU-DESSUS DES IMMEUBLES, FRANCHISSANT LES GOUFFRES À LA FORCE DE SON NOUVEAU CORPS. ELLE NE POUVAIL PLUS CRAINdre DE TOMBER DU HAUT DES MURS. ELLE FIT UNE PAUSE SUR LE TOIT D'UN DES IMMEUBLES DE CE MONDE SI CONSTRUIT, REPRENANT POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS CONTACT AVEC LE SOL. IL NE FALLAIT PAS QU'ELLE S'ENDORME POUR POUVOIR ENCORE S'EN ÉVADER. DE LÀ ENCORE ELLE RÉUSSIT À PRENDRE UN ÉLAN. ENFERMÉE ENTRE DES MURS MAINTENANT, DANS LES PROFONDEURS SOUTERRAINES DE LA CITÉ, SOUS LE CIEL ABSENT, ELLE SE SAVAIT LIBRE. ENFERMÉE À L'INTÉRIEUR DES CONSTRUCTIONS ELLE GLISSAIT, NAGEUSE INFATIGABLE, HEUREUSE DE SE MONTRER À LA FOULE QUI NE S'ÉTONNAIT PAS DE LA VOIR, CHACUN N'Y VOYANT QU'UN RÊVE. ALORS TOUT EN HAUT D'UN ESCALIER MENANT DE PIÈCE EN PIÈCE, ENTRE DES DÉDALES DE PAROIS D'OÙ TOUTE PRÉSENCE VIVANTE AVAIT DISPARU, ELLE VIT UN VOILE FLOTTER DANS LES AIRS. ET DANS LE VOILE ÉTAIT UN PETIT TROU NOIR. ÉTAIT-CE UN DANGER ? C'ÉTAIT SI PETIT ET SI NOIR, SI ÉTRANGE. ELLE NE SAVAIT PAS COMMENT FAIRE AVEC CET OBJET. ELLE COMPRIT SEULEMENT QU'ELLE VOULAIT RESTER ENCORE ICI, À VOLER ENCORE, ET S'EN ÉLOIGNA EN GLISSANT AU-DESSUS DE L'ESCALIER DESCENDANT. ELLE ERRA ENCORE AU-DESSUS DES FOULES OU DES DÉSERTS PARMIS LES RUES, JOUISSANTE ET FATIGUÉE, CHERCHANT TOUJOURS SON CHEMIN. DANS UN DES SOUS-SOLS ÉCLAIRÉS DE LUMIÈRE ARTIFICIELLE,

ELLE RENCONTRA QUELQU'UN QUI SAVAIT, QUI LUI PARLA DU TROU NOIR, QUI LUI DIT QU'IL ÉTAIT LE CHEMIN POUR RENTRER CHEZ ELLE. MAIS SON BONHEUR ÉTAIT MAINTENANT ICI. JUSQU'À PRÉSENT ELLE AVAIT CHERCHÉ SA MAISON PARMIS LES PAROIS DE CE MONDE. CETTE CRÉATURE DEMANDA SIMPLEMENT LA DIRECTION DE LA GARE LA PLUS PROCHE, DÉSIREUSE DE RETROUVER DE L'ESPACE AVEC LA FOULE DES VIVANTS, ENCORE HEUREUSE DE VOLER, MAIS DÉJÀ TROP FATIGUÉE. ALORS ELLE S'ÉVEILLA.

**00/00/0000**

- ) – Svetlana, j'ai un problème avec mon livre.
- Quoi mon papa ?
  - J'ai écrit des textes avec des dates au-dessus dedans. Mais alors je ne peux plus rien modifier ?
  - Eh ben, t'as qu'à écrire en tout petit dans tes textes tout ce que t'as modifié.
  - Non... il y en a trop, et je dois encore effacer aussi...
  - Mais c'est pas grave si tu modifies, ça part du congrès quand même.
  - Le « *congrès* », tu veux dire le « *concret* » ?
  - Oui, le concret, c'est la base que t'as écrite ce jour-là. Moi aussi, quand la maîtresse me fait continuer une expression écrite, je laisse l'ancienne date dessus.
  - Ben oui, mais bon...
  - Faut réfléchir mon papa ! (

**00/00/0000**

) J'ai fait le sacrifice, je sais distinguer les formes, je ne peux plus relancer le chronomètre. (

**00/00/0000**

) Distinguer une forme dans le matière-mental, c'est être toujours présent devant elle depuis n'importe où et n'importe quand. La temporalité et la distance se mentalisent quand la forme est imprécise. L'absence de sacrifice donne l'illusion du temps et de la distance. J'ai sacrifié un peu de mon mental, je ne peux pas relancer le temps sinon je perds la vue de la forme. (

**00/00/0000**

) Est-ce que je dois poursuivre le sacrifice ? (

**00/00/0000**

- ) – Papa, tu viens ? On va te ligoter au fauteuil dans la chambre...
- Oh... non... pff... combien de temps ça va prendre ?
- Ça dépend, si tu as un rendez-vous ou pas...
- Bon... d'accord... j'arrive. (



) 00/00/0000

31/12/2013

**SMS Moi à extrait de liste de contacts :** « Bonne année à tous, mes cent contacts possibles de ce SMS audacieux. Douceur et caractère, comme ma bouteille de vin disparue, nous en aurons besoin. Mais surtout des dilatations d'espace intérieur, pour ces quelques flocons de réalité qui sont notre monde. Qu'ils soient bien à vous. Tout à votre image si c'est possible. »

**SMS Isa à Moi :** (...) *(Elle appelle le lendemain)*

**SMS Didier à Moi :** « Bonne année a tous pleins de très beau plongeurs et pour certain une nouvelle épaule beaucoup plis solide que l'autre »

**SMS Didier à Moi :** « Tu as été plongé »

**SMS Didier à Moi :** « ? »

**SMS Audrey à Moi :** « Bonne année écrivain audacieux, mais qui êtes-vous ? »

01/01/2014

**SMS Moi à Didier :** « Pas depuis le dimanche qui a suivi ce samedi où j'étais crevé de fatigue. Je prends des forces et pense à Southampton. »

**SMS Christian à Moi :** « Très bonne année »

**SMS Moi à Audrey :** « Guillaume Bardou, qui a fait eu la chance de venir se perfectionner à Montreuil comme invité, et qui espère que ça continuera parce qu'il veut présenter un programme à dix mètres à Southampton en avril ! »

**SMS Fred à Moi :** « Bonne annee et bonne sante pour 2014 »

**SMS F. à Moi :** « C qui bonne année »

**SMS Morgan à Moi :** « Bonne et heureuse année et merci de tout ce que tu a fait pour mon père je ne te remerciais j'aimais assez bisou embrasse ta belle famille pour moi »

**SMS L. à Moi :** « Merci Et qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Bonne année à vous 4 aussi »

**SMS P. à Moi :** « Et nous vs souhaitons un nbre innombrable de clients. Henrique »

**SMS Alberto à Moi :** « Tanti Auguri a voi e famiglia »

**SMS Jean P à Moi :** « Merci à toi. Bonne année et bonne santé. JP ancien coureur du dimanche. »

**SMS R. à Moi :** "888" messagerie Orange : 1 message de 26 s de ce correspondant, le 01/01/14 à 00h58. Appelez le 888 pour le consulter.

**SMS Régis à Moi :** « Merci le poète, heureuse année 2014 à toi et à ta petite famille. Régis »

**SMS Sergueï à Moi :** « Merci mon Guillaume le rêveur inspiré, С Новым годом! J'espère que cette année 2014 vous verra heureuses et heureux. Très affectueusement Sergueï »

**SMS Marc à Moi :** « Voeux de bpnheur! »

**SMS T. à Moi :** « Bonne année Anito »

**SMS Lena à Moi :** "888" messagerie Orange : le 01/01/14 à 08h44 ce correspondant a appelé une fois sans laisser de message.

**SMS B. à Moi :** « Très bonne année 2014 santé bonheur argent et plein de bonne choses »

**SMS R. à Moi :** « Merci cher Guillaume Et bravo pour cet humour de début d'année car ns en aurons besoin Recevez en retour ts mes vœux de bonheur et d'espoir Norbert »

**SMS L. à Moi :** « Merci beaucoup. Bonne année à vous aussi. À bientôt j'espère. »

**SMS D. à Moi :** « Bonne Année a toute ta famille. Patrick »

**SMS Manu à Moi :** « Merci bonne année !! :) »

**SMS :** « Bonne et heureuse année 2014 .pleines de joie et bonheur .à tre bientôt. Sandrine escale des sens »

**SMS Jacou à Moi :** « Bonne année Guillaume, bonheur pour toute la famille. »

**SMS Monique à Moi :** « Bonne année à toi de la part de la famille de joel Monique »

**SMS Tiffany à Moi :** « Bonne année a toi aussi. Gros bisous a tous le monde »

**SMS Éric à Moi :** « Merci guillaume ! Joie, santé, vitalité et bonne fortune pour vous en 2014 ! Eric. »

**SMS Jean-Marie à Moi :** « Rien compris, mais bonne année 2014 a vous quatre ! »

**SMS Loïc à Moi :** « Oui merci pour vous tous nos voux de réussite et de bonheur pour 2014 Big big bisous »

## 02/01/2014

Il y a chez moi, posé contre le tuyau de poêle qui chauffe la maison, une pierre dont la forme ressemble à un ours. Je l'avais ramassé, petit, dans un champ, dans un lieu connu pour avoir été habité aux temps préhistoriques. Je ne crois pas qu'elle ait été taillée intentionnellement par la main de l'homme, mais je me plais à penser qu'elle a été remarquée il y a des milliers d'années, peut-être posé dans une caverne ou une hutte, pas loin des feux des chasseurs. Et après tout ce temps en terre, voilà qu'elle reprend du sens dans mon salon. Hier mon bel enfant Victor est venu me faire un câlin, alors que j'étais couché et lisant. J'ai posé le livre de Marc Aurèle, il a pris mon Smartphone et s'est amusé à faire une photo en gros plan de l'intérieur de ma bouche. C'était d'une laideur absolue. Tellement que rien que de me souvenir de ce cercle cadavérique plein d'infection, je n'arrive pas à manger la nourriture. Mais qu'est-ce qui est réellement d'une « *laideur absolue* » ? C'est le jugement que je porte sur ce genre de choses, qui est, quoique je dise, que j'aime ou que je déteste sincèrement, essentiellement soit réfléchi et contrôlé, soit échappant à tout contrôle et me dirigeant. Ce que je décide que les représentations soient, elles le sont. Tout cela, ce sont des éléments de compréhension tirés de la philosophie naturelle, vécue, et pas de jeux de langage. J'ai ensuite

photographié la bouche de mon fils de la même façon. Ses rangées de dents moins pourries que les miennes, ses chairs plus roses. Une photo en gros plan de ses crocs, plus présentable, mais bien dégoutante, a été envoyée à son cousin. Pour rire. Nous avons effacé ensuite les photos. Si mes pensées sont à l'image de ma bouche, cette espèce d'anus de cadavre dans la lumière blafarde du flash, je n'ai plus qu'à souhaiter que l'on vienne me tuer. Mais bien évidemment, je ne parle pas ici raisonnablement. J'ai bien senti, pendant la nuit, que je faisais à nouveau une expérience corporelle bien vraie, bien réelle. Pour l'avoir lu cent fois dans les livres des philosophes antiques, je n'avais pourtant jamais compris ce qu'ils voulaient dire en parlant de « *faculté directrice de l'âme* ». Telle est la faiblesse des mots et telle est la force de l'expérience vécue dont les mots cherchent à témoigner, et qu'ils ne peuvent que commenter : faire reconnaître à des siècles de distance la vérité.

Nous avons coutume d'employer le mot de « *raison* », mais la représentation n'est plus fondée sur aucun ressenti corporel. C'est une raison scolaire. Ce n'est plus de la « *raison* », mais de la « *culture* » que nous apprenons. Quelle est l'expérience fondamentale de la raison ? Cette expérience fondamentale est le blocage de l'imagination. C'est le choix de s'empêcher de penser ceci plutôt que cela. C'est pourquoi une telle activité, bien réelle, s'appelait « *faculté directrice* », impliquant une direction donnée par soi-même à soi-même, et ce mot montrait le pouvoir de mettre en ordre une autre réalité : la foison de formes qu'un cerveau évolué pouvait combiner, et que nous nommons « *imagination* ». Il faut bien constater que la faculté directrice et la faculté imaginative sont deux aspects d'une même réalité. En général il n'est pas possible de retenir les pensées, j'en sais quelque chose, tant qu'elles n'ont pas épuisé une sorte de répétition qui prépare à l'action. Cette répétition est ouverte et close par le destin, la nature, les actes. Mais alors, je parle des actes raisonnables, ceux qui ne sont pas insupportables, les seuls qui ne soient pas des ratages, des échecs. Parler de la raison se fait avec l'imagination, parler de l'imagination peut se faire avec raison. Entre les deux : juste une incertitude sur ce qui peut être. Peut-être l'espace intérieur, peut-être rien. Avez-vous jamais cherché à comprendre ce qu'évoquent les mots qui sont lus ? Ces mots se rapportent tous, comme noms, comme verbes, comme adjectifs, à des images d'expériences sensorielles humaines. Nous sommes toujours avides d'expériences sensorielles, comme du temps où nous ramassions des pierres avec des formes animales, comme l'ours de mon poêle, et que nous nous racontions d'autres histoires, vraies ou fausses.

Mais, jusqu'à cette prise de conscience de l'expérience de la faculté directrice, je croyais malheureusement que la raison était d'admettre que deux et deux fasse quatre. Ce qui n'est pas faux, ce qui permet de construire la

logique, des machines, de vivre de telle façon pourvu qu'on vive, puisqu'il est bon de vivre. Mais ça ne permet pas d'agir raisonnablement. Donc d'agir tout simplement. Ainsi, désormais au nom de la raison, au nom de la culture, la croyance est le mécanisme essentiel qui identifie l'homme à des symboles qui n'ont pourtant pas de réalité. L'exercice de la raison est devenu peu à peu l'exercice de l'imagination. Nous croyons qu'il y a des modèles à imiter pour vivre raisonnablement, et nous désirons nous convaincre de vérités de la façon la plus confortable possible. Alors nous n'avons plus besoin de cette faculté directrice, puisque le modèle pense pour nous. Et ce fut le début de la catastrophe culturelle et personnel de tous ceux qui ne savent plus qui ils sont, de tous ces décors, ces caractères qui n'existent plus.

Au réveillon du Nouvel An, à Paris, place du Trocadéro, quelqu'un a voulu empêcher que le sac à main d'une passante ne soit volé. Il en est mort assassiné. Pourquoi alors n'irais-je pas faire quelque chose de déraisonnable, moi aussi ? J'en ai peur, je veux me protéger. Je tombe à genoux, parcouru de sueurs froides, me sentant attiré vers l'insupportable. Je veux et ne peux pas me faire mal. C'est douloureux. C'est la misère. Mais pourquoi ? Parce que nous errons tous dans un monde qui ne nous ressemble pas, car nous ne pouvons ressembler à rien, et qu'il n'est pas permis de penser ainsi. Il y a beaucoup de choses que la culture moderne interdit, de plus en plus, rien que pour le plaisir d'interdire qui est caractéristique d'un pourrissement dans l'esclavage de l'imagination, puisque c'est de la souffrance. Mais je vais parler encore plus sincèrement. En effet j'ai du temps, et j'ai un endroit calme pour être à peu près moi-même et m'exprimer. Après, je serais heureux et satisfait pour quelque temps. Pour quelque temps seulement, car je ne suis pas raisonnable. Alors à quoi pouvons-nous ressembler ? Il y a, dans la nature, des lions, des renards, des oiseaux et un tas d'autres animaux encore. Il y a, sans doute, des mondes pour les lions, des mondes pour les renards et les oiseaux, qui sont les mondes qu'ils voient, qu'ils vivent. Mais ces mondes-là sont loin de nos villes d'hommes. Alors chez nous, pareillement, il n'y a pas de place pour les hommes-lions, les hommes-renards, les hommes-oiseaux. Il n'y a de la place que pour ce qui ne doit pas se singulariser. Vous me direz que tout ça c'est mon problème, que c'est de moi que je parle et que je me sers injustement du monde pour le faire servir tout à moi, puisque votre monde vous le vivez différemment. Ainsi nous ne faisons que nous cracher et dessus et nous battre, quand nous ne voyons que le mal dans l'univers, notre mal. Mais l'univers est grand. Alors la victime et son bourreau, ce sont les destins d'êtres humains qui ont essayé de sortir de leurs enfermements et qui en sont morts. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe réellement ?

Nous sommes sans défense, de plus en plus pauvres, de plus en plus au service de la croyance, cette forme figée de l'imagination. On ne sait même plus si c'est la raison ou l'imagination qui nous trompe. C'est terrible de penser que la vie elle-même peut devenir à ce point insupportable pour l'être qui ne peut pas créer ou trouver les conditions de son épanouissement. Alors c'est la misère. Alors c'est la colère. La colère qui renforce ce qui nous opprime. Ainsi, le 31 décembre, je suis retourné sur les campements du bois de Vincennes, pour donner un visage à mes élans de liberté, à ma colère, en décidant de retrouver les véritables révoltés, bien miséreux et souvent plus respectables que les biens pensants bien obéissants, mais qui me ressemblent dans le même esclavage des symboles. Je n'avais pas supporté ma dernière visite au supermarché, je n'arriverai jamais à m'habituer, non pas à ces étrangers qui ne me voient pas, mais au mensonge auquel ils servent, qu'ils servent, et qui détruit mon corps. Pour ceux qui ne sont pas d'accord, ce n'est pas un mensonge, mais le meilleur des mondes, l'avenir qu'ils défendent. Peut-on faire confiance à des gens qui se battent, qui se mettent systématiquement en opposition à d'autres, pour nous rendre service ? En effet, c'est peut-être moi le problème. J'essaie de survivre, je réagis à ce qui me dérange. Pourquoi suis-je si dérangé ? Ce mensonge, c'est l'impossibilité d'exercer véritablement sa raison, de devenir ce que nous voulons. Or nous voulons agir. Tous les actes sont faciles quand ils sont motivés par ce qui est bon pour notre sauvegarde corporelle. Alors un lézard devient lentement un oiseau, et il vole. Il fait ce qui était insupportable pour son ancêtre lézard : il se jette dans le vide. Mais pour lui c'est devenu naturel car son corps s'est transformé, et pour nous qui avons tant d'imagination, nous dirons que nous l'avons choisi. Or il y a trop de mensonges accumulés dans notre imaginaire. Trop de secrets cachés dans ce siècle de la parole folle. Toutes ces choses ne sont pas naturelles et ça nous rend mourants ou fous. La tentation est forte alors de se venger sur l'être humain, qui nous empêche de devenir nous-mêmes. Ce qui fait que nous adoptons des croyances pour lutter contre des croyances. Mais c'est toujours renforcer la croyance, ce qui se passe réellement. Voilà notre vrai problème.

**Mail Arnaud à Moi :** Bonjour Guillaume, merci pour ton SMS fort chaleureux du Nouvel An. Je te souhaite également à toi et à ta famille la bonne année! Puisses-tu y trouver le temps et la détermination de réaliser tes projets. Dès que je trouve un moment et que l'aiguillon du rappel vient me frapper je me plonge dans « *Le Trompeur* ». Les quatre premières pages m'ont fait l'impression d'une entrée en matière avec un mélange de vécu et d'impressions personnelles. À la cinquième page, on a l'impression que tu pètes un câble « *créatures, vampires...* ». La théorie des trois lieux est

intéressante et dans un premier temps je pensais qu'il lui manquait une partie de notre expérience à l'abstrait, ces instants où nous sommes focalisés sur nos pensées ou dans notre travail, où nous ne sommes plus conscients que de l'acte et où on se détache du monde pour y revenir plus tard en l'ayant modifié par ce travail physique ou intellectuel, puis en lisant la suite je me suis aperçu que tu en parlais. Je ne suis pas sûr cependant que dans ces moments nous sommes conscients de ce que nous ressentons où s'ils ne seraient pas plutôt entrecoupés de pauses opportunes pendant lesquels nos sentiments rejaillissent. Je continue de lire la partie sur le stoïcisme qui me plait bien et me donne envie d'en découvrir plus sur cette philosophie dont je suis, peut-être sans le savoir, un adepte de longue date. Je suis en ce moment à Édimbourg jusqu'à demain et je vais m'arrêter de compléter cet e-mail pour profiter des quelques instants de jours qu'il me reste pour visiter les Highlands. J'aurais néanmoins sûrement pas mal de choses à dire sur ton texte.

**Mail Moi à Arnaud :** Merci Arnaud de t'impliquer ainsi. Je commence pour ma part la nouvelle année avec un nouvel ordi, le mien ayant planté ce matin ! Il a fonctionné jusqu'au 31/12/13 ! Carte graphique intégrée à la carte mère HS, je suis dans la galère de la réinstallation. Tu es le premier destinataire du premier mail du nouvel ordi de la première année. Je préférerais cent mille fois respirer dans la nature, là où tu es. Je te souhaite de trouver qui tu es dans les Highlands...

**03/01/2014**

**SMS C. à Moi :** « Merci guillaume meilleurs vœux a toi et a tes proches santés bonheur prospérité »

**05/01/2014**

**SMS B. à Moi :** « Merci et meilleurs vœux pour 2014 »

**06/01/2014**

**SMS Benjamin à Moi :** « Je te souhaite une belle et heureuse année 2014, à toi et à tes proches. Puisse-t-elle t'émerveiller, te surprendre et voir naître tes plus belles espérances. Amitiés, Benjamin »

08/01/2014

L'être humain est maintenant dans un entre-deux désagréable du temps de sa grande histoire. Il n'est plus assez animal pour jouir de la nature qui le forme, et il n'est pas encore devenu cette autre chose vers lequel cette même nature le déplace. Il n'est plus assez animal pour manger et se faire manger, voler ou courir. Il n'est plus dispensé de se demander ce qu'il peut et doit faire. À cause de la visualisation en pensée il a bâti un monde aux rôles spécialisés dans lequel se perdent les actes qu'il aurait pu faire. Il souffre d'un manque d'expression de ses organes. Il n'est plus tout à fait cet animal libre contenu dans la nature car il se sépare d'elle dans des imaginations qu'il ne maîtrise pas. Il se distingue peu à peu des objets jouissants d'un corps adapté à un environnement naturel et son temps présent est fragile, incertain et fuyant. C'est un être qui perd le contact avec la réalité expérimentée, celle des animaux terrestres. C'est un être qui cherche la plupart du temps sans succès l'équivalent d'une adaptation à un milieu naturel. Quel est son avenir lointain à l'horizon de l'évolution ? Il est déterminé et original. C'est celui de savoir tout ce que peuvent les objets de la nature universelle, parce qu'il les contiendra et les expérimentera dans un corps étendu. Attentif à tous les souffles de la nature, il saura ce que sont les animaux et les étoiles, les mondes, les temps et les espaces. Il s'animerait par les objets. Quant à l'avenir immédiat, ce ne peut être que vers le soin de sa personne morale qu'il doit tourner ses regards. Il s'agit sous ce terme de construire une mise en ordre de ce qui l'éloigne de la nature et qui est sa capacité représentative exacerbée, c'est-à-dire son imagination.

La validité de ce modèle sera sa capacité à être heureux en proportion de la connaissance de lui-même par lui-même. C'est cette expérience qui révélera à chaque instant la justesse de ses choix, de ses jugements, de ses actes. Le bonheur n'est plus pour lui une conséquence des objets extérieurs, mais la cause de ses actes personnels, qui sont réglés ainsi par un effort attentif et difficile de contrôle des représentations corporelles. Son corps est alors sensible, son corps devient objet à ne pas négliger, il redevient beau. Un tel homme ne peut plus détruire systématiquement tout ce qui faisait obstacle à sa volonté, quand il se croyait isolé de la nature par le développement de ses capacités imaginatives. Cet être n'est pas pour autant incapable d'agir, personne n'est davantage capable d'agir que lui, car il se sait le seul à pouvoir agir sur lui-même, mais il ne peut pas agir hors de son modèle, ce qu'il nomme alors « *déraisonnable* ». Le lieu de son action est nécessairement délimité. Cet homme en transformation ne peut plus s'aliéner à une croyance, mais peut montrer l'apparition de son nouveau lieu naturel. Ce lieu qui lui appartient déjà est celui de la convergence des objets de la nature dans sa conscience. Il passe

de l'autre côté du monde animal, où l'être est objet d'un espace qui appartient à l'inconnu. Ainsi se conserve et se modèle son corps à mesure qu'il se pense dans cette réunion des objets de la nature. Ce corps sensible et incertain nous montre comment devenir une personne qui subsiste dans les impersonnelles et indifférentes métamorphoses des choses. Il fait davantage confiance, pour sa sécurité, à la façon dont il se sent heureux ou pas, qu'à ses poings ou à ses crocs, qu'à sa rationalité ou à son imagination. Pour cette raison il est incapable d'être malheureux pour ses actes ou pour ceux des autres. Il sait qu'il ne peut pas être nuisible aux autres car ce serait être nuisible à soi-même. Il sait pour la même raison qu'il peut être utile aux autres, mais sans jamais les contraindre, sans jamais leur faire honte ni plaisir, car il est impossible de s'identifier à un objet de son espace intérieur sans contracter cet espace. Cet homme qui se cherche considère comme une loi de la nature que c'est aux autres consciences de se servir en bien ou en mal de ce qu'il est, lui-même n'étant qu'un moyen pour eux dans le meilleur des cas. Cet être humain est en chemin dans un instant difficile de son histoire. Il peut encore se réfugier dans l'ignorance et la croyance, quand ces mots « *d'ignorance* » et de « *croyance* » décrivent des enfermements d'où rien d'heureux ne peut sortir. En effet, cet être humain ne jette pas l'anathème sur quiconque ou quoi que ce soit en se faisant esclave des mots, mais regarde plutôt ce qui s'épanouit ou se fane dans tous les mondes imaginaires que les animaux se créent. Ainsi le voilà, cet homme, déjà capable de dignité, de retenue dans ses actes. Il peut affronter les événements sans trop se trahir.

Fait pour agir, il agit sans honte, mais dans cet espace intérieur où il se sent heureux car il s'y sent lui-même comme un des objets distants. Si cet objet lui demande alors d'aimer et d'être aimé, il l'est. Et que peut demander d'autre, de plus sincère et nécessaire, un être humain ? Mais qu'est-ce qui guide aujourd'hui son développement dans l'incertitude de ce temps ? L'expérience de la réalité très proche et très immédiate. Il sait que son regard conserve et forme ses reflets dans les objets auxquels il se réunit, aussi bien qu'il peut les empêcher d'apparaître s'il renonce à lui-même. Détruire son corps lui est possible, mais pas sa conscience. Il peut s'observer dans les mille reflets possibles que lui offre sa condition humaine, car c'est avec eux qu'il se construira, d'eux qu'il se séparera, c'est eux qu'il contiendra. Ainsi, toutes sortes d'évènements, et pour ce qui concerne les humains : les justes et les criminels, les handicapés et les biens portants, les religions et les races de la terre, toutes sortes de différences capables de l'influencer. Dans les mondes animaux, tous ces profils sont de la responsabilité de la nature considérée comme extérieure qui émerge progressivement de l'inconnu. Ce sont des aspects expérimentaux et partagés de la construction de la conscience. Tous

ces profils, et même tous les évènements qui se produisent, sans distinction possible de bien ou de mal, concourent au même but et montrent que l'être humain évolue vers un autre rapport à la réalité. À nous d'user de toutes ces choses conformément au plan de la nature.

**13/01/2014**

**Mail Moi à Jean-Pierre Luminet :** Bon, Jean-Pierre, j'arrête là mes divagations. Ça fait sûrement un petit moment que vous vous êtes fait une opinion. Peut-être vous ai-je stimulé pour m'écrire quelque chose en retour. Il est une heure du matin passé, ça fait plus de cinq heures que j'écris. Je n'écris pas vite, je réfléchis tellement que je ne vois pas le temps passer, à modeler cette pâte du langage avec la crainte qu'il n'en reste rien. C'est d'ailleurs une grande faute de ne pas savoir s'arrêter. Ça fait de l'œuvre du potier une petite flaque d'argile, et c'est juste. Malgré tout je fignerai encore tout ça demain avant de vous l'envoyer, et je me sentirai heureux à défaut d'être sage. Si vous me répondez, dites-moi en plus si je peux mettre dans le livre que j'écris actuellement votre réponse. En effet ce livre sera fait de mes textes, relatant mes expériences vécues et aussi des échanges que j'ai avec d'autres personnes, plus ou moins intimes avec moi, sous forme de SMS, sous forme de mail... Il est en rédaction depuis plusieurs mois. Il est fait de mes peines et de mes doutes, de mes joies, de mon parcours sportif et spirituel. Ça s'appellera « *L'Espace intérieur* ». C'est une sorte de journal personnel. Oh, j'en avais assez de n'entendre que moi me parler ! Il est fait aussi, ce livre, de tous ces gens qui interfèrent dans cette vie que je décris, des évènements qui se précisent, de la façon de se situer dans l'existence. Certainement sera-ce là sa plus grande part de vérité, à ce livre. La vie qui se montre, qui se déploie en temps réel. Pas ce qui se raconte, mais ce qui se montre. Même quand les lettres seront mortes et les corps disparus, ça restera intelligible car ce sont les choses éternelles. Aidez-moi à apprendre, à montrer le vrai beau geste.

*(Au sujet d'une réflexion sur le langage qui était dans ce mail)*

**17/01/14**

C'est vous qui pensez chaque jour à avoir une vision aussi juste que possible de votre monde. Et c'est moi aussi bien sûr. Je fais tristement chaque jour mon lot d'actions dont je suis capable, sans les voir, comme des actes ratés, des actes fous. Le matin, doucement, les premières images de la lutte se présentent sous les aspects de l'amour de ce qui est mien. À midi il s'agit de les

défendre parce qu'on s'inquiète pour eux. Au soir il ne reste rien qu'un immense échec, celui de l'esclave qui n'a encore pas su comment se libérer de ce qui l'opprime. Alors viennent la nuit et l'oubli, qui pourrait quand même montrer l'inconséquence d'une telle conduite aux consciences abattues. Pourtant, il aurait suffi de se sentir utile à soi-même un petit instant dans la journée, d'exprimer des possibles. J'ai vu ce que j'alimente et qui me trompe, toute cette haine en réaction contre la haine qui reste de la haine. Toute cette lutte contre la croyance avec les mots et les méthodes de la croyance, c'est toujours de la croyance. Quelle honte de se martyriser ainsi soi-même et le reste du monde à travers soi, alors que nous sommes faits pour prendre soin du monde au travers de nos corps personnels avant tout !

Ce matin fut celui d'un jour spécial. J'ai fait deux carpés avant à dix mètres à Montreuil. C'était la première fois, et ça faisait longtemps que j'attendais ce jour. C'est parti sur un malentendu, je pense. J'en avais fait un à 7m, et j'ai demandé à Alexandre, notre entraîneur, en levant mon index vers le haut une fois sorti de l'eau, d'en refaire un autre. Mais comme à ce moment-là j'étais en dessous du dix mètres, et qu'il nous regardait depuis les gradins d'où il nous évaluait, il m'a ouvert alors toute grande ses deux mains en écartant bien ses dix doigts. Après je suis monté en haut très calmement. Au deuxième saut je me suis fait mal aux vertèbres cervicales, par perte de tonicité musculaire au moment de l'entrée à l'eau, mais ça n'est pas grave. Tout ça est fait en accord avec la raison, et ce que j'accomplirai encore de mieux ne cessera pas de le prouver. Ce n'est pas de tout faire, dont nous avons besoin. C'est d'en faire quand même un peu. Que ce soit en amour, en sport ou en intellect, quelle que soit la représentation consciente, il faut qu'un de nos possibles soit exprimé. À vrai dire, nous en avons plein des possibles, mais c'est une grave erreur de croire devoir tous les accomplir. Nous ne pouvons faire qu'une chose : être à nous même une cristallisation singulière dans la réalité, en étant ceci plutôt que cela. C'est alors seulement qu'un possible peut s'exprimer et qu'il sera raisonnable. Il aura une règle de vérité, avec sa part d'erreur et de vérité, de réussite et d'échec, mais il sera expérimentable.

Il m'arrive de me demander comment font les gens pour supporter la verticalité dans tous les endroits déserts, où l'être conscient se retrouve seul avec lui-même et les mensonges du monde. Je pense qu'en très grande majorité ils ne la voient pas, la folie, car ils sont trop occupés de leurs peines et de leurs joies supportables. Et c'est tant mieux. Les êtres humains ne sont apparemment pas tentés de sauter des fenêtres pour dominer la hauteur, sinon on en ramasserait des charrettes chaque jour. Ainsi ils se comportent presque comme un seul homme, ces millions d'êtres qui vivent les uns à côté des autres.

Ce matin j'ai aussi tenté mon groupé arrière à trois mètres, mais je n'ai pas pu le faire. J'étais bloqué. C'est beau aussi l'échec. C'est une chose que je partage pleinement avec qui me comprend, et je suis assez bien pourvu en possibles avortés. Non, mais ! Il n'y a que ceux qui s'imaginent tout puissants et qui ne font rien, qui ne peuvent pas comprendre qu'on a besoin de partager la misère des autres ! Autre chose fut la suite de la journée, mais exceptionnellement attentif à la conduire sans être l'esclave des méthodes de la croyance. C'est un effort soutenu qui promet le bonheur et la bonté. Je me suis vu aller à deux rendez-vous pour mon travail, et puis le soir, j'avais les deux mails ci-dessous sur mon ordinateur. Alors le plus important n'était pas d'écrire, mais de résoudre ce problème si possible. Et j'ai téléphoné à la maman, et j'ai parlé à Brian. Ça va s'arranger. Bien sûr qu'il ne doit pas faire la bêtise de revenir ici. Si j'étais aussi pauvre qu'eux le sont, je ne pourrais pas les aider. Mais je suis riche d'eux, de ce fils adoptif que j'ai choisi dans la rue et auquel je suis obligé de donner tant et tant, jusqu'à ce qu'il construise lui-même l'amour du bien et le beau du monde, en lui gardant une pleine et entière confiance sans chercher à savoir ce qu'il pense ni pourquoi il agit. Et ma femme m'a entendu lui parler et ne m'a pas trop crié dessus après, et ça c'est étonnant !

**Mail Brian à Moi :** «slt guillaume désolé de te déranger, mais actuellement je me retrouve a la rue,ma mère ma mis dehors apres 2 semaine de nouvelle an et je besoin que tu puis m'envoier des sous pour pouvoir prendre l'avion revenir en france je te donne mon numéro de portable +44.. contact moi stp »

**Mail Brian à Moi :** « Suivi de mon dernier email si tu pourrais me prêter une somme entre 170 a 200 euros ça me ferait le ticket d'avion,le taxi et des provisions dépendent combien de temps jusqu'au vol d'avion. désolé si ça vient a imprévu, mais ça fait 3 jours que chui dehors dans le meme village et je essaie sans cesse de rentrer chez ma mère elle a fini par appeler les flics. merci a bientôt »

**18/01/2014**

Mes pieds ne me tourmentent plus. Je les ai compris. J'ai compris aussi une nuance dans les mouvements des bras accompagnant ceux des chevilles, qui devrait me permettre de maîtriser enfin ces maudits plongeons arrière. Il aura suffi d'observer attentivement ceux qui sont mieux expérimentés que moi. Il aura suffi que ce matin je n'aie pas du tout sur la dalle où je me cache depuis le début, car j'étais trop endolori pour cela, et que je fasse du tremplin à un mètre sous le coaching de Sergueï. Alors, avec un souci du geste mieux vécu,

j'ai pu enfin voir ce que j'avais pourtant sous les yeux depuis des années, et apprendre. J'aimerais ne plus parler de moi, mais des autres, et désirer sans nuance qu'ils réussissent dans leurs efforts quand ils sont meilleurs que moi, car nous affrontons les mêmes difficultés. En effet, je ressens parfois en moi des sentiments méchants qui me paraissent étranges et venus d'ailleurs. Cela aussi est certainement partagé. Donc un enjeu de la conscience est de former les objets de la conscience de façon à ce qu'ils soient cause d'inflation de l'espace intérieur partout. Le bien aussi est partagé.

**SMS Didier à liste de diffusion** : « Demain en pleine forme pour un bon entraînement. 10h30 »

*(Je ne vais plus à cet entraînement hors club à la piscine de  
Champigny-sur-Marne depuis ce début d'année,  
parce que je vais à Montreuil)*

**20/01/2014**

Hier, dimanche matin, après mon heure d'entraînement en solo à Montreuil, pendant les heures d'ouverture au public des plongeurs, je m'attardais un peu en quittant la piscine. Jane m'avait fait la bise, et je restais assis sur la margelle, attendant un je ne sais quoi que je ne peux pas préciser raisonnablement. Il y a avait ce garçon et cette fille, tous deux dans les quinze ans, je pense. Des cheveux blonds et des cheveux châtain, ils se ressemblaient. Elle se penchait vers la peau blanche de son bel animal masculin, et le jeu qu'elle jouait était très typique d'un intérêt manifeste pour le jeune garçon. Je songeais confusément au jeu que ma petite fille annonçait déjà dans l'éveil de sa féminité. Il était bien attentif et complice, le jeune garçon, et il participait à cette danse de curiosité et de retenue, de frôlements encore enfantins. Je suis certain qu'il comprenait le visage de sa copine. Ils se voyaient. Comment fait-on pour vraiment se voir ? Il m'a semblé qu'il se connaissait depuis longtemps, peut-être par la grâce des connaissances que les parents attentionnés préparent aux enfants chanceux. Je n'ai jamais connu ça, alors que j'en étais capable. Est-ce que je dois m'en plaindre ? Non, mais je suis capable de les voir maintenant. Je vois sans doute la même chose que ces intelligents enfants ont l'habitude de considérer comme très importante : le jeu qu'ils jouent au pluriel forme leurs individualités.

Le groupé arrière est le plongeur sur lequel se concentre actuellement tous mes empêchements, qui eux viennent du reste de ma vie. Mais je sens que ces empêchements vont disparaître, si je deviens encore davantage raisonnable

en continuant mes efforts. C'est à ça que sert le sport, et nous essayons d'agir, Sergueï et moi, pour que des plongeurs s'installent à Rambouillet, car les consciences à venir sont liées à la mienne. C'est pour donner la conscience de cette implication que j'écris, et précisément parce que, du fait du monde dans lequel je suis entré, je n'ai pas pu prendre le rôle d'un de ces hommes heureux et sains dispensé d'errer dans la parole. Pour qui veut bien réfléchir suivant la pente de son esprit, cette dernière considération jette une lumière attendue sur l'état de lutte entre les animaux sains et malsains, à l'origine de l'homme selon moi.

En arrivant à la piscine ce matin-là j'ai eu à cœur de faire des groupés arrière à trois mètres. Je ne pense pas qu'il soit absolument nécessaire de mettre les bras en l'air avant de le lancer, comme je l'ai écrit avant hier. Sinon Sergueï me l'aurait déjà dit. Je dois plutôt comprendre que, si je n'y arrive pas d'une certaine façon, il est bon d'en essayer une autre. Pour moi, c'est mieux avec les bras en l'air pour ce plongeon, mais il ne faut pas en faire une règle absolue. « *Nous sommes tous faits différemment, avec nos repères* », comme dit Sergueï, qui à mon avis est capable de comprendre intimement les gens mieux que moi, parce qu'il a une grande intuition des choses vécues et de la raison. Je disais à Yohan, ce matin, dans la file de ceux qui attendaient leur tour pour plonger : « *je sais ce que vous voulez... Vous voulez tous plonger de dix mètres, même si c'est n'importe comment...* ». Comme si ça prouvait quelque chose. Car à mon avis, des dix mètres impossibles il y en a des multitudes entre la surface de l'eau et celle de la dernière dalle. Ce que j'ai dit du jeu de l'amour entre ces deux enfants en est un pour beaucoup d'entre nous, mais ils ne s'en rendent même pas compte. On ne voit pas les murailles les plus proches. Alors qui monte là-haut ? Et pourquoi ? Entre 13h15 et 13 h 30, j'ai passé des plongeurs simples à 7 m. Comme j'étais fourbu, je ne jugeais pas raisonnable d'essayer un carpé à dix mètres. Mais j'ai vu Adrien y lancer une sorte de plongeon canard groupé, et j'ai eu envie de montrer que moi aussi, je pouvais faire quelque chose. De plus Jane était là, et j'avais envie de raconter quelque chose à Alexandre vendredi. Alors j'ai fait ce que je savais faire, de la façon que j'avais appris à faire. Le plongeur d'Adrien est un de ces impossibles car il n'est pas dans l'horizon raisonnable des gestes que j'ai appris à faire. Il ne faut pas qu'il y soit, sauf par jeu, quand la raison en sera bien fondée. Mon carpé ne fut pas beau, je l'ai bien senti en le faisant. Au moins je ne me suis pas fait mal à l'entrée à l'eau, et le bénéfique que j'en retire est la banalisation progressive du plongeur à dix mètres qui s'annonce. Ça ne veut pas dire que j'ai eu raison de le faire, j'aurai pu attendre vendredi prochain, attendre d'être en bonne forme. Mais j'étais impatient... prétentieux... mais j'avais les moyens corporels d'en

accomplir le schéma et je l'ai fait... et cette sorte de violence mêlée de désir envers soi, au moment d'agir, c'est aussi ça que j'ai renforcé...

J'ai 45ans. Je pourrai me laisser aller à dormir, mais je ne peux pas, j'ai trop peur de ne plus avoir les moyens physiques d'être moi-même avant de mourir. Pourtant je ne voulais que me reposer en naissant, mais je n'ai pas pu rester en un seul endroit. Des attentes vaines, des malaises, une souffrance lancinante infligée par ce qui n'arrivait pas à s'exprimer, dans tous les gouffres de la terre je craignais de sombrer et il m'a fallu du temps avant d'en avoir conscience... un peu de conscience au milieu de la nuit... Alors j'ai cherché mon souffle vital dans la vitesse de ma fuite... là-haut je respire dans ce qui fut une muraille atroce. J'attends vendredi prochain avec impatience. Là-bas je me sens vivre, je ne fuis plus. Ce texte de maintenant soupire après la règle de vérité qui m'attend là-bas. Quoiqu'il arrive, c'est ma raison.

**25/01/2014**

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain en pleine forme pour un bon entraînement. 10h30 »

**27/01/2014**

Ces quelques jours sans rien écrire, voilà ce qui fut bel et bien, et beau, mais maintenant ça cesse. À vrai dire j'ai écrit à mes deux correspondants. Un au Canada et l'autre dans les étoiles. Petits textes sur leurs blogs. Quelques réponses parfois, guère plus... le plongeon... très important, de plus en plus. Il est couplé à ma raison, quel moteur ! Et cette Monica, une cliente, une Anglaise, je lui ai ouvert la porte de son attirance, de ma compréhension, et elle a failli tombée en arrière. Comme un verre qui tinte. J'irai la revoir. Elle a le visage de ce petit garçon d'il y a quelques années en arrière, qui cherchait une balle de golf dans les buissons et qui me regardait avec une immense question dans les yeux, la même question que dans les miens. J'ai trouvé la balle de golf, c'est le globe terrestre. C'est la même chose qui s'attire. Pour ne pas avoir le droit de se l'avouer avec les mots qui sont les leurs, la plupart des plongeurs de mon club vivent la douloureuse solitude que j'ai jadis connue, empêtrer dans le confort facile d'un passé collectif inculqué qu'ils sont les premiers à entretenir. Le seul club de plongeon pour adulte d'île de France est affilié à une fédération gay et lesbienne. Ça ne me dérange pas, quand j'étais jeune j'ai commencé à me libérer un peu mentalement par l'amour des garçons, pendant trois ou quatre ans tant bien que mal, et puis cette parenthèse s'est refermée vers vingt-cinq ans. Et j'en ai eu des dizaines, très curieux que j'étais

de la beauté des corps, de l'animal bien racé et rare à mon goût. Jeune, fin, blanc et toujours clair, mais jamais complètement trouvé. Ce n'est pas étonnant, j'étais alors si loin de me trouver moi-même. Mais j'étais bien content de transposer enfin en eux autre chose que le conflit, pour moins souffrir. Cependant pour ce qui était de savoir qui j'étais, alors là je ne décidais rien. J'étais en pleine attente, toujours bien empêché, frustré, incapable de m'approcher de ceux qui cherchaient à se connaître vraiment. Et ceux-là je les aime encore, avec le regret de n'avoir pas pu leur donner les mots et les gestes véritables, dont la sexualité n'est que la caricature à l'usage de qui s'en moque, insouciant, ou n'arrive pas à s'exprimer et cherche à se montrer tel qu'il est. C'est pourquoi, par défaut de conscience et de capacité d'expression, il est impossible d'approcher qui on croit aimer vraiment. J'espère que l'éternelle jeunesse de mes regrets me pardonnera. Mais quand la fragilité et l'excuse de cette jeunesse s'en va, ce qui libère peut continuer de libérer ou bien commencer à enfermer... par fétichisme. Sous prétexte de défendre une différence, certains servent sans s'en rendre compte une restriction de liberté qu'ils n'ont pas choisie en intériorisant la tyrannie polymorphe des symboles du langage. Alors ils s'empêchent par exemple de voir la femme dans l'homme et l'homme dans la femme, ce qui n'est pas tabou chez nous actuellement, mais aussi la race dans le corps, l'esprit dans la race, ce qui l'est. Ou encore toute réunion libre et culturellement sulfureuse de symboles. Ces tabous intériorisés instrumentalisent l'individu. Ils sont ce qu'on voudra qui gêne dans l'obscurité du mensonge et qui peut pourtant libérer le corps en étant dit. L'abondance symbolique est effectivement l'antidote, elle est nommée : « *culture intellectuelle* ».

Il faut faire effort pour comprendre comment le communautarisme devient sectaire, comment il est une posture de la croyance. Mais ce qui est la finalité, c'est l'effort contre et avec le langage. La croyance se montre par l'indignation dont le mental peut faire la preuve. C'est du fétichisme avec certains aspects du réel, qui génère tant d'incompréhension, de jugements hâtifs, de méconnaissance de ce que sont vraiment les êtres et les choses. Ainsi je nous vois tous déterminés dans le même système qui ne cesse pas de nous étouffer en nous cueillant tout enfant. Les malheureux ont honte d'eux-mêmes, de leurs corps, et oublient le chemin immédiat du monde coloré fait d'étonnements et d'envies sautillants d'un objet à l'autre. Les malheureux adultes pèsent de tout leur poids sur l'unique pointe d'un monde gris et absorbant. Je veux partager avec eux : moi aussi j'ai eu honte de ce que j'avais, de mes cheveux noirs et de mes yeux sombres, à cause d'une mentalité étrange qui n'accordait pas de valeur au corps. Je me sentais étranger. J'étais

fier. Mais je ne veux pas tout partager avec eux, car j'ai été désiré. Précisément pour mon corps, quand j'étais jeune.

Il faudrait montrer de la beauté, avoir une vision, incarner une libération qui n'écrase pas la partie humiliée et servile de l'humain. Parce que nous en sommes l'espoir. C'était déjà dans le regard magnifique de cet enfant, cette vision, quand il s'est cherché en moi sans qu'un symbole l'y force. Je veux être assez fort pour lui donner une parole, des actes. Faire un enfant à cette Monica, si je veux. Pour que cet enfant se trouve encore dans le monde. Si ça n'est pas folie, ce sera permis. Mais c'est sûrement de la folie, car il n'est pas permis de semer des enfants n'importe comment sur une terre désenchantée, ou de vouloir qu'une quelconque de nos imaginations se réalise, dans un de ces déserts où l'écoute est absente. Il ne faut pas se mentir, à moins d'être pourris sans rémission dans le plus triste des mondes irréels, l'homme reste encore la chose la plus sacrée pour l'homme, et les dieux ne sont pas au ciel, mais bien dans sa chair. Le réel lui-même est plein d'empreintes laissées par les consciences, dans lesquelles les nouveaux vivants s'inscrivent, se transforment en glissant d'une empreinte à l'autre...

J'ai été surpris de découvrir sous un jour nouveau ce thème, celui de la *transduction*, dans la pensée anarchiste, et je compte bien me renseigner davantage à son sujet. J'ai eu l'image de l'anarchiste comme un insupportable maître d'école donneur de leçon, ou un enragé destructeur, mais je m'aperçois que ça n'est pas toujours vrai. Ce qui est vrai est toujours constructif. Le mental de la parole aime ou se bat contre lui-même (ce qui a des effets à l'extérieur). Mais ce sont les corps qui portent les signes visibles de la plus haute vérité des paroles. Alors ? Sains, malsains, calmes ou énervés ? Pourquoi n'y a-t-il pas de mode d'emploi du mental pour éviter de gâcher sa vie, ou de penser ingratement qu'elle a été gâchée ? Le plus merveilleux est cependant que les corps peuvent se transformer !

**01/02/2014**

**SMS Moi à Sergueï :** « Hier c'était magnifique à Montreuil. Ces jeunes sont beaux et équilibrés. Ils s'entraînent tous les jours. Matin et après-midi. Comme tu faisais. Puisque tu n'es pas là aujourd'hui je te transmets par ces mots la bise d'Alexandre

**SMS Sergueï à Moi :** « Merci Guillaume, C'est cool B »

**SMS Sergueï à Moi :** « ... Bon entraînement »

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain en pleine forme pour un bon entraînement. 10h30 »

**03/02/2014**

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Bonjour Jean-Pierre, pourquoi ne pas avoir répondu à mon mail du 13/01 ? Est-ce donc si dénué d'intérêt ? Mais même si c'est ça, je serai heureux de l'entendre !

**Mail Jean-Pierre à Moi :** Bonjour Guillaume, encore une fois vous vous impatientez parce que je ne réagis pas suffisamment vite, à votre goût, à vos mails. Est-ce utile de dire que depuis le 13 janvier j'ai eu un gros rhume-bronchite qui m'a empêché de travailler (y compris d'alimenter mon blog), puis une semaine de conférences en Espagne dont je reviens à peine ? En conséquence de quoi il y a une bonne trentaine de mails au moins aussi urgents que le vôtre auxquels je n'ai pas encore répondu- ce à quoi je m'attèle en ce début de semaine. J'ai bien lu votre document, et suis heureux que la lecture de mon article sur Edgar Poe ait pu déclencher en vous de nouvelles idées. Ce serait trop beau que de pouvoir définir correctement ce qu'est vraiment *l'homme bon* dans une logique comme celle que vous esquissez, me rappelant (c'est un compliment) celle du « *Tractatus logico-philosophicus* » de Wittgenstein. À part ça, je n'ai aucune objection, au contraire, à ce que vous citiez tout ou partie de nos échanges dans votre livre en préparation « *L'Espace intérieur* ». Mais s'il vous plaît, quand vous m'écrivez, soyez patient.

**Mail Moi à Jean-Pierre :** D'accord !

**05/02/2014**

Ma vie ordinaire... la banque m'a refusé un crédit pour l'achat de mon nouveau camion, suite à l'examen de mon dernier bilan (si j'avais su, mon comptable l'aurait rédigé autrement). J'ai aussi des problèmes pour trouver l'assurance de ce véhicule, les assureurs se défaussant parce qu'ils ne gagnaient pas assez avec l'ancien contrat au rapport des quelques minuscules sinistres que j'ai eu (c'est mon interprétation). Mes clients ne paient pas, et la contrainte en moi grandit à mesure que disparaît ma confiance pour tous ceux qui me tiennent en leur pouvoir. Je suis à découvert sur tous les comptes. J'ai cru pouvoir, avant que ces problèmes ne s'accumulent, prêter à un brave homme de ma connaissance une somme d'argent prise sur les livrets d'épargne de mes enfants, charge à lui de la rembourser sur un an. Elle me fait

défaut maintenant, quand je ne vois pas où trouver de quoi payer mes dettes et empêcher les soucis que je risque de causer à d'autres. C'est en effet la colère des autres autant que la mienne qui risque de s'enfler quand tout explose. Tout à l'heure j'ai eu des paroles aigres pour mon banquier, et pour le système économique. Du ressentiment. Bien que j'aie, de par toute ma puissance raisonnable, la promesse d'un meilleur possible, j'ai nettement tendance à vouloir détruire ce qui me contraint et donc le monde et moi. Fragile et vulnérable je suis, mais ce serait folie de ne pas l'accepter. J'ai encore constaté aujourd'hui matin cette révolte qui se prétend si forte et si juste et si efficace (mais il n'en est rien) puisque tout mon espace intérieur se rétrécissait autour de mes affaires qui allaient mal. J'entends par là ces satanés flux d'argent qui se gagnent et se dépensent et auxquels la vie matérielle semble suspendue, celle qui fait vivre mon corps, celui de ma femme et ceux de mes enfants. Cette responsabilité qui envahit tout, et pour laquelle on ne sait plus qui l'on est et ce que l'on fait, c'est un malheur ou c'est une chance, comme la possibilité et l'impossibilité d'une meilleure création de la réalité. Il n'était alors pas possible de penser ou d'écrire, ce matin. Il n'était possible que de rester un minimum digne et de garder pour moi mes problèmes, et je l'ai fait à peine. Et tout se jouait là de la seule chose qui crée et qui n'est pas intellectuelle, cette chance de donner de la raison au monde par un effort sans récompense explicable. Et cet enjeu formidable se pose de la même façon simple et compréhensible à tout ce qui a peu ou beaucoup de conscience, ce qui est magnifique.

Maintenant ça s'arrange, un gros chèque va tout arranger, et je n'aurai pas pu être cet homme digne dans le malheur. Je pleure de honte, de ne pas porter le monde sur mes épaules quand tout va mal, et de laisser cet effort à une hypothèse de conscience supérieure qui aimerait se reposer dans la splendeur de temps en temps autant que moi je me réfugie dans ma faiblesse. Ce sont vraiment des larmes qui mouillent mes yeux. Je vais sortir acheter un steak tartare et j'irai m'entraîner à Châtillon, jetant dans l'eau de la piscine les gouttes de prescience qui attendent trop en moi. J'ai peur et je ne pourrai pas dignement supporter que...

Hier je me suis senti bien à la piscine, tant dans mes plongeurs que dans mon comportement. J'étais présent à Noël et Bruno. Noël, c'est un entraîneur bénévole qui nous dit toujours de ne pas penser en même temps que nous plongeurs. Je ne lui ai jamais avoué qu'il m'en demandait beaucoup. Celui qui raconte ces choses poétiques, le matin avant l'entraînement, parlant de « *jeter dans l'eau de la piscine les gouttes de prescience qui attendent trop en lui* », cet être-là ne se vit et ne se voit pas de cette façon dans le temps de l'action. Dans le temps du geste, tout se ramasse et se compacte dans la sensation organique,

désireuse et craintive, exprimant de puissants déterminismes. Ainsi du poète absent il subsiste moins que des songes explicites, mais cela rend le corps plus léger, gentil et rieur à l'occasion.

Ce jeudi soir à Aulnay-sous-Bois avec le club, et demain soir à... Saint-Germain-en-Laye pour le haut vol tout seul, pour la première fois depuis la dernière dans cette piscine, plus de dix ans avant, quand je me torturais de ne pas pouvoir plonger du dix mètres. Je rasais les murs de l'imaginaire trompeur sur moi élevés par tant d'années d'innocence, dans la honte et l'attirance de l'esclave qui croit qu'il suffit de vouloir pour pouvoir tout de suite. Mais « *tout de suite* » n'est qu'un point du réel sans étendue, il est le moi individuel contracté dans la récompense attendue pour obéir à un extérieur qui n'existe pas en dehors de ce moi individuel (c'est osé de le dire...). Dans quel monde vivons-nous ? Nous trouvons notre bonheur dans des chemins longs, en dehors desquels il est hasardeux et dangereux de jeter un coup d'œil sur cet extérieur trop vaste qui est notre part de faiblesse et de fragilité corporelle. Notre incompréhensible et notre invouable.

Alors, après tout cet apprentissage sportif et cette meilleure connaissance de moi-même, faut-il tenter ou ne pas tenter un groupé renversé à dix mètres ? Ceux de l'INSEP sont en déplacement à Strasbourg pour les championnats de France, je n'aurai donc pas mon entraînement du vendredi. Il faut que je compense, en vue de la compétition de Southampton, en accélérant l'entraînement. Je pense que cette urgence reste la continuation sublimée de mes entraves obsessionnelles, mais c'est aussi une chance... la chance d'un fruit mûr pour se détacher de l'arbre, un avant-goût de ce qui sera permis ce soir à Aulnay et sur lequel il est bien contre-indiqué d'imaginer à l'avance.

**08/02/2014**

Le temps du rêve est celui du récit, soit les mots du temps qui passe à l'envers, me traverse et retourne la vision en dedans, d'où tombent en cascade de pluie des gouttes, des cristaux. Ce samedi matin je fais mes deux derniers sauts depuis la plateforme, deux groupés renversés pour renforcer cette inscription gestuelle en moi. Et le geste s'est passé correctement, excepté que pour l'un des sauts j'ai émergé sous le plongeur du 1 mètre. Il ne faut pas faire ça, c'est dangereux si quelqu'un vous plonge dessus. Je ne l'ai pas fait exprès, bien sûr, mais je suis trop coutumier de ce défaut et Didier qui le sait, qui entraîne aussi les plongeurs, est atterré. Moi aussi j'ai honte. Après le cabrage dans l'eau je suis trop loin de mon puits de bulles et des autres repères pour savoir où je suis, mais ce n'est pas vraiment excusable. Je pense qu'il y a chez moi un

manque d'attention à ce qui se passe sous l'eau. Je m'assois en tailleur au bord de la piscine et j'écoute tête baissée les reproches de Ivan, le président du club. Le temps fuse à l'envers dans mon récit. Sergueï nous a quittés il y a dix minutes, pour conduire son fils, le petit Anton, à une compétition sportive. Je suis alors sur le tremplin à trois mètres. Il me fait la bise de sa main à distance et je la lui rends. C'est mignon et complice et je suis heureux de construire ça avec lui. Je me concentre pour lui montrer un beau groupé arrière car je sais qu'il s'est arrêté pour m'observer, et je le rate. Encore plus que les autres tentés pendant la séance. Je ne suis pas bon pour ces gestes au tremplin. Je pense que j'ai peur de faire un plat et c'est pourquoi mes gestes sont ratatinés, pas francs. Les autres y arrivent mieux que moi. De temps en temps ils font des plats, mais c'est à l'issue de beaux gestes et de belles tentatives. Alors je les admire. Mais qu'est-ce qu'il y a donc dans mon corps pour ne pas arriver à faire de corrects saltos retournés, par exemple ? Un manque d'exercice certainement. Mais aussi la forme de mon esprit beaucoup trop froissé, mal déplié.

Je me raconte des choses, beaucoup trop de choses, la nuit précédant ce jour. Surtout bien noter que refuser de sauter des murailles est une condition impérative pour sauter des plongeoirs. Le dire et l'écrire, souligner le fait que la « *raison* » est le refus d'imaginer, de s'asservir à tous les possibles qui surgissent d'un univers vaporeux pour en contrepartie pouvoir y cristalliser du sens dans un choix d'actes qui deviennent alors immédiatement artistiques. À ce compte-là, je ne suis pas encore assez raisonnable, sage, heureux, et mes difficultés à progresser dans mon art racontent la forme de mon esprit dans toutes les vicissitudes cachées de l'existence. C'est pour ça que ce possible cristallisé par un groupe humain mérite d'être appelé un art. Car un art est incorporé, il est toujours le créateur qui se crée lui-même avant que d'en laisser des traces éphémères, au ciel éternel par cette permanente métamorphose. Je regarde les autres autour de moi. J'essaie de percer le pesant silence de ces âmes qui ne sont pas très différentes de la mienne dans le fondamental de l'humain. Tous ces mots ils les ont aussi, mais l'on entend surtout que les corps qui éclaboussent l'eau, et toujours les paroles simples de l'exigence qui disent l'impossibilité de franchir les barrières des apparences, le repli des êtres sur des profondeurs insondables. Cette impossibilité fut pour moi aussi, mais ils me lisent peut-être maintenant. Et alors voilà comment ça s'est passé. C'est ainsi que ça se passe toujours, en amont des longues phrases des récits, ces sortes d'accouchements. Même quand on est disposé à bien accueillir celui qui vient vers soi, on préfère penser qu'on n'en a pas besoin parce que tout le monde attend bien trop d'un faux extérieur.

Je suis en défense un professionnel de l'indifférence car j'éprouve facilement du dégoût pour tout ce qui est vulgaire. Pourtant, c'est de ce vulgaire, de cette faiblesse, de cette laideur que naissent la force et la beauté. C'est en ça aussi qu'elle pourrit. Ces choses dépassent mon entendement, sinon ma sensibilité. Mais je n'ai qu'à me regarder pour constater que si je m'écarte d'un pas de ce type de considération raisonnable, m'exposant alors sans défense aux passions hasardeuses, j'explose littéralement en dedans de moi. Le temps de l'identification de l'égo à un acte réussi, fût-il la certitude de la haine ou de l'amour, n'est même plus possible. Car alors tous les autres possibles surgissent dans mon esprit trop prescient, et réclament la même identification. Ils réclament de l'existence et ma raison se désintègre. Je suis sans doute véritablement trop imaginatif et mal contrôlé, comme une pile ou une bombe. Un peu comme vous, beaucoup comme certains.

Ce sport devient ma drogue, dit Sergueï en riant. « *Tu as trouvé ta drogue !* » disait-il ce matin. Je lui avais annoncé que la veille j'étais allé plonger à la piscine de Saint-Germain-en-Laye. J'avais en effet pris ma voiture vers 19h, et il m'avait fallu de la constance dans les idées, ou pas mal d'insensibilité, ou je ne sais quoi d'innommable, pour ne pas faire demi-tour à mesure que je me rapprochais de mes hauts plongeurs où tout était encore à prouver. J'y allais seul et sous la pluie. La réalité qui se rapproche dans son imparable évidence arrache par lambeaux tout ce qui est de l'imaginaire, ne reste alors que les choses vraies de la conscience. Et j'avais du savoir-faire que je souhaitais prouver et renforcer par l'expérience, ce qui est la même chose. Mais je la connaissais bien, cette piscine. La dernière fois que j'y avais mis les pieds, c'était non pas il y a dix ans auparavant, mais quatorze. Je m'étais alors approché du bord du dix mètres, en ce temps-là, pour plonger tout droit. Parce qu'un ami m'avait dit qu'il l'avait fait dans sa jeunesse, il fallait que j'en fasse autant. Il m'avait dit ça parce que je lui avais raconté que j'avais fait un saut à l'élastique la veille, dont j'étais très fier. Ce n'était pas raisonnable du tout, cette vanité simple prétendant au bonheur, et le plus stupéfiant c'est que je n'avais aucun moyen expérimental de le savoir. Mais la raison du savoir était là, naturelle, présente indéfectiblement malgré toutes les erreurs de mon manque natif de science et de sagesse dans mon monde chancelant. Cette raison fut que je n'ai pas plongé en ce temps-là, j'ai simplement sauté car j'avais bien trop peur. Ensuite je suis resté honteux, avec une muraille de plus dans la tête, un malaise, un reproche permanent, mais tout en étant incapable de comprendre que cela était un moyen de construire la conscience. Un passage obligé. Pour moi, en tout cas. Le même plongeur de dix mètres m'attendait. Quatorze ans il avait attendu. J'ai posé mes affaires et fait mon échauffement. J'avais décidé de ne pas tenter le groupé renversé. Quand on ne sait pas si un fruit est mûr, il est fou de le

cueillir. Vers 20h30 ils ont ouvert le cinq mètres, et j'ai répété ma série de plongeurs, avec l'idée de la répéter à dix mètres dans un avenir très proche. Il s'agissait de lancer le carpe avant et le retourné groupé que j'avais fait plusieurs fois à Montreuil, mais aussi de lancer en innovation un groupé avant et un saut périlleux et demi avant. Je vois alors la même réalité de ces jeunes qui montent et sautent. Certains sont vantards et braillards. Le côté agaçant des Magrébins. J'évite d'y penser pour ne pas laisser le dégoût m'assassiner. Il y a, à cinq mètres, ce jeune garçon qui n'arrive pas à sauter. Je vais l'aider, je lui parle doucement. Il s'obstine et n'y arrive pas, il se baisse car l'effort nerveux le crispe dans sa poitrine. Je le prends presque dans mes bras et lui fait rebrousser chemin, lui disant que j'étais comme lui, si à tout hasard ça pouvait le consoler. Son corps était chaud et attendrissant.

À dix mètres nous sommes presque une dizaine sur la dalle. Je demande à ce qu'ils ne bougent pas, car ça fait tanguer le sol sous mes pieds, tellement que je pourrais me laisser aller à rire si je n'étais pas autant concentré. S'accomplissent alors les gestes que j'avais pensés. Ils sont en moi, inscrits par tous ces entraînements depuis trois ans. La seule chose que j'ai à faire, c'est ne pas me laisser impressionner par la hauteur, par les distorsions de lucidité dues à l'imagination. Ah ! Si seulement je pouvais me conduire aussi bien à un mètre de haut, pour réussir une de ces figures que je ne maîtrise pas et ne sait pas comment apprendre ! Les gestes sont comme une forêt de cristaux renvoyant des jeux de lumière sous des soleils changeants. Quand on ne sait pas les faire, c'est obscur totalement. Quand on les apprend, c'est obscur et il y a de l'espoir. Quand on sait les faire, c'est lumineux et il n'y a plus besoin d'espoir. Reste alors que prouver le geste dans des conditions différentes recrée l'espoir, et qu'à dix mètres pour moi l'espoir et la lumière fusionnent dans de puissantes preuves de conscience.

Oui, je suis drogué, si on veut. Mon corps est encore aérien, dans le temps même où je tapote ces mots sur le clavier. Je sais que vers les piscines je m'éloigne de la souffrance des murailles, et j'aspire à m'installer modestement dans la matière d'un de ces cristaux, vivant paisiblement la vie de ce corps auquel m'apparaît le devoir d'épargner d'indignes insultes, de sombres tourmentes, d'inutiles massacres. Chaque fois que la folie pointera le bout de son nez, elle trouvera mon inaction. Je me réjouis désormais sans crainte de prouver à nouveau demain ma série à Montreuil. Il me manque trois figures pour Southampton, mais le groupé renversé à dix mètres murît vite il me semble.

**Mail Brian à Moi :** Un petit coucou pour te dire bonjour et que je te souhaite plein de bonheur.

**Mail Moi à Brian :** Merci mon bibrri, C'est gentil de manifester ainsi ton attention. Pour la peine je te joins un extrait de mon livre en préparation, c'est ce que j'ai écrit aujourd'hui.

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain en pleine forme pour un bon entraînement. 10h30 »

**09/02/2014**

**SMS Moi à Sergueï :** « G fait un très chic groupe avant tout à l'heure c, était le deuxième de ma vie à 10m. Ça me à fait une super sensation de vérité. je me suis bien débrouiller à la planche aussi. Les haut vol n ont été ouvert que cinq minute g pas pu faire plus »

**SMS Sergueï à Moi :** « Cool Sinon pour Poisson c'est cuit. Tout est déjà ficeler. »

*(Concernant notre tentative pour des plongeurs  
à la future piscine olympique de Rambouillet)*

**SMS Moi à Sergueï :** « Tant pis. Mais il y aura de la demande pour qu existe des plongeurs et des plongeurs dans ce pays et dans un avenir proche. C'est signé Guigui le voyant »

**Mail Brian à Moi :** « desolé de te faire part du mauvaise nouvelle, mais jen suis persuadé a certain je ne pourrait pas rester plus longtemps ici je te demande de laide pour retourner en france,cest toujours la meme situation je nait toujours pas de boulot je vis dans des conditons tres mal et surtout cest frustrent de essayer detre bien avec ma mere quand constamment quand je narrive pas a etre de hauter des ses demandes elle me jette dehors pour essayer de me rappeler la ou jetais avant( personnellement cest beacoup plus difficile meme de manger dans la rue ici) donc j'aimerais retourner en france la ou il ya des assosiation et d'aide pour les personnes en difficulté,de plus sans ma chienne et avec mes papier je plus de chances que avant. esque tu voudrait bien maider ainsi en me prennent un billet d'avion par easy jet et me lenvoyer par email comme me lavait fait pour y venir ma mere puisque elle nen est pas capable de s'occuper de aucun des ces enfants comme elle se le promet tout les jours. sil te plait pardonne mon email comparé de celui davant mais je voulais penser du bien la ou y en avait pas et esperait que les chose ail mieux, mais ce nest pas le cas. »

**10/02/2014**

**Mail Moi à Brian :** Arrête de critiquer ta mère, elle fait ce qu'elle peut même si comme toi c'est pas beaucoup. Je pars en chantier aujourd'hui, mais je te téléphone ce soir, vers 20h00 heure française.

**10/02/2014**

**Mail Brian à Moi :** « tu a raison Guigui je parlait juste apres une dispute avec elle et j'etait un peu trop vite avec la parole, cetait idiot de ma part, mais je sentait ma position dans la maison en danger donc je cherchait une route si ca arrivait encore a me mettre en danger ,c'est juste un peu dur avec tout ce pression que je en ce moment esquise moi de te melanger a tout ca cest nest pas un bon comportement j'espere tu me pardonneras,si tu veut appeler ce soir cest avec plaisir »

**Mail Moi à Brian :** Non, je préfère pas appeler parce que tu m'as mis en colère, mais je ne t'en veux pas tu sais bien. Ta réaction présente m'enlève le souci que tu m'avais causé, merci. J'espère seulement que tu visualiseras comment les choses peuvent s'arranger, la prochaine fois que tu te sentiras déstabilisé, elles s'arrangent en évitant de faire fonctionner l'imagination et en gardant confiance et en s'activant et en se traitant soi-même avec respect. Et même si elles ne s'arrangent pas comme ça ou pas assez vite à ton goût, tu auras au moins construit toi-même quelque chose que personne ne pourra t'enlever : TA DIGNITE. Sache aussi que je ne peux pas t'accueillir chez moi car ma femme ne me le pardonnerait pas (elle m'a menacé de partir si ça arrivait...). Et je ne veux pas non plus te voir pourrir dans la rue. Je te téléphonerai à la fin du mois. « *Englishman have always been sailors* », Why you don't look to the Navy ?

**14/02/2014**

Je viens de finir de parler par téléphone au gardien de la résidence de montagne dans laquelle nous partons en voyage demain, nous les quatre Bardou. Vacances de ski en famille, les premières de nos vies, sauf pour Victor qui a déjà connu une classe de neige. J'ai été plonger à Montreuil ce matin. Nous étions deux seulement, sous l'entraînement d'Alexandre. J'ai bien discuté avec Antoine sur les tapis d'échauffement, puis sur les plongeoirs. Félicitation à lui, il a eu la médaille d'argent au tremplin à trois mètres, et s'est qualifié pour le championnat de la coupe du monde. Benjamin de même, pour le haut vol. Antoine m'a demandé, pendant que nous plongeions, pourquoi je

me méfiait autant de l'imagination. Lui, il la voit sous son bel aspect, et il dit de la réalité qu'elle est décevante et que l'imagination embellit la vie. Ç'aurait été une faute de lui imposer des affirmations contraires, toutes celles amplement débattues dans ce livre, car croyance contre anti croyance, en dehors du monologue, c'est toujours de la croyance. Je veux dire qu'il faut davantage faire attention à la « *forme* » de l'objet qu'à un faux sens qui serait caché en son « *fond* ». Mais j'ai quand même donné mes quelques raisons de critiquer l'imagination, pour donner cette fameuse forme à ce qui se passait, à l'objet qui se modelait. Et nous avons conclu très vite, en un beau geste qui valait la peine d'être vécu avant tout, avec l'envie réciproque de nous mettre d'accord, qu'il fallait préserver une équitable proportion de réalisme et d'imagination dans l'esprit. Soit moitié-moitié, mais 100 % de succès pour la conscience si ce discours nous a impressionnés d'un jour nouveau. Je dis « *nous* », tous les deux au même émerveillement de découverte ! Sa jeunesse éclatante vaut largement le débordement de mes paroles. Car, dans les jeux des façons diverses dont s'habillent les choses et qui prennent un sens achoppant sur des jugements, il ne faudrait, pour tout résumer, qu'arriver à sentir si l'espace intérieur en soi-même se dilate ou se contracte. Comme l'univers. J'aurais dû dire ça, tiens ! Au point où j'en étais, dans la situation construite, ça n'aurait pas paru bizarre et il m'aurait bien compris.

Donc, pas de plongeon pendant plus d'une semaine. Sauf peut-être dans la piscine extérieure et chauffée de la résidence de nos vacances. Pour quelques gestes au bord de l'eau qui sont toujours utiles. Ca et suivre mes affaires par internet, payer ma TVA et préparer les futurs chantiers. Ca et apprendre à skier, seulement deux heures le matin, et c'est bien pour faire plaisir à ma femme et aux enfants qu'on y va, parce que très peu pour moi... Ca et écrire à Paul L., que je me suis fait comme correspondant. C'est un écrivain canadien, et quelqu'un qui dénonce toutes sortes de mensonge ou présumés mensonges, avec le risque de se faire prendre à son propre jeu. J'en ai eu connaissance sur son blog, ou il prétend entre autres sujets de discussion que les Américains ne sont jamais allés marcher sur la lune. Blog très fréquenté d'ailleurs, et à mon avis connu de certains de mes autres interlocuteurs. De cela, de leurs débats de vérité ou de mensonge, je dirai que le véritable enjeu est de ne pas apporter d'importance personnelle exagérée à une opinion plutôt qu'à une autre. C'est notre seule liberté possible, il faut la conserver. Après, on peut discuter, et c'est toujours l'interlocuteur haineux et plein de ressentiment qui montre son esclavage, celui de la croyance dont il ne peut pas se libérer. J'aime bien les gens qui prennent des risques sensés. Cette personne a écrit un livre racontant une histoire d'ogres modernes dans les termes les plus cruels, les plus frappants pour l'imagination. J'ai lu le livre et il faudra que

je lui fasse une réponse, cette réponse qu'il m'a promis de « lire très attentivement ». Oh, là, là ! Vous croyez que moi aussi je vais devenir écrivain ? C'est vrai que j'ai commencé à écrire il y a vingt ans de ça, et qu'une dizaine de textes qui sont toujours restés sur papier d'imprimante et reliure spiralée dorment dans ma bibliothèque, mais je ne me suis jamais identifié à eux. Certainement parce qu'aucun de ces livres ne m'a véritablement renvoyé mon image, à l'époque où je les écrivais et que je restais dans les mêmes souffrances d'inachèvement. Il aura fallu plus que ce dernier livre, il aura fallu le plongeon, l'art incorporé, pour relever ce miroir mieux poli à la hauteur de la vraie vie. Et alors je découvre que le livre n'existe pas, qu'il n'y a que ma conscience.

Ce matin j'ai répété mes trois plongeurs simples à dix mètres et Alexandre m'a dit que j'avais fait de gros progrès. Par contre j'ai raté mon groupé arrière à cinq mètres, mais ça n'est pas grave. Mon mental est de moins en moins une entrave pour mon corps. Je l'ai raté car je n'ai pas pu transposer la suite de réflexes apprise sur la planche. Car je n'ai pas fait le même geste sur la dalle et c'était une erreur dont moi seul aurais dû juger en connaissant mieux mon mental. Mais ce n'est pas grave. C'est pour demain. Le plongeon acquiert en effet une véritable épaisseur en moi, ce ne sont plus des images virtuelles, des choses incertaines et effrayantes. Je suis comme le bucheron dans la forêt, comme le paysan dans son champ, comme le marin. Tous doivent aller au labeur, en mêlant leurs existences au rythme des travaux et des jours. La nature se donne à eux, car ils sont tout près des réalités qui les font vivre.

**16/02/2014**

**SMS Moi à Sergueï** : « Elle est pas belle ma piscine ? »

**SMS Sergueï à Moi** : « Oui, ça... déchire grave Mais elle est gelée!!!? Bonne glisse aux pays des merveilles, mon Guillaume »

**SMS Moi à Sergueï** : « Comme elles sont belles tes phrases, toi qui devines les âmes... »

**17/02/2014**

**Mail Moi à Sergueï** : C'est vrai que c'est le pays des merveilles cette blancheur immaculée, ces montagnes vierges et silencieuses, cet air vif et ces flocons de neige qui tombent comme des songes qu'on aurait pardonnés. Et puis il y a ces skieurs et snowboarders qui prennent du plaisir par... quoi d'autre sinon l'art qu'ils maîtrisent ? Nous, nous prenons des cours collectifs tous les matins de

9h à 11h00. Victor et Svetlana sont dans des groupes différents. Ils sont enthousiasmés et font des progrès fulgurants. Svetlana n'arrête pas d'y penser, à son être « *glissant au pays des merveilles* », ce qui est vraiment le cas pour elle. Je l'entends pavoiser en ce moment, elle parlera de ses sensations jusqu'à ce qu'on y retourne tout à l'heure, en hors cours. Elle arrive très bien à compenser son défaut de vision, elle ski avec ses lentilles de contact et c'est vraiment une jolie poupée avec sa combinaison. Mais elle est trop intransigeante quand elle veut quelque chose, et tout à l'heure elle va réclamer de sortir trop tôt pour retourner skier. Victor, bien que malade, avec sorte de légère grippe, est très cool car il a des raisons d'être sûr de lui. Il a déjà fait une classe de neige, il faut le dire. Je le trouve très beau aussi, plein de fraîcheur. Inutile de dire que même avec le nez rouge il y va, et ça me fait plaisir, pour ce garçon souvent indolent et sans soucis s'il n'a rien à faire. Pour Ania et moi, c'est moins évident, ce sport. Ania s'effraye si elle chute, quoiqu'elle se débrouille bien en chasse-neige, elle n'est pas très musclée des jambes. Et moi je ne me laisse pas trop impressionner si je chute, ce que je fais beaucoup, car je prends tout de suite de la vitesse vu que je n'arrive pas à mettre mes skis en chasse-neige (formant un angle pointu vers l'avant) pour freiner. Il faut dire que je suis handicapé avec mes pauvres pieds en canard, et ça m'oblige à contraindre durement mes jambes qui de ce fait deviennent trop raides, ce qui n'est pas bon non plus pour appuyer et tourner.

Donc c'est pas la joie (Victor, qui lit par-dessus mon épaule, me dit : « *pas la joie pour toi!* »). C'est pas tout à fait la joie pour moi au pays des merveilles, c'est le deuxième jour et je suis déjà connu des copains de notre moniteur. Il m'appelle « *le patineur artistique* », mais ne me laisse pas tomber. (enfin pas trop, en vrai). Mais tout à l'heure, en rentrant, j'étais un peu moins comme un bout de bois et j'arriverai à compenser mon handicap en trouvant un équilibre. En parlant d'équilibre, se retrouver tous les quatre dans ce petit meublé dont la télévision est muette, force à trouver la matrice de tous les équilibres physiques. Elle est dans l'attention portée aux fragiles existences de ma femme et de mes enfants, qui émergent avec contraste du manteau de neige recouvrant chaque éphémère matin du monde. L'effort physique partagé calme l'emballement des pendules de la folie et l'amour est obligé de sonner les heures. La piscine que tu as vue en photo est recouverte d'un lino. Normalement elle est chauffée, mais la fraiseuse à neige est tombée dedans le jour de notre arrivée et elle est HS. Dommage, j'y serai allé. Je t'écris de mon ordinateur de bureau que j'ai emmené et avec lequel je surveille mes affaires. Je ne fais pas que travailler avec, de ce travail nourricier, mais sans goût pour moi. Car il me sert aussi à écrire, cet ordi, activité qui me reste nécessaire depuis là d'où je viens. Je t'en ai déjà un peu parlé, de ce livre dont l'esprit me

fait capable d'agir depuis novembre dernier (« *L'Espace intérieur par les arts incorporés* »). J'ai, cette semaine, une réponse très délicate à faire à un correspondant canadien, et cette réponse je la mettrai dans mon livre, tout comme ce mail que je t'écris, et, à moins que tu ne t'y opposes, tes propres paroles aussi y sont, parmi d'autres feux croisés de la vie. Ce que ça sera au final me dépasse. Peut-être rien si je n'arrive pas à me créer autrement qu'en de stériles imaginations, peut-être quelque chose avec un message compréhensible, en tout cas j'espère que ce sera le moins muet de mes livres. Amitiés.

**18/02/2014**

**POST Moi à Paul Laurendeau :** Je vous avais promis de vous donner à penser au sujet de votre livre *Adultophobie*, et ce serait vraiment triste que je ne le fasse pas, par paresse ou tout autre raison, puisqu'il s'agit dans nos visions respectives de la façon dont se pense et se prolonge notre monde humain. Nul doute que nous sommes tous deux désireux de le comprendre et de l'améliorer en le faisant savoir. Mais en avons-nous les moyens ? Il semblerait, d'expérience, que ce soit une question qui n'exige aucune réponse, car c'est bien au milieu de l'erreur et de l'imperfection que se construit cette connaissance dont je parle. Les mots n'en sont évidemment pas les premiers acteurs, bien qu'ils tissent en première approximation nos émotions et nos actes, etc. En parlant d'émotion, je ne puis juger si vous êtes sous la totale emprise de ce que peut faire le langage verbal. J'espère que non. Dans le doute je veux que vous soyez bien certain de ma fragilité personnelle, de mon aptitude à me réfugier dans des cachettes comportementales peu glorieuses, du fait que je suis un peu fou, un peu obsédé, que c'est beaucoup pour cela que j'écris...

Cependant, malgré tout, j'ai construit un côté lumineux dans mon rapport à la réalité, sorte de lucidité optimiste qui se manifeste parfois, et je voudrai commencer, avant de vous parler de votre livre, par vous remercier d'exister. En effet, l'effort de libération du mensonge que vous manifestez dans votre blog fait d'articles se prolongeant en forums de discussions, même s'il est parfois trop passionné, a eu le mérite en moi de me rendre responsable intellectuellement. Ça a commencé par l'article que vous avez fait sur la fausse ou réelle conquête de la lune. Il était pour moi libérateur. Vous avez vu ensuite que je n'hésite pas à ouvrir des perspectives un peu différentes des vôtres à la suite de votre article sur l'antisémitisme, sans crainte de m'attirer vos foudres ou celles des autres. Ainsi, c'est grâce à vos audaces que je puis vous dire franchement ce que je pense de votre livre, mais il est évident que ma propre

perception de la réalité était déjà élaborée avant. Vous avez écrit un livre noir, qui n'ouvre aucune perspective d'espoir. Or, ce que je suis et fait construit l'espoir, et même la réussite effective. Sinon je souffre de mes erreurs, sans espoir de m'en cacher. Je ne peux rien faire d'autre, donc, que critiquer votre livre pour montrer la santé morale que vous cherchez vous même désespérément, et dont votre livre illustre la quête.

Ici, je m'empresse de dire que je ne vous connais pas de près, et je me garderai bien de confondre l'œuvre d'un moment avec l'intégrité de votre personne. Il est bien entendu que les gens qui pensent avec sincérité expriment des choses qu'ils livrent à la considération publique, en faisant fi de ce que l'opinion de leurs semblables peut penser de bien ou de mal sur leurs existences. C'est ce qui s'appelle le courage intellectuel. Ce n'est donc pas l'histoire que vous racontez que je considère, mais vous, l'écrivant dans la réalité sensible où elle prend sa place. Vous avez écrit un roman, donc une œuvre d'imagination, mais moi c'est cette réalité qui m'intéresse. De l'imagination je ne considère que le côté divertissant ou trompeur. Bien sûr, la description crescendo des tortures et des meurtres faits sur les enfants, que vous avez mis en scène de façon très bien tournée stylistiquement parlant, a de quoi impressionner l'imagination fortement et durablement. Et cette impression est destructrice, tant pour ceux qui vous lisent sans défense dans l'univers indifférent de la connaissance, que pour vous même. Je suis certain que vous n'avez rien résolu du tout de « *vos angoisses de parent* » après avoir écrit ce livre.

D'abord, je l'ai dit, parce qu'il ne débouche sur aucune explication, aucun remède pour guérir la « *société malade* » que vous décrivez. Il se contente de faire prendre conscience de ce type de crime, narré de façon archétypale et répété comme une obsession, pour dénoncer une société malade. Mais c'est juste une vision. Et une vision obsessionnelle. La prise de conscience est ici un mot qui a en réalité pour support une œuvre de l'imagination. Ensuite, et surtout, je pense que cette sombre histoire sans réponse est une mise en scène que votre raison a faite pour tenter de comprendre des fondamentaux bien plus profonds qui la structure et qui la détruit. Mais sans succès. Il est vrai qu'il en va aussi de l'héritage de l'humanité. Pourtant, c'est déjà une vraie prise de conscience que de considérer cela sans se laisser abuser par l'histoire racontée. Nous sommes d'ailleurs tous les deux nécessaires à cette prise de conscience. Bien sûr, ces cruautés commises par des adultes de notre société sur des enfants ont un fondement réel qu'on ne peut pas occulter, qu'il est bon de connaître. En ce sens vous l'avez très bien exposé. Mais si ce n'est que ça, il manque quelque chose d'essentiel. J'attire votre attention sur l'effet d'amplification et de détournement de l'imagination livrée à elle-même. Elle

est le principe de la tyrannie de la croyance contre lequel vous vous insurgez, mais qui vous structure pourtant. Car chaque page du livre me montre que vous jugez sans concessions ni excuses d'aucune sorte les personnages du roman, or ils sont tous en vous. Ainsi vous vous traitez vous-même en réalité (du moins à l'époque où vous avez écrit ce livre).

Je pense que, paradoxalement, vous êtes ici trop malade de tenter de comprendre le réel en l'accordant avec des mots et seulement des mots. Croyance et anti croyance, au-delà du leurre des mots différents, sont ici la même chose qui se reconnaît à une attitude semblable, un même rapport à la réalité se contractant, qui s'initie dans les lecteurs d'*Adultophobie* comme dans les spectateurs de tant d'images et les auditeurs de tant de paroles. C'est ainsi d'ailleurs que se forment les criminels, observés depuis le point de vue raisonnable de la réalité se dilatant. Je ne peux pas parler davantage ici du lien que je pressens entre conscience individuelle et structure de l'univers physique. Je souligne que cette perméabilité à l'imaginaire fait des désespérés qui n'arrivent pas à se sentir exister, puisqu'ils ne sont pas enclins ou incités à expérimenter le réel. La voilà la responsabilité collective du mal que vous décrivez. Elle n'est pas dans le roman, elle est ici. Pourtant notre société montre son mal par bien des inversions des sens des mots appliqués aux actes, qu'on pourrait dénoncer utilement (pédophile signifie littéralement aimer les enfants alors qu'anciennement ces inconscients étaient nommés plus justement « *ogres* » et « *ogresse* »). Toujours la marque de l'imaginaire trompeur, celle du désir de choquer pour se distinguer, pour se vendre, qui souligne l'impossibilité d'être en réalité. Conséquemment, tout est lumineux et en dilatation dans cet espace intérieur où la déconstruction des concepts dominants en fait des objets comme les autres. Nous sommes faits pour nous considérer nous-mêmes comme des œuvres d'art, et si nous ne savons pas comment diriger nos efforts et canaliser raisonnablement nos peurs, comment coller de près à la réalité, c'est que nos corps ne s'évaluent pas assez par le sport. Quelques réflexions supplémentaires au fil du texte :

Vous établissez la responsabilité collective des parents dans le meurtre de Jeannette comme un sacrifice impliquant une culpabilité collective. C'est un peu une thématique religieuse chrétienne. Vous ayant lu à diverses reprises, l'un de nous deux a dû se tromper.

Dans les boucles de pensées de Jeannette et de l'homme rude, dans le regard partout présent de Jeannette extra lucide et voyante, c'est d'une part une facilité narrative pour aider à faire avancer le texte (mais une telle faculté de voyance n'est pas crédible, même dans le récit). D'autre part cela vous permet de créer Jeannette complice de l'homme rude, vers la fin du livre, via le sentiment partagé d'adultophobie avec son meurtrier, qui lui fait craindre de

devenir comme lui. Vous avez sans doute cherché à créer Jeannette coupable elle aussi, elle la victime, mais en restant dans le flou par souci de cohérence. Ce n'est pas étonnant, c'est votre déprime existentielle qui n'arrive pas à trouver d'espoir dans les conflits de certitudes qui vous ont fatigué, qui envahit absolument tout dans votre roman. Le flou et l'incertain, le probable, le léger, sont ici bannis de la cour du verbe-roi.

Du concept d'adultophobie (peur et rejet des adultes), vous dites qu'il est *mal diagnostiqué*. Ça ne suffit pas pour en faire une réalité, mais simplement le proposer à comprendre la réalité est légitime. Je ne pense pas que votre intention soit de mettre dans un mot nouveau un sens contraignant de plus, à l'instar de *pédophilie*, pour empêcher une relation saine de l'enfant et de l'adulte. Car cette relation est souhaitable et possible, attendu que l'enfant en se développant cherche à se construire comme ni adultophile totalement ni adultophobe totalement. Ce sont des personnes capables de retenue et d'abnégation pour lui qu'il aime, pas des hommes tout-puissants, contrairement à certaines apparences entretenues trop complaisamment.

L'homme doux est blond, et douceur et blondeur servent chez vous à décrire un ogre. Là, c'est un bel exemple de genèse de l'inversion du sens des mots. C'était bon à dévorer, ce sens immaculé ?

La vision onirique du dragon et du sphinx argenté, à la fin du livre, qui cherche à retrouver Jeannette alors qu'ils ne sont parallèlement que des objets d'enfants dans le réel, m'a bien plu, et stimulé. Cette transposition mythologique qui survit à la destruction de l'enfant est le seul brouillage d'une implacable et mécanique fatalité dans ce roman. Quand l'imagination ne prétend à rien d'autre qu'à l'imagination, qu'elle ne cherche pas à prouver quoi que ce soit ailleurs que dans son domaine, elle se fait poésie et le flou probabiliste ressentie débouche alors sur la réalité de façon novatrice.

L'ensemble du texte a le mérite de la sincérité de l'auteur. C'est d'ailleurs un livre qui se lit vite, preuve qu'il est intéressant car aussi sans vulgarité. Cependant je doute qu'on le relise avec plaisir, car il n'a pas été écrit pour donner du plaisir. Il a été écrit pour que quelqu'un en fasse une saine critique.

*(Texte posté sur son blog)*

**POST Paul à Moi :** Merci d'avoir lu et merci pour cette excellente analyse critique que je reproduis infra pour en faciliter la lecture.

**19/02/2014**

**SMS Moi à Sergueï :** « Une belle photo d'un papa fier de son fils, qui me fait faire des parcours sadiques sur les pistes bleues et les bosses, pour me prouver qu'il est meilleur que moi. À propos, le lendemain du mail que je t'ai envoyé, (et que je ne sais pas si tu reçois ! ), j'ai scotché mon moniteur quand il m'a proposé d'essayer de skier naturellement c'est à dire le niveau au dessus, les skis parallèles. Maintenant, ça va bien, mon handicap de pied en canards se ressent beaucoup moins. Je godille pas mal et plonge dans les descentes. Sinon, je pense que je parle trop de moi. Alors, comment tu vas, toi ? Pas trop tristounet à paris ? »

**SMS Sergueï à Moi :** « C'est cool Guigui. Très content d'avoir vos nouvelles et fière de tes exploits. Ton mail est bien arrivé aussi très joliment écrit d'ailleurs. Ma mauvaise organisation m'a empêché te répondre et après j'étais plonger dans le tourbillon des diverses événements et le travail. Mais je suis vos progrès avec beaucoup d'intérêt et plaisir, grâce à toi. Finalement, pas beaucoup de temps pour s'ennuyer. À plus tard pour d'autres aventures. Bisous à tous. »

**23/02/2014**

Il y a des gens qui, au contact de ce qui leur semble répugnant, arrivent à se convaincre que ce mal n'existe pas, ou au contraire qu'il existe et qu'il faut le faire disparaître. En général ils essayent tous de convaincre les autres. Et moi, quoi que j'en dise, je suis pris à ce jeu du monde de la répugnance et du dégoût, et j'en supporte involontairement toutes les conséquences dans tous mes empêchements. Tant de fois tout ce que je suis se fait emporter par les circonstances que je ne contrôle pas. C'est la faute aux fatigues du corps et de l'esprit dans l'existence, contre lesquels nous luttons comme on lutte contre la mort par renouvellement de l'énergie vitale. Pourtant, le mal existe pour que nous réussissions à le regarder en face sans méchanceté. En considérant le mal ainsi, nous conservons l'espace intérieur, et donc la correspondance interne de tout ce qui arrive en réalité. Ainsi se précise une intention possible dans la nature, et possiblement déterminée par le vivant. Pourquoi faut-il toujours se le répéter ? Heureusement la vie est courte. Nous pouvons grâce à la résistance morale aux passions, qui est un effort indépendant de la puissance intellectuelle, empêcher selon nos petits moyens, de partout dans l'univers comme terriens ou extra-terrestres, empêcher un phénomène de désorganisation des objets du monde physique. Nous pouvons empêcher que

les images du mal qui nous concerne s'incarnent dans les faits qui nous concernent, c'est-à-dire les corps des vivants, ici les hommes, et plus généralement tout ce qui arrive aux objets. « *Les cordonniers sont les plus mal chaussés* » et moi je ne dois pas perdre de vue qui je suis et ce que je fais... Et puisque je peux trouver encore dix minutes pour habiller de mots cette durée qui est la vôtre et qui appartient à un autre temps, si proche, je continue de parler. Avec des mots qui évoquent des images compréhensibles pour des humains. J'en suis capable, j'en ai envie, je le fais. Alors voilà : de tout ce qui précède, je cherche un mot qui résumerait assez bien mon état d'esprit, et je n'en trouve pas jusqu'à l'horizon de ma culture. Vais-je investir de ce sens plus sophistiqué le mot « *indifférence* » ? Faites ce que vous voudrez, ce sera très valable si vous pouvez l'expérimenter sans souffrir à l'épreuve de la réalité. Cet après-midi nous sommes allés chez ma mère et mon père, pour déjeuner. Il y avait aussi ma sœur, handicapée mentale, et nous avons mangé un lapin à la moutarde. Ensuite nous avons fait, ma mère, ma femme, nos jeunes enfants et moi, une partie de pétanque. Victor et Svetlana sont pleins de gaieté, de joie de vivre. Mon fils était avec moi, et les filles plus nombreuses contre nous, mais nous avions, nous les garçons, un jeu de boules supplémentaire pour compenser. Comme nous menions à quelques points de la gagne, 10 à 5, voilà que Svetlana, qui rate tous ses coups jette sa dernière boule n'importe comment, comme si elle n'y croyait plus. Et comme ça ne me plaît pas et que je lui veux du bien, je lui fais rejouer son coup. Mais Victor n'est pas d'accord. Il veut l'empêcher, ce qui nous oblige à le gronder sa mère et moi, pour qu'il n'envoie pas valdinguer la boule de sa sœur, qui bien sûr en rejouant vient de faire le point qui gagne cette donne de la partie.

Comme l'eau dans l'oued du désert les pleurs envahissent le visage de mon fils. Car la mamie est une excellente joueuse, et que Victor pense qu'il vient de perdre l'occasion de gagner la partie. Ce n'est pas vrai, car rien n'était encore décisif, mais il se met à le croire, et il se raconte des histoires de repos et de satisfactions manquées. Et voilà que nous perdons encore la donne suivante, et Victor continue de pleurer et joue mal. Il n'est plus sûr de lui, pour gagner. Si j'avais su qu'il trouverait mon geste pour sa sœur si insupportable, si injuste, je n'aurais pas agi comme ça. On dirait que cet enfant, que j'aime et que j'embrasse tous les jours, pour lequel je suis physiquement si présent, si prodigue de câlins qu'il réclame et que nous partageons, tout d'un coup fait comme si j'étais absent. Comme si je n'avais pas eu une intention qui soit dans son intérêt autant que dans celui de sa sœur. Il ne comprend pas. Et moi je vois, dans cette partie de pétanque, se dérouler le problème de la confiance en la destinée des choses qui se pose à nos existences d'adultes. Finalement, Victor et moi nous gagnons. Il ne pouvait pas en être autrement, par amour

pour Victor. C'est même lui qui marqua le point de la gagne. C'était le seul et unique point de la période de ses pleurs, qui couvrit quatre ou cinq donnes supplémentaires. Ce n'est absolument pas un enfant capricieux, mais je crois qu'il s'était sincèrement senti trahi, et aussi qu'il accordait trop d'importance au résultat du jeu. Les filles ne sont pas mécontentes de ce qui se passe, elles sont comme spectatrices, tout comme moi, de l'enjeu moral dans la passion, plus important que le jeu.

Ensuite, ma femme et moi avons laissé les enfants chez les grands-parents, puis nous sommes allés faire des courses pour acheter du mobilier dans un grand magasin. Je me suis déjà convaincu que « *j'aime qui m'aime* », quel qu'il soit qui ait le désir pur et sincère de venir vers moi. Mais dans ce magasin idiot où les gens tournent en rond au milieu d'objets défendus, je me trouvais parfois, comme en d'autres occasions, à côté d'êtres humains qui ne me ressemblent pas beaucoup et que je ne comprends pas, que je ne « vois » pas. Et les mots sont insuffisants à décrire la réalité de la différence ressentie, qui est une sorte d'empêchement désagréable bien connu, celui de la contraction de l'espace intérieur. Un mot fixe beaucoup trop dans le corps un déterminisme qui ne lui est pas naturel. C'est précisément sa nature de mot qui le pousse à cette dominance trompeuse, pour ou contre laquelle les gens qui se déterminent en fonction des paroles se heurtent. Ceux-là ont perdu le pouvoir d'aimer les corps, ils n'aiment que les pensées qui sortent des corps, c'est à dire des constructions intellectuelles de soumissions à des instances supérieures, que ce soient des dieux ou des maîtres, un humanisme ou une morale. Toutes ces choses très primitives quand ce ne sont que des mots fermés.

C'est vrai, je n'accroche mon regard dans aucun de ces regards, car ces vivants ne me comprennent pas eux aussi. C'est comme ça, ça n'est pas uniquement la faute de ma volonté si je les empêche de toucher mon cœur, mais c'est aussi qu'ils n'en ont pas envie, peut-être même qu'ils n'en ont même pas l'idée. Peut-être tout simplement qu'ils ne peuvent absolument pas me « voir ». À bien considérer ce que je dis, ce qui se passe réellement quand je prononce, c'est que les mots tentent de contrôler nos instincts dans de terribles conflits de volonté, d'émotions. Et un des plus irréductibles instincts qui se voile derrière le fait civilisationnel est celui de la reproduction animale. Ce que je devine, c'est que chez les humains la croyance de nier l'identité corporelle rend difficile d'avoir des enfants, puisqu'elle empêche les choix des femelles qui sont à l'image des mâles pour la reproduction, et que cette image de lui-même dans le même sexe est la plus évidente que le jeune animal cherche à comprendre, donc aimer. Dans cette possession symbolique, les enfants qui naissent ne sont pas faits par amour des corps. Heureusement

qu'un symbole ne règne jamais totalement ! Il me semble aussi que s'identifier à un symbole ne viendrait pas non plus à l'esprit d'un animal pourvu d'un langage symbolique, si la croyance contraire ne venait pas troubler l'équilibre de ses instincts avec une symbolique culturelle contraignante, prétendant elle aussi à la dominance. Ce n'est pas le faible nombre de préjugés qui délivrera de la parole, c'est leur abondance jusqu'à ce qu'elle craque ! Pour éviter de s'identifier à un symbole dominant, le mieux est d'épouser une abondance de symboles. J'étais donc très à l'aise et regardait ce mal que j'avais sous les yeux, c'est-à-dire le choix forcé de l'antiracisme ou du racisme dans ce magasin, ce symptôme de ma finitude humaine dans la parole, ce symptôme culturel et aliénant, sans méchanceté ni crainte pour ce qu'il ferait de l'avenir de notre fameux monde à peupler. En effet, j'avais à nouveau confiance, cette même confiance que mon fils aimé avait perdue temporairement tout à l'heure. Je faisais aussi nettement le lien avec l'ensemble de mes prises de conscience de la matinée.

**24/02/2014**

**POST Moi à Paul :** Merci, je me doutais que vous auriez un avis positif, mais j'étais un peu inquiet car pas très sûr de moi. Quand mon livre sera fini, dans plusieurs mois, je vous le donnerai en .pdf.

**POST Paul à Moi :** Ce sera un plaisir de vous rendre la politesse.

**28/02/2014**

Reprise de l'entraînement hier à Aulnay à 20h30. C'est toujours étonnant de constater que ce corps fatigué du travail et encore meurtri du ski, après treize jours sans plonger, se souvient des gestes. Je me suis quand même préparé en échauffement et en étirement les jours d'avant, et aussi en me pénétrant de la nécessité de faire tout ça. Alors je me revois dans la voiture, hier, pendant les deux heures trente que ça m'a pris pour atteindre Aulnay, avec la tentation de profiter du prétexte des bouchons routiers, pour faire demi-tour. Et cette petite voix dans ma tête qui me disait quelque chose comme : « *vas-y, c'est déjà un succès que d'y aller, ne pense pas d'avantage et laisse ton corps faire ce qu'il décidera* ». Mais justement, ce ne sont plus les paroles qui décident. Les paroles sont ce matin pour communiquer un état d'esprit qui a existé et qui précisément se libère des paroles. Aussi j'ai bien réussi avec Sergueï la façon dont on s'est retrouvé, la légèreté avec laquelle nous avons fait le geste de réunir nos bras et nos têtes, nos épaules, dans une effusion de joie

manifeste, pour manifester la présence de tout ce qui nous travaille intérieurement. Un simple serrage de main avec tout le sens rentré à l'intérieur aurait été une douleur. Cependant, c'est un peu comme ça que nous nous sommes quittés après l'entraînement, car les êtres humains et moi comme moi, nous manquons toujours beaucoup trop de silence et de légèreté, de sentiments purs sans paroles. Je lui ai parlé, entre autres, des événements en Ukraine.

Il y a, dans notre groupe, un garçon nommé Timothée. Il est sourd-muet. Il s'applique beaucoup et fait bien mieux que moi au tremplin, ce qui n'est pas difficile, mais s'aventure désormais à la dalle. Hier il a passé un beau groupé arrière à cinq mètres et lancé quelques groupés renversés. À chaque fois qu'il plonge je m'étonne de l'envie sans mélange que je ressens pour qu'il réussisse. C'est étrange, d'habitude je serai indifférent, et je ne me connaissais pas des intentions aussi pures quelques années auparavant. J'ai le désir de lui témoigner de plus en plus de sympathie et de le lui prouver. Il est sourd-muet, je ne sais pas clairement le sens que ça prend dans cette histoire, ça, mais ça fait contraste avec tous ces mots, sans doute pour souligner une vérité. Ainsi, pour lancer un de mes plongeurs hier, un renversé, j'ai eu une sorte de ressenti malsain avant de le faire devant Sergueï, pour qu'il m'évalue. Quelque chose qui disait : « *tiens, je vais te la donner ta petite chose pourrie* », et cette bouffée de haine, c'était le désespoir soudain de nos efforts qui seraient stériles et du non-sens des choses. Il n'est pas impossible que c'était aussi cette haine qu'a ressentie Sergueï simultanément. Inutile de dire que ça n'a duré qu'une fraction de seconde, et a été effacé par le geste. La contraction de l'espace intérieur se traduit en effort de compréhension de paroles, sa dilatation en production de paroles incompréhensibles qui sont avant tout des gestes. C'est pourquoi nous ne sommes satisfaits que de la permanence du changement.

D'ailleurs je m'aperçois à quel point j'ai besoin de ces gestes sportifs. J'en ai un besoin vital, pour ne pas mettre en mots assassins ou en actes ratés toutes mes murailles intérieures, ce qui me tente et torture toujours. Je n'arriverai jamais à le dire clairement, car il s'agit d'une impossible réconciliation avec le temps qui efface de mon vivant des possibles, mais il faut apparemment savoir renoncer pour obtenir de la nature. Nous sommes selon la conscience comme des étoiles que nous comprenons en équilibre entre contraction et expansion, pour de la lumière, en miroir de nos facultés représentatives. Maintenant je vais téléphoner à Brian. Ce soir j'irai à Saint-Germain-en-Laye avec confiance.

01/03/2014

« Cette image de lui-même dans le même sexe est la plus évidente que le jeune animal cherche à comprendre, donc aimer ». J'aurai pu mieux dire, par souci d'exactitude : parler de comprendre, s'associer, décrypter, pour parler de manger, s'accoupler, et jusqu'à cette construction humaine qu'un mot nomme « *amour* ». Mais quelle importance ça peut avoir de mieux dire ainsi ? De toute façon, le langage verbal, clos en lui-même, prenant un sens chez l'auditeur par le sens qu'il fixe et réduit sans cesse à une forme affirmative, tentant parfois une succession d'énoncés expérimentaux dont la plus haute ambition est de s'arracher à la simplicité trompeuse de toutes les croyances, et bien... ce langage-là je ne le supporte plus qu'en poésie et je suis pourtant en plein dedans en ce moment. Comme elles sont adhérentes, toutes nos sensations ! Combien ces pensées dans lesquelles nous tournons sans cesse ne savent osciller qu'entre satisfaction et insatisfaction. Alors quoi, ne plus penser ? Abandonner toute tentative de représentation prédictive des événements ? Mais je ne suis qu'un homme, moi, et je suis le jouet de mon plaisir et de mon déplaisir... À vrai dire, c'est intenable. Normalement, j'aurai mieux fait de ne rien écrire maintenant, pour prouver ma liberté. Et pourtant, tout à l'heure, je constaterai que j'ai bien fait d'écrire. Je me dis que le tissu du langage peut se déchirer. La nuit dernière, en faisant taire les paroles, il m'a semblé que j'avais très peu d'effort à faire. Est-ce encore une fiction ? Une autre de ces lubies proposées à la croyance, et qui ne se répètera plus dans mon esprit ? Faire taire les paroles, et tout ce que cela implique, et sentir l'espace physique de la réalité observable, autour de mon corps assoupi, absorber mon espace intérieur qui se dilate ainsi. Croyance ? Illusion ? Sensation de paix qui n'est pas la paix des plantes, mais celle d'une permanence dimensionnelle différente de la nature dégradable de tous les objets qu'elle contient ?

Je voudrai ainsi extraire de tous les penchants matériels vers la désorganisation un bel espoir. Je ne veux pas de guerre, je m'aperçois qu'elle est trop féroce pour que je la comprenne, qu'elle me ferait tout misérable, que je sois ce corps ou un petit innocent. L'actualité est troublée en ce moment, et les hommes ont « *perdu le sens des choses importantes de la vie* », comme disait Sergueï jeudi dernier. Et il ajoutait « *c'est triste à dire, mais il leur faudrait une bonne guerre* ». Mon ami avait mal, avec la colère de l'impuissance qui va avec, mais comme il est très bon il a dit ça tristement. Je commence, moi, à pouvoir lire derrière les yeux des hommes, comme hier, vendredi soir à Saint Germain, dans le regard apeuré de cet homme qui pourtant a plongé deux fois de dix mètres, en y arrivant à peu près, mais qui ne sait pas que ça ne vaut rien

son geste car il en attend de la satisfaction plus que de toute cette infinité d'autres gestes plus ou moins différents qu'il ne sait pas faire, mais qu'il croît pouvoir ignorer. Il ne pourra pas avoir cette ignorance, personne ne le peut. Son corps disgracié montrait son être, mais au moins il luttait et je le respectais comme un égal. L'être de ces hommes qui ne savent plus comment lutter pour quelque chose ni pour quelles raisons.

Et bien ces hommes-là continueraient à ne rien pouvoir apprendre, avec une bonne guerre, ils se fatigueraient pour pouvoir recommencer sans cesse leurs destins animaux. Mais il y a cette forme perfectionnée de prière qui est la compréhension de la dilatation de l'espace. Je suis charitable envers moi au sens où je n'estime plus nécessaire de me faire du mal pour devenir quelque chose, mais bien plutôt je résiste à ce penchant qui m'obsède en me disant que je peux laisser tout cela du verbe. Je peux accorder l'existence dans mon espace intérieur, non seulement à la stabilité de mon corps, à la variété de ses actes, en me contentant d'un horizon limité et compatible avec le bonheur, mais aussi accorder l'existence aux autres corps, aux autres actes, sans crainte. D'un point de vue intelligible, je le comprends dans ce sens : à partir de l'identification indicible de ma conscience à l'espace de la totalité, et sûrement pas à partir d'une identification à un objet de cet espace, laquelle est totalement dicible par tous les mots qui résument nos enfermements dans l'exercice du langage, de l'expression corporelle des sensations, de la nature vivante de la matière.

**SMS Didier à liste de diffusion** : « Demain en pleine forme pour un bon entraînement. 10h30. »

**02/03/2014**

... Hier à Aulnay, dans les vestiaires après l'entraînement. Et quel a été mon entraînement ? Dès le départ je fais les exercices préparatoires au groupé arrière, ce plongeon qui concentre tout mon mal et dont je n'arrive pas à me libérer. Mes tentatives sont ratées. J'abandonne provisoirement. Je fournis encore de l'effort et révisé et renforce ce que je sais faire, puis je travaille le saut périlleux et demi retourné. Ça ne veut pas dire que je pourrai maîtriser un simple salto retourné, mais je me contente de l'objectif de définir, travailler et réussir six plongeurs différents pour Southampton, moi qui n'ai à ce jour toujours pas fait une simple chandelle à dix mètres. En effet : ni satisfaction, ni insatisfaction pour les actes que nous faisons.

Toujours dans les vestiaires, un tout petit enfant est assis à mes pieds et n'arrive pas à mettre sa chaussette. Je ne sais pas qui est cet enfant. Mais je

me penche et lui enfille sa chaussette. Je regarde ses yeux et je sais que nous nous reconnaissons immédiatement, que c'est agréable. Son père se sèche les cheveux et lui dit de me dire merci. Je dégage de la petite botte jaune de l'enfant l'autre chaussette, et la lui mets au pied. Didier est assis sur le banc, il a assuré l'entraînement de notre groupe. Je suis content qu'il m'ait vu faire ce geste tout simple, ce genre de geste que les êtres libérés de leurs obsessions et de celles des autres font. Je m'approche de Didier pour lui parler, mon désir est de ne pas le laisser absent de ce que je fais, peut-être ai-je une pointe de désir de me valoriser à ses yeux. En avant pour une grande conversation...

- Hier je suis allé à Saint-Germain.
- ... (deux *secondes passent*)... J'aime pas la piscine de Saint Germain.
- Ça bouge et ça glisse...
- ... (trois *secondes passent*)... J'aime pas cette piscine.
- ... (cinq *secondes passent*)... C'est pas perdu.
- Tout à fait !

### 03/03/2014

Mon projet de programme de plongeurs à dix mètres pour Southampton, que je communiquerai à Alexandre vendredi prochain, pour qu'il m'aide à en faire une réalité : 101B (carpé avant) - 401C (groupé retourné) - 301C (groupé renversé) - 103C (saut périlleux et demi avant) - 403C (saut périlleux et demi retourné) - 612C (équilibre saut périlleux avant).

### 05/03/2014

Ce matin les Américains ont envoyé une flotte dans la mer noire, devant la Crimée occupée par les Russes. C'est l'actualité qui pèse plus ou moins lourd sur la suite à venir des événements. D'après le frère de ma femme, qui est Ukrainien, ce sont des snipers qui ont tiré sur les policiers autant que sur les civils, place Maïdan à Kiev, avant la suite d'événements qui nous mènent jusque-là. Quelle réalité se cache derrière cette histoire de snipers ? Celle de savoir, en marge de l'analyse manichéenne et non libre que les médias de masse entretiennent dans l'esprit de l'opinion, d'abord si c'est vrai, et ensuite pour qui et pourquoi des tueurs cachés ont fait couler du sang... ce sang de corps et d'esprits humains qui me ressemblent et pour lesquelles je me passionne physiquement, moi qui n'ai pas de scrupules à manger des bêtes... moi qui n'en suis que là... Il doit bien y avoir en ce monde quelques pousses au crime encore mieux embusqués que les snipers qu'ils commanditent, pour « *faire avancer l'histoire* » comme ils disent. Pourquoi n'y en auraient-ils pas,

vu ce que nous sommes, tous ? Car quel est cet être qui se forme une opinion sur le monstre qu'il combat ? C'est une créature qui imagine à la mesure de ce qu'elle est, comme le moustique qui ne voit pas l'oiseau, mon chat qui se demande à quoi je pense quand je ne chasse pas des souris, ou comme l'être humain qui, quand il se prend à rêver à l'existence d'extraterrestre, les visitant depuis le cosmos, n'imagine que des corps se promenant dans des objets. De quoi sont faits les comploteurs ? Ils sont faits de la conscience résultante des êtres vivants. Ils sont cachés ? Vous aurez du mal à trouver la cachette, car ils sont cachés derrière l'épaisseur de nos croyances, dans la crédulité native, cette facilité avec laquelle nous fuyons la peur et nous vivons nos jours. Ils sont méchants ? Mais pas plus que notre oscillation entre satisfaction et insatisfaction le permet, toutes ces adhérences à des sensations dans l'esprit animal.

Nous avons envie de les nommer, les débusquer, les éliminer, ces causes de malheur ? Pourquoi ? Pour garder intacts ceux et celles que nous aimons, pour la vie, l'amour, le bonheur, l'avenir ? Mais l'avenir est fait du présent. Tous les enjeux de l'avenir ne sont pas défendus, ni construits, par une volonté qui se bat contre un ennemi. Car l'ennemi construit dans le jugement assassine aussi l'ami, cet être auquel nous tenons, qu'il soit incarné ou idéalisé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, ni ennemi ni ami, et même plus de colère, rien qu'une envie voilée de mort. Et à quoi tenaient les manifestants qui avançaient sur la place Maïdan ? J'ai vu les vidéos. Il y a un petit groupe d'hommes qui avance vers le palais du gouvernement. Ils ne savent faire que ça, avancer, car ils l'ont fait toute leur vie. Ce sont de pauvres gens, des pères de famille peut-être, des hommes qui rêvent souvent dans des vies d'attentes, d'illusions, de choses à prouver. Nos vies d'efforts. De braves gens, qui quelques jours avant et jusqu'au matin même pensaient à l'avenir. Mes frères évidemment, reconnus à leurs efforts, et je pleure en écrivant ces lignes. Ils montraient, en avançant, cet effort de la vie qui ne sait pas trop vers quoi se tourner et qui prend le sens qu'elle peut. En arrière-plan des personnes marchaient à découvert sur la place, montrant bien en s'exposant comment le crime est facile dans l'ignorance de qui se passe. Le petit groupe avance en se protégeant derrière de fins boucliers de fer, tout le monde croit encore qu'on se tire dessus avec des balles en caoutchouc. Mais le petit groupe, qui n'est pas armé, a déjà compris qu'on lui tire dessus à balles réelles. Et ils continuent d'avancer, ces braves gens, s'ils peuvent avoir l'espoir de se protéger derrière un arbre, un petit abri pour dire qu'ils sont là et que leurs efforts sont là, leurs vies pour comprendre. Alors le tireur les délaisse et s'en va tuer ailleurs. La caméra me montre les choses telles qu'elles sont dans ces moments-là. Selon l'endroit où la balle les atteint dans le corps, ils tombent, rampent, s'immobilisent et

attendent. Loin au-dessus d'eux continue l'agitation, on tente de les mettre sur des brancards pour des idées lointaines, comme on leur a tiré dessus pour d'autres idées lointaines. Leurs vies ne comptent pas pour ces autres qui les tuent au hasard, eux qui poursuivent leurs efforts aussi, mais surtout ceux que leurs chefs ordonnent... Mes frères évidemment, ces jeunes et ces policiers abattus d'une balle dans la tête. Mes frères aussi les snipers en esclavage, et je pleure en écrivant ces lignes, c'est un peu mon sang qui coule, je les vois enfants, je les vois morts, et leurs visages ressemblent tellement au mien. Je pourrai être indifférent, mais l'emprise de ma conscience ne me laisse pas le choix : si je n'y intérais pas maintenant ce type d'événement, elle se contracterait. Car elle le peut désormais, et c'est une capacité préexistante au langage, qui n'est pas défini par lui, mais par la structure de l'espace. Ce sont mes enfants et je vais les protéger.

Qu'importe aussi pour moi le lieu mal précisé où a été décidée la précipitation des événements, c'est à dire le choix de faire tirer sur ces miséreux qui ne savent que se passionner, se sacrifier, sans même pouvoir franchir le stade criminel. Je suis déjà sorti du langage quand je m'exprime ainsi. C'est un lieu qui n'a pas de réalité précise. Ces décideurs n'ont pas de réalité précise. Comme toujours, c'est un mouvement de corps associés, qui tentent désespérément de trouver un sens à l'existence, mais bien trop facilement, bien trop à l'aise dans les croyances qui les dominent. Et ça, c'est l'image d'une société pourrissante, mais c'est aussi l'image planétaire de ce que chacun de nous fait de sa vie, les manifestants de la place Maidan autant que les snipers. Vous comprenez que je viens de dire que ce qui arrive dans le monde dépend du mouvement contracté ou dilaté de nos espaces intérieurs ? Vous comprenez la réalité de l'esprit constitué comme un paramètre de la nature ? Alors tout ce que nous faisons selon le rythme de l'esprit conditionne la réalité. Et toute véritable dilatation de l'espace contient les formes représentatives destinées à former les systèmes représentatifs des consciences. La vérité est contagieuse. La force de l'esprit est une réalité, d'abord personnelle puis collective, et renaissante personnellement à partir du collectif dans de la dilatation. Les prises de conscience illustrées par des mots sont des sensations variables et renaissantes, mais l'humain doit connaître mieux que le filtre sclérosant du langage en s'offrant aux actes par l'art. Bien sûr je suis un homme, je ne peux pas m'extraire complètement des sensations, de mon corps fait comme il est fait, de mon histoire. Je mange des animaux morts, je vieillis et meurs à mon tour. Mais j'ai besoin d'occuper mon existence parce que mon cœur animal ne s'arrête pas tout seul. Je cherche un équilibre avec des satisfactions d'autant plus plaisantes qu'elles me sont données de l'extérieur, et non pas construites par mes désirs. Mais j'en ai besoin toute ma

vie. Il y a des gens que je peux aimer plus que d'autres, parce qu'ils me correspondent, et d'autres pas, et c'est une responsabilité partagée ou un simple état de fait, fait de ce qui me préoccupe et me concerne.

Mais pour que ces libertés soient possibles, pour qu'il y ait pour moi quelque chose d'aimable qui me tienne dans le goût de l'existence, pour m'accommoder sans souffrance de cette nature humaine faite de sensations... et bien je ne peux pas me battre avec les méthodes du criminel contre le reste du monde que je juge malsain. Je deviendrai en effet trop mauvais (inconséquent) pour qu'il y ait pour moi encore quelque chose à défendre, me rendant semblable à mes ennemis à l'intérieur de moi. Je ne peux évidemment pas les aimer, ce qui serait destructeur pour ma raison puisqu'ils sont malsains, mais je les laisse exister, et s'ils peuvent m'aimer ils deviennent comme moi. Je défendrai de toutes mes forces ce qui est beau et bon, avec beaucoup de confiance puisque j'ai en même temps le pouvoir de le définir personnellement, et c'est essentiel. Même si je ne peux pas comprendre clairement le sens de mes actes, de mes choix, je les fais avec des moyens nettement plus évolués qui sont consécutifs à la dilatation de l'espace.

**06/03/2014**

Ces trois séances d'entraînement après les fatigues du ski et pendant celles de mon travail m'ont coûté des réels efforts. C'est la seule chose que je peux donner pour progresser, l'effort. Je ne peux plus compter sur la nervosité d'un corps jeune pour apprendre vite, je vais apprendre de plus en plus lentement, mais en sachant pourquoi apprendre on peut encore aller loin. Je suis étonné des ressources physiques de mon corps de 45 ans, ça m'incline à ne pas me laisser vaincre facilement par la vieillesse et les préjugés sur la vieillesse. Quand je me lève le matin en ce moment j'ai mal :

1. Au bas du dos, dans la zone lombaire, et c'est consécutif à une usure ancienne des vertèbres qui a été réactivée par les chutes au ski.

2. À la jambe gauche, côté extérieur au-dessous du fessier, j'ai comme une boule dans le gras ou le muscle, consécutif à quatre chutes au même endroit pendant le ski, ainsi qu'une raideur au mollet droit pour avoir trop contraint mes pieds en canard.

3. À mes vertèbres cervicales, suite à mes premières entrées à l'eau à dix mètres au plongeon avec la tête relâchée.

4. À la clavicule droite, une saillie de l'acromion, petit os qui s'est déplacé, consécutif à mes premières entrées à l'eau à cinq mètres au plongeon trois ans avant, ainsi que l'habitude de heurter le fond de la piscine à cette époque.

5. J'ai mal à l'âme, mais ça, ça me pousse en avant pour aller plonger.

Et je redeviens souple avec l'effort, dès que j'échauffe mon corps. Et j'ai un corps plus fin et musclé que mon âge le donne à beaucoup. Ces efforts qui construisent lentement les gestes faciles de l'art sont faits pour être agréables si la raison les guide. Petits efforts accumulés, physiques et mentaux, ils sont permis dans un art précisément parce qu'ils sont interdits dans le reste des possibles. C'est cette séparation expérimentale des domaines de l'agir qui circonscrit dans un vécu le praticien d'un art, qui lui donne sa définition, qui permet sa raison, son réalisme, sa retenue personnelle et bien d'autres vertus conscientes. L'art nous lave. Ce sont les succès dans l'art et la brièveté des moyens corporels disponibles, qui permettent de vivre avec des limites à l'agir sans chercher à les assouvir trompeusement en imagination. Le progrès n'est pas fait d'une suite de succès, mais d'une suite d'efforts. Lorsque j'étais dans ma voiture jeudi dernier, pour aller m'entraîner, les représentations prédictives de ce qui allait se passer pendant l'entraînement prétendaient occuper mon esprit. Soit pour la satisfaction, en jouissant en imagination de réussir sans faute un programme de plongeon imaginaire, soit pour l'insatisfaction, en souffrant en imagination de rater mes plongeurs.

Ces représentations sont inséparables l'une de l'autre et épuisantes, j'avais conscience de la nécessité de les chasser de mon esprit, et bien présent dans l'acte de conduire, je me disais que tout ça n'est pas important, mais que mon effort n'en serait pas diminué pour autant. Maintenant, sept jours après, je me suis remis dans la course pour la compétition qui aura lieu dans un mois et ça me rassure. J'ai reposé mon corps depuis samedi dernier, ce matin j'ai fait des étirements et de la gymnastique chez moi. Demain c'est le haut vol à Montreuil. J'imagine bien prouver le renversé et l'équilibre salto à dix mètres, je pense que je demanderai à Alexandre de le faire. Je suis heureux et modeste, on verra. Il est 20 h 34 et je ferai bien d'aller manger et me coucher pour reposer mon corps... Cependant j'ai écrit...

**07/03/2014**

Agréable reprise avec mes deux autres jeunes camarades plongeurs ce matin à Montreuil. J'ai présenté à Alexandre mon projet de plongeon, mais il ne le cautionne pas. Il ne prévoit pas de me faire lancer à dix mètres le renversé, l'équilibre salto et le saut périlleux et demi retourné. Il préfère que ces trois-là je les fasse à cinq ou sept mètres, mais bien, et les trois autres à dix, et mieux que ce que je fais déjà. En tant qu'entraîneur, il veut me faire passer par un certain nombre d'éducatifs avant de faire un renversé à dix mètres, et il pense que nous n'en avons pas le temps avant avril. Il dit : « *le plongeon à dix mètres, ça ne s'improvise pas* », et il a raison. J'ai fait, sur un groupé retourné, une

mauvaise entrée à l'eau avec relâchement de la tête vers le milieu du cours, et j'ai bien craqué mes cervicales ainsi que froissé mon épaule. Ça a fait mal, et j'ai déploré mon manque de conscience et de tonus physique pendant le geste. Je me tenais la tête sous l'eau alors que je remontais piteusement à la surface. Il ne faudra pas recommencer cette erreur sur le retourné.

Ensuite j'ai fait, après les avoir passés à cinq mètres, deux renversés et deux équilibres salto à sept mètres. Les avoir faits, même s'ils sont loin d'être parfait, est un acquis personnel, car je les ferai encore, et je me rapproche de mes ambitions pour Southampton. Mais Alexandre a raison. Pour progresser en sécurité, pour progresser un peu, j'ai besoin d'une part qu'il me freine et me fasse faire l'indispensable travail préparatoire, sans quoi ma peur ne se transformerait pas en raison et tentatives, mais en folie et refus... mais... j'ai besoin aussi de conserver intact tous les élans de mon âme et de mon corps !

**08/03/2014**

**SMS Didier à liste de diffusion** : « Demain en pleine forme pour un bon entraînement. 10h30. »

**09/03/2014**

Hier à Aulnay. J'avais mal au cou et au bras droit. Je m'étais promis, pendant la nuit, de ne faire que des entrées à l'eau par les pieds. C'était une représentation imaginative qui ne s'est pas emballée sur elle-même, elle fit place rapidement à la paix de l'âme. C'était un compromis raisonnable entre mon corps et moi. Ça s'est passé ainsi à l'entraînement. J'ai amélioré mes saltos retournés, trouvant la force d'être indifférents aux plats sur les fesses et sur le bas ventre. J'ai même trouvé l'occasion de progresser, en tentant deux à cinq mètres, ce que je n'avais jamais fait. Mais par-dessus tout, je suis heureux d'avoir été raisonnable, d'avoir respecté ma promesse raisonnable. Ce n'est pas de la satisfaction pour une chose, c'est plutôt une sorte de calme, une satisfaction par absence d'insatisfaction. Le calme de mon fameux espace intérieur. Je ne pouvais pas faire comme si rien n'était arrivé de fâcheux la veille, ça aurait été me comporter comme un voleur envers ce que peut mon corps, une contraction de la conscience. Or, c'est pour construire la conscience que je plonge, et s'il faut cesser de plonger pour elle, ou cesser d'écrire, ça devra se faire comme une libération, mais ce n'est pas à moi de décider de ce qui arrivera. L'expérience m'a prouvé que les accidents me sont arrivés souvent ainsi, par acharnement sans essayer de comprendre. Ma saillie de l'acromion, par exemple, provoquée par de simples entrées à l'eau il y a trois

ans, alors qu'il aurait fallu prendre le temps de reposer les ligaments de mon épaule. Et mes bosses inutiles à ski, si j'avais été capable de comprendre que cet art-là aussi se mérite, mais pas forcément pour moi ni dans les conditions où je skiais. La prudence est une vertu, elle prépare la réussite, alors seulement l'engagement devient complet parce que la raison est présente, et si l'accident survient, il n'est pas mérité moralement. C'est seulement par ces représentations que je comprends le mot étrange de « *courage* ».

Et ça se mérite comment un acte ? Mais en ayant le souci de la façon dont on se traite soi-même avant tout, pardi ! C'est le souci de la beauté par la bonté d'abord envers soi-même. On ne peut pas prétendre réussir un acte si on croit que l'acte va nous dire qui nous sommes, comme si ça pouvait nous rendre heureux, car alors on a en même temps aucun souci de soi. Voilà le grave échec qui amène le malheur, l'accident, quand nos efforts sont aveugles. Ce n'est pas facile, dans la vie, de savoir quoi faire dans l'incertitude de ce qui est possible, mais si on pouvait, pour commencer, observer dans le monde le spectacle de ce que l'on fait de soi ? Quand tout va mal, je suis méchant. J'ai peur pour moi ou pour les autres, je veux fuir ou détruire ce qui me menace. Je suis un animal. Quand tout va bien, je suis gentil. Je n'ai peur de rien et je reste en face de tout ce qui se présente. Je suis une plante. Et si tout va bien pour un animal sensible et évolué, c'est que sa conscience lui a fait décider que tout doit aller bien pour lui, que c'est très important, quoiqu'il arrive, pour lui et pour son monde, et qu'il ne peut plus jamais être une plante ou une bête inquiète. Puisque nous avons le besoin fatal d'agir, nous devons trouver le moyen de réussir des actes physiques avec notre conscience, ou alors il nous manquera quelque chose d'indispensable et nous pourrions dans une trompeuse tranquillité, devenant peu à peu le mal que nous chercherons à fuir dans toutes les sortes de suicides, de miroirs, de miroirs en suicides. Ainsi la raison de la politique devrait être la favorisation des arts incorporés, la beauté de l'homme comme fin et non pas comme moyen.

Je m'observe. J'avoue que je suis encore une bête inquiète, je me sais laid et vieillissant et si je parle c'est que je ne suis pas assez beau pour me taire comme d'autres font l'amour. Ceux-là ont dû s'incarner depuis un esprit plus savant. Mais comment être pleinement ici, sans tricher ? Doucement je me calme, en me représentant les choses morales et la possibilité d'un repos plein de promesses pour moi ou pour d'autres. J'agis, mais je me rassure en pensant que ma vie a un terme, pour qu'ils puissent trouver un sens dans le temps de la vie, mes efforts ne souhaitent pas l'éternité qui les anéantirait. Ce matin j'ai fait des étirements musculaires sur le tapis de mon salon, ce n'est pas perdu pour l'avenir. Et je ne suis pas allé plonger à Montreuil.

**13/03/2014**

J'ai mal. Mon corps est comme un navire qui sombre chaque matin. Ce qu'il y a dans ma tête tout le jour se recroqueville dans les matrices de l'existence, comme un fœtus fragile, pour éviter la peur stérile. Demain il y aura ces efforts physiques à Montreuil qui décide de plus en plus évidemment d'un aujourd'hui si proche. Ce que je devrai faire sportivement me détermine et mon corps se prépare. Métaboliquement, ce qui peut être réparé dans mon corps accélère sa réparation, je le sens. Je me suis reposé cinq jours (en fait de plongeon, pas de travail), et chaque matin j'ai eu mal partout. Aujourd'hui j'ai fait des massages et un échauffement chez moi. C'est mon bras droit qui me fait le plus mal. Les muscles de la nuque ne sont douloureux que la nuit, mais quand le corps réussit à s'échauffer il est opérationnel. Ensuite j'ai fait l'amour à ma femme. Il m'aura fallu du temps pour le faire en ressentant la simplicité naturelle de la sexualité. Je sais que je ne peux pas me permettre une faute comme la dernière fois à Montreuil, car le corps aurait encore plus de mal à s'en remettre. Je ferai très attention à contracter mes muscles, ce n'est pas difficile car je sais à quoi m'attendre. C'est quand on ne sait pas à quoi s'attendre qu'un geste est impossible...Voilà ce qui m'occupe. Ça fait diversion, mais si je vous parlai un peu du reste ? Oh, le reste... si on le comprend un peu, si on l'entrevoit, c'est si vaste, c'est si présent et possiblement pesant... Alors il n'y a que des cachettes partout pour tout le monde. Souvent c'est agréable, je veux dire que ça maintient en vie. Nous avons de quoi manger, nous lotir, de quoi aimer, et cette raison qui cherche à se montrer à elle-même dans le cœur de l'être vivant.

Hier je suis allé poser une enseigne à Paris. C'était un de mes cinq ou six travaux de la journée (mon travail occupe l'essentiel de mon temps, tout à l'heure encore des dossiers à préparer, et je devrai cesser d'écrire maintenant si j'étais raisonnable...). Dans la galerie Feydeau, à Paris, je vois pour la première fois chez le client une imprimante 3D qui fonctionne. C'est pour faire des bibelots, mais des applications de cette technique non encore prévisibles vont se développer, c'est sûr. En m'en allant dans le passage couvert, je repasse devant le corps de ce SDF qui est allongé par terre. Il lève le bras et me présente sa paume de façon inversée. Je fais tomber dedans, en évitant de trop toucher sa peau très blanche, mais souillée, cette petite pièce pour laquelle il est couché sur le pavé. Car l'argent-roi de notre société est le symbole de l'intérêt personnel. Cette main me fait un effet terrible, le corps de cet homme est loin, il s'en va, recroquevillé en lui-même il n'attend plus que ne pas souffrir, jusqu'au refuge de la mort sans effort. C'est un ermite moderne

de nos cités, le produit européen d'un type d'homme trop sophistiqué pour comprendre les causes de sa décadence.

Je peux voir ce qui il a été, à la façon d'un fil qui part du présent et s'accroche à sa naissance, un fil continument coloré de diverses teintes, comme des « *plus que sentiments* » qui font l'existence humaine et que je comprends... mais c'est affreux ces couleurs lumineuses qui ne laissaient pas prévoir qu'elles disparaîtraient... difficile de soutenir cette vision, je ne le veux pas. Je pense à Brian, à mes enfants... Il faut, pour eux, faire effort pour ne pas haïr les hommes, tous ceux-là qui sont si laids, car c'est alors se haïr soi-même et les former ainsi. Il ne faut pas non plus les aimer par principe, de ce mot qui ne correspond à rien d'expérimenté s'il est un de ces commandements verbaux non négociables de la croyance. Si mon discours vous fait l'impression d'emprunter les méthodes de la croyance, c'est la faute au langage. Je ne suis pas comme mon discours, et je n'ai pas besoin de vous persuader. Peut-être faut-il être présent et absent, montrant et muet, comme ce petit enfant dans la même rue ce jour-là, qui par sa couleur éclatante de lumière sur un fil très court a toujours empêché l'humanité de s'anéantir par dégoût. Cet effort de ne pas être méchant, de ne pas s'énerver dans l'effort, est corrélé à ce que je ferai demain, je le devine. Sergueï vient de m'appeler au téléphone. Dans ces moments-là, on constate qu'on est encore dans les couleurs, et c'est délicieux de se les échanger. Ça fait vivre la journée, bien au chaud dans une cachette, peut-être, mais qui n'est pas une cachette de solitude. Entre autres choses dont nous avons parlé, je lui enverrai un SMS demain, pour lui dire comment s'est passé mon entraînement à Montreuil.

**14/03/2014**

Les hommes et les choses cessent d'être des formes ou des paroles abstraites tombant du ciel de mon imaginaire. De plus en plus je comprends les paroles de ces enfants qui ont vieilli, et organiquement je me comprends moi-même avec eux. « *La circonférence d'un cercle est proportionnelle à son diamètre* » se dit aussi par une équation : «  $\pi.D = P$  », un langage qui décrit une vision s'exprime bien. La chose vue se précise manifeste infailliblement dans un langage, même très simple, et ce langage s'installe comme événement réflecteur d'un ensemble d'évènements, créant une complexité. Alors la chose vue est réelle. Mais ce qu'il y a au départ est indescriptible. À partir de n'importe quelle représentation on peut suivre un fil qui s'y attache et remonte à l'origine de tout. Les évènements parfois pensent à notre place. S'il est possible de nous taire et de nous souvenir de leur langage sans paroles, après qu'ils aient passé, alors une loi de la nature nous construits des occurrences

d'évènements raisonnables dans l'instant même où ils passent, par le jeu des circonstances. L'occurrence d'évènements raisonnables est aussi la continuité de l'existence pour l'éveil d'un être vivant. Je n'ai eu ni la possibilité ni la sottise d'aller à Saint-Germain ce soir, comme une répétition événementielle de ce qui a eu lieu ce matin. J'ai écrit ce texte le soir après le travail, puis la venue chez nous du copain pour lequel j'ai pris le risque de vider les comptes d'épargne de mes enfants et priver ainsi le foyer d'une sécurité financière qui a déjà commencé à nous manquer. Il était accompagné de sa fille.

**SMS Alexandre à Moi :** « Bonjour guillaume, je viens d'avoir un message de la piscine et elle du fermer. Il n'y aura pas d'entraînement ce matin. Je suis désolé pour le désagrément. Bien à toi. Alexandre. »

*(La piscine sera fermée toute la semaine prochaine aussi)*

**SMS Moi à Sergueï :** « Alexandre vient de me appeler, La piscine de Montreuil est fermée »

**15/03/2014**

Ce matin notre entraîneur, Américain ou Canadien je ne sais pas, Christian, nous a fait faire une petite compétition amicale. Pour nous mettre dans l'ambiance, chacun a dû remplir une feuille de plongeon, et il nous a notés. Nous étions sept à concourir et je me suis classé troisième... en partant de la fin ! Le premier fut Romain, qui plonge avec maîtrise et grâce. Un modèle. Mais en compétition officielle on ne mélange pas les classements du tremplin et de la dalle, et j'étais le seul à avoir choisi un programme essentiellement depuis la dalle (6 plongeurs sur sept). Mes camarades faisaient des figures complexes au tremplin, puisqu'ils s'entraînent surtout sur ce support. Moi de même, je présentais des plongeurs simples sur le support que je travaille le plus. Comme j'ai du mal à faire les gestes complexes, j'ai très tôt cherché à me distinguer, ou plutôt me réfugier, dans les hauteurs, là où les gestes simples peuvent encore être valorisants. J'approuve tout à fait d'avoir eu six notes médiocres sur sept. Ça ne me pose aucun problème d'égo, je ne suis pas vexé avec toute la stupide souffrance qui va avec. Je ne peux pas dire que je suis satisfait non plus, évidemment. Le mot qui vient à mon esprit est « *étonnement* ». J'ai l'impression d'un tableau qui va se peindre, un joli tableau, mais l'artiste qui le fait ne peut pas le faire en un instant. Il a jeté des taches de couleurs sur une grande toile et... il ne distingue pour l'instant qu'une grande toile à compléter. Aura-t-il fait un tableau compréhensible, quand il laissera tomber ses

pinceaux ? Y verra-t-on un plongeur ou autre chose ? Non seulement j'ai senti mes négligences à l'exécution des sauts, mais un de mes camarades ayant été préposé à nous filmer, j'ai vu ce que je faisais. Une véritable atrocité visuelle sur le renversé, avec des jambes disjointes. Un repliement bref et inconscient des jambes sur le carpé avant, répugnant. Un 103C qui tourne mal et trop en avant. Un groupé retourné bien exécuté celui-là. Un équilibre salto qui ne tient pas l'équilibre. Vraiment, ayant à peu près la maîtrise de ces figures simples, je visualise mieux ce qu'il faut corriger esthétiquement. J'ai souvent senti que je me débarrasse du plongeur quand il est à moitié fait, mais je ne savais pas que ça se voyait autant. L'art montre aussi dans les formes produites la disposition mentale. Et puis pour finir, un salto retourné qui tourne lentement et pourtant... je l'ai lancé alors que...

Après sept jours sans plonger, ce matin-là, en allant à Aulnay, j'étais sans douloureuses appréhensions, excepté mes douleurs physiques encore présentes. Ces 24 heures de répit hier avaient sûrement favorisé le rétablissement de mes muscles et ligaments. J'étais le bûcheron qui va au travail, quelque chose comme ça. Il me semblait, dans la voiture, sur le chemin, que je les possédais mes plongeurs, et j'avais l'intention de les perfectionner pour voir comme ils sont beaux au réveil. Dès que Christian me dit que l'on ferait une petite compétition, j'ai tout de suite été content. Après l'échauffement au sol, nous avons rempli nos feuilles de plongeurs. J'étais gourmand, je prétendais faire au septième saut un salto et demi renversé, alors que je ne le maîtrisais pas ! Avant que notre compétition ne commence, j'ai passé ma série de plongeurs sans entrées à l'eau préalables. J'étais pressé. Mais j'ai pris du plaisir en constatant que c'était facile, que j'avais de la maîtrise, que je n'échouais pas, que je pouvais compter sur des gestes durablement inscrits en moi. Et puis je suis descendu à trois mètres pour faire un salto retourné qui s'est bien passé. C'est une figure toute simple, mais je l'expérimente. Ensuite je suis monté pour la passer à cinq mètres, car ce sera peut-être mon sixième plongeur pour Southampton, ayant provisoirement renoncé au groupé arrière.

Donc... je n'ai pas compris pourquoi sur le moment... mais j'ai poussé un juron en faisant un joli plat sur le dos. Heureusement c'était dos bombé et avec les muscles gainés, et j'en fus quitte pour un petit coup de fouet et une rougeur. J'étais fier de mépriser cette douleur, d'avoir expérimenté un plat comme ça, et crânement, je suis remonté tout de suite pour relancer la chose. Mais je n'ai pas pu... mon corps n'était pas d'accord, sans plan d'exécution expérimenté dans la tête. Alors j'ai fait un équilibre salto à la place, et ensuite j'ai modifié ma feuille de plongeur, revoyant mes ambitions à la baisse. J'ai ainsi abandonné l'idée du 403C et me suis offert sur ma feuille une répétition

du 402C à trois mètres, avant de le tenter à nouveau à cinq mètres, puisque Christian avait permis qu'on fasse comme ça. Ensuite je suis allé sur le tapis faire des étirements musculaires, et puis la compétition a commencé. Elle s'est passée comme je l'ai dit. Ce qui me rendait soucieux, c'est que sur ma feuille j'avais noté le salto retourné à cinq mètres. Pourtant, quelque chose était beau et léger quelque part. C'était ce détachement des choses qui se faisait en moi. Assis sur le banc, il me semblait que tout le laid et le pénible de mon existence, ce que je connais toujours quand je quitte la piscine, étaient bien visibles dans ce souci. Pourquoi ma confiance cherchait-elle ainsi à se tromper dans les choses ? La recherche d'une satisfaction est un empêchement. C'est sincèrement que j'applaudissais aux exploits de mes camarades. Quand j'étais sur le banc, en attendant mon tour, j'étais piégé dans mon souci du geste incertain, mais j'avais la conscience de ce que ça impliquait dans mon comportement total. Cependant, que pouvais-je faire d'autre alors, qu'imaginer ? Qu'imaginer pour me sauver ? Ce fut fait sans excès. Je me suis mis à me représenter le geste incertain, et mon imagination combinant mes connaissances théoriques et mes expériences passées me proposait un meilleur schéma d'exécution : avec le regard beaucoup moins porté vers le sol au départ, et un souci de placer le centre de gravité de mon corps différemment à l'impulsion, pour créer davantage de moment cinétique, et donc de possibilité de rotation en groupant le corps.

Néanmoins, quand je dus arriver au moment de le présenter, je demandais à Christian si je pouvais changer de plongeon. Ce n'est pas tant la peur du mal que celle de rater totalement et publiquement un geste sans maîtrise, un geste de fou fait devant tous, qui me fit faire cette demande. Mais Christian refusa, car c'est ainsi en compétition. Alors je l'exécutais comme prévu sur ma feuille, à trois mètres d'abord (mon seul plongeon à trois mètres sur sept) et je le réussis à peu près. Il me nota 3/10, car il est sévère et que j'étais bien loin de la perfection. Ensuite il fallut monter à cinq mètres. Et je le réussis. Enfin, façon de parler, j'entrais par les pieds comme il se doit, mais sans avoir eu le temps de les tendre correctement. Et j'obtins 4/10. Dans les vestiaires j'ai parlé à Didier. Il a lancé des plongeurs qu'il n'avait pas faits depuis plus d'un an, comme ça. Et il a réussi. Avec émerveillement je lui demandais si le plongeon c'était un peu comme le vélo... ça ne s'oublie pas ?

Demain c'est dimanche, et Didier a envoyé son SMS pour un entraînement libre à Champigny, comme d'habitude. Je me demande si je vais y aller. Montreuil est fermé... j'ai encore mal au bras et, heureusement, moins à mon cou... je ne sais pas... c'est pas perdu un entraînement, on pourrait travailler les saltos retournés avec à l'horizon un 403C (salto et demi retourné) pour Southampton... mais j'ai du travail professionnel à avancer, et quelqu'un doit

venir acheter mon vieux camion. Avec cet après-midi, le match de rugby de Victor et la compétition d'athlétisme de Svetlana, je n'ai pas pu travailler. Et ça fait deux heures que j'écris et il est 21 h 06. Aurais-je le temps ? Qu'est-ce qu'il est raisonnable de faire ? Le temps passe trop vite... deux mille ans auparavant j'aurais consulté les entrailles des animaux. Mais aujourd'hui je suis mieux conscient : il s'agit toujours de se couler dans les événements, mais sans la parole ni le geste de la croyance. Et surtout ne pas se faire de hideux soucis.

**SMS Didier à liste de diffusion :** « 10h30. Champigny pour un entraînement musclé »

**18/03/14**

Du repos pour mon corps sportif depuis samedi, en espérant qu'il récupère des forces. Le corps ordinaire, lui, continue de se mouvoir comme il peut dans l'existence, avec plus ou moins de bonheur, dans la persistance obstinée de ce qu'il ne cesse pas d'être. Ce soir, des ombres lourdes se mettent sur un des plateaux de la balance du temps, et moi je me rassemble de l'autre côté. Comme d'habitude j'entrevois quelque chose à mettre en forme. Quelque chose de significatif. Les mots de « *l'agir avec raison* », éclatent en perspectives dans ma tête, et peut-être que je vais encore me transformer réellement, de façon visible dans la façon de me comporter à tout instant. L'agir avec raison me pénètre de sa haute utilité, à l'expérience. C'est mon intérêt bien sûr de ne plus jamais me faire mettre sur la figure, par la force des événements, le masque de la haine, la colère, l'amour, la joie... etc., mais de choisir ce qu'il me faut... Bonsoir...

**20/03/2014**

Le réel comme cristallisation de la chose morale  
Quel cristal est le vôtre ?  
Moi je ne trouve plus le mien...

**21/03/2014**

Hier soir à Aulnay, j'étais dans ma voiture garée sur le parking de la piscine, seul en attendant ceux du club et c'était la nuit. Je suis sorti pour aller dans le hall et je suis revenu, et des mots qui me venaient à la bouche pour tenter de dire que je me tenais droit sans autres possibles, je n'ai gardé que ceux du début du printemps, griffonnés sur un papier, très courts, très expressifs,

désespérance de l'être vivant localisé que chaque mur écrase et sensation d'un autre monde. Nous ne sommes que deux, je descends les marches pour accueillir Sergueï qui vient d'arriver. Nous essayons de nous parler. Il nous dit que nous pouvons aller aux vestiaires, il sait que les autres sont en stage de plongeon au Luxembourg, et que nous ne serons pas nombreux ce soir, mais moi je n'y pensais pas et j'étais étonné. Ensuite nous sommes, tous les deux, sur les tapis de mousse pour l'échauffement, au bord de la piscine. Alors Didier arrive. Pendant que nous faisons notre gymnastique, il incite Sergueï à plonger. Mon ami n'a pas plongé depuis des années, il commence par refuser délicatement, en disant que son corps est tout cassé, son dos surtout dont il craint d'avoir mal, mais Didier insiste... Moi je n'ai jamais vu Sergueï entrer dans l'eau de la piscine, ni personne d'autre d'ailleurs, depuis presque trois ans que nous nous connaissons. Et je redoute que Didier cherche à le mettre à l'épreuve, car je pense que toutes ces années écoulées depuis qu'il a arrêté le plongeon ont pu diminuer ses capacités d'ancien champion d'Ukraine et d'URSS, de plongeur expérimenté en tremplin et haut vol. Ensuite Marc arrive, nous sommes alors cinq. L'entraînement a commencé. Chacun a choisi de faire ce qu'il veut pour s'exercer. Je suis sur la dalle, le jeune qui est avec nous est au trois mètres. Avec étonnement je vois Sergueï qui rebondit sur la planche, puis il retourne s'accouder à la balustrade sans sauter et recommence à nous observer.

Je passe ma série de pauvres plongeurs très simples, que je n'exécute guère mieux que samedi dernier. Je n'ai pas beaucoup de technique. Le jeune qui est à ma gauche fait des blocages pour accomplir ses gestes, il finit par pouvoir les faire, mais pas très bien, mais il obtient l'essentiel. Sergueï et Didier s'occupent de lui. Ensuite Marc et Didier commencent à s'exercer au tremplin à un mètre avec des figures élaborées. Nous sommes sous l'œil de Sergueï, et je prends soin depuis mon perchoir de sauter à mon tour en attendant qu'il soit disponible pour me prêter son attention. Ainsi qu'au jeune. Je crois que je venais de sortir de l'eau quand j'ai vu Sergueï prendre l'appel sur la planche et réaliser un plongeon avant tendu. C'était superbe de finesse. Je l'applaudis.

– Sergueï, Sergueï ! Magnifique ! Tu n'as pas plongé depuis des années et tu réussis si bien !

– ... La chance des débutants...

Il a dit ça modestement, en le pensant sincèrement, je le sais. Je remonte ensuite sur ce qui est en réalité un de mes murs, un mur que j'ai apprivoisé et dont je me nourris telle une bête, sans comprendre, pour oublier les autres qui m'échappent. Alors je vois Serioja qui prend son tour après Marc et Didier pour exécuter des figures avec légèreté, grâce et maîtrise. J'applaudis à chaque fois. Je plonge encore, mais cette fois, au lieu de remonter sur mon perchoir, je suis

allé prendre mon téléphone portable dans mon sac de sport, et je lui demande : « *je peux te prendre en photo ?* ». Il s'est contenté de me sourire. Et il a plongé. Et je l'ai pris en photo en osant dire à haute voix : « *tu seras dans mon bouquin !* ». Car Sergueï s'offre. Il est comme moi, je m'offre aussi à la pensée des autres hommes. Je fais ensuite des vidéos des figures exécutées. Je demande à Didier si je peux le filmer, et il dit tristement : « *oh... moi je suis trop nul* » et je lui dis sur un ton exagéré : « *non, ne dis pas ça...* ». Et après qu'il ait plongé : « *franchement, c'était très bien* ». Car les idées que je me fais sont celles d'un bavard.

Sergueï sort de l'eau, les cheveux mouillés, ils se regardent sur l'écran de mon téléphone... et je leur dit joyeusement : « *bon, il faut que je retourne bosser !* ». Et en effet je prends plaisir à montrer mes efforts. Non pas que je fasse de belles choses, mais je lance mes gestes, comme porté par une atmosphère spéciale. Je nourris de gestes la grande faim humaine. La séance s'est poursuivie ainsi, et quand vint l'heure de la fin, le jeune étant parti plus tôt, nous sommes restés tous les quatre quelque temps. Et nous avons parlé de la blessure incapacitante de Marc à son épaule, de la façon dont était arrivée il y a quelques années, cette triste chose qui le diminue sportivement désormais. Comme je m'y attendais, c'était pour avoir continué de solliciter son corps, sans temps de repos, après une méchante chute à ski. Et Didier a dit : « *qu'est-ce que tu veux... on est plongeurs* » et aussi qu'il en était ainsi, car à leurs âges ils avaient l'impression de ne plus avoir assez de temps pour faire les choses. Moi je constate encore à quel point toutes les expériences vécues des hommes peuvent être semblables, derrière les façades apparentes, et je le dis à Didier.

- À nos âges, on a l'impression que si on s'arrête, on ne se relèvera plus.
- C'est tout à fait ça.

Ensuite nous sommes partis ensemble vers les vestiaires. Et nous nous sommes arrêtés à l'escalier. Didier et Marc incitaient Sergueï pour qu'ils plongent avec nous encore. Je dis à Sergueï : « *Sergueï... C'est magnifique, après toutes ces années, que tu aies réussi aussi bien...* ». Et pendant que je disais ces mots, je soutenais le regard bleu foncé et incisif de son beau visage grave et tellement lavé des choses inutiles, qui me dévisageait. Peut-être cherchait-il à ressentir le sens qui se cachait à la source du langage, au fond de moi. Peut-être cherchait-il une interprétation de ce qu'il avait fait. Les mots qui viennent alors sur les lèvres ne sont pas ce qu'ils disent, mais l'habillage de ce sens. Maintenant seulement, dans ce temps où j'écris, la pertinence d'un discours réfléchi sur lui-même s'établit, elle ne sonne pas faux dans la réalité, et je pense que mon ami a cristallisé de la conscience (« *Le réel comme cristallisation de la chose morale* »). Didier a beau dire que le plongeur ne s'oublie pas, quand on l'a fait jeune à haut niveau, il a beau donner des

interprétations techniques, moi je souligne le fait qu'une telle légèreté et une telle possibilité sont directement reliées à la construction de la chose morale, et c'est une interprétation des événements que Didier ne se représente peut-être pas, quoiqu'il en fasse l'expérience comme chacun. Ça va même plus loin, en ce qui me concerne personnellement. Le cristal qui est à moi et que je ne trouve plus est celui de Sergueï (« *Quel cristal est le vôtre ? Moi je ne trouve plus le mien...* »). Je peux trouver un endroit agréable à vivre dans l'univers des choses formées en pensant à demain samedi, où je retournerai à Aulnay, où je serai presque seul avec Sergueï qui plongera à nouveau... Non, je n'irai pas à Saint-Germain ce soir dans le vide de la nuit, je me réserve pour demain où la conscience cristallise, voir ces belles choses dont je connais maintenant le sens.

**22/03/2014**

Nous étions plus nombreux que prévu, huit je crois. Sergueï a plongé, mais il m'a dit qu'il avait mal à tous ses muscles. Il faut qu'il s'y remette en douceur. Si je pense que « *c'est triste de ne pas arriver à communiquer entre nous aussi bien que je le voudrai* », c'est que je pense à l'ancienne manière, du temps où ce que je voyais était ce que je craignais ou désirai voir, et que j'en décorais la réalité, en arrivant à me persuader qu'il en était ainsi. Dans les faits, il se remet à plonger. Dans les faits, il me rejoint en agissant comme moi, et autant qu'il m'ait longtemps porté dans sa vision, je peux maintenant le porter dans la mienne en le regardant agir. Quelle est la finalité de cette convergence de pensées et d'actes entre nous, dont nous sommes si désireux ? Rien de ce qui ressemble à ce que l'on pouvait penser à l'ancienne manière, quand il s'agissait de coller à quelqu'un son corps ou ses sentiments, pour finir par tenter sans succès de passer le temps en se trompant soi-même et les autres en imagination. Je constate plutôt la perfection du comportement, débarrassé de toutes ces paroles artificielles que l'on prononce pour établir un lien. Débarrassé aussi de l'agressivité latente, qui naît de trop de rêves inassouvis. Qu'est-ce que cela veut dire entre Serioja et moi, sinon faire chacun la même chose, se rejoindre ainsi, pour ensuite, bien ensuite, à l'horizon le plus honorable de l'espèce humaine, devenir espace parmi les espaces animant les corps ? C'est ce qui se produit déjà, c'est ce qui se projette dans les formes universellement. C'est ce qu'il a choisi de faire, en accentuant son geste, sur une terre des mondes sans fin. Évidemment c'est très beau, mais ça ne m'étonne pas de lui. Les comportements en miroir sont des résonances qui traversent les lieux et les époques. Je rêve à tout ce temps que nous avons passé au XXI<sup>e</sup> siècle... lui né en 1969 et moi en 1968... et nous voici en 2014, une date dans laquelle notre jeunesse ne pouvait pas se projeter, lui comme

petit blond et moi comme petit brun, avec derrière nous des vêtements et des mondes d'habitudes du passé, qui nous ont quand même sacrément bien empêché d'être nous-mêmes...

Et maintenant que sommes-nous ? Il me semble que nos êtres sont revenus à l'origine. Cette origine qui fait... mais de quelles vies vais-je parler... mieux vaut ne rien tenter... En plus de ces exagérations de l'amour propre, mon côté spéculatif me pousse à parler de la dilatation de l'espace physique, de la création des événements par les objets qui peuvent dilater l'espace, les objets complexes et conscients. Autrement dit, nous qui sommes des objets contenant l'espace à l'intérieur de l'espace, nos actes transcrivent la dilatation ou la contraction de l'espace. Je préfère qu'on se borne à considérer mes paroles comme de la poésie. Si elles correspondent à la vision de quelque chose qui existe, alors ce ne sont pas des paroles pour rien. Sinon, ce sont des paroles destinées à l'oubli, mais sans regret, car c'est un oubli annonciateur. C'est à cela que servent les poètes, et ce n'est pas rien. Ce ne sont que des paroles. Peut-être des paroles raisonnables, et sûrement des paroles qui peuvent devenir de la croyance déraisonnable. Je n'exclus rien, je ne condamne rien de ce qui existe. Tout se transmute, se cristallise dans l'espace intérieur qui touche aussi l'autre, le grand cosmique. À partir de cette vision, je sais déjà que l'univers est en conscience tolérable pour l'animal, puisque l'animal crée son univers. Comment rester méchant, souffrant, vicieux, si nous avons le pouvoir de former les objets du réel ? Reste alors à donner des preuves, à construire autrement qu'en superstition cette vision complaisamment étendue par la versatile parole, cette vision qui interroge déjà pas mal de physiciens théoriciens, et qui lie la conscience à la réalité.

**22/03/2014**

**SMS Didier à liste de diffusion :** « 10h30. Champigny pour un entraînement musclé »

**23/03/2014**

**Mail Moi à Alexandre :** Bonjour Alexandre, je reviens de la piscine de Montreuil, j'y suis allé avec l'idée d'expérimenter une série présentable pour Southampton, et j'ai eu le bonheur de la réaliser comme prévu. Passages dans l'ordre : 101C (10 m) 401C (10 m) 301C (7,5 m) 103C (10 m) 612C (7,5 m) 402C (7,5 m) (première tentative à cette hauteur). Ça s'est bien passé, avec calme. J'ai hâte de la recommencer et de la perfectionner avec toi vendredi matin.

D'ici là j'espère pouvoir aller à Châtillon pour me décoincer à la planche. Bien à toi.

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Bonjour Jean Pierre, le texte en page 11 est peut-être réellement de la main de votre fille, ou de vous, je ne sais pas. Tout est affaire de chuchotement d'ombres dans votre poésie. Parfois les vôtres, parfois ceux que vous avez entendus. C'est la trame d'un rêve. Il grêle dehors, mes enfants sont dans la cour et attrape les grêlons. Ils sont un peu stupides, si on veut. C'est essentiel de faire les mêmes actes, pour être dans la vision d'un autre et prendre conscience. J'ai l'intention de donner à lire votre poème à un ami à moi, avec lequel je faisais du footing, du temps où je faisais du footing. Il saura interpréter votre livre mieux que moi, car il a vécu la même chose que vous. Sa fille est décédée dans un accident de voiture. Je crois qu'elle avait vingt ans, que c'était autour de Noël, que c'était un peu avant ou un peu après votre drame personnel, je crois qu'il a autour de votre âge, Benjamin. Maintenant que je peux voir en face ces choses de la vie et en parler sans frémir ailleurs que dans les limbes de toutes les croyances, je n'hésiterai pas à obtenir des précisions de sa part. Je l'ai invité à venir chez moi avec sa femme. Je suis certain que cela allègera le poids du voile de la nuit. Amitiés à votre compagne, et j'espère que l'enfant que vous venez d'avoir se porte bien.

*(Au sujet de son livre « Un trou énorme dans le ciel »)*

**24/03/2014**

**Mail Alexandre à Moi :** Bonjour Guillaume. Je suis ravi de voir que tu avances. C'est de bon augure pour Southampton. Nous allons annuler l'entraînement de vendredi. Tous les athlètes ont des bilans médicaux à réaliser dans le cadre de leurs suivis de santé. Je dois les accompagner. À la semaine prochaine. Bon courage.

**Mail Moi à Alexandre :** Tant pis pour vendredi 28, je comprends l'impératif. Je viendrai vendredi 04/04, mais je partirai en vitesse après l'entraînement, car je dois être au Havre pour l'enregistrement au ferry à 15h30. Ça me fera un excellent warm up avant l'épreuve le lendemain après-midi.

**Mail Jean Pierre à Moi :** Merci Guillaume pour cette lecture et vos commentaires sensibles.

*(Bon... j'ai quand même eu une réponse...)*

**25/03/2014**

Il est évident que la créature humaine peut situer sa capacité de raison, dès lors qu'elle acquiert un sens moral. Elle le fait irrésistiblement, forcée par la nature, dans le décor de son monde. Mais les planètes ne sont pas différentes pour les créatures de l'univers quand il s'agit de construire le sens moral. Partout le vide et le plein, la verticale et l'horizontale, la légèreté et le poids, le nombre et l'isolement, et tant d'autres contraintes physiques d'un univers dimensionné font les mêmes décors des mondes extra-terrestres. Peut-être en est-il partout ainsi pour la construction de la raison : cette nature nous contraint, elle est plus forte que les corps pensants, qui ne peuvent s'empêcher de trouver de l'agir, soit réellement, soit en imagination. Si la raison est la dilatation de l'espace et la déraison sa contraction, quelle expérience peut-on faire au point d'équilibre, d'incertitude, où l'animal pensant se trouve ? Quelle représentation verbale, basée sur l'expérience, peut-on faire pour donner davantage de présence à la foule des concepts abstraits qui se présentent dans l'expérience raisonnable ? Je ne peux répondre que par ma seule expérience vécue, mais je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas universellement partagée par une foule de créatures de l'univers placées en face du même douloureux et heureux dilemme.

Qu'on le nomme comme on voudra, l'absence de raison, l'absence de conscience, d'espace intérieur, de dilatation de l'espace, et aussi l'absence des objets de l'espace, me semble liée à une prétention de pouvoir tout faire, pour la seule raison que c'est imaginable. Dès que le contraire de cette attitude mentale est expérimenté, alors un espace se dégage. Dans cette espace on voit surgir des tas de représentations à distance les unes des autres, toutes constituées en actes, que ce soit des gestes ou des idées. Cet espace me semble construit en maîtrisant l'agir. C'est l'expérience de l'empêchement accepté ou refusé dans l'organisation biologique d'un vivant qui le définit le mieux. Il est l'inévitable choix à faire par la créature, en présence d'un monde physique qu'elle ne peut pas contrôler, sur chaque monde de l'univers. Mais alors, pourquoi n'est-ce pas facile à faire, tout le temps ? Pourquoi, en ce qui me concerne, je n'arrive pas à voir un mur de l'espace physique sans évaluer si je peux en sauter ? Pourquoi cette contraction présente ailleurs sous toutes les apparences des tristes vécus ? Pourquoi l'art incorporé, c'est à dire l'agir que je fais avec raison dans mon sport, ou dans ma réflexion, ne me suffit-il pas maintenant et à l'avenir quand il me dilate ?

Parce que la création de l'espace serait non seulement celle des objets, mais des ordres temporels dans lesquels ils se présentent. Pour maintenir l'espace intérieur, et donc l'espace physique qui le touche, il faudrait fournir une sorte

d'énergie qui est cette fameuse fatigue que nous ressentons pour répéter la même expérience raisonnable. Elle s'éprouve jusqu'à ce qu'un niveau minimum de conscience devienne atteint, et que l'on n'ait plus besoin de se le représenter. Ce n'est pas un paradoxe, c'est la différence entre le monde d'un moustique et celui d'un homme. Je suis certain qu'il existe des créatures en moyenne beaucoup plus heureuses que l'homme se réchauffant sous d'autres étoiles, car elles peuvent être de corps plus évolués. La capacité à faire de l'espace doit leur être plus naturelle. Hier soir, mon fils m'a parlé d'un de ses camarades, Philippe, qui se fait brutaliser assez souvent au collège par « *une bande de racailles* ». Je voulais aider ce Philippe, un petit métis, j'imaginai sa peur... Ça a commencé par devenir sombre en moi, quand j'imaginai ensuite les moyens à mettre en œuvre pour l'aider. Et puis mon inaction a fait que tout est devenu noir et zébré de lueurs rouges dans mon esprit humain. J'étais devenu très certainement méchant, et c'était mon plus réel résultat devant ma famille ce soir-là. C'était tout ce que je pouvais faire au nom du « *bien* » et je suis devenu ainsi parce que je voulais aider ce gosse. Est-ce que l'homme peut progresser ? Y a-t-il des formes de vie sans avenir en ce qui concerne la raison ? J'aiderai cet enfant, je ne l'oublie pas.

**27/03/2014**

« *Pourquoi cette contraction présente ailleurs sous toutes les apparences des tristes vécus ?* » Oui, pourquoi ai-je dit que c'est triste ? Ça veut dire quoi, « *triste* » ? C'est triste, c'est douloureux, mais si nous ne trouvons pas dans l'expérience du réel plus fort et plus inflexible, plus insupportable que ce que nos corps peuvent supporter, que serions-nous ? Nous serions des êtres incapables de construire la raison, des êtres stagnants. Nous serions dans l'imagination animale sans pouvoir en sortir, la nôtre et celle des autres. Là sont enfermés tous les ignorants et tous les savants, parmi les machines et les idées, quand l'ignorant et le savant sont obsédés d'être ce qu'ils sont, et qu'ils fuient tout ce qui pourrait les déranger. Mais il ne s'agit là que de tendances psychiques, pas de formations psychiques définitives avec impossibilité d'évolution. Car les lois de la nature dérangent fatalement nos finitudes animales. Alors la créature oscille entre les représentations imaginaires où elle se réfugie le plus souvent, et celles de la réalité qui par contraste lui apparaissent menaçantes. Mais, comme c'est la réalité, la menace imaginée trouve dans la réalité infiniment variée de quoi se faire sentir expérimentalement et fatalement. Quand je me réveille, la nuit, je ne peux pas m'empêcher de faire travailler mon imagination. Mon corps est actif, il ne peut pas s'empêcher d'agir. Mais comme je suis devenu raisonnable, j'observe que

ce que je fais avec délice et qui ne concerne que moi est un piège, une cage dorée. C'est mon ego qui nomme les représentations toutes à mon plaisir ou à mon déplaisir, à mes désirs ou mes dégoûts. Dans tout ce qui est perçu depuis l'extérieur, et qui résonne en moi longuement, j'incarne cet ego. L'autre dans mes rêves, et celui qui l'observe, c'est moi. Celui qui est tué ou aimé dans un des films que j'ai vus, un des livres que j'ai lus, c'est moi, et c'est encore moi qui le tue ou l'aime. Mon ego habille toutes mes représentations. Nous comprenons à l'expérience que nous ne pouvons pas nous satisfaire ou nous insatisfaire de ce que nous sommes, car ce sont des illusions de l'égo, et que quelque chose doit nous déranger fatalement si notre niveau de conscience est si égoïste.

Dans ce cas, comment se libérer, par les yeux de la raison, alors que cette raison n'est pas construite ? Il me semble que cette possibilité est, depuis l'univers, la nécessité de se faire conscience d'un être capable de progrès. C'est, pour les dieux (créatures vivantes très conscientes d'autres mondes) ou pour ce qui les contient en tant qu'unique et qui est l'univers, se faire conscience d'une créature soumise aux lois de la nature, se faire conscience d'un animal d'un des mondes, pour trouver cette marge de progression possible. Produire, par l'effort de chaque créature pour maîtriser ses actes, cette énergie qui assure la dilatation de l'univers en chaque point de lui-même pour que l'Univers existe ? Nous sentons que nous ne pouvons pas rester inactifs, et nous désirons être mis à l'épreuve, tant que nous vivons, à la mesure de ce que nous pouvons faire, mais c'est la même exigence. Alors nous incorporons des arts pour ne pas devenir fous, ou bien nous patientons tristement. Mais si nous nous soumettons à la réalité par l'exercice de l'art, que nous l'acceptons, nous sommes forcés d'abord de considérer comme désirables ou terrifiants les difficiles gestes pénétrant l'imaginaire. Et puis, en même temps que nous découvrons comment les apprendre, ce qui engage la cohérence de tous nos actes, et si nous sommes capables d'être très contrariés, nous pouvons par l'ignorance même, étendre les limites de la conscience individuelle pour rendre les progrès de moins en moins douloureux et de plus en plus possibles dans la conscience incarnée ailleurs.

Si nous sommes très sensibles et que nous comprenons que les actes ne sont rien d'autre que la mesure de la construction de la raison, de l'éveil à la conscience cosmique, alors disparaît le désir imaginaire d'un objet parce qu'il est devenu présent dans notre espace intérieur. Alors s'établit que chaque objet est entièrement l'espace qui se dilate, chaque espace de chaque objet absolument identique au notre. Alors la solitude cesse. Je préfère les anges, les corps des créatures qui me ressemblent en mieux et me réjouissent, celles qui me donnent de l'espace. Mais ces présences étant devenues réelles, mon

décor a changé. L'effort que je fournis pour créer de l'espace continue sous une contrainte plus douce, celle présente dans l'espace déjà créé (la conscience) et je me découvre obligé de me faire le servent de toute créature qui vient vers moi, avec le désir de transformer ce qu'elle est réellement, qu'elle se le représente ou pas. Cela remplace les murailles terrifiantes qui venaient fatalement vers moi. Cela est plus doux. Je suis obligé de mettre mes actes au servir de cette autre chose qui vient vers moi, pour mon bonheur. Je suis obligé aussi de laisser dans la patience tout ce qui ne vient pas vers moi, et moi-même dans la patience. Mais je sens que l'Unique incarne la créature qui vient vers moi et moi vers elle, comme toutes celles qui patientent, pour progresser (créer de l'espace, intérieur et extérieur, par l'effort de faire certains actes et pas d'autres).

C'était hier après-midi à la piscine de Châtillon. Je faisais mes étirements musculaires dans la salle du haut, j'étais seul, assis sur un tapis de sol quand il est arrivé. Il me demande si je suis plongeur, il est désireux de me parler. Il a trente-six ans, il est petit, sa peau est blanche, ses dents sont jaunes. Ses yeux sont rouges du chlore de la piscine. Je suis étonné et ravi qu'il vienne me voir. C'est la première fois que quelqu'un peut m'aborder de cette façon, je me fais tout disponible et à son écoute. J'ai dû devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un de meilleur. Mais il est perdu dans son égo, son discours est un peu délirant. Sa santé est mauvaise, son corps coordonne mal ses gestes, je le vois car il essaye de faire les gestes de la gymnastique que je fais. Il me raconte un peu son passé, et je l'écoute comme jamais je n'ai écouté. Il me semble être le servent de la conscience divine. Par un pli de son maillot mal serré j'aperçois un peu son sexe, son pauvre sexe de solitude, bientôt poussière. La créature humaine. Je suis pris aussi dans mon ego, mais mon corps est resplendissant, mon esprit l'enveloppe en silence, et je l'emmène avec moi au bord de la piscine pour l'entraîner et il me suit.

Il me suit... je suis tout étonné qu'il me laisse m'occuper de lui avec tant de confiance, je perçois toute l'importance de différer mon agir pour lui. J'ai déjà fait ces choses, mais d'une façon intellectuelle, par devoir, ou suivant un modèle. Mais là c'est différent, ça ressemble à une épreuve pour moi. Je le fais sauter du tremplin à un mètre, et je saute moi aussi. Chacun son tour. Ses gestes sont catastrophiques. À chaque fois qu'il est aveuglé par son égo, il se fait un peu mal, il n'apprend rien. Je le reconnais, je me reconnais dans ce qu'il croit me montrer. Mais je lui montre des gestes réussis, et je constate que mes gestes sont mieux faits. Quand je vois qu'il arrive à faire plusieurs chutes avant à un mètre, je l'emmène à trois mètres, et il les fait. À aucun moment je n'ai été déraisonnable en le guidant, sans cesse je l'ai observé avec attention, désireux qu'il ne se fasse pas mal à cause de moi. Mon ego est presque absent,

je ne suis pas en face d'un reflet de moi, à aucun moment je ne me vois absorbé par une telle chose, par les jeux du désir ou de la répulsion. Si il (ou elle), m'avait ressemblé, mon ego n'aurait pas pu s'éteindre. Maintenant que nous sommes réunis et non plus enfermés dans l'attente, il faut que nous progressions par les actes, car l'univers en a besoin.

J'expérimente en même temps pour moi-même les plongeurs avec élan, c'est à dire en marchant sur la planche, en y rebondissant avant d'exécuter la figure. J'en rate un ou deux à trois mètres, alors je descends les passer à un mètre et je les réussis. De même que je l'emmène à trois mètres faire une chute avant assis groupé, car je le vois la réussir à un mètre, de même je fournis le même effort à un mètre, en expérimentant un groupé renversé avec élan que je réussis. Mais nous voilà à nouveau un peu plus haut, alors qu'il est à côté de moi, je cherche à lui faire comprendre ce qu'est la raison, qu'il faut agir avec raison, qu'il faut faire « *obéir ses actes à des règles pour apprendre* ». Mais je suis là maintenant pour tenter le groupé renversé avec élan à cette hauteur. Je m'examine. Est-ce permis ? Comment savoir si c'est permis ? Je vois le bout de la planche et je suis très calme, je sens l'incertitude qui oscille comme elle. J'ai bien l'impression qu'il me faut trainer un corps qui est lourd, mais j'y vais et je sens que je vais réussir...

Nous sommes allés aux douches ensemble, nous avons parlé, puis je suis parti dans les vestiaires. Je l'ai attendu un peu dans le hall, au cas où il viendrait, mais il a sûrement été retenu par le poids effrayant de son ego, à nouveau seul. Alors je suis parti de la piscine. Je vais montrer ce soir à Sergueï ma série de plongeurs avec élan au tremplin. Je sens mon corps se délier. Ce soir je vais montrer du progrès. J'ai souvent vu Sergueï faire passer sa volonté d'agir après ce que le sens moral lui commande, il est tellement bon. Je vais lui faire plaisir, et puis, il faudra qu'il plonge lui aussi, avec tout le sens que j'amène. Il ne faut pas que je tombe dans le piège de l'égo en me mettant à dire n'importe quoi... L'homme avec qui j'étais hier était très pauvre, de corps comme d'esprit, mais il est venu vers moi, et il s'est passé quelque chose d'utile pour nous deux. Ce pauvre homme est mon seigneur, il est ce que je suis capable d'accueillir, ce qui m'est donné sous le regard d'une plus haute conscience cosmique. Ne m'a pas été donné un trop prétentieux qui soit venu à moi. Ne m'a pas été donné un trop vicieux qui soit venu à moi. M'a été donné, tout resplendissant que je sois, juste de quoi progresser qui s'adapte quand même à tout ce qui ne peut pas s'éteindre des inclinations de mon ego. Ainsi je suis moins misérable que lui, mais tout autant misérable devant un de ces dieux qui, présents dans la structure de l'espace, progressent avec nous, et nous trouve peut-être aimables pour l'effort que nous faisons comme lui.

**28/03/2014**

Hier soir, ils sont revenus de leur stage de plongeon au Luxembourg en ayant fait de grands progrès. C'est merveille de les constater en eux. La souillure de mon égo qui se compare n'est plus un invisible à dissoudre, il n'est déjà plus grand-chose par l'horreur qu'il m'inspire. Certains me regardent comme une bizarrerie dans le club, parfois avec de la répulsion, car j'existe ailleurs que dans leurs habitudes. Cependant les conflits d'égos ne sont plus insurmontables entre moi et les autres, et j'en suis le premier heureux. Ensuite nous avons parlé un long moment Sergueï et moi. Il n'a pas plongé car il y avait trop de monde à s'occuper. Il m'a dit aussi qu'il avait mal au dos depuis la dernière fois. J'ai tenté de mettre en mots des choses de l'esprit, de formuler un sens pour nos actes, et l'inciter à continuer de plonger. Il m'a écouté et répondu qu'il comprenait le sens de ce que j'essayais de lui dire, mais pas trop les mots. Je lui ai dit que sa conscience était grande : « *pour moi tu es un ange* ». Ensuite il m'a parlé de « *sa vie de fou* », mais je lui ai répondu qu'elle me semblait « *plutôt relax* ». Alors il a évoqué la dizaine de femmes, de 25 à 52 ans, avec qui il sort. Il m'a parlé aussi de celle qui viendrait lui préparer un petit déjeuner le lendemain matin, et d'une autre le soir même. Comme il me proposait de discuter avec moi de choses spirituelles en prenant un verre, et qu'il avait envie de s'en aller, je lui ai dit qu'il pouvait, à l'occasion, m'inviter en compagnie de ses copines. Je pense que c'était de la curiosité de ma part. Un jeu. Il m'a lancé un de ses regards mystérieux et amusé.

**SMS Moi à Sergueï** : « Ah, pour ça tu n'as pas mal au dos ! »

**SMS Sergueï à Moi** : « Coquin !! Justement, c'est la rééducation... ! »

**30/03/2014**

Il y a un coffre sous mon bureau, je viens de l'ouvrir. J'ai vu ce qu'il y a dedans. Je peux dire, avec des mots, ce que j'ai vu. Quelqu'un d'autre, qui n'a pas ouvert le coffre, peut aussi parler, mais il n'a rien vu de réel. Peut-on voir les choses cachées avec les yeux de l'esprit ? Si la réponse est oui, une vision est une expérience dont le langage parlé peut témoigner. Le langage n'est pas ainsi inutile, et l'expérience visionnaire se reconnaît parce qu'elle se répète. Mais nous sommes tous plus ou moins prisonniers de nos facultés représentatives. D'Homère à Hollywood, c'est toujours le même discours du faiseur d'histoires où tout est opposition de volontés, captivant un public par une imagination trompeuse, parce qu'il ne peut rien faire d'autre. C'est un égo-ïste, un

marchand de rêves ou de cauchemars, un repreneur de visions qu'il déforme pour les adapter à ses mœurs, ses habitudes. Sa seule possibilité de repos est dans l'imagination. Il ne faut évidemment pas le détester ni l'admirer pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il devient malgré le poids du monde qui nous écrase tous. Un égoïste est ainsi parce qu'il se voit au singulier, comme unique, et tout son corps l'y détermine. Un objet matériel, vivant ou non, mais très simple, est cet égoïste idéal. Comme il y a une gradation des efforts possibles pour le contrôle de l'agir, à l'intérieur de la matière, l'égoïste idéal ne crée pas d'espace physique. Son niveau de conscience est très faible. Le non-égoïste est un idéal qui n'a pas de réalité dans le monde des corps animaux, mais il existe des états mentaux réellement moins égoïstes que d'autres. Les efforts des autres sont les siens, les siens sont ceux des autres, et il n'est plus, idéalement, l'esclave de l'image qu'il se fait de lui-même. Un non-égoïste est ainsi parce qu'il se voit au pluriel, comme multiple, et tout l'extérieur de son corps l'y indétermine. Il n'y a pas de non-égoïste idéal parmi le vivant complexe, excepté l'univers lui-même qui contient tous les corps. Mais l'univers, s'il est objectivé ainsi dans cette vision comme unique, ne peut pas se créer en lui-même de l'espace. Il n'a plus d'effort à faire en tant que non-égoïste idéal et désincarné.

Je pense qu'il est nécessaire pour l'univers que nous soyons d'abord égoïstes pour dégager une marge de progression morale, pour que de l'espace soit créé et que l'univers ne finisse pas. L'utilité de la vie dans l'univers est la création permanente de dilatation de l'espace par la complexification de la matière au travers du vivant, ce qui se fait sentir par l'effort inévitable pour chaque être conscient de contrôler son agir. L'univers ne peut se maintenir existant qu'en progressant en chaque point de lui-même, au travers des consciences agissantes. Vu comme unique, par le jeu des événements, il impose des efforts importants à celles qui peuvent les fournir, car ces consciences sont l'Univers qui a besoin d'espace. Il n'y a aucune satisfaction ou insatisfaction personnelle possible dans ce non-égoïsme, les créatures qui ne peuvent pas fournir d'effort existent pour évoluer en ce qui pourra en donner, dans le temps de leurs existences et par la succession de leurs existences, naissances après morts. S'il n'y avait plus assez de progression morale possible en chaque point de lui-même pour l'Univers, son existence changerait. Les événements vécus sont présentés après les spéculations d'idées dans ce journal que j'écris, mais ce sont eux qui en permettent la construction. Ce sont, par les yeux de l'esprit, des sentiments traduits sous forme de mots qu'il faut pouvoir conserver dans la mémoire, ou noter quelque part, pour en faire un texte capable de témoigner d'une vision réelle. Cependant si cette activité ne se stimule que par elle-même et qu'il n'y a nulle part dans la réalité d'efforts vécus, de progrès possibles, alors la vision devient floue et ne peut plus se traduire facilement

par un langage. Nous n'avons par le corps qu'une accumulation d'efforts aveugles de possible.

Ce dimanche matin je suis allé m'entraîner à Montreuil, pendant les heures d'ouverture au public, car ma compétition est samedi prochain. J'avais besoin de graver les gestes de l'art plus profondément dans les sillons de ma mémoire, la forme de mes muscles, de façon à les rendre plus instinctifs et moins dépendants du mental. Ce fut fait. Mais je me préoccupai, avant de venir, de lancer ou non une simple chandelle à dix mètres, et en même temps je ne me préoccupai pas de la lancer, comme si l'égoïste hésitait en moi, dans la recherche de ce qui doit être fait raisonnablement. J'ai observé comme toujours que ce sont les évènements qui décident, et je n'ai eu le temps de répéter que trois de mes plongeurs en haut vol avant la fermeture des plongeurs au public. C'est d'abord en Adrien qui était là que j'ai noté une preuve d'égoïsme, ce matin. Il m'a confié avoir été en conflit mercredi dernier avec une personne pendant qu'il plongeait, avec l'envie de la battre physiquement en représailles de l'humiliation subie, au moment où il ressortait de l'eau. J'ai essayé de lui faire comprendre que ce genre d'évènement ne devrait normalement pas se produire, qu'il devait les mépriser... Bref, j'ai cherché des mots, mais manifestement j'ai constaté une forte oppression de l'égo en lui, comme celle que je connaissais quand j'étais jeune et vulnérable. L'exemple le plus consternant s'est produit la veille. J'avais été invité, ainsi que ma femme et mes enfants, chez un copain, qui vit avec sa compagne dans un camp de mobil-homes. Mais ma femme a changé d'avis, et j'ai dû me désister à sa place. Mon copain pleurait presque au téléphone, et j'avais du ressentiment pour ma femme, qui me décevait profondément. Mais parce que j'avais des doutes sur moi-même, je pus accepter que ces évènements contraires à ce dont j'avais envie se produisent. Ainsi j'allais seul voir l'ami et sa compagne, le soir même, ainsi que les autres qu'il avait invités. Le copain en question a confiance en moi, mais bon, ce fut, plus que par le passé, un spectacle triste et drôle à la fois. Ma femme a eu tort de renier sa parole avant les évènements, mais elle a eu raison de ne pas venir compte tenu de ce que furent les évènements. Ainsi, malgré qu'elle m'ait déçu, son choix a été quand même utile et l'a préservé, ainsi que nos enfants, d'un spectacle qu'ils ne peuvent pas comprendre. Ce pour quoi il faut toujours attendre la leçon des évènements, car mon copain, très alcoolisé, et sans sens moral, ne méritait pas non plus ce qu'il désirait.

Il y eut des imprévus, et le plus triste fut cet homme qui a fini à l'hôpital. C'est un inconnu qui, pendant que je m'occupais avec l'ex-femme de mon copain de ramener en voiture leur fille aînée, s'est saoulé en compagnie d'un plus pauvre que lui au prétexte d'une conversation délirante où personne ne s'écoutait

parler. Quand nous sommes revenus, un troisième, venu des environs, empêchait l'inconnu plus pauvre de taper sur mon copain. Et c'était, chez ces trois-là, avec des actes différents, le même mental égoïste de celui qui prouverait aux autres sa supériorité. Ça se voyait à la fierté qu'ils mettaient dans leurs volontés de dominer les autres, avec les élans de cruautés mal dissimulés nécessaires, eux qui sont pourtant les plus vulnérables dans les ténèbres de l'ignorance. C'est malheureusement moi qui ai dit que l'inconnu sorte dehors, et c'est ce qu'accomplit irrésistiblement celui qui essayait de nous rendre service. Je ne sais pas la suite des événements, c'est la fille qui nous a renseignés, après que nous ayons quand même réussi à dîner, puisqu'elle se disputait dans la rue avec son petit ami. Ainsi l'inconnu a fini à l'hôpital. Seul et ivre, il serait tombé contre une grille. Les pompiers sont venus le chercher la figure saignante, et un œil dont on ne sait pas si il va le récupérer. Outre le spectacle de l'égoïsme, je suis véritablement peiné par le sort de cet homme, d'avoir senti une certaine méchanceté poindre en moi, de ne pas avoir prévu et empêcher ce qui pouvait arriver, en appelant en avance les pompiers, par exemple. Ce fut un manque d'attention de mon mental.

Mais la leçon des événements est que tout autour de moi les égoïstes ignoraient, et ignore encore, le sort de cet inconnu (autant que le leur). Mais moi je vois l'enfant réclamant de la confiance, puis trompé, puis l'homme abandonné qui voudrait faire des efforts, mais n'y arrive pas, trop enfoncé dans sa misère culturelle et physique. Cet homme qui ne trouve de sens à vivre qu'en s'abandonnant aux illusions de l'égo, par le moyen de l'alcool ou de toutes les obsessions, c'est réellement un univers qui se contracte et une chance de perdue (car il peut potentiellement se dilater avec une conscience humaine). Perçu ainsi par le mental à tendance non égoïste, ce n'est pas seulement un objet de l'espace dont je peux rester à distance, mais un autre espace qui se superpose au mien et dont je suis forcé de compenser la contraction par un effort, pour surmonter un échec personnel.

L'après-midi de ce samedi, je regardais mon fils jouer au rugby. À la fin d'un match, il y a eu un conflit entre deux enfants, pour un « *ta gueule* » prononcé par un de ceux de l'équipe de Chevreuse sur un de ceux de Montfort l'Amaury. Je m'en mêle pour affaiblir l'égo de l'insulteur, motivé obscurément par mon propre égo, dans la sempiternelle quête illusoire d'invulnérabilité. Ainsi je n'ai pas su trouver la manière et les mots pour m'exprimer, en l'absence d'une vision des choses nettement gravée en moi. J'étais dans la règle d'inattention et d'ignorance, comme ce garçon qui cherchait à me dominer, et sur lequel j'ai élevé le ton, usant de mes capacités de persuasion avec perversion. C'était un conflit d'égoïsme entre nous, chacun voulant dominer. Et rapidement le même conflit entre moi et l'entraîneur de l'équipe de Chevreuse, qui est venu

défendre son protégé, agissant identiquement ... Nous avons quand même réussi à rétablir le calme, par lassitude, pour obéir à des règles morales, par goût du confort, mais sans rien comprendre. Nous avons obtenu le repos salvateur de l'ignorance et de la patience. Ensuite je suis allé trouver le garçon de Montfort, pour l'aider, pour lui dire de ne pas être si vulnérable, mais là encore le même égoïsme en lui nous rejetait tous dans la patience. Le matin de ce samedi, à l'entraînement à Aulnay-Sous-Bois, c'est encore Timothée qui vient me voir pour me dire de ne pas plonger pendant que d'autres plongent : « *il n'y a pas que toi qui plonges !* » Timothée est sourd de naissance, j'en ai déjà parlé. Il lit les mots sur les lèvres, et ne connaît pas le son de sa voix. Oh... je n'ai rien répondu, il n'a lu dans mes yeux que ce qu'il a pu lire, et c'était plutôt du non-égoïsme...

D'abord il avait raison, j'ai plongé trois ou quatre fois sans attendre le signe de Sergueï. Ensuite je l'aime beaucoup Timothée, et je le lui avais même dit, le jeudi précédent, comme j'en avais l'intention depuis longtemps. J'ai donc fait spécialement attention à ne plus les gêner. Ce n'est donc pas encore dans mon mental du pur égoïsme cette fois-ci, mais encore ce manque d'attention qui en est le souvenir et me trahit trop. Le mental égoïste est fondamentalement bien autre chose que « *quelqu'un qui ne pense qu'à lui* ». Cette représentation populaire, relayée par la crédulité, étant naturellement trompeuse. Pour penser à autre chose que soi, il faut d'abord savoir pourquoi. Il faut pour ça avoir été le sujet principal de sa pensée. Tous ces exemples (pénibles à raconter, mais c'était une journée comme ça) pour nous montrer ce que nous sommes, que l'égo est trop souvent insurmontable. Je pense qu'il n'y a rien à attendre d'un comportement humain une fois que des égos sont en conflits. Cependant il est possible d'empêcher que la contraction se produise en déconstruisant mentalement l'égo à l'avance, par des représentations adéquates de ce qu'il est. Là où auparavant il n'y avait trop souvent qu'ignorance et soumission aux pensées se concevant comme inséparables de cervelles d'animaux bientôt morts, nous devons rétablir mentalement une perspective cosmique.

**31/03/2014**

**Mail Moi à Jean-Pierre** : Bonjour Jean-Pierre, en PJ un extrait de mon livre, dans l'attente de vous lire, si cela déclenche une réflexion en vous.

*(Les dernières pages écrites sur l'égoïsme)*

**01/04/2014**

**Mail Moi à Brian :** Brian, je n'ai pas reçu le mail que tu devais m'envoyer samedi dernier pour me dire si tu viendras me voir à Southampton. Tu feras comme tu pourras. De mon côté je te fais le virement que j'avais prévu pour ton voyage. Accepte-le, pour qu'il te rende service comme tu voudras.

N. B. Je ne suis pas du tout fâché si tu ne viens pas. Je sais que ce n'est pas facile et qu'il y a bien des choses que j'ignore. Tu penseras à moi, ce sera suffisant.

**Mail Brian à Moi :** « je eu mon 2eme interview, mais ca ne me ma pas dit si je etait acceptée,ils ont encore des candidats a interviewer donc si tout ce passe comme dit je devrais etre capable de venir samedi, desole pour la reponse tardive et je hate de te voir samedi, vers quelle heur serais tu a south hampton je vais essayer detre en meme temps ».

**Mail Moi à Brian :** J'arriverai à la piscine vers 13 h, pendant la pause déjeuné. Si tu peux, arrive avant pour le spectacle. De toute façon on se verra à l'intérieur. Tu n'as qu'à entrer et dire que tu viens voir la compétition, puis tu iras t'asseoir dans les gradins avec le public. Tu pourras aller saluer Ania et les enfants. Je ne sais pas précisément à quelle heure je passe, probablement entre 14h00 et 16h00 . Je serai joignable sur mon téléphone (06 ..). L'adresse : The Quays 'Eddie Read' Swimming and Diving Complex 27 Harbour Parade, Southampton, Hampshire, SO15 1BA

**Mail Ivan à Moi :** Bonsoir Guillaume, je te transmets en pièce jointe le fichier que Lesley nous a envoyé. J'y ai mis les différents plongeurs en fonction des catégories où nous allons participer.

**Mail Moi à Ivan :** J'arriverai à la piscine samedi vers 13 h, je ne peux pas être présent le matin, mon hôtel est loin et je traîne ma famille, mais je viendrai dimanche matin, comme ça je verrai aussi Timothée à trois mètres.

**02/04/2014**

J'ai un si grand besoin d'agir  
Mais je ne suis pas assez fou  
Pour agir n'importe comment  
Et je l'oublie déjà...  
Alors je crois devenir fou  
Mais je ne le suis pas

J'attends le moment  
Et je l'oublie déjà...

**03/04/2014**

« *Ça ne leur suffit pas d'être handicapés, il faut encore qu'il se crée des chagrins d'amour* ». J'aime son effort de lucidité, à Gérard. Ce fut cet après-midi à l'hôpital de Montfort pendant la visite que nous avons faite à Marie-Thérèse. Elle est très âgée. La dernière fois que nous l'avons visité, c'était huit mois auparavant. Son mari était avec elle. Ma femme et moi nous avons essuyé la première larme irrésistible, puis ce fut un bon moment, quelque chose d'apaisant et de vrai qui s'étendit sur une longue heure, dans la routine de l'habitude qui s'étendait aussi. Je vois la vieillesse attendre encore dans les couloirs et les chambres autour, et la jeunesse repousse les murs, pour que la jolie infirmière courre après l'amour. Gérard, le fils de Marie-Thérèse, est donc arrivé ensuite. Il y eut un thé, il y eu un café, et nous avons laissé la place à d'autres. Depuis samedi dernier bien des gens viennent voir la vieille dame qui attend, car demain vendredi elle enterre son mari, décédé vendredi dernier. J'aurai pu annuler mon entraînement de demain matin à Montreuil, pour être à l'église avec eux, mais je ne l'ai pas fait. J'ai dit à Marie-Thérèse que nous partions en Angleterre, et pourquoi nous y allions. Je lui ai dit que je ne pensais pas devoir annuler mon entraînement du matin, parce que j'en avais besoin pour augmenter mes chances de réussir ma compétition. J'aime dire la vérité. Je me demande pourquoi, dans cette situation, j'ai arrangé tout ça de cette façon. Peut-être simplement parce que je ne suis pas capable de faire autrement. J'en ai parlé avec eux, et ils m'ont excusé affectueusement. L'important pour moi est que ceux de cette famille qui nous connaissent, ma femme et moi, sachent que nous regrettons de ne pas pouvoir venir. Mais c'est comme un appel à la vie que je dois suivre. « *Je suis certain que Tony serait d'accord* », ai-je dit.

Mais évidemment aux yeux de ma conscience je ne m'en tire pas aussi facilement et elle me questionne. De tout ce qui aurait été du plaisir, du non-indispensable, je me serai privé sans hésiter, mais « *on* » m'attend à la piscine... Mais qui m'attend et où ? Et surtout pourquoi ? Car il y a plein de raisons possibles pour lesquelles j'aurai été capable de renoncer jusqu'à la compétition elle-même. Je ne peux pas vraiment comprendre mon choix, c'est comme un appel à la vie qu'on n'a pas le droit de refuser. Peut-être qu'il ne faut jamais faire de sacrifice si c'est pour être malheureux ou heureux. Peut-être que la seule chose à sacrifier, c'est ce désir de certitude. Je me laisse emporter par un futur que je prétends construire, mais il n'existe pas

d'évènement dernier. Ça va rebondir, là-bas ou ailleurs, et continuer, même si rien ne se passe comme prévu. Car il y a déjà des éclats de lumière ici, et il se fait de plus en plus fort l'appel à se découvrir, à se réunir. Je veux ça comme un élan dans les déserts vaporeux des mondes aquatiques, même si mon corps n'est pas là. Que les corps sortent des eaux, qu'ils trouvent dans l'horizon d'un monde clos, l'accomplissement des actes qui les forment heureux, rien de plus ne leur sera donné. Maintenant il y a les valises à faire, je recommence à respirer...

**Mail Jean-Pierre à Moi :** Bonjour Guillaume, merci pour votre envoi, je prendrai le temps de vous lire!

*(Peut-être que ça veut dire que suis intéressant pour lui... ou pas du tout ?  
J'ai pu paraître vexant, mais involontairement. Et ça il le sait.)*

**SMS Alexandre à Moi :** « Bonjour Guillaume, l'entraînement de demain est annulé. Quand pars-tu pour Southampton ? »

**SMS Moi à Alexandre :** « Demain après-midi... »

**SMS Alexandre à Moi :** « J'ai malheureusement une réunion à la fédération. Je ne pourrai pas venir sur Montreuil. Sinon je t'aurais proposé de venir samedi... Bon courage pour la compétition. Donne-moi des nouvelles. »

**SMS Moi à Alexandre :** « Ne t'en fais pas, il faut toujours accompagner les évènements de bon cœur, c'est là qu'est la vraie réussite. À part ça je me suis quand même bien entraîné et ça devrait aller. Je te ferai SMS samedi soir pour les résultats. »

**SMS Alexandre à Moi :** « Super. Bon courage à toi. »

**Mail Brian à Moi :** « salut Guigui je de bonne et mauvais nouvelle je commence pars la mauvaise, cest que je regretablement ne pourais pas te joindre samedi. bonne nouvelle cest que je vais commencer ma formation pour decouvrir dans les services de hospitalité et service clientel en tant que hote des service dans un etablissement de pret dargent et r'achat d'or puis aussi des service d'echange de curruncy,dont ma formation commence demain et aussi travaille les samedi c'est pour cela que je mescuse de ne pas te voir ce weekend. j'aurais besoin de te rendre l'argent que tu m'as prête donc si tu pourais menvoier les details ce serait apreciable »

**04/04/2014**

**Mail Moi à Brian :** Super bonne nouvelle, je suis très content pour toi. Ne pas venir peut devenir pour toi quelque chose de puissant à transformer, par exemple la réussite dans ta formation, penses-y si tu te décourages. Je t'aime et fais de ton mieux. P.S. Garde l'argent... tu ne me vois quand même pas reprendre ce que j'ai donné ?

**05/04/2014**

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain en pleine forme pour un bon entraînement 10 h 30 »

**SMS Moi à Sergueï :** « T as reçu celui avec image ? »

**SMS Sergueï à Moi :** « Non »

**SMS Moi à Sergueï :** « C etait ma feuille de plongeon. Tu la recevra peut et plus tard. Disons que j étais loin du podium, mais que j ai eu entre 6 et 7 pour 101 et 401 à 10 m c mes meilleures notes, mais tu verras les vidéos »

**SMS Moi à Alexandre :** « Disons que j étais loin du podium, mais que j ai eu entre 6 et 7 pour 101 et 401 à 10 m c mes meilleures notes, mais tu verras les vidéos »

**SMS Alexandre à Moi :** « Excellent! Félicitations! »

**SMS Sergueï à Moi :** « Ok Man Merci Спасибо! »

**06/04/2014**

**SMS Moi à Didier :** « Disons que j étais loin du podium, mais que j ai eu entre 6 et 7 pour 101 et 401 à 10 m c mes meilleures notes, mais tu verras les vidéos »

**SMS Ivan à Moi :** « Bonsoir Guillaume. J'espere que tu es bien rentre the Southampton. J'ai recupere a la piscine la peau que tu as achetee et oubliee au bord du bassin. À samedi! »

**SMS Moi à Ivan :** « Merci ivan on est encore en england god damned ! »

**SMS Ivan à Moi :** « Good luck and have a safe trip back home :) »

**07/04/2014**

Il est midi passé. J'ai laissé mes beaux vêtements là-bas dans cette piscine anglaise, et aussi sur le lit de notre chambre. Me voici à mon bureau, mais je remets à demain le classement de mes factures, la rédaction de mes devis... Je ne veux pas y penser. Sur mon corps il y a déjà les vêtements simples avec lesquelles je travaillerai tout à l'heure. Des bâches publicitaires à poser avec la nacelle, et ce sera un travail nocturne. Il faut que j'écrive maintenant... c'est comme un plongeur qui réclame d'être fait. Ainsi je suis encore un peu dans le lieu de l'épanouissement raisonnable, celui qui resplendissait hier et avant-hier au bord de la piscine, et ça m'aide à surmonter le retour du voyage. Ça m'aide à surmonter la vieille bête en moi qui se révolte d'avoir à faire encore tous ces efforts physiques et moraux et qui par cette révolte retombe toujours dans les mêmes pensées. Surmonter la colère sourde contre ma femme et cet enfermement du mariage et ma vieille tête dans la glace qui fait le compte de toutes les trahisons qui l'ont balaféré depuis l'enfance. Surmonter l'impossibilité de trouver des mots et des gestes pour m'unir à cette belle race qui est pourtant la mienne. Mais quand les pensées de l'animal révolté menacent de triompher, avec cette joie de l'accomplissement imaginaire, que l'on trouve dans les petites cachettes, qu'est-ce qu'elles rencontrent chez moi ? Aucune identification possible à un de ces désirs, faits pour rassurer, comme la nourriture ou la sexualité dans ses formes infantiles. Elles ne réussissent pas non plus l'identification à un de ces dégoûts, comme le crachat qui sort du corps où l'isolement physique.

Mes pensées trouvent la menace du mur dont il ne faut pas sauter, ce symbole obsessionnel présent partout dans le paysage, qui finira tôt ou tard par se présenter sous mes pieds. Alors le mental ainsi mis à vif par la peur, saigne comme un corps dépecé. Voilà mon honneur, voilà ma chance de ne pas devenir encore plus égoïste que je ne le suis, moi pour qui l'impossibilité d'agir et le besoin d'agir, sans cesse en conflit, exigent avec toujours plus d'ampleur la définition d'une solution, comme par exemple le déploiement d'un espace destiné à se mêler de plus en plus intimement avec celui de la réalité. Il n'y a donc pas de point final possible. Mais pourtant, déjà nous nous reconnaissons peut-être par toutes les résonances d'idées et d'émotions que nous partageons, et le tissu d'expérience qui s'inscrit alors dans la réalité, comme se grave dans le psychisme le codage d'un geste expérimenté des dizaines de fois. C'est déjà un peu cette réunion des corps dont je parlais, mais

comme effet et cause simultanée, pas comme cause exclusive ni effet exclusif de ce que nous cherchons. Et notre horizon par le fait d'exister, c'est cette tension, cet effort. Et notre place par le fait d'exister, c'est une illusion charmante, un petit nid pour s'envoler, pas une cage.

La nuit dernière j'étais dans le ferry, je n'ai pas beaucoup dormi à cause du roulis irrégulier du bateau sur les vagues. J'avais regardé dans la soirée les vidéos de mes plongeurs, faites par mes enfants. C'est étonnant de se voir agir, de mettre en rapport ce qui apparaît dans ce corps et tout ce qu'il y a à l'intérieur, que je connais pour l'avoir vécu. Je vois pour ainsi dire la coquille de l'animal polymorphe, celle bien concrète que l'espace mouvant de mes pensées construit. Il se lance, cet animal, mais il paraît plus vieux qu'il ne se croit, et la poussée de ses jambes est insuffisante. Il penche aussi trop en avant, et compense ainsi ce défaut par un autre au moment de grouper, pour conserver un angle de chute. Plein de petits détails comme ça. Mais il est temps de raconter le film des événements. Nous avons donc quitté la maison vendredi dernier vers 13 h, avec un ticket pour prendre le ferry au port du Havre. Mais nous n'avons pas pu passer la douane. J'avais une carte d'identité périmée et une demande de renouvellement de papier signé par la mairie de Montfort, j'avais appelé la police des frontières qui m'avait assuré que je passerai ainsi, mais nous n'avons pas pu passer. *« Allez essayer de passer à Calais, ils sont moins stricts qu'ici... vous serez refoulés à Portsmouth, qui est un port militaire, on ne peut pas vous laisser prendre le bateau... Aller tenter votre chance, s'il faut à tout prix passer... »*.

Ma femme et les enfants se voyaient déjà de retour à la maison, ils étaient prêts à renoncer, il se faisait tard et Calais était à presque trois heures de route. Mais j'y allais. Il fallait tenter le coup. Tout en conduisant je me disais qu'il fallait faire tout mon possible pour accomplir mon geste d'aller à Southampton. Mais je me préparais à être obligé d'y renoncer, et me voyais écrire d'autres choses que ce que vous lisez. Après les imprévus qui s'étaient déjà manifestés, il fallait peut-être montrer la capacité de transformer celui-là aussi en quelque chose de bien. *« Si nous ne passons pas les enfants, je nous offre un bon restaurant à Calais ! »* Je n'eus pas à faire cela et à rentrer chez moi ensuite. La douane anglaise de l'Eurostar nous laissa passer, après un petit moment de patience et d'incertitude sur le parking, pendant lequel mon cœur battait fort. Le voyage ne fut finalement pas plus long qu'avec le ferry, mais plus fatigant et plus coûteux par la route, avec le prix du billet de l'Eurostar en plus, et nous arrivâmes à l'hôtel vers 21 h 30. C'est drôle de voir la réalité qui prend forme, cet hôtel qui devient réel, dans lequel on marche. Cette chambre aussi. Et puis ce fut la nuit. Le lendemain, avant d'entrer dans la piscine, nous nous promenions un peu dans la ville. Je m'étonnais de ne pas être trop angoissé en

vue de l'épreuve, ce qui veut dire que je sentais qu'il était possible de ne pas être trop angoissé. Tout ce que j'avais fondé moralement par des phrases n'était pas mensonger. Je regardais mon ego se rassurer par la certitude que mon corps possédait en lui l'exécution des gestes, et comme je m'isolais ainsi dans une satisfaction imaginaire, j'en arrivai paradoxalement à détester que le geste soit réussi avec certitude dans ce détestable ego. Finalement, à force de rêvasser ainsi, je finis par me sentir mignon à voir à distance, et quelque chose s'apprêtait à me laisser exister comme ça, un peu heureux.

Une fois à la piscine, je ne savais pas trop quoi faire en guise d'échauffement. Je ne voulais pas lancer ma série en conditions réelles, par peur de la rater, de m'épuiser. Après la gymnastique et avoir salué ceux de mon club, ainsi que poser à Ivan tout un tas de naïves questions comme si je débarquais de la lune, je fis des plongeurs aux hauteurs inférieurs et des entrées à l'eau à dix mètres, pour reconnaître l'environnement. À ce moment-là, je fis aussi la fameuse chandelle simple que je craignais de rater et que je voulais exécuter depuis quelque temps. Je la fis à sept mètres, puis à dix mètres. C'était un acquis nouveau, mais pourquoi l'avoir faite à ce moment-là ? Je dus attendre plusieurs heures le moment de mon épreuve. Sans cesse j'applaudissais les concurrents qui défilaient, je les aimais. Le meilleur de moi-même étant occupé à ne pas me poser trop de questions sur ce qui m'attendait, j'étais quand même un peu mal à l'aise, préoccupé. Après chaque série de compétiteurs, nous pouvions nous entraîner. Je ne le fis pas trop. Je vis Ivan et Jeanne concourir au tremplin. Puis vint le moment. Je pris ma place dans la file des neuf compétiteurs, de 40 à 49 ans, très concentré pour bien repérer cette place, la sixième, et nous faisons chacun six plongeurs. Je tâchais de mémoriser celui qui passait avant moi, qui avait des straps noirs dans le dos, car la cadence était rapide et je comprenais mal l'anglais dans les haut-parleurs. Alors vint mon tour, je montais à dix mètres pour mon premier plongeur, regardant la dalle illuminée et qui finissait dans le vide, et la confiance qui m'attendait au bout et ce premier public pour lequel j'étais spectacle. Je fis quelques ultimes assouplissements avec les barreaux de la rambarde, puis j'entendis mon nom prononcé à l'anglaise : « *Gwilliam Baa'dou ...* ». J'avancais au bord et fis mon groupé avant avec certitude, sentant l'articulation de mes chevilles monter et descendre deux fois pour trouver l'équilibre avant la détente. Ce geste accompagne l'expérience, il ne la précède pas, ne se calcul pas et chacun le trouve comme il peut ou peut faire autrement s'il s'en trouve bien.

Puis ce fut mon groupé retourné, puis... les choses commencèrent à se dégrader. Le groupé renversé que je ratai à sept mètres, parce que je ne sais pas le faire correctement, puis le un et demi avant beaucoup trop en avant, l'équilibre salto pas trop mal, mais sans temps d'équilibre, et le salto retourné

mal tendu et vrillé. Voilà, je fus donc classé dernier. Mais j'avais fait mon programme. Ce jour-là j'ai beaucoup apprécié la mentalité anglaise, du moins ceux de mon âge. Au tremplin, et même à la dalle, ils s'applaudissent comme chez nous quand ils font des plats, mais en plus ils en rient, ils mettent ça en scène, avec indifférence et générosité. Ma femme s'impatientait dans les gradins. Il faut pratiquer ce sport pour bien le comprendre, il n'est pas très facile à pénétrer. Je ne pus pas regarder Pascal plonger à la dalle, devant m'occuper de ma famille. Je pris congé en disant que je reviendrai le lendemain voir Timothée au tremplin à trois mètres.

Le soir nous avons dîné au restaurant, puis ce fut la nuit. Je dormais mal, à cause de cette sorte de bronchite que je traînais depuis mardi dernier. Elle ne me fatiguait pas, mais me faisait cracher des sécrétions. Je voyais mon visage dans la glace de la salle de bain, pendant la nuit. Je prenais des anti-inflammatoires. Mon visage est vieux. Je suis assis au bord du lit, ils dorment. Ils existent. Ce sont les miens dont je suis responsable, puis les destinées de mes enfants coulent en moi... Je ressens alors quelque chose de difficile à exprimer, comme si la réalité de ma vie était l'agir de quelque chose d'autre existant dans un niveau de réalité différent. Je n'ai plus assez de souvenir de cette vision pour la traduire en mots, à l'heure où j'écris, mais c'était intéressant, pas trop illusoire. Je pensais beaucoup à cette compétition qui maintenant était achevée. J'avais plongé et écrit pour elle pendant des mois, et maintenant c'était fini. On peut ressentir une sorte de vide dans ces cas-là. Alors il fallait que recommence l'effort, il fallait relancer du réel. Plutôt que de me reposer à la piscine le lendemain matin, désormais tout proche, je trouvais beau d'imaginer faire un carapé avant à dix mètres, ainsi que ce fameux groupé arrière à cinq mètres qui est mon plongeon maudit. C'était incertain et ça m'angoissait, mais ce serait ma trace dans cette piscine.

Nous arrivâmes sur place quinze minutes avant le début de la série de Timothée. Les circonstances me décidant, je mis en acte cette sorte d'incertitude que je m'étais construite, et je le fis pour graver au burin dans mon cerveau la confiance en mes gestes. Il n'y a plus de plongeon maudit. L'échec est supportable. Pour Ivan, notre président de club, je fais sûrement partie de « *ceux qui font les gestes, même mal, pas de ceux qui veulent d'abord faire bien les gestes* ». Il en a parlé devant moi pour décrire quelqu'un. C'est vrai, mais ça va changer. Je me sens proche des Anglais, ceux de ma série que je retrouvais ce matin-là. Proche par le comportement tenace et désinvolte. Il faut simplement que je travaille désormais sans peur pour arriver à leur niveau. C'est possible, en commençant par le tremplin. D'ailleurs, tandis que je voyais les œuvres des compétiteurs, je les aimais tous. C'est un peu comme une famille, qui vous attend dans diverses compétitions européennes, avec une

chance de retrouver des connaissances. Je veux être digne de les appeler par leur nom en m'appliquant à réussir des gestes complexes. Je demandais à Matthew des nouvelles de James, un jeune de son club rencontré l'année d'avant à Eindhoven. J'étais heureux de savoir qu'il s'entraîne toujours.

Timothée a fini deuxième de sa catégorie, il ramène une médaille. Je suis très heureux pour lui. Je n'ai pas pu à nouveau voir Pascal au tremplin, pour éviter trop de mauvaise humeur de ma femme, qui n'était pas disposée à me sacrifier plus d'une heure ce matin-là. Alors nous avons visité le château de Windsor, et utilisé le billet de ferry pour le retour au départ de Portsmouth, le soir. Les papiers n'étaient plus un obstacle pour quitter l'Angleterre. C'était hier. Mais le temps peut aussi être une boucle si j'existe ailleurs. Je voudrais encore être au bord du bassin, car j'y ai satisfait mon besoin d'agir, et que je vois la beauté de ces autres corps qui s'épanouissent de la même façon, joyeux (de dilater l'espace !) en se contentant de savoir qu'ils sont joyeux. Je suis amoureux de ces êtres, comme autant d'origines du monde. Ils ont dans cet art la création possible d'eux-mêmes. Je suis amoureux, et je veux encore continuer l'écriture de mon livre...

**09/04/2014**

*« Je ressens alors quelque chose de difficile à exprimer, comme si la réalité de ma vie était l'agir de quelque chose d'autre existant dans un niveau de réalité différent. Je n'ai plus assez de souvenir de cette vision pour la traduire en mots, à l'heure où j'écris, mais c'était intéressant, pas trop illusoire ».* Toujours à la recherche de représentations... pas seulement logiques... plutôt analogiques, cette fois. Je me vois un peu comme le chat que nous avons chez nous. Il n'est pas un chat sauvage au contact de notre humanité, cela n'est dû qu'à l'homme, s'il cherche mes caresses... il ne peut pas se représenter son monde de la même façon que moi, sinon il pourrait me le faire savoir... Et pourtant il est influencé, à mon contact. De la même façon un monde plus complexe, avec des corps porteurs de conscience, peut-être en contact avec mon monde, sans que je me le représente mieux que ne le fait mon chat pour moi. C'est un raisonnement analogique. Il permet de spéculer, pas de fonder en vérité, sinon ce serait la fin de tous les raisonnements possibles. Il me fait supposer que les sensations physiques sont liées à un niveau de conscience, je veux dire par là qu'elles ne nous concernent même pas au hasard. Cela n'est pas seulement l'Unique, que les multiples consciences animales ne peuvent pas comprendre. (Ainsi nous nous voyons ordinairement, établissant l'ignorance). Cela est aussi le Multiple, que les consciences animales peuvent parfaitement comprendre, comme enfermement pour elles entre la conscience qu'elles ont et les

événements qui les concernent. (Ainsi nous nous voyons ordinairement, établissant la connaissance). Et l'expérience de la vérité est toujours indéfinissable, elle ne peut pas être autrement que transcendante. Ainsi mon chat me ressent dans son vécu, moi qui suis réel, mais pas de son monde, et ainsi moi je ressens les autres dans mon vécu, eux qui sont réels, mais pas de mon monde. Alors je lève les yeux vers les cieux extra-terrestres, et je songe qu'ils ne sont réellement pas les mêmes que le mien... et là où je vois des étoiles et de la distance... eux... sont...

**Mail Moi à Monica :** Bonjour Monica, je vous avais parlé de ma compétition de plongeon en avril. Elle a eu lieu ce WE. J'ai malheureusement fini neuvième sur neuf.....

**Mail Monica à Moi :** Bonjour Guillaume. It is still an achievement!!! You can only get better do not give up!!!!

**Mail Moi à Monica :** I won't give up. I'm at ten meters as you can see by looking video below. it's too late to give up. I just have to work to do the things clean because it's the building of a soul.

**10/04/2014**

**Mail Moi à Alexandre :** Bonsoir Alexandre, ci-dessous un lien YouTube pour voir les plongeurs de Southampton. Ainsi qu'en PJ la liste des résultats. Tu remarqueras un garçon de notre club, Timothée, qui plonge vraiment très bien. Il a 28 ans, il a eu médaille d'argent à un mètre et trois mètres et bronze à cinq mètres. Timothée est infirmier de son métier. Il a la particularité d'être sourd de naissance, il lit sur les lèvres. On se voit demain.

**11/04/2014**

**Mail Moi à Sergueï :** Ci-dessous un lien YouTube pour voir les plongeurs de Southampton, ainsi qu'en PJ la liste des résultats. À part ça, je repense à notre conversation de tout à l'heure, je souhaiterais mieux m'expliquer et t'expliquer les choses... Au début, il y a trois ans, je me sentais incapable de progrès dans les gestes appliqués de l'apprentissage à la planche, mais en plus ça ne m'intéressait pas vraiment. Moi, je voulais pouvoir lancer rapidement des plongeurs à dix mètres. En plus je pensais - et c'était vrai - que je n'avais plus tout mon temps pour y arriver.

J'ai commencé ce sport à 42 ans et je craignais de m'endormir physiquement à la planche, d'y rester toujours. J'étais véritablement dans la panique de l'urgence d'aller là-haut avant de ne plus en avoir la force mentale et physique. Ce sport m'a permis de satisfaire de façon raisonnable mon besoin d'agir aveugle, et par là de construire ma conscience comme la réalité l'exige. C'est en effet un puissant moteur quand l'intérêt suprême, la conscience, se trouve impliqué dans un agir (qui devient alors un art). Ce mode d'agir, cette façon d'être, de développement, a été pour moi (ou plutôt cet inconnu qui m'étudie de l'intérieur ?) ce dont je (il) avais besoin.

J'en ai agacé plus d'un dans le club, avec cette façon de faire, pouvant sembler très prétentieuse. Mais maintenant que j'ai gravé en moi (avec bien des efforts), quelques gestes simples désormais à peu près instinctifs à mon cher dix mètres, je me sens pour la première fois très tranquille, très rassuré. Alors, parce que je veux me donner les moyens de me transformer encore, je vais aller rebondir vers l'avenir sur les tremplins. Mon nouveau mode d'agir va être d'accorder un très haut prix à la beauté de gestes complexes, tout en profondeur, en finesse, et enfin étudiable pour moi sans trop de peur, à 1 ou trois mètres. Je ne sais pas ce que mon vieux corps permettra, mais je sais que je vais maintenant y consacrer beaucoup d'attention. Bien entendu, je poursuis aussi le haut vol sereinement (c'est tellement magique là-haut), l'idée étant de découvrir, d'expérimenter puis de joindre entre eux les deux modes d'agir. J'espère bien te montrer des progrès pour prouver la vérité de ce que je dis.

**12/04/2014**

Entraînement à Montreuil avec les jeunes de l'équipe de France. Festival de médailles d'or en action. « *C'est bien que tu aies vu ça, une fois* », m'a dit Alexandre. Je suis aussi heureux d'avoir parlé avec Audrey, qui est une championne.

- Je suis celui qui vous a envoyé un SMS au Nouvel An.
- Ah oui, je m'en souviens.

Elle a vu dans mes yeux que je veux lui être agréable, que je voulais la voir, alors elle m'a souri. À part ça j'ai compris par l'expérience que l'accomplissement des gestes est possible grâce à une réserve nerveuse qui peut s'épuiser, ce que l'on nomme « *fatigue* », avec la nuance que chaque type de geste me semble lié à une réserve nerveuse précise. Appelons « *mental* » cette capacité corporelle représentative, du jeu des organes jusqu'à la parole, en passant par les émotions. Bref, tout ce qui se montre depuis le corps, tout ce qui se somatise (attention : définition personnelle !). Le mental est

dépendant de l'état du corps, il est formé par lui dans les tissus, les circuits nerveux, les muscles, mais est en connexion avec le reste de l'univers pour se dégager de la matière qui fait ce corps, laquelle matière étant un élément de la vision de soi sur soi dans la variation d'un espace intérieur qui est aussi l'univers se créant lui-même en chaque point conscient. D'où la nécessité de la vie. Rater un geste par déficience mentale prouve que l'instinct n'est pas assez établi dans le corps pour ce geste. Il peut en être ainsi toujours ou temporairement, quand l'état des muscles ou l'imagination vient perturber l'état mental. D'où l'importance de pouvoir rétablir un mental permettant l'accomplissement des gestes, en examinant, depuis un soi-même distant, son corps et la clarté de ses idées avant d'agir ou pas. J'ai, par fatigue, raté ce matin un groupé avant à dix mètres, me prenant une bonne claque sur la tête. Cependant je l'ai refait en le réussissant, quoique timidement, et je sais que je le recommencerai sans problème si l'imagination ne vient pas perturber le mental et si je ne suis pas fatigué, et si je ne suis pas esclave de cela. On ne peut pas réussir un geste s'il représente tout pour soi.

**13/04/2014**

*« D'où l'importance de pouvoir établir un mental permettant l'accomplissement des gestes, en examinant, depuis un soi-même distant, son corps et la salubrité de ses idées avant d'agir ou pas ».* Mais cet examen n'est pas intellectuel, il ne se formule pas par des idées, c'est plutôt une preuve de l'effort raisonnable d'agir ou de ne pas agir dans le comportement de tous les jours, une preuve du contrôle des actes, donc une preuve de la conscience, donc de la dilatation de l'espace. Sa mesure objective est la fermeté, l'absence de trouble dans les actes car aucun n'est envisagé hors de l'instant. Un même acte peut être fait dans une circonstance de vie sans dommage pour la raison, et interdit dans une autre sous peine de nier la possibilité de la raison et de persister sous forme obsessionnelle. Tout ce que le mental doit supporter de déprimant, d'entravant, de souffrant, jusqu'au sentiment de l'injustice le plus absolu, est présent dans l'existence pour que des efforts mentaux et physiques soient potentiellement possibles pour chaque être.

*« On ne peut pas réussir un geste s'il représente tout pour soi ».* On ne doit même pas le tenter dans ce cas, car un tel acte, impossible à faire sans raison, signifie l'identification du mental à un objet, et donc la contraction de l'espace, donc l'impossibilité de réussir le saut conceptuel qui dépasse le mental, qui est l'enjeu de l'existence. Cet échec nous laisse dans une vie de satisfactions et d'insatisfaction sur la surface liquide de tous les mondes sous tension mentale,

comme une frange d'écume se dissolvant dans la mer. Mais doit se réaliser cette nécessaire dilatation dont l'univers a besoin, par une vie ou la suivante. Cependant il y a le besoin constant d'agir à maîtriser. Un mental capable d'effort est la conséquence comportementale de la conscience d'un être, qui refuse d'agir sans raison dans une occasion, pour réussir à agir avec raison dans une autre, et cela implique la totalité de son expérience de vivre. Ce mental doit-il être construit culturellement, ou bien se développe-t-il naturellement ? La conscience est formatrice du réel qu'elle observe. Les mots n'ont aucun sens en eux-mêmes, ils se tiennent les uns les autres dans un contexte verbal, ce qui leur confère des définitions assez précises, mais déjà l'illusion de leurs sens est apparente. Dans un plus large contexte culturel, leurs définitions deviennent floues. Enfin dans une perspective universelle, tous les mots perdent leurs sens. Ma réponse est que la culture se développe naturellement. Il y a un temps où un tel jeu de question et de réponse est nécessaire à la pensée, et il y en a un autre où ce jeu semble s'égarer dans des vies séparées de l'expérience et montrer fondamentalement un désir de certitude pour renforcer l'ego. La conscience est-elle vraiment formatrice du réel qu'elle observe ? L'appel à comprendre est certain.

**14/04/2014**

Hier nous sommes allés nous promener avec des amis dans un bois. Il y avait un étang et une écluse bordés de murs. En passant sur le petit pont au-dessus de l'écluse, il était possible pour moi de marcher sur le haut du muret, de m'écarter un peu en direction de l'étang, et de sauter sur le béton en contrebas. Il ne devait pas y avoir plus de trois mètres de haut. Je ne l'ai pas fait à l'aller. Nous avons passé le temps avec les enfants dans le bois, puis j'ai dit que je partais en avance (nous avons deux voitures). En m'approchant du petit pont je pensais que si je sautais, je serai libéré de cette obsession. Je pensais que ça me prouverait que je dominerai le saut d'une hauteur de trois mètres sur le béton, pour savoir ce que c'est, tant que je le peux encore, donc avant de vieillir et de mourir. Je ne l'ai pas fait.

**16/04/2014**

Je reviens de Châtillon, où je suis allé travailler mes gestes au tremplin pour avoir des chances demain de montrer des progrès à Serioja. Vraiment, Il faut travailler encore et encore pour apprendre, ça ne vient pas tout seul, c'est difficile de créer des gestes instinctifs. Après quelques difficultés, j'ai réussi à faire des carpés renversés avec élan en serrant les jambes et en les regardant

jusqu'à l'entrée à l'eau. Je m'améliore. J'étais avec Bruno, et c'est Lionel qui nous examinait. Je suis resté tout le temps au tremplin à un mètre, c'était agréable, léger... je change en moi. C'était quoi la « colère », avant ? C'était avoir intériorisé une sujétion. Celle que la culture et la nature entretiennent, en se créant un maître à penser intérieur semblable aux détenteurs de la force ou de l'autorité. Mon mental évolue en même temps que mes efforts pour être raisonnable. Mon mental représente des visions, même les images transmises par l'œil changent quand l'équilibre sur le fil tendu de la raison se fait. Cette tension est constante, elle n'existe pas pour nous déchirer quand elle existe. Donc, la colère me semble le mental de l'enfant qui fait une bêtise et qui cherche à la cacher de son maître. Mais pour moi, que sont les hommes et leurs idées ? Me voyant comme nous sommes, la grande majorité des hommes ne pouvant pas survivre à l'extérieur de bulles d'imaginaires, avec qui ou quoi puis-je encore me rendre dépendant ? Connaissant ma faiblesse, ayant renoncé aux formes de la force illusoire, qui ou quoi peut encore avoir la force ou l'autorité sur mon mental éclaté ?

Je pense d'ailleurs ce que je veux dans cet état de raison, de lucidité. Je peux approuver autant que désapprouver mentalement l'existence des objets qui se présentent. Mais le fait réel est que je ne suis plus esclave d'une relation de dépendance. La mesure de ma raison est la difficulté à éprouver de la colère, de la haine. Penser réellement librement n'est pas cette toute-puissance qui fait peur aux hommes qui pensent selon le mental de l'enfant. Penser librement ne doit rien aux formes de l'intellect, ça ne vient pas de la qualité de la pensée. C'est plutôt une conséquence comportementale dans le plan de la nature, de renoncement à tous les objets du mental qu'il faut comprendre comme « *ces objets ne sont plus le maître qui est en moi* », et aussi une appropriation de tous les objets du mental, qu'il faut comprendre comme « *ces objets sont l'élève qui apparaît en eux* ».

**Mail Moi à Ivan :** Bonsoir Ivan, je serai au club demain soir, si tu y es, tu pourras me donner ma serviette de Southampton. Je souhaiterai participer à nouveau à une compétition dans un avenir proche. Qu'y a-t-il en perspective ?

**Mail Ivan à Moi :** Bonsoir Guillaume, je ne serai pas là demain, mais samedi, probablement. Pour les prochaines compétitions je suis en train de finaliser le planning mais je peux t'avancer déjà : Dimanche 8 juin : TIP à Aulnay - 5 et 6 juillet : Amsterdam Diving Cup, à Amsterdam - 4, 5 et 6 : Championnats de France, à Nogent-sur-Marne. J'attends confirmation pour les Championnats Île-de-France le dimanche 1 juin à Saint-Maur (pas de plateforme).

17/04/2014

Patience...J'ai rêvé cette nuit d'une flamme très lumineuse devant moi, ça a duré quelques secondes et j'étais très conscient. J'attendais la lumière intérieure en me couchant, je la cherche depuis cette nuit, peut-être celle du 30 mars, où j'ai rêvé de la lumière du soleil devant moi. Une pleine lumière, aussi présente que la lumière physique, mais qui ne brûle pas les yeux. Quelques secondes dans le temps du rêve. La lumière intérieure vient avec les prises de conscience. C'est « *Surya* », dans la philosophie védique, mais c'est surtout une expérience bien agréable, qui n'est pas faite par autosuggestion, je le précise. Car bien sûr que je lis. D'abord le stoïcisme, ensuite les Upanishads et leurs commentaires... mais les mots sont hermétiques pour qui ne vit pas les expériences dont les mots parlent, et que la réalité oblige à connaître. Par exemple cette façon descriptive que j'ai d'écrire à l'instant est compréhensible, et les mots peuvent bien s'aligner pour décrire des choses véritables et vécues ou des choses non véritables et non vécues. Il y a beaucoup de mots qui expriment des non-être dans mon livre. Ce sont des absences de visions que, par souci de complétude ou d'analogie, et surtout pour clore une idée, lui mettre une sorte de point final, j'ai utilisées. Par exemple, dans l'article d'hier, j'ai complété la vision réellement vécue, physiquement expérimentée : « *ces objets ne sont plus le maître qui est en moi* », par les mots exprimant une vision inverse pour combler le vide du renoncement : « *ces objets sont l'élève qui apparaît en eux* ». Mais ces derniers mots sont artificiels dans la mesure où je les ai alignés pour représenter ce que j'ai lu et que je n'en ai pas eu la vision, l'expérience directe précédant la représentation. Et vous ? Qu'avez-vous « vu » ? Je n'ai pas, dans ce monde selon ma conscience, la jouissance des objets, quoique je commence à faire de beaux rêves, mais je me suis cru obligé d'en parler. J'ai exactement ressenti le côté construit et artificiel du choix de ces derniers mots quand j'écrivais... je l'ai reconnu, comme beaucoup de fois dans ce livre, et vous avez lu les mots qui vont avec. Mais pour compléter le sujet, le finaliser pour passer à autre chose, que ne fait-on pas par la force de l'ego, ce confortable enlèvement ?

Folie... il n'est jamais fini l'ouvrage qui se finit sans cesse. Ce livre est tout tramé de folie et tout à la fois nécessaire. Il y a des mondes qui permettent de trouver la complétude dans l'inachèvement, mais ce ne sont pas des mondes comme celui de la terre humaine. L'espace physique, avec sa dimensionnalité écrasant le corps-objet, peut s'approprié autrement selon la conscience. Ce n'est probablement réellement pas le même espace, mais tout est à découvrir expérimentalement pour nous. D'abord au fond de soi par l'introspection et sous la contrainte de l'effort à fournir qui mène à une unique façon d'être

contenant toutes les autres, et ensuite par les œuvres que permettent la science et la technique, de façon à être bien sûr de ne pas mettre un point final quelque part.

**18/04/2014**

C'était si bon hier, à Aulnay. Rien que du tremplin, sans me croire obligé d'aller sur la dalle. En début de séance j'y suis monté quand même pour intercaler un tapis de mousse entre un éclatant projecteur et le regard de Sergueï, et j'en suis descendu par un joli carpé comme un petit oiseau heureux, mais c'est tout. J'apprends à interroger le bout de la planche, qu'elle me fasse signe... À la fin de la séance, j'ai expérimenté mes premiers un et demi retourné. Quand j'étais trop lourd sur la planche, Serioja me disait : « *souviens-toi de ce que tu m'as dit !* ». Alors je riais.

**19/04/2014**

Ce matin à Aulnay, travail dans la persévérance, et planche toujours. Le détachement intérieur continue, et le jour où j'arriverai à réussir un renversé correctement n'est peut-être pas si loin. Avant l'entraînement, j'ai eu une discussion avec Rémi, un plongeur de notre club, dans laquelle je me suis montré à lui tel que je suis dans les thèmes que je développe ici philosophiquement. Il m'a parlé de l'exoplanète de type terrestre découverte, il pense que le réel est le même partout et toujours. Sur ce point je lui ai dit que c'était vrai pour nous et que ça en valait la peine d'aligner des équations pour le comprendre, mais j'ai ajouté que les extra-terrestres le percevaient différemment selon leur conscience et savaient s'en servir pour se passer de soucoupes volantes. Dans ce déballage de perspectives mentales que j'assume, je me montre à eux sous un jour nouveau intentionnellement. Je constate que je peux parler sans pédantisme, ni en me sentant gêner.

- Finalement tu penses beaucoup, à l'intérieur... on ne dirait pas, comme ça.
- Mais je pense autant que toi, Rémi, j'en suis sûr... la nuit quand tu te couches...

Ensuite il m'a vu (et entendu) faire une chose dont je suis encore tout content. Je me suis assis sur le tapis d'entraînement tout près de Timothée, à qui j'ai posé les questions que je murissais depuis longtemps. Je lui ai demandé quel était son processus de pensée, en partant de la question de savoir s'il prononçait les mots dans sa gorge pour penser. Il lisait sur mes lèvres, me demandant de parler normalement, et il n'avait pas l'aide de ses appareils auditifs pour augmenter la vibration sonore. Au début j'ai vu qu'il se demandait

ce que je cherchais à savoir et quelles étaient mes intentions pour l'aborder comme ça et lui parler de façon intime et étrange (Rémi s'agitait un peu en arrière-plan). Alors il me disait qu'il était normal, qu'il pensait normalement, et je voyais qu'il tenait beaucoup à ne pas être exclu à cause de son handicap. Mais j'ai insisté sur la question de la pensée, et toujours en usant de paroles devant quelqu'un qui ne les entend pas. Je lui ai dit que j'écrivais un livre sur la conscience, et que je voulais qu'il m'écrive, lui, pour me dire comment il pense. Ivan m'a dit qu'il écrivait bien. Alors, pensant le motiver, je lui ai dit que je mettrai son texte dans mon livre. Je me voyais atteindre mon but prémédité, quelque part entre la folie et la raison, l'imaginaire et le réel. Mais je n'ai pas trouvé les mots pour lui demander de m'écrire fondamentalement qui il est, ou en tout cas d'essayer, parce que cette volonté d'accomplissement ne sonnait pas juste en ce moment, paraissait trop effrayante. Ce n'est pas évident de faire une telle demande à quelqu'un, de franchir en soi la barrière de l'imagination. Tout se passe dans le regard qui prouve ce que l'on est vraiment, qui montre la capacité d'entrer dans la réalité en soutenant la pensée sans détour, parce que le mental se met en reflet de celui de l'autre pour s'exposer et s'imposer. Nos regards s'interpénétraient comme des lames dans nos yeux, et ils ont montré d'une part l'interrogation sincère et de l'autre la pureté des intentions. Alors j'attends qu'il m'écrive.

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain nous allons a Aulnay a 10 h répondez moi car je vous confirmerais si il y a assez de personnes pour y aller merci »

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Et bien demain matin dodo pour nous tous on se repose et recharge les batteries pour être beaucoup mieux la semaine prochaine »

**SMS Moi à Didier :** « Moi c est OK pour y aller. Je n ai eu ton premier SMS que maintenant »

**20/04/2014**

Placement du regard sur un point du décor avant l'impulsion. Le regard donne l'équilibre et la dynamique. Pour chaque type de plongeur, de personne, de moment, il faut découvrir progressivement le meilleur placement du regard. Plonger en voyant ce qui se passe, c'est plonger en sécurité. En voir toujours plus, c'est franchir les difficultés.

**SMS Moi à Didier :** « Et bien moi j y suis quand meme »

(À Aulnay)

21/04/2014

Cela ne me dérange pas de voir briller des origines mythiques, ça fait plaisir à l'égo et j'accorde toute sa place à l'erreur, je l'adore même, comme permettant la progression, l'histoire événementielle. Mais dans mon cas je ne peux pas me satisfaire de m'identifier à une seule belle origine, je me méfie de ce qui est trop facile, et je n'accepte pas de me faire plaisir égoïstement en piégeant le reste de l'humanité qui n'est pas aryen dans un ego contraire. Si j'ai un doute sur ce que je suis, je préfère me taire, être absent, que de trahir ce que je suis, car ce doute est le piège brûlant de la parole dont je veux me libérer. Un chat ne dit pas qu'il est un chat, et pourtant il l'est. Qu'est-ce que le « *dire* » pour un être pourvu de raison, comme un homme ? C'est la trace de sa conscience, de ce qu'il est de supramental. Si l'être est sans raison, ce sont des mots creux, c'est du mental qui radote. De simples signaux. Qu'est-ce qu'un Aryen qui dit qu'il est un Aryen, si être aryen est une si belle chose pour lui ? Est-il assez beau et bon lui-même pour prétendre l'être ? Est-ce le voyant, le mystique des Védas, celui qui agit librement ? Non, mais plutôt c'est toujours le même esclave du mental et de son monde associé, et quand je vois ce que sont les hommes toutes races vieillissantes et leurs mondes, je suis bien heureux qu'un aryen ne se nomme pas, qu'un stoïcien ne se nomme pas, qu'un « *non-dit* » de ce qui est attirant et vital (qui existe et se montre quand même) développe la conscience par un véritable trouble qui peut se surmonter. Mais il y a les solitaires qui ne se reconnaissent pas dans la multitude. C'est d'abord un enfant, quelqu'un qui cherche à savoir qui il est, et je le lui pardonne dans les circonstances toujours si énigmatique de son monde. Je constate qu'il peut se nommer, se rassurer, me lire peut-être. Quoi qu'il fasse, ça ne me viendrait pas à l'idée de l'en empêcher, car il cherche la force de vivre, ce qui est bon. Mais le « *connais-toi toi-même* » est une exigence qui ne peut pas trouver une solution d'identité si facile, si contente d'elle-même, qui est celle du verbe et de son imaginaire facilement trompeur.

Voici peut-être pourquoi Aurobindo a parlé de « *nos Pères, il y a dix mille ans, à l'aube de l'âge aryen* ». Je me plais à penser qu'il y a eu, venant d'un lieu précis, l'apparition de corps capables de conscience développée. Ainsi étant, ils ne pouvaient pas se réduire à une race ou à une spiritualité, mais aux deux à la fois. Ils l'ont fait, et par leurs contacts avec les populations étrangères rencontrées, sont apparues au fil des millénaires les religions et les philosophies connues, toutes des adaptations mentales de cette vision séduisante et novatrice, déclinée en monothéisme ou polythéisme, mentalités figées par la force de l'ignorance, de la sacralisation, chez des peuples incapables de devenir ou de rester voyants. Mais cette origine idéale, si propre

à emballer l'imagination de certain, c'est la vision d'un passé mythique que la vanité de chaque être, de chaque peuple peut s'approprier en l'adaptant, quand il veut dire qu'il est meilleur qu'un autre et s'approprier le monde, parce qu'il aime sincèrement ce qu'il est. Ainsi le corps confortablement installé mentalement, loin de l'action, ces représentations deviennent errances dans l'étape de la parole. Ce ne sont plus des visions limpides et elles perdent leurs vérités. Nous sommes véritablement dans un problème insoluble, mieux vaut en faire un jeu.

... Je reviens de la piscine. J'y suis allé avec mes enfants. Mes plongeurs étaient comme des coquilles vides, mon regard absent. Ce n'était pas réussi. Ou alors je m'illusionne encore pour le plaisir d'écrire. Non, ça va mal. Je suis troublé. La nuit dernière je me suis, après plus d'un an, retrouvé encore devant ce phénomène où mon cerveau déconnecte, mes jambes deviennent froides, là, dans mon lit. Alors il me semblait qu'en me laissant aller je pouvais mourir. C'est difficile de ne pas aller plus avant, de se retenir dans l'illusion, car au fond de moi je désire découvrir les mystères. Mais il y avait la peur. Alors je bougeais frénétiquement dans mon lit pour me ramener dans le jeu des rêves de la vitalité. Je pense au texte d'Aurobindo, il m'a mis devant des pensées dérangeantes, épuisantes. C'est pour cela que j'ai écrit ce jour, mais ça ne va pas encore. En particulier je n'aime pas mon dernier paragraphe. J'aimerais le compléter, j'ai plein d'idées pour ça, mais à quoi bon ? Pour faire illusion que tout va bien ? Chaque fois qu'un sujet est mentalisé, il imprègne de son trouble ou de sa clarté la vue qui l'observe. Ce n'est jamais le mental tout seul qui est l'auteur des représentations (verbales, ici). Si je suis courageux je parle de sujets troubles, mais je ne fais que traduire selon ce que je suis des visions. C'est dangereux pour la capacité de voyance, car la lumière trop vive aveugle et l'obscurité profonde désespère. Je préfère m'effondrer. Je suis dans le noir. Tout à l'heure je vais me coucher. Ce sera une nuit comme toutes les autres, je vois déjà mes gestes. J'espère que la déconnexion ne sera pas désirable. Ma femme rêvera à côté de moi, mes enfants seront chez leur mamie. Nous avons dîné là-bas, avec ma sœur handicapée mentale et tout le reste. C'était l'envahissement de toujours, mais mes enfants savent être heureux et se faire dévorer vivants. Il n'y a jamais eu d'âge d'or ni de jardins d'Éden, mais toujours les mêmes choses qui reviennent dans le mental. Et je viens de modifier ce paragraphe. Et j'ajoute que peu importe en réalité ce qui a été, car c'est du domaine du mental. Ce qui importe c'est de se détacher des objets du mental pour pouvoir les rencontrer, aujourd'hui comme hier, pour que l'éternité des mondes animaux attachés à des niveaux de conscience nous rende l'immortalité moins pénible.

**22/04/2014**

**Mail Moi à Ivan :** Bonjour Ivan, participer aux championnats de France m'intéresse, si tremplin et haut vol sont possibles. Comment faire pour s'inscrire ?

**Mail Ivan à Moi :** Bonjour Guillaume, les engagements se font, comme d'habitude, séparément pour chacune des compétitions: tremplin à un mètre, tremplin à trois mètres et haut vol. Garde en tête que les championnats se dérouleront sur 3 jours (du vendredi au dimanche) et dans une piscine extérieure. Il n'y a pas encore d'information concernant les inscriptions, mais je vous transmettrai tous les éléments dès que j'en aurai connaissance.

**25/04/2014**

C'est une chose épaisse le temps. Ça fait vingt-cinq ans que j'ai laissé mes vingt ans, et pas un seul jour je n'ai passé sans être attiré par le lendemain. Que de patience dans cette étendue de battements de cœur, de jours si semblables. Est-ce que je regarde en avant ? Voici mes pieds qui s'activent. En avant c'est le temps présent, et le regard en bas vers ce qui est à moi, parce qu'ailleurs ça fait peur. Est-ce que je regarde en arrière ? Je vois un long chemin. Et je me retrouve sur le plongeur à demander à mon corps d'avoir à nouveau vingt ans. Mon estomac s'est rétréci. Mon ventre est redevenu plat, les pectoraux et les mollets font jouer des articulations redevenues souples. Comme si ce long chemin n'était qu'un sourire mental, et mon existence une parole. Hier j'ai fait jaillir de l'eau jusqu'au bord de la dalle de cinq mètres, les copains ont dit que c'était très beau. Je n'ai senti qu'une claque sur le dos. Et après qu'une claque sur la tête. La peau de mon corps, avec tout ce qu'il y a dessous, se gaine, se durcit, jusqu'à permettre à ce cerveau qui est « *moi à la piscine* », et qui peut fonctionner enfin, de commander les gestes sans crainte. Après l'entraînement, Serioja m'a grondé... j'ai adoré ce rapprochement...

– Guigui, tu m'as énervé. Si tu veux t'amuser, tu le fais à Montreuil avec Adrien. Mais ici je ne veux pas voir ça. Sur un plongeur à peu près correct, tu en rates dix.

– Euh... Mais j'étais tout excité, j'ai enfin réussi mes uns et demi retournés, c'était les premiers, tu sais, à cinq mètres... ça m'a fichu une poussée d'adrénaline...

– Oui... mais non, à la fin je ne te regardais même plus...

Et il s'en va, et je le rattrape, et on parle : « ... *Mais j'ai quand même pu relancer mon groupé arrière à la dalle, sans trop de peur... c'est nouveau...* ».

Serioja fait faire une pirouette à ce qu'il tient dans les mains, devant le suppliant.

– Tu n'écoutes pas du tout ce que je dis, tu ne tends pas les pieds, dix fois tu fais la même erreur.

– Mais j'étais fatigué... j'ai fait deux chantiers aujourd'hui...

– Tu n'es pas fatigué pour faire n'importe quoi...

Je lui promets que samedi je serai tout sage, que je ne ferai que du tremplin, bien concentré. Il me dit « *Marseillais, va...* ». C'est vrai que j'ai dû le faire souffrir avec mes renversés. C'est une vraie souffrance de voir des gestes mal faits sans vergogne, pour qui a appris à les faire très bien. Ça oppose tous les efforts à la paresse, c'est comme un voleur qui agit sous vos yeux. C'est comme un étranger misérable qui arrive dans ce pays aux délicats équilibres sociaux intériorisés par tant de renoncements et d'espérances, et qui fait six enfants parce que le système de croyances dominant le paie pour fabriquer des consommateurs, pour faire dériver les équilibres sociaux vers un Nouveau Monde auquel nous participons tous dans nos activités. Avec l'endettement des états par la finance qui n'ont plus le souci des corps de la personne humaine. C'est la tyrannie d'un symbole sur tous les autres. Le système est pensé comme irréversible à moins d'une catastrophe. Les animaux sont utilisés comme des objets nourrissants, eux qui sont comme nous. La planète se pollue. Alors ces enfants sont de plus en plus informes, pour bien montrer, inscrire dans la matière, faire comprendre que les mondes physiques sont associés à peu ou beaucoup d'effort quelque part. Ce n'est pourtant pas la croyance des hommes qui décide des corps des hommes, elle n'a pas assez de puissance formatrice pour le pouvoir. Mais c'est ainsi que le jeu se déploie. Et pourtant j'étais venu hier dans l'idée de me surpasser un petit peu. Adrien était présent, je l'avais rencontré la veille à Montreuil, et je lui avais proposé de venir le lendemain au club à Aulnay. Il était là, ce casse-cou, et il y a eu une émulation réciproque entre nous. On s'est bien amusé. Je me suis occupé de lui. C'est vrai qu'on a fait bande à part du club. Serioja ne peut pas faire autrement que de canaliser ça, car lui il sait comment ça doit être.

L'excitation passée, la satisfaction passée des nouveaux acquis, j'avais un peu honte dans mon lit vers quatre heures du matin, vis-à-vis de mon ami. C'était agréable aussi d'observer mon cerveau être occupé comme ça, tenu, et finalement détourné de l'effrayante expérience de l'existence, quelque part sur ce chemin avancé, ni long ni court, le regard posé sur les pieds... Je reviens du supermarché d'une banlieue très cosmopolite où je suis allé faire des courses, et j'ai bien observé les gens qui y sont. Bon, d'accord, c'est mon propre regard qui me revient dans les yeux, je suis partie prenante de l'expérience et je peux décider du résultat. Mais autre chose existe, quand bien même ce

serait mon manque de sagesse : les gens ne se parlent pas, ne se voient pas. Ils n'ont pas plaisir à être ensemble. Ils s'enlaidissent d'une différence qu'ils ne peuvent pas surmonter mentalement, et qui leur est imposée. Ce sont des pauvres, qui ne pensent qu'à s'en aller retrouver ce qui leur ressemble, parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour se tenir loin de ce qui les contrarie. Les visages expriment cette misère morale insurmontable de notre monde, par la haine et la peur, l'isolement revendiqué, la maladie et le handicap des corps. Même les enfants sont fatigués avec les yeux rougis, dans les banlieues annonciatrices du monde à venir. Cette misère va s'étendre, elle est dans la logique du système culturel et économique de la mondialisation. Ce que nous faisons subir aux animaux ne peut que commencer à concerner l'être humain partout, le système va se consommer lui-même. Et pourtant tout avait commencé par un amour de soi si grand, une terre si vierge, que bien des efforts avaient été faits pour s'écrire dans les réalisations humaines.

Mais revenons aux symboles du langage. L'identification ne protège pas l'animal de la souffrance, de la déchéance corporelle, de l'épuisement de la vitalité et de la mort. Je pense que nous n'avons aucun espoir de saines opinions par le langage. Nous ne pouvons nous contraindre ni au refus de la différence, ni à l'acceptation de la différence. Notre destin est scellé mortellement, mais pourtant nous sommes contraints de faire des efforts mentaux pour la conscience. C'est elle qui inscrit la beauté dans le corps, par la santé et l'éclat du mental dans le regard. Il suffit d'en avoir fait l'expérience une fois pour savoir qu'elle est efficace. Et je l'ai bien vu à Montreuil en la personne d'un garçon qui avait la peau très brune, yeux et cheveux noirs, mais les traits de son visage étaient les miens, du moins quand j'étais jeune. Son regard était profond, intelligent et savant. Je le trouvais beau. Je pensais à la sagesse et l'ancienneté de la civilisation hindoue tout en le regardant. Elle est née de l'arrivée des tribus d'Occidentaux, ces fameux Aryens, dans le sous-continent de la future Inde. Ils étaient blancs. Ils se sont trouvés en présence de peuples qui y vivaient et qui étaient noirs. Chacun a alors découvert qui il devait être, plus que quand ils vivaient entre eux. L'œuvre de la mentalité commençait là-bas comme ici. Il y a eu des actions contraignantes des objets dans la mentalité, dans les deux peuples, résolues par quelque chose agissant sur des milliers d'années. Ce jeune homme en est l'incarnation. Il est la trace animale du métissage et du refus de métissage de ces peuples. Son corps est la preuve de la conscience aux oppositions indépassables des objets du mental. Il est la preuve d'un effort, pas d'un pourrissement. Il n'est pas plus aujourd'hui qu'hier le refus ou l'acceptation de la différence dans sa mentalité agissante. Par curiosité, je lui parlerai si l'occasion se présente, pour savoir qui il est et comment il se perçoit, quelles sont ses origines. Oui, il me ressemble

supramentalement, et c'est pour ça que son corps et le mien se trouvent des affinités physiques, des ressemblances, des convergences. Alors je l'ai trouvé noble, c'est-à-dire aimable et respectable, tel qu'il était dans sa différence, en pensant à toute son histoire depuis dix mille ans, qui n'est finalement pas ce n'importe quoi déshumanisant avec lequel le système des objets culturels et économiques détruit les corps.

**26/04/2014**

« *Ce n'importe quoi déshumanisant avec lequel le système des objets culturels et économiques détruit les corps* ». Une conclusion aussi affirmative ne peut pas être satisfaisante pour ma conscience, car elle fait comme si je pouvais me débarrasser de la nécessaire tension entre les objets du mental. Le système permet de manger, de plonger, de penser, de se cultiver et de vivre plus longtemps, entre autres choses. Ce soir je vais recevoir des amis, ils viendront de loin grâce aux progrès technologiques. Il est nécessaire que le système se polarise à l'image de la conscience qui le considère, mais en conservant simultanément ses pôles attractifs et répulsifs, la richesse et la pauvreté, le bien-être et le malheur, et toutes sortes d'objets expérimentables. Le rejet de l'objet négatif-insupportable, sa dénonciation, est un agir (lui-même objet) identique à l'acceptation de l'objet positif-adorable, l'un est douloureux, l'autre est agréable, mais suivant le côté par lequel le vécu sollicite le mental, l'homme « *devient ce qu'il voit* », et reste le jouet des circonstances. Son mental bascule d'attachements en attachements, douloureux ou agréables. Je suis venu au club ce matin avec deux mugs en terre cuite décorés. Le premier est issu d'un service de six pièces, que j'ai fait imprimer à l'image de ma fille telle que je la vois toute belle. Le second n'existe qu'à un exemplaire et est plus ancien, mais il est imprimé avec une image moqueuse, où la même personne est photographiée en train d'hurler et de me foncer dessus, sur une plage du sud de l'Angleterre, après la compétition de Southampton. J'étais fier de me rattacher en tant que père à l'image toute belle de ma fille, ça me valorisait, mais je leur ai montré les deux images, en disant la phrase : « *l'homme devient ce qu'il voit* ». Sergueï a dit : « *Oh, la belle Ukrainienne* ». Christian, notre entraîneur américain, qui était là aussi ce jour-là, et Didier, la trouvait belle aussi. Mais tous ne le manifestaient pas avec ces mots, ou bien pensaient autre chose, ou s'empêchaient de penser. J'étais curieux d'observer l'effet que ça leur faisait.

Certains choisissent de voir une race dans le visage, ou de ne pas la voir, et s'identifieront à une parole. Certains choisissent de ne voir que l'image d'une petite fille dans ce visage, et ceux-là s'identifieront au féminin séparé du

masculin. Certains choisissent de voir l'image d'une petite fille et d'un petit garçon dans ce visage, et ceux-là en s'identifiant à plus qu'un seul symbole à la fois, donneront à ma fille davantage de réalité et d'actions. Le plus souvent nous ne savons pas quoi penser devant notre maître intérieur, qui est un autre objet qui n'accepte pas de discussion, ni de contestation, régnant tout seul, et que nous nommons facilement notre « *conscience* ». En voyant le mug à l'image moqueuse, et parce que j'ai dit qu'elle ne voulait pas être photographié ce jour-là, mais que je ne lui demandais pas son avis, Jane a dit « *et le droit à l'image ?* ». Christian a détourné la conversation. Rien en effet ne peut se résoudre à une opinion confortable, même pas cette phrase exprimée. Ailleurs, donc... ailleurs... Serioja me met la pression, après l'entraînement.

– Tu as vu, j'ai bien réussi mon dernier un et demi retourné... non ?... Mais tu n'as pas vu ?

– Guillaume, tu réussis un plongeon et tu en rates neuf...

Alors en marchant je me rapproche avec lui de Christian et du groupe de nous tous qui nous en allons, et je dis devant Christian qui m'avait plutôt fait des compliments, en faisant la moue : « *il me gronde, il dit que je rate tous mes plongeurs* ». J'ai bien vu qu'ils se regardaient de façon complice, tous les deux. « *Je sais qu'on peut te demander n'importe quoi, tu le feras... alors utilise cette... chose que tu as ... ce courage... pour essayer de faire bien les choses ! Partir en chandelle...* ». Je ne dis rien, je l'approuve. Je ne suis pas content de ce que je fais, j'en connais d'expérience l'imperfection. Pourquoi parle-t-il de ce « *courage* » ? Mon corps est plus fort que ma volonté, il doit en être ainsi pour que le mot de courage ne soit pas de l'imagination impuissante, mais de la modestie et de l'application. Derrière ces mots il y a chez moi une tension permanente, l'impossibilité de me tenir tranquille chez moi et satisfait. Toujours je psycho somatise la vision du mur tentant d'où sauter, toutes les verticales me tentent dans l'enfer du non-sens dans ma maison. Alors je me tourne angoissé vers l'image de la raison. Il pourra peut-être se trouver quelqu'un pour appeler « *courage* » cette fuite en avant que je fais pour m'étourdir, pour trouver mon équilibre, cette construction d'une image de moi où pouvoir trouver un peu de tranquillité avant la désirable fin des choses.

**SMS Didier à liste de diffusion** : « Demain en pleine forme pour un bon entraînement 10 h 30 »

**27/04/2014**

Un peu fatigué à Montreuil ce matin. J'y suis allé pour relancer du dix mètres après quinze jours sans avoir pu le faire. J'ai fait trois sauts, mais seulement un

d'assez réussi. Un carpé avant. C'est bien, j'étais venu pour lui surtout. J'ai passé le un et demi retourné à 7,50 m. J'en suis bien content. Quelques sauts à cinq mètres. Mais j'étais très lourd sur la planche. La fatigue accumulée sans doute. Les plongeurs sont ouverts au public le dimanche (dalle et tremplins) pendant une heure et le mercredi (tremplins seulement) pendant une heure trente. Ainsi ce matin, après être arrivé vers midi à la piscine et m'être échauffé un quart d'heure, je partageais avec un public d'une dizaine de personnes trente minutes sur les planches, un quart d'heure à cinq mètres, et un quart d'heure le sept et le dix (ou peu montent, et presque toujours pour sauter sans plonger). Adrien et Yohan étaient là. Le premier a fait un bel équilibre plongeur droit à dix mètres (chose que je n'ai encore jamais faite), le second un beau un et demi avant avec élan à la planche. Je les motive tous les deux pour apprendre avec nous dans le club les gestes et l'esprit de l'art. J'ai ressenti quelque chose de mental assez nouveau en complimentant Adrien : très peu d'obligation de faire comme lui, et tout en même temps que ça me permettait de conserver mes propres acquis sportifs... J'ai depuis quelque temps mentalisé l'obligation de faire comme l'autre comme un schéma mental à effacer, car il nie la raison et rend inquiet, donc incapable d'agir. C'est pourquoi je me découvre de plus en plus capable de faire des compliments sincères, à peu près exempts de cette jalousie, de cet esclavage que la plupart des gens éprouvent en se comparant. Mais personne ne peut être totalement sincère à cause de l'ego animal, par le simple fait qu'il est localisé par son corps dans les actes et le devenir. Je me vois un peu capable d'extérioriser mon agir en l'autre, ressentant toute la joie que je donne à celui qui reçoit le compliment sincère, c'est-à-dire que derrière ces apparences il y a une réalité physique en action qui concerne l'univers. Ce qui me fait changer est donc l'expérience d'un sentiment moral.

Voir un agir ailleurs ne signifie pas forcément que cet agir existe ailleurs. Car il ne s'agit pas de la vision des yeux du moustique ou de l'homme. Pour que le geste ailleurs soit formateur de notre monde, il doit être vu comme appartenant à ce qui le fait ailleurs, donc être sorti de notre mental égoïste qui ne peut se représenter que les perceptions corporelles. Par ce mental existe le monde du poisson pour le poisson qui nage, ou le monde de Guillaume pour Guillaume qui écrit. Mais franchir les mondes doit se faire autrement. C'est une exigence qui attend dehors et demain, rien qui soit facile. C'est inconnu. On mange et on se fait manger. On jouit et on souffre, c'est la vie et la mort. C'est une sortie de la forme-objet et une entrée dans les formes-objets. C'est cette nécessité que le supramental expérimente en s'incarnant dans ce qui va pouvoir se surmonter, l'effort d'un regard étonné par les yeux d'un animal

ignorant au corps mortel. C'est l'enfant. C'est l'univers se dilatant en des parties de lui-même, si j'ose dire certainement très imparfaitement.

**28/04/2014**

J'ai perdu ma belle serviette de Southampton hier à Montreuil, avalée dans la rigole du bassin. Celle que j'avais achetée à l'inscription à cette compétition, et que je n'avais pas récupérée en partant, et que Ivan m'avait rendue. Elle ne m'aura servi que pour l'entraînement de samedi et la moitié de celui d'hier. Elle était belle, et bien absorbante, bleue avec le drapeau britannique et le sigle de la GBDF (Great Britain Diving Federation) brodés dans un angle. Serioja m'avait dit « *prétentieux !* » comme je la lui montrais, mais ce n'est pas moi qui l'avais choisi. Je n'ai pas pensé à le lui préciser sur le coup, mais je le ferai quand je lui montrerai une autre serviette. Comme je ne suis pas non plus affilié à la GBDF, j'aurai été gêné de me servir de cette serviette pour les compétitions, en paraissant ce que je ne suis pas, tout à fait sans raison. Finalement, je n'ai perdu qu'un souvenir.

**Mail Moi à Alexandre** : Bonsoir Alexandre, est-ce qu'il y a entrainement vendredi prochain ?

**29/04/2014**

Va, ne te repose jamais, dit la mentalité  
Mais dis-moi, explosif, quel est ton centre ?

Voici les forces perdues  
Ces pâles lueurs n'éclairent pas le demain  
La plus proche étoile est dans le néant

Voici les forces offertes  
Ces pâles lueurs éclairent aujourd'hui  
La plus lointaine étoile se touche en pensées

Je préfère la plus mortelle étoile  
Elle est atroce, mais près de moi  
La plus lointaine est loin de mon corps

Ton jour succède à ta nuit  
Ne lui vole plus ton visage

**Mail Alexandre à Moi :** Bonjour Guillaume, j'espère que tu as passé de bonnes vacances. Nous partons en compétition à Puerto Rico. Il ne va pas avoir entraînement vendredi 2 et 9 mai.

**Mail Moi à Alexandre :** Bonne chance pour Puerto Rico, mais la chance n'a rien à voir à l'affaire. Qu'il y ait de la lumière, de l'espace, une joie colorée voilà ce que l'on peut espérer d'un voyage, surtout s'il comporte un enjeu (sportif). De mon côté je m'entraîne beaucoup, cinq fois la semaine dernière! Je me concentre sur l'apprentissage des figures au tremplin, et je fais quelques progrès. Mais Serioja me met la pression, il devient sévère avec moi... Je passe maintenant le un et demi retourné à 3, 5, et 7 mètres. Je relance le groupé arrière à cinq mètres. Hier je suis allé faire du haut vol à Montreuil, seulement deux plongeurs possibles à dix mètres, mais c'est important pour moi de les relancer, après quinze jours, pour ne pas perdre l'habitude de cette hauteur. Le carpé avant était assez réussi, jambes enfin tendues. J'ai hâte de reprendre les entraînements avec toi. Quand Nogent va ouvrir pour la saison estivale, j'irai aussi à Nogent. D'ailleurs je vais participer aux Championnats de France début juillet là-bas, en tremplin et haut vol. Bonnes œuvres à Antoine et Benjamin, et heureux voyage pour toute l'équipe !

*(Antoine et Benjamin sont dans l'équipe de France de plongeur acrobatique)*

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Bonjour Jean-Pierre, encore un extrait de mon livre (qui est encore loin de se finir). Il y a un poème dedans.

**30/04/2014**

Bien sûr que je suis comme un ressort cassé, sans forces depuis dimanche. C'est à cause des sauts sur le béton qui sont possibles, mais pas faits. Ça me prend mes forces alors que c'est l'origine de ma force pour tout ce qui n'est pas eux. Au-delà de la dépression nerveuse il y a la Voyance. Donc : Raison et folie, bonheur et douleur, rime tout le temps avec oscillation, et dépression. J'aime trop les hommes, ou plutôt l'idéal que je m'en fais. Qu'est-ce que je les connais bien ! Je sais que je crée ce que je vois par les yeux de l'esprit. Je veux nous enlever tous ces épais vêtements mentaux qui intimident et laissent dans la patience. L'objet ne demande qu'à se montrer tel qu'il est, alors on connaît l'objet car on le devient. Chaque fois que mon mental s'écarte de ce projet en formant les représentations inadéquates et séduisantes de l'égoïsme, avec ce sourire béat, je me retrouve rapidement dans une chute. Alors je suis dans le vide en apesanteur et je me cogne aux murs, agité en tous sens. À chaque choc

l'énergie fuit comme l'électricité d'une batterie à la masse. Alors je serre ma tête en pensant que ce mental pourrait être autrement, comme au temps où j'ai construit ma maison, ma famille, mon travail. Avec toute cette énergie obstinée d'un mental qui jamais n'a dépassé la hauteur de son corps. Je croyais avoir le temps. Faire ainsi maintient actif et en vie. Ainsi sont les pensées des hommes. Je marchais sur les échafaudages, sur les bords des toits, sans jamais songer à en sauter. Dominer un saut de la hauteur de mon corps était suffisant, tout ce qui pouvait se passer plus haut ne pouvait être qu'obligatoire ou accidentel. J'étais comme ces ouvriers sur les chantiers de construction, mais j'étais un esclave. C'est par ce cri d'ailleurs, que j'ai commencé ce livre. Je perds cette innocence, cette soumission qui rend passagèrement heureux, mais à quel prix !

Qu'est-ce qui m'a manqué ? Qu'est-ce que j'ai perdu ? Est-ce que je suis toujours le même ? C'est l'adulte qui parle, plus l'enfant que j'ai été. La vitalité et la nécessité de travailler m'ont rendu obstiné à pousser contre les obstacles jusqu'à ce qu'ils tombent, tous. Et maintenant, l'obstacle n'est plus extérieur, l'obstacle c'est moi... je vais donc devoir apprendre à perdre, et je ne sais pas précisément pourquoi ni comment. Peut-être d'abord perdre cette colère avec lequel je me suis de plus en plus battu, ce dominateur intérieur qui m'a toujours fait patienter hors de moi, et par lequel je pouvais me croire très raisonnable, cherchant jouissance et fuyant dégoût. Je regarde la porte grande ouverte de la cage dorée de la sécurité et des certitudes et je plonge dans une dépression nerveuse qui me prend toutes mes forces parce que cette porte s'écrit comme une muraille. Mais tout à l'heure à la piscine je renaîtrai. Il ne suffira que de ça. C'est drôle quand j'y pense, mais ce sera suffisant. Ainsi sont les pensées des hommes. Il faudrait que je raconte des choses nettement plus encourageantes. Il faudrait que je les devienne sincèrement. C'est possible, ce sera le grand saut conceptuel, mais je vais avoir besoin d'êtres humains, et d'imprévus.

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Et aussi je voulais vous dire qu'elle est belle, la jeune femme dont vous avez montré la photo sur votre blog. Il est pour moi évident que c'est l'image de votre fille. Son regard est tombé dans ma vision la nuit dernière. Vous l'avez montrée pour qu'elle soit reconnue. Bien sûr, toutes les perceptions de ce monde forment pour nous un ensemble distant, fuyant et finalement intimidant. Et pourtant, si je peux le partager avec vous, je comprends que... ne pas « voir » est tout ce qui empêche les hommes.

*(Au sujet de sa fille qui s'est suicidée)*

**Mail Moi à Brian** : Mon bribri, tu n'as qu'à cliquer sur le lien YouTube ci-dessous.

*(Pour lui montrer des vidéos de Southampton)*

**01/05/2014**

La rêverie amoureuse... l'autre côté de la dépression... elle prend tout autant de vitalité, mais c'est agréable, et je ne sais pas trop quoi en penser, sauf que c'est agréable et que l'on pourrait y passer sa vie, à condition que la rêverie puisse se faire réalité de temps en temps. À l'écart des véritables enjeux ? Certainement. Ce cerveau qui se configure pour se porter en un seul élan, depuis un point de vue origine, avec cette impression de totalité... bonheur ou malheur, c'est le même cerveau. C'est un état mental... donc, à l'écart du véritable enjeu, dans le franchissement de ces états mentaux... nous nous « voyons »... que voyons-nous ? Hier à Châtillon. Comme un convalescent, je suis entré dans mon agir. C'est celui que j'ai construit depuis un point de vue origine. Le pauvre dépressif a retrouvé des forces. Le pauvre dépressif se moquait des plats qu'il faisait, ces mauvaises chutes qui font un peu mal. Noël assurait l'entraînement, plusieurs du club étaient présents pour cet entraînement libre.

– Tu as le dos tout rouge... arrête... me dit Timothée, en extrayant des mots qui pour lui ne sont que vibrations.

– Pour toi... oui, je vais arrêter...

Un mental différent, très indifférent... Je crois même que j'aime cette douleur que je refuse ailleurs, que je transpose... Et j'ai commencé ainsi à lancer mes premiers doubles sauts périlleux à un mètre. Je me moque maintenant de rater mon groupé arrière, j'en lance tellement sans me sentir obligé, dans une sorte d'abandon indifférent, de désir de me faire prendre par amour, de ne rencontrer que cette structure mentale chaleureuse... C'est que nous sommes à trois mètres et que j'en ai trop fait... Je sais que je le possède quand je veux maintenant, et bientôt avec toutes les variations de départ d'un seul coup, pour ne plus craindre d'en perdre une seule, d'être esclave d'une seule. Étrange cerveau qui en a trop vu, trop fait. L'expérience de l'incarnation humaine a changé de mode opératoire en trois jours. « *Tu sais, je suis fatigué, j'ai été dépressif pendant trois jours* », je l'ai dit à Noël pour m'excuser d'un plongeon raté, alors que je remontais l'échelle. Et je souriais. Et il s'inquiète encore de moi, je forme une image colorée désormais dans sa vie... ainsi, ce jour-là, j'ai osé m'installer dans le confort d'un mot plaintif, et arracher aux autres de la sympathie, ce qui me dégoûtait jusqu'alors.

« *Je suis maintenant un jeune garçon de quatorze ans* », debout dans les douches de la piscine. Celui-là me regarde d'un air étrange, et je ne peux pas m'expliquer pourquoi. Je ne ressens aucune saleté, aucun dégoût à me tenir près de lui, je sais qu'il me voit beau. Il regarde maintenant ailleurs, faisant comme si je n'existais pas. Son attention est réellement portée ailleurs et je l'oublie, il est trop connu pour moi. Je ne l'ai pas regardé dans les yeux, jamais je n'aurai osé. L'espace d'un instant, je me souviens de mes yeux et de la forme de mon corps. Plus tard, sur les bancs du vestiaire où nous remettons nos chaussures, je viens poser mon corps tout habillé. Il est encore là, alors que je l'avais oublié. Il s'approche d'un petit homme tout rond, qui lui demande s'il va revenir mercredi prochain. Il hésite, il dit que oui.. Il est loin, il s'en va... Je pense déjà à autre chose, mais j'ai l'impression qu'il se tourne vers moi alors qu'il est déjà sorti de la piscine. C'est trop compliqué. Mais j'ai envie de savoir.

« *Je suis maintenant une jeune fille de vingt-trois ans* », assise sur les bancs du vestiaire où nous remettons nos chaussures. Il y a cette personne près de moi, qui remet lentement sur lui ses vêtements. Je l'ai vu dans les douches, j'ai l'impression qu'il peut me voir, celui-là. Je lance quelques paroles aux garçons avec lesquels je suis venu, qui sont assis sur les bancs, mais aucun ne m'entend. Pourquoi est-ce que j'ai regardé cet homme tout en parlant, comme si je me trompais ? L'espace d'un instant, je me souviens de mes yeux et de la forme de mon corps. Il est encore là, à me regarder, mais son regard n'est pas pesant. Je pose encore la même question à ceux de mon groupe, qui sont comme absents, et j'entends enfin une réponse. Et pendant ce temps, il a disparu d'à côté de moi, comme un point d'interrogation dans le brouillard. Du coin de l'œil, je le vois s'approcher d'un petit homme tout rond, qui lui demande, en le désirant, s'il va revenir mercredi prochain. Il hésite, il dit que oui... il est loin, il s'en va à pas lents... je pense déjà à autre chose.

« *Moi* », ce soir-là en revenant de la piscine, j'ai téléphoné à Brian en Angleterre. Après, je lui ai envoyé un mail, pour qu'il ait quelques images de mes plongeurs à Southampton, car je ne l'ai pas contacté depuis. Nous avons parlé une bonne demi-heure, avec la complicité d'un père pour un fils, ou d'un homme pour un bien-aimé, je ne sais pas. Mais jamais je ne l'ai approché en absorbant son corps ou ses pensées, j'ai laissé cela à d'autres car il avait besoin de ma présence, j'avais besoin de sa présence, sans rien qui fasse écran. Si la rêverie amoureuse se transpose parfois en désirs corporels, elle n'est toujours que l'ombre d'un décor grandiose. Brian est un petit gars à qui j'ai eu l'honneur de rendre un grand service, dans ce décor grandiose, juste avant que je m'inscrive au club de plongeur, trois ans avant. Je me suis assis dans la rue près de lui. Le besoin de m'arracher à une mentalité étouffante, celle de toute ma vie. Le besoin d'agir en écho à son exigence de confiance. Je cherchais un être

qui me plairait. Et il exigeait que je lui plaise, mais il n'avait aucun moyen d'action, attendant tout de l'autre, attendant de voir si quelque chose en valait la peine. C'est moi qui ai insisté pour ne pas le lâcher, et je l'ai fait en m'affirmant d'abord égoïstement contre le reste du monde connu. Brian pouvait encore un peu ignorer sa misère, s'illusionner sur un destin qui s'annonçait sombre. Moi, je n'aime pas cette façon de mourir pour mes enfants. Pour Brian, je me suis écrit un livre (*Brian et la conscience*), mais ce n'était que récit et poèmes, préparation avant d'entrer au fond de moi-même. Pour Brian j'ai partagé la vie des SDF, un peu, de loin, comme invité là aussi. Tous les soirs je me couchais dans mon lit. Je le revois auprès d'un feu de camp dans le bois de Vincennes, comme un abandonné qui sait qu'il s'est trouvé un « *daron* ». Je revois tout le reste. Des choses très laides parfois, qui glissaient sur lui comme l'eau de la pluie sans arriver à le noyer. Hier je lui ai dit qu'il devait penser à lui avant tout, que c'est seulement en étant épanoui et heureux qu'il pouvait être utile aux autres, et que se sacrifier, dans le sens de se faire du mal, en prétendant aider les « *autres* », ce mot qui le préoccupe, était un crime contre soi.

Je jette un coup d'œil à sa bonne figure qui est en photo sur un mur de mon bureau. Nous avons parlé de l'essentiel, mais je n'aurai pas le talent littéraire d'en témoigner, ni le courage d'en faire l'effort. De confiances en trahisons, de présences en oublis, d'espoirs en déceptions, de douleurs en jouissances avec le shit et l'alcool pour maîtres, donnant sa confiance à tout ce qui lui semblait fort (pour se protéger), il a vécu en attendant au hasard de tomber sur quelqu'un qui pouvait la conserver, sa confiance, et la lui renvoyer toute neuve. Méthode élémentaire d'expérimentation pour trouver un résultat dans le mental humain. Parfois j'aurai pu perdre confiance en lui, du temps où il était dans la rue, à écouter ma femme qui me disait qu'il se servait de moi. Et qu'il nous coûtait cher. Et que je ne savais pas comment faire. Mais je jure que maintenant il me ressemble. Il ne boit plus, ne fume plus, pense à trouver du travail sans avoir envie de massacrer l'autre à qui il parle. Il est chez sa mère à nouveau, ou à peu près. Il y a un mot qui fait pleurer quand on y pense, tellement il est grandiose. C'est le mot « *confiance* ».

Je l'appellerai à la fin de chaque mois, toujours, jusqu'à ce qu'il n'en ait plus besoin. De ça aussi nous avons parlé, pour qu'il vive et fasse les œuvres sur cette terre. Et ce n'est pas de la rêverie. Les œuvres ce sont des actes, et les actes ça ne peut pas s'arrêter quand ça permet de ne pas rester allongé en se dévorant soi-même de sa vitalité. Quand ça permet de ne pas mourir par ces épuisements douloureux ou agréables, avec leurs formidables apparences de totalités qui ne sont pourtant liées qu'à des points de vue sur le monde. Ces points de vue liés à des paroles et des gestes, très animaux pour la grande

majorité des hommes, insatisfaits ou satisfaits dans leurs cages. Leurs cages corporelles de mondes qui se pensent, comme contraction ou dilatation, mais en pourrissement ou en épanouissement de nos points de vue qui se contemplent dans les corps (plus généralement les objets). Car parfois, pour ceux et celles qui le peuvent, la cage est franchie. Les regards sont en attente de se reconnaître dans la vision du voyant, qui n'est pas celle d'un seul point de vue mental incarné, mais qui converge de plus d'un point à la fois pour « *savoir* » (créer ensemble). Ce n'est pas la voyance de l'imposteur qui prétend connaître les objets sans les voir, et qui se sépare de vous en parlant, comme je le fais à un moindre degré moi-même en spéculant ainsi. J'avoue que je n'en sais pas plus, et j'attends de voir ce que je vais savoir. Ne pas voir est tout ce qui empêche les hommes. Voir est ce qui transforme le mental et le corps de l'animal. J'ai envie de retourner à Châtillon mercredi prochain, je joue avec cet état mental.

**02/05/2014**

... Il est vingt heures maintenant. Je reviens d'une journée de chantier sur Paris. C'était ma seule journée de travail manuel de la semaine, mais elle m'a bien fatigué, bien que ma femme m'aidait. J'ai installé les enseignes de deux magasins, en travaillant huit heures d'affilée, avec la haine dans le mental, à cause de la laideur des gens qui passaient près de moi, là-bas. Tout ce mélange de corps égoïstes, apeurés ou vaniteux, le plus souvent inconscient. Ces corps reniés ou vaincus, qui me semblent répugnants car capables seulement de haine, par impuissance... j'aurai voulu qu'ils disparaissent, tous ceux-là qui m'empêchent de me reconnaître dans la beauté que j'attends... J'avais comme excuse un travail harassant au milieu de ces promeneurs. Il est vrai que quand le corps souffre, le mental se rétrécit... mais quand même... c'est de moi qu'il s'agit ! C'était terrible... comme si tout ce que je raconte dans ce livre n'était que de la drogue pour s'illusionner. Et que je reste vulnérable. Ça n'est pas la première fois que je renie mon monde, ou que j'envisage des méthodes infernales pour le reconstruire. Mais cette fois j'avais la nette impression que cette haine était créatrice de ce monde. Pour tout dire, j'étais mentalement comme tous ceux-là qui passaient, un prisonnier. Alors j'ai réuni tout ce que je suis, quand j'ai repris mon camion pour quitter cet endroit. J'ai regardé différemment, sans amour ni haine, mais comme si je voyais un aspect de ce monde depuis un autre monde. Je les ai abandonnés. J'ai alors eu du mal à trouver de la laideur dans le même décor, comme si les sensations douloureuses s'épuisaient. Je me suis sauvé, dans les deux sens du terme. Et je les ai sauvés aussi.

**Mail Jean-Pierre à Moi :** Bonjour Guillaume, merci pour l'envoi de votre texte. Le poème inclus au milieu de ces histoires de plongeon m'a beaucoup touché. Sinon, la belle jeune femme de mon blog n'est pas ma fille (je n'ai toujours pas la force de regarder ses photos). C'est ... ma femme, épousée il y a tout juste un an (le 3 mai). Il est vrai qu'elle n'est guère plus âgée... Nous nous apprêtons à nous installer à Marseille, et l'essentiel de notre temps est consacré à ce grand déménagement. Je me garde quand même un peu de temps pour le livre que je suis en train d'écrire.

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Merci de m'avoir répondu, et de m'avoir montré votre gentillesse, en réponse à mon audace sur un sujet sensible. Le pire, c'est le silence. Et j'attendais une réponse, quelle qu'elle soit. Mais le fait que je me sois trompé sur votre fille me pose une énorme et terrible question. Car je commence à me prendre pour une sorte de voyant (mais pas à la façon d'un devin). Peut-être que je suis fou, j'ai déjà le sens commun assez dérégulé. Mais je vais suivre ma pente visionnaire en me souvenant que vous avez rompu le silence.

**03/05/2014**

Ce matin, bon entraînement à Aulnay. J'ai passé en revue, avec beaucoup de gaieté et de légèreté, tout ce que je sais faire. Il se confirme que je commence à jouir de tout ce que j'ai appris de moi ou conquis sur les objets. Le plongeon commence à prendre une importance phénoménale, et je m'inscris dans ce phénomène comme l'escargot dans sa coquille. Je considère aussi le plongeon comme une sorte d'instrument de mesure, de moyen expérimental, tout comme mon existence physique. Sergueï et moi nous avons parlé avec détachement et complicité, un véritable délice dans notre volonté qu'il en soit ainsi. Je lui ai parlé de la grande Natacha. Je pense aussi que les plats et les claques que je subis parfois, en cherchant à développer mon savoir-faire, sont devenus des choses que j'accepte et qui ne m'empêchent plus d'agir. Peut-être même que je les recherche, par une sorte de compensation du comportement raisonnable dans la totalité de ma vie. Mais je dois dire que si c'est comme ça dans la pratique de ce sport, c'est aussi que mon corps a expérimenté qu'il était robuste. Cependant il est possible qu'une très grosse claque m'attende tôt ou tard, que j'aurai un peu de mal à oublier. J'espère qu'elle ne m'empêchera pas de plonger encore, et que c'est un plongeur expérimenté qui la subira, pas un amateur. Sinon cette claque n'aurait aucun sens et ressemblerait à une porte se fermant violemment sur l'avenir. Demain j'irai à Montreuil.

J'ai passé une partie de la nuit dernière à me fatiguer mentalement au sujet d'une des deux enseignes que j'ai posées la veille. Ça a toujours été ainsi, je n'ai jamais pu laisser quelque chose de mal fait derrière moi et l'oublier. Dans ce cas-ci, il ne faut pas que l'eau s'infilte sous le coffrage, s'accumule et provoque de la corrosion. Alors j'y retournerai et corrigerai le problème. Mais ce genre de problème, je me le suis toujours exagéré jusqu'à la douleur, jusqu'à l'obsession, jusqu'à la perte du bon sens, pour être sûr de le résoudre en enfer. Je crois que depuis tout petit, je n'ai jamais été capable de m'observer par les yeux des autres, donc me dire éventuellement que je suis respectable ou que je vaudrais la peine d'être aimé. Maintenant, le résultat est que je ne peux pas rester inactif dans l'instant présent, je dois être occupé pour oublier ce que je suis, ou plutôt ce que je n'ai pas pu être. La vitalité consomme le corps. Toujours j'ai senti en moi une menace, il y a toujours eu quelque chose qui m'a fait fuir et que je peinais à faire disparaître en m'identifiant à un mental particulier. Comme précisément maintenant, alors que je suis en train de spéculer avec des pensées. Ainsi je m'illusionne. Il ne faut pas croire ce que je dis quand je parle de moi en particulier, car « *moi en particulier* » n'existe que par jeu. Que peut-on savoir de vrai ? Les états mentaux sont comme des bulles totalisant tout, des petits univers remontant des profondeurs supramentales. Être conscient, ce n'est pas s'identifier à ce mental ou un autre. Être conscient est involontaire... Qui peut le supporter ? Pas un être humain. Nous ne pouvons concevoir qu'un emboîtement de mentalités dépendantes de la vitalité corporelle, laquelle nous lâche dans la nuit du mental après épuisement. Il existe sûrement autre chose à un plus haut niveau de conscience.

Je repense à mon erreur concernant la femme de Jean-Pierre. Le choix de cette vision comme réalité, que j'avais fait parmi d'autres possibles. D'une certaine façon j'ai vu juste, si cette femme remplace sa fille qu'il a perdue dans sa vision à lui. Quelle différence ça fait, dans le monde qui est le nôtre, ce monde de mental humain, si je dis tels ou tels mots ? Si je pense me tromper ou avoir raison ? Aucune, si l'arrivée de cette femme dans sa vie et la perte de sa fille sont un seul et même objet d'un monde supérieur. Alors je suis vraiment voyant même si je m'exprime n'importe comment. Car si j'avais eu raison, si ça avait été sa fille, aurai-je écrit ces lignes, aurais-je eu cette vision d'objet supramental représenté dans notre mentalité en aspects divergents ? La réponse est non. Si j'avais vu juste, si elle avait été sa fille, j'aurais été content, de façon tout à fait antinaturelle, comme un magicien qui croit à ses tours et ne peut plus se libérer de sa croyance. Les prétendus voyants qui cherchent à dire le vrai savent qu'ils agissent faussement. Je ne peux pas être comme ça, moi. Je ne pouvais donc recevoir qu'un message d'erreur de la part de la réalité, une invitation à franchir les mondes.

Hier soir nous avons reçu chez nous Natacha, avec son mari. Et ils sont encore chez nous pour la nuit prochaine à l'heure où j'écris ces lignes, seulement ils sont allés se promener. Natacha est une copine d'enfance de ma femme, une grande fille robuste qui me plaît bien. Je la connaissais avant qu'elle ne se donne à ce Français, elle était présente à notre mariage en Ukraine. Elle a une fille, elle a été mariée deux fois. Quand elle a voulu faire comme sa copine et s'associer à un Français, nous avons contribué à lui choisir quelqu'un. Il y en a un qui n'a pas hésité à éliminer tous les autres prétendants, faisant le vide autour d'elle pour l'avoir, ce qui ne m'avait pas semblé honorable. Et il l'a eue. Il l'aime sincèrement, mais aussi pour qu'elle soit toute à lui. Il a fait un accident vasculaire cérébral il y a quatre ans, alors qu'il était en France et elle en Ukraine. C'est moi qui ai fait intervenir les secours, là-bas, dans le nord de la France, alors que Natacha très angoissée nous alarmait d'un danger qu'elle pressentait. Après avoir pu voir et comprendre que son téléphone avait sonné quarante et une fois, alors qu'il devait mourir sur le sol de son appartement, il avait réussi à émerger du sommeil pour répondre à Natacha, en balbutiant, qu'il ne pourrait pas venir la chercher à l'aéroport quand elle arriverait à Roissy. Ensuite Natacha nous appelait. Il n'est donc pas décédé, heureusement, mais est désormais diminué physiquement. Je pense que ça convient à Natacha, qui y trouve la base d'une relation stable, car elle s'est rendue indispensable pour lui. Hier soir donc, j'étais entre ces deux femmes sur le canapé du salon, et j'ai osé caresser la nuque de Natacha. J'ai longtemps été incapable de faire entrer dans la réalité, avec noblesse, ce sentiment. J'ai longtemps été incapable d'aimer les femmes, par l'absence d'image séduisante de mon corps dans le leur, au contraire de Sergueï qui, avec elles, trouve un équilibre mental (mais il doit expérimenter qu'une seule bulle n'est pas satisfaisante). Cela faisait une éternité que je n'avais plus fait un tel geste, une approche amoureuse évidente, au milieu d'un grand éclat de rire et de surprise des deux copines qui s'amusaient tout autant que moi. Bien sûr que nous avons bu de l'alcool, mais un tel geste n'est pas déshonorant quand il trouve immédiatement sa limite. Tel quel, il me suffisait.

**04/05/2014**

*« Je crois que depuis tout petit, je n'ai jamais pu prendre soin de moi, me dire que je suis respectable ou que je vaud la peine d'être aimé ». Je crois que j'aurai dû être mieux aimé, car je transformais en conflit avec les autres et moi-même tout cet amour et cette intelligence dont ma mentalité ne pouvait pas trouver les formes. À cause de l'isolement de mes parents. À cause de mon corps certainement trop sensible. Il ne m'était présenté à comprendre que des*

enfermements mentaux incompréhensibles ou effrayants, ce que j'essayai de faire le mieux possible comme un enfant le fait toujours. Il est vrai que dans ce monde je trouvais de quoi être heureux en rêvant. Le voir beau et coloré sans souci était le privilège de l'innocence, et si j'entendais parler d'enfants morts dans des accidents affreux, tous les mots de ces phrases s'effaçaient rapidement dans mon mental offert à des choses simples et tenant dans les mains, et j'oubliais. Mais je pense maintenant que bien des choses cachées m'atteignaient, qu'elles faisaient de ma mentalité le théâtre d'une scène incompréhensible pour un enfant. Une scène qui jouait en alternance l'innocence et l'horreur intérieure, de plus en plus souvent, dès que j'eus huit ans. Une scène sans spectateur, de façon à m'obliger à comprendre ce que je comprends maintenant. Et qui n'est pas ce que je croyais. Et reste bien fragile.

C'est pourquoi je n'ai de ressentiment envers rien ni personne. Parce que le pire, c'est de n'avoir rien à surmonter, à transformer (Qu'est-ce qui m'a manqué ? Qu'est-ce que j'ai perdu ? Suis-je resté le même ?). Mais le pire devient le meilleur, comme le silence et l'absence deviennent la présence, à partir du moment où on a le besoin de réclamer une présence avec un désir sincère. Tout dépend, dans le vivant, qui est plus ou moins conscient, de quelles profondeurs la créature appelle à l'aide, et si même elle peut appeler. J'espère que le prochain monde physique associé à ce que je cherche éclairera mieux cette empreinte immortelle qui reçoit tous mes corps, pour qu'ils jouissent mieux de l'incarnation tout en se transformant. En arrivant à Montreuil ce matin, la piscine était fermée au public, à cause d'une compétition d'apnée. J'étais déçu, car j'ai besoin de faire du haut vol pour graver profondément en moi ce type d'agir, et que ça devienne facile. Mais la piscine de Nogent était ouverte, et j'y suis allé. Il n'y avait personne au plongeon, il faut dire que ce sont des plongeurs en extérieur, que c'était l'heure creuse et qu'il faisait un peu frais, malgré un soleil resplendissant. Les créneaux d'ouverture au public sont plus longs qu'à Montreuil. Je connais bien cette piscine, l'été dernier je m'y expérimentais très timidement, craignant encore l'exécution de simples groupés avant à cinq mètres. Aujourd'hui c'est une personne différente d'alors qui plonge, une personne plus expérimentée. Et l'on m'observe.

Après un petit échauffement, j'ai lancé pratiquement tout de suite le dix mètres. Néanmoins, faire un plongeon dans une piscine dont on n'a pas ou peu l'habitude est un peu déstabilisant, à cause des repères visuels qui ne sont pas les mêmes. Alors tout dépend de ce qui est derrière votre regard, c'est à dire de ce que vous êtes d'essentiellement construit en tant que mentalité. Et cela dépasse le cadre du sport, c'est la mise en expérience de la corporalité dans les trains d'événements, un test permanent qui valide ou invalide l'agir, qui

prouve la capacité à créer... quoi ? Du bonheur ? Il y avait aussi du vent, tout à l'heure. Ce n'est pas que ça change le saut lui-même à cause de sa force de pression, du moins à cette hauteur et pour un vent léger, mais plutôt cela déconcentre en chatouillant le corps dans la phase de recherche d'équilibre avant la détente. J'ai ainsi dû faire, non pas un refus, mais une pause, avant de lancer un carpé. Le froid aussi me dérangeait. Mais j'ai passé en revue les plongeurs que je pratique, en surmontant ces empêchements. J'aurai pu alléger le programme que j'ambitionnais, à cause de ces empêchements, en me disant qu'un autre jour ce serait mieux. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai réussi tant bien que mal mes figures, mais ainsi était le gain évolutif, la vraie victoire.

À chaque fois que je montais l'échelle, je sentais bien que je faisais un effort. Un effort mental pour avoir confiance dans le résultat de l'effort physique, construit et prouvé en moi par toutes les expériences précédentes. État solitaire, état grandiose d'acquisition des compétences, s'il est raisonnablement possible d'agir. Cependant cet effort n'était pas encore représenté par la vision qui allait suivre, et qui allait se déclencher un peu plus tard, par un événement imprévu. On ne peut pas, dans l'effort poignant d'agir, se représenter ce que l'on est. Dans l'instant d'agir, nous sommes ce que nous sommes devenus à ce moment, pour en jouir ou en souffrir. C'est dans le repos que la transformation mentale est possible. Car si je suis en train de découvrir quelque chose avec ce sport, c'est qu'il se construit en moi un mental particulier, fait de légèreté, de gaieté dans l'acte de plonger, pour tout ce que je ne crains plus. Cela me donne une relative indifférence aux causes d'empêchements et une relative concentration sur les causes de réussite, pour tout ce que je crains encore. Je dispose ainsi d'un monde, un monde associé à un mental où agir est enfin possible, en ce qui est déjà construit, et il fait bon vivre dans cette bulle. Ainsi, après avoir fait le haut vol, j'ai observé une pause pour me nourrir un peu. C'était la récompense avant la récréation du tremplin, après avoir nerveusement testé mes limites. Mais quand je me suis présenté à la planche, l'événement imprévu s'est produit. Un des maîtres-nageurs est venu me parler, très gentiment :

– Excusez-moi, monsieur, mais vous devez mettre un bonnet de bain. Tout à l'heure on ne vous a rien dit, mais le bonnet de bain est obligatoire.

– Comment ? Mais c'est ridicule. Ce n'est pas possible de plonger avec un bonnet de bain.

– Mais maintenant, il est obligatoire pour le public.

– Écoutez, vous allez avoir des compétitions ici, en juillet. Il faut faire une exception pour les plongeurs qui vont venir s'entraîner... un bonnet, c'est ridicule, il va s'arracher tout de suite.

– Je sais...

– Vous ne voulez pas demander à votre direction, et leur expliquer le problème ?

– D'accord, je vais appeler... (*Il s'éloigne et téléphone*)

– ... Je suis désolé, mais pendant les horaires d'ouverture au public, il faut mettre un bonnet. Si vous n'en avez pas, on en vend à la caisse.

– Bon, je ne sais pas si j'en ai un...

– On perd plein de bonnets ici, dit un garçon sur la planche.

– Je sais, dit le maître-nageur. Tous les bonnets s'arrachent... d'ailleurs il y en a un au fond de l'eau, regardez...

– Ah oui, je vois, alors je vais le prendre et m'en servir.

– Si vous pouvez ramener en même temps les lunettes...

– Je ne vois pas les lunettes... Tu peux aller chercher le bonnet, toi ? (*Je demande au garçon*)

– Ah non, pas lui ! il y a six mètres de fond, dit le maître-nageur.

– Alors je vais chercher le bonnet.

Ensuite je mets le bonnet sur ma tête et je fais un premier saut à un mètre, puis un deuxième où je perds le bonnet. Il y a une jeune fille maître-nageuse qui me regarde.

– Vous voyez que ce n'est pas pratique !

– Oui, mais c'est la règle.

– Les règles sont faites pour en changer, si elles sont mauvaises.

Cependant je dis cela gentiment. Comment pourrai-je parler autrement ? Ce qui m'embêtait, ce n'était pas de risquer de perdre le bonnet à l'entrée à l'eau, puisqu'on le récupérait en deux secondes. Ce qui m'embêtait, c'est que j'avais déjà assez de mal à réussir ce que je faisais, pour qu'on ne me rajoute pas un empêchement supplémentaire. Le bonnet serre la tête, j'ai peur d'être déconcentré à cause de ça, de rater mes sauts, avec tout ce que ça implique comme coup au moral... Est-ce que ce sera aussi empêchant que de changer de repères visuels ? Va-t-il falloir tout réadapter pour une contrainte imbécile ? Ainsi était mon état d'esprit. J'ai continué ensuite un peu à plonger, puis j'ai rendu le bonnet à la jeune fille à l'attention de son propriétaire qui viendrait peut-être le chercher, et je suis parti. À cause de cette vulnérabilité dont j'aurai à tenir compte lors de ma prochaine visite dans cette piscine, je formais des pensées haineuses dans ma voiture, en rentrant chez moi. Je m'imaginai que les personnes qui créaient des contraintes à d'autres en ignorant les conséquences de leur agir étaient des fous incapables d'agir eux-mêmes, donc condamnés à la maladie ou la déprime. Je trouvais cela juste autant que j'en formais la vision ! « *Ils crèveront de ce qu'ils sont avant moi !* ». La lutte entre les « *pourris* » et les hommes sains, voilà ce qu'étaient les représentations formées dans mon mental. Cependant la colère éprouvée par ces mots, douloureuse

comme un horizon borné, s'effaçait lentement de ce mental fait entièrement de représentations. Les visions que nous formons ont un effet boomerang qui se fait inmanquablement sentir. Et c'était toujours moi le dépressif à cause du mental. Alors j'ai rassemblé ce que je suis en entrant à l'intérieur de moi-même. Je me suis représenté que ni le vent, ni le froid ne m'avaient empêché d'agir. Je me suis représenté que les personnes qui produisaient ces contraintes n'existaient pas pour moi. J'avais en effet établi que je n'avais plus de maître intérieur. Pourquoi cette colère ? Et si la contrainte s'étendait jusqu'à fermer les plongeurs ? C'était très efficace pour faire renaître la colère, mais j'avais établi aussi que les événements sont la trace d'objets supérieurs, alors la contrainte ne pouvait pas être toute puissante comme je délirai à l'imaginer... Et pour conclure le tout j'étais aussi, d'expérience, devenu relativement indifférent aux causes d'empêchements par mon savoir-faire acquis, et je me représentais alors que cette indifférence pouvait en retour développer mon savoir-faire. Ce fut ma vision.

Alors je serai content de porter le bonnet puisqu'il s'agit de mon mental nouveau où j'aime tant me glisser, et qui dépasse de loin le cadre du plongeur. Je répondrai à la contrainte inutile en l'expérimentant, pour voir si elle est surmontable, et me permettre de devenir plus fort. Je l'admets mentalement pour la faire disparaître. J'essayerai donc de m'adapter, si je suis obligé de le faire. Car j'ai beau examiner mon nouveau mental, je ne vois rien qui m'oblige dedans à me créer tout seul des contraintes inutiles. L'erreur et la vérité ne sont plus exclusives l'une de l'autre dans ce mental. Ils y sont comme des champs d'événements possibles, car rattaché à des objets qui bougent dans un autre monde. Les états mentaux sont comme des bulles qui contiennent des mondes faits de champs de possibles. Le mental est toujours ainsi, fait d'objets. La conscience appelant autre chose, la conscience est faite d'espace entre les objets, elle est irréductible à toute identification objective satisfaisante dans un mental, y compris celle que je me forme en ce moment. C'est pourquoi elle s'expérimente pour nous humains en objets contraires, et tâtonne dans la temporalité. Laisser les représentations mentales s'opposer les unes aux autres par des identifications aux seuls objets intérieurs, c'est s'empêcher de sortir de sa bulle et de voir les supramentaux. Que par cette vision prometteuse ma mentalité se représente donc ensuite un peu mieux ce qui me semble être des événements séparés pour mon mental humain, voilà tout ce que je me souhaite pour sortir de mon enfermement de fuite et de dépendance. Car je saurai certainement ce qui vaut la peine d'être vécu ou pas, et ça me rendra heureux sans m'empêcher d'agir.

**07/05/2014**

- Ça va mieux ?
- ... Oui.

*(Question de Noël à moi, ce mercredi à Châtillon)*

**08/05/2014**

*« C'est dans le repos que la transformation mentale est possible. »* Mais alors faire cesser les paroles, qui ne sont pas du repos elles aussi, je le sais... et se reposer enfin après cette vie. Est-ce le seul espoir pour un vivant humain ? Ce mental qui doit venir peut-il faire cesser cette agitation sans faire cesser l'effort universel ?

- Tu viendras mercredi prochain ?
- ... Oui... Ça dépendra de mon travail, mais si je peux je viens.

Ma réponse à la question de Noël, tout à l'heure à Châtillon, était perturbée par le projet d'aller à Nogent mercredi prochain s'il fait beau temps. Mais en cet instant, je sens que je peux décider de venir à Châtillon simplement parce qu'il aurait envie de me revoir... Il ne faut pas que je sois contraint par un projet, ni embêté par rien. Se forme en mon effort d'étranges espoirs mentaux où plein de pensées se dissolvent. Je dois pouvoir observer mieux cette inflexion de pensées qui subsiste... Mon sport, cet art, est mon plus grand espoir pour contenir mon agir, et en même temps j'explose.

**09/05/2014**

**Mail Ivan à liste de diffusion** : Chères plongeuses, chers plongeurs, voici un petit mail récapitulatif concernant les compétitions à venir.

- Championnats d'Île-de-France le dimanche 1 juin à Saint-Maur-des-Fossés. Plus d'informations ici : <http://www..>

- TIP 2014 le dimanche 8 juin à la piscine d'Aulnay-sous-Bois. Ouverture des portes à 10 h. Pour cette occasion je vous demande de venir avec quelque chose de quoi manger (tartes salées, salades, etc.) et boire. Nous ferons une pause-déjeuner autour d'un pic-nic avec les participants venant d'autres clubs. N'oubliez pas de vous inscrire et de prendre vos places pour la soirée ici : <http://...>

- Amsterdam Diving Cup le 5 et 6 juillet. Plus d'informations ici : <http://www...> Ne tardez pas à m'informer si vous n'êtes pas inscrits et que vous souhaitez y participer car les inscriptions seront bientôt closes.

- Championnats de France des maîtres du vendredi 4 au dimanche 6 juillet à Nogent-sur-Marne. Plus d'informations dès qu'elle sera disponible.

Je vous encourage vivement à participer à ces compétitions et à le signaler sur les pages respectives (...) Sportivement.

**10/05/2014**

**Mail Moi à Sergueï :** Serioja, si tu avais assuré notre entrainement ce matin, tu m'aurais vu réussir à peu près mes groupés arrière. Je crois que, enfin, je suis décoincé sur ce plongeon. J'essaie en effet mentalement de ne pas être contraint par un projet, ni embêté par rien, précisément pour devenir confiant en moi. Mais je t'écris pour te proposer de regarder un film sur YouTube, qui te fera passer une excellente soirée. C'est un film de 1986, à l'époque où nous étions ados. J'ai vu ce film à l'époque, mais sans le comprendre. Pourtant le titre du film est toujours resté dans ma mémoire. Jeudi soir j'ai eu l'idée de le chercher sur YouTube, et je l'ai revu. Alors là j'ai tout compris. Il s'agit de « *YoungBlood* ». C'est l'histoire d'un jeune homme qui s'investit à fond dans son sport, le hockey sur glace. Il le fait parce qu'il n'a pas le choix, et qu'il ne veut pas travailler à la ferme toute sa vie. Ça se passe au Canada. C'est une présentation très réaliste, drôle, et pas mal érotique, ça va te plaire. Moi, ce que je trouve très réconfortant et qui m'a fait du bien, c'est la santé mentale du jeune sportif, et la façon dont les coïncidences d'évènements lui sont épanouissantes. Le film le présente, ce jeune qui est beau (peut-être un peu trop pour ce rôle, mais comme ça on s'en souvient), dans un horizon d'évènements borné et plein de contraintes. Pourtant, dans son esprit à lui, il est heureux de vivre, de ses découvertes, malgré l'adversité qu'il rencontre et ses incertitudes. Je pense que le film montre qu'un état mental s'épanouit à l'intérieur d'une bulle d'évènements contraignants. C'est comme ça que je l'interprète. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que c'est trop idéaliste ? Même si ce n'est qu'un film, que je regarde très peu les films et leurs imaginaires mensongers et destructeurs, c'est un film qui m'a fait du bien car je l'ai compris et surtout choisit, depuis mon passé. Tu m'as dit une fois, au bord du bassin, pendant les évènements d'Ukraine, qu'il fallait du malheur pour que les esprits redeviennent raisonnables et retrouve la vérité des choses. Ça me fait penser que le bonheur peut se trouver dans de telles bulles protectrices. Mais dans la réalité, je ne sais pas alors où je suis, moi, puisqu'il faut être sorti de ces bulles pour en parler... À l'extérieur des bulles, pour ne pas devenir fou tellement les dimensions de l'espace sont absorbantes, le choix des possibles infini et écrasant, le mieux est de se voir dans des existences propres et saines, des états mentaux bien épanouis, dans des horizons d'évènements contraignants

très précis. Et c'est pour ça que demain je vais aller plonger à Montreuil, dans ma bulle, parce que je n'ai pas le choix. Ou alors un autre le fera à ma place jusqu'à ce que soit connue si c'est réellement la même chose qui se contemple. PS : Dis-moi ce que tu penses du film, à moins que tu le connaisses déjà...

**SMS Didier à liste de diffusion** : « Demain en pleine forme pour un bon entraînement 10 h 30 »

**11/05/2014**

- Je veux sauter du haut des murs...
- Pourquoi ? Tu vas te faire mal et tu ne pourras plus plonger.

C'était hier matin. C'est le souvenir de quelques mots d'une longue discussion avec Christian, notre entraîneur américain, que j'ai ensuite reconduit jusqu'à Paris en voiture. Nous avons réussi à nous dire ce que nous sommes. En ce moment la tentation de me renier, d'abandonner ma promesse par un acte, est très forte pour moi. Je suis dans le brouillard et retomberait presque en dépression. Je dois servir à ouvrir la porte, c'est délicieux dans la pièce d'à côté.

- Je suis indifférent avec tous ceux qui n'ont pas besoin de moi.
- C'est peut-être eux qui ont le plus besoin de toi
- Non, car ils ne me voient pas. J'abandonne cette laideur de corps mêlé à l'esprit
- Précise à quoi tu penses quand tu parles de cette laideur. Donne des exemples.
- Non. Je ne veux pas nommer des personnes. Mais qui que ce soit qui a besoin de moi avec un désir sincère, je lui ouvre mes bras.

(...)

- Tu vas venir samedi prochain ?
- Oui.

Nous avons commencé à nous parler en quittant le bassin. Mais pourtant, c'est moi qui suis allé le prendre à l'arrêt de bus. J'ai l'impression que c'est moi, qui ai créé la discussion, proposé les actes. Est-ce que ça veut dire que c'est moi, en réalité, le suppliant qui vient à l'autre avec un désir sincère ? À bien y réfléchir, tout ce que j'ai construit de relations affectives ne me fut jamais offert, dans ma vie. Si j'avais attendu que l'amour vienne à moi, par exemple, il ne serait jamais venu de nulle part. Ainsi j'ai eu peu d'amour, croyant que je devais être aimé pour ce que je suis. Mais ce que je suis n'est rien si je ne construis pas le désir de ce que je suis dans les autres. Et pour ça il faut insister sur la matière, sur le choix des corps libéré de l'idéation désincorporée. C'est

comme avec Brian, c'est moi qui ai insisté pour être présent, même quand je rencontrais de sa part déception et absence. J'ai osé le choisir, (le discriminer) pour l'intégralité de sa matière, esprit et corps indissolublement liés. Lui, il observait ce que je mettais en lui, et moi ce qu'il mettait en moi. Et la confiance subsista. Hier matin, Didier s'est cogné les talons sur la plateforme en faisant un plongeon saut périlleux retourné. J'en parle pour montrer la douleur qui vient toute seule. Apparemment, ça l'embête beaucoup aussi, les bonnets de bain obligatoires à Nogent. Hier soir, j'ai commencé à écrire un autre livre. Il est sorti de rien assez rapidement, ou plutôt de la vision du « *Petit Prince* » de Saint-Exupéry, comme cadre narratif de départ. Ce texte s'appellera peut-être le « *Semeur de mondes* », ou bien je le mettrai en première partie de « *L'Espace intérieur* », car il dit tout ce que celui-ci contient spirituellement. Il pourrait s'y articuler d'une merveilleuse façon que je conçois déjà et que je ne peux pas oublier. Tout ce que ce texte montrera stimulera l'imagination et on sait la crainte que j'en ai. Mais tout ce qu'il dira se fera comprendre plaisamment, moins techniquement que dans le présent texte. Je sais que l'imagination est une mauvaise chose, mais est-ce de l'imagination ? Je sens les phrases se dérouler sur un mode très libre, pourtant elles sont étroitement tenues dans un cadre conceptuel, comme sous une dictée. Ce n'est donc pas de l'imagination, c'est plutôt de la voyance, ou autre chose. Maintenant il est 10 h 54. J'emmène ma femme et mes enfants à la piscine de Montreuil, je suis content qu'ils veuillent venir avec moi.

... C'est passé. Il est 19h08, ça fait un bout de temps que nous sommes revenus. Au nombre des bonnes choses de la journée, il y a une bonne conversation au téléphone avec mon Sergueï. Il avait essayé de me joindre vers midi, mais n'avait pas laissé de message. Alors moi je l'ai rappelé, le cœur léger, car pourquoi ne lui parlerais-je pas tout simplement, tout proprement, tout légèrement, puisque c'est si bon de pouvoir être ainsi ? Et son mental délicieux m'a répondu sur le même ton.

- C'est Guillaume... Tu as essayé de m'appeler...
- Ah, mon Guigui. On est à Poigny en ce moment, on passe à table !
- Et moi je sors de la piscine de Montreuil, je mange dans la voiture avec Ania et les enfants
- OK... je n'ai pas pu répondre à ton mail, parce que tu écris trop bien
- Oh, arrête... est-ce que tu veux passer à la maison en fin de journée ?
- Mmh... peut-être pas, on a beaucoup de choses à faire... Il y a l'école pour les enfants, demain...
- ... Tu sais, j'ai lancé le un et demi retourné à dix mètres, et j'ai fait un groupé renversé - Christian me dit que je les réussis pas trop mal maintenant - à huit mètres...

- D'accord...
- Alors ? Tu vas voir le film dont je t'ai parlé ?
- Ah oui, ça a éveillé ma curiosité, je vais le regarder...

À vrai dire, ce qui m'a décidé à lancer le un et demi retourné à dix mètres, c'est que je devais me montrer aussi confiant que Pascal, qui venait de plonger juste avant, et qui a fait un carpé avant à dix mètres alors qu'il n'en a pas trop l'habitude. Pascal est un plongeur de notre club assez merveilleux, il est plus âgé que moi de dix ans environ, et il fait de belles choses, surtout à la planche. Ça me fait penser que je pourrai plonger encore longtemps, si je ne meurs pas trop tôt. C'est-à-dire si l'arrêt de cette tension mentale, cette sublime et délicieuse et difficile création de beauté, ne vient pas trop tôt. Mais que la mort vienne ensuite comme un repos après que je sois devenu, alors j'y plongerai avec joie.

**14/05/2014**

Entraînement à Châtillon. Je ne suis même plus comme un poisson se tordant sous la morsure du soleil, je suis fatigué de mon être et de tous mes empêchements. Le texte commencé le 11/05 ne sera pas le début d'autre chose, il introduira ce singulier septième monde qui n'en finit pas. Pourquoi le chiffre sept ? Par imitation de la symbolique védique. Rien d'autre à justifier.

**Mail Moi à Alexandre** : Bonjour Alexandre. Est-ce qu'il y a entraînement vendredi ?

**Mail Alexandre à Moi** : Bonjour Guillaume. Juste de retour de compétitions qui se sont pas trop mal passées. Nous serons en récupération vendredi. Après l'effort le repos !

**Mail Moi à Alexandre** : Oui, je viens de consulter le site VGA. Antoine s'est blessé ? Le pauvre, il doit être très déçu. Il s'est blessé à l'entraînement ? Dommage que Benjamin ne soit pas allé en finale à San Juan alors qu'il était en finale à Gatineau, mais c'est sûr qu'il a de l'avenir. Donc, pas d'entraînement ce vendredi OK, mais le vendredi de la semaine d'après ?

**Mail Moi à Brian** : Mon bribri chéri, ce sera ton anniversaire le 27/05. Qu'est-ce qu'il te ferait plaisir comme cadeau ?

16/05/2014

L'univers est toutes les existences  
Et une existence a le rêve de l'univers  
Ton agir vivant est l'imitation impossible  
De l'univers qui agit dans toutes les existences

D'ici commencent tes pas vers les lendemains  
Tes absences et tes présences  
Tes œuvres  
Ta fin

Alors laisse à ces existences qui ne sont pas toi  
Quelque chose que tu ne possèdes pas  
Sois comme l'univers qui se rêve  
Ne le limite jamais

Hier, magnifique entraînement à Aulnay. Ce sont des plongeurs simples, très en dessous techniquement de ce que j'observe avec ceux de l'INSEP, mais ce sont les miens, et je les réussis de mieux en mieux. Je sentais affleurer un mental libérateur, après le trouble et la dépression d'une de ces journées quand même vécue. J'ai exprimé cette joie de la forme mentale qui se voit exister par mes gestes sportifs. Je me voyais en train de pouvoir rassembler ce genre de pensée en même temps que je faisais l'acte de plonger. Ainsi plutôt libéré, je me rappelais sans me le dire que ces gestes étaient inséparables du contexte, et qu'ils étaient possibles malgré cette pesanteur mentale hasardeuse qui est la mienne dans la durée longue de ma vie. Je sais que je suis observé par mes camarades. Je suis étrange, sans doute. Plus je deviens étrange, plus je me sens porté vers eux. Est-ce un effet de cette indifférence que je vantais à Christian (qui m'a demandé la dernière fois si je n'étais pas un peu autiste) ? Je m'aperçois que beaucoup viennent vers moi et je ne peux pas être absent pour eux. Il y a Didier, qui est tout près de moi sur la dalle, et qui se prépare à faire un et demi retourné. Ce n'est rien du tout pour lui, mais la dernière fois il s'est heurté méchamment les talons. Je mordille ma serviette de bain, accoudé à la balustrade, le regardant du coin de l'œil. J'ai peur pour lui, peur qu'il se prenne encore la dalle, parce qu'il ne peut qu'essayer de trop bien faire. Je laisse tomber la serviette de ma bouche, en imaginant qu'il se cogne le front. Je rattrape ma serviette aussitôt, il va lancer. Je le regarde et je vois sa concentration. Pourvu qu'il se déséquilibre suffisamment en arrière avant la détente. Je ne peux rien dire, il est un de mes maîtres. Alors il est seul...

je le vois se déséquilibrer légèrement, il donne l'impulsion, et il fait un beau geste. Ce plongeur, comme tout plongeur, n'a rien d'inquiétant, sauf si on ne sait pas comment faire ou que l'on ne se concentre pas sur l'humilité nécessaire du rapport à l'existence. Il y a Patrick, avec lequel je ne parle pas souvent. Il retient tous ses sentiments, très émotif, et moi si distant. C'est comme ça, mais ça ne peut pas être forcément toujours immuable, l'emprise des états mentaux. Je le vois enfin qui lance quatre ou cinq carpés renversés depuis la dalle, plus ou moins réussis. Je le vois surmonter son imagination, son imagination débordante de tout ce qui le possède, qui trop souvent amplifie sa peur pour l'empêcher d'agir. Et pourtant Patrick est techniquement et musculairement doué, il sait que l'homme ne peut agir que raisonnablement, mais l'aiguillon de la douleur ne le pousse pas en avant.

Il y a Medhi qui monte sur la dalle, qui fait timidement un groupé avant beaucoup trop en avant, et un carpé retourné vraiment pas mal. Il peine sur le carpé renversé à la planche, je le vois l'essayer plusieurs fois. Pourquoi ne s'entraîne-t-il pas davantage ? Il y a Stéphane, je le connais bien, nous nous parlons, mais j'oublie parfois son prénom. Il veut faire un groupé arrière à la planche, mais ce soir-là il est bloqué. Alors il me dit : « à toi, Guillaume », d'une pensée lasse et réfléchie. Et moi je crie à Sergueï et à ceux autour de moi, pour mon dernier saut au tremplin : « *double et demi retourné !* ». C'est exagéré, c'est prétentieux, mais me mettre en scène spectaculairement me motive. C'est le dernier saut de la séance que je me réservais pour risquer un échec. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas trop peur. Peut-être parce que je sais ce qui m'attend de toute façon. Serioja prend le tapis de mousse en riant pour se protéger des éclaboussures d'eau. J'y vais, mais je ne réussis qu'un double simple, entrant à l'eau par les pieds, et de travers encore. Tant pis, je ris tout en voyant du coin de l'œil Didier de l'autre côté du bassin, qui se tient la tête à deux mains, comme devant une catastrophe.

Il y a donc tous ceux-là, comme Igor, comme Yohan, et tous ceux-là dont je voudrais parler, qui apprennent le plongeur, qui en fait apprennent à se connaître par cet art. Et en chacun d'eux, je me connais et je me reconnais. Je les vois obligés de composer avec une règle inflexible, celle-là même qui fait qu'ils ratent ou réussissent leurs tentatives, que je ne cesse pas de m'expliquer depuis mon intérieur mental, et que ce soir-là j'ai vu s'appliquer à l'extérieur, dans d'autres. En chacun d'eux, même si c'est sous une forme plus involuée, ou plus évoluée, c'est la même forme que moi qui se découvre. En chacun d'eux est plus ou moins présent le travail de la conscience dont la trace est pour moi ce livre, en chacun d'eux toute mon histoire peut émerger de leurs mentaux. Mais ma simple trace verbale pèse toujours moins que le silence et la présence d'une plus haute conscience. Cette dernière agit avec l'événement

et n'est pas dépendante de toutes traces mentalisées. Ainsi est le non-dit qui regarde avec ravissement ou horreur le dit. J'ai en effet toujours trop écrit plutôt qu'agir, aussi ce sport m'a-t-il sauvé, comme dans d'autres mondes que celui-ci. Je l'ai exprimé par mes paroles, dans les vestiaires, avec Igor. Ces paroles que ceux qui s'approchent me font prononcer, ce sont les meilleures si elles ne sont pas des tentatives de recréer des contextes mentaux absents, et alors je les entends sonner juste. C'est le supramental qui dispose les contextes d'évènements. Il y a Marc, plongeur expérimenté ami de Didier, celui qui a l'épaule abîmée, et qui dit dans les vestiaires : « *dire qu'avant je lançai des doubles avec vrille à dix mètres... maintenant j'en serai bien incapable* ». Je range mon sac de sport sur le banc des vestiaires, respectueusement, car je sens ce qu'il ressent. Et mon Sergueï qui a des soucis d'argent en ce moment, parce qu'il doit financer pour son logement une somme disproportionnée pour des travaux de copropriété. Et il n'a pas dormi la nuit de l'assemblée syndicale, et il s'est remis à fumer, m'a-t-il dit, et il ne sait pas comment il va faire...

Mais il me disait tout ça sans se plaindre, sans quitter un instant ce désir de beauté qui est sien, qui mêle le corps et l'esprit tout légèrement, qu'il ne peut pas renier, surtout quand il voit le même effort dans le reflet de mes yeux... Il me ressemble. Nous avons besoin de quelqu'un qui nous ressemble dans ce que nous sommes de meilleur. D'ailleurs il a prêté son argent, cet argent qui lui fait défaut maintenant et qu'il regrette d'avoir donné à quelqu'un qui le rembourse mal. Et j'ai fait la même chose, j'ai vidé imprudemment il y a quatre mois les économies de mes enfants parce qu'un copain en avait besoin pour compléter de quoi s'acheter ce qu'il avait déjà commencé à payer... une jolie voiture. Les voilà, ces bulles d'évènements contraignants, pour des existences saines. Déjà par le souci du bonheur de mon ami, je me détache de ma douleur et je sors de mon isolement. Je l'aiderai comme je pourrai, je ne sais pas comment, mais je serai là. Tout sera surmonté, car ce n'est qu'un jeu pour nous découvrir.

**Mail Moi à Jean-Pierre** : En PJ un court poème.

*(Celui du 16/05)*

**Mail Moi à Ivan** : Bonjour Ivan. Je m'inscris à la compétition de Saint-Maur.

**17/05/2014**

« *T'y crois pas, tu carpes pas, et en plus tu montres que t'as peur* ». Ce sont les paroles que Didier m'adresse, ce matin à Aulnay. Je suis au tremplin à un

mètre, j'ai sept plongeurs à faire, c'est une petite compétition interne au club, que notre entraîneur Christian a décidé pour nous. Dès l'arrivée, j'ai sauté un peu depuis la dalle, puis je suis allé me chauffer au tremplin à trois mètres, me disant que ça suffirait pour passer à un mètre, et aussi parce que je pouvais lancer davantage de plongeurs, la majorité de ceux du club faisant la queue pour l'échauffement à un mètre. Seulement voilà, jeudi dernier, sur les conseils de Sergueï, j'ai modifié ma technique d'appel au tremplin, de façon à ce qu'elle soit plus efficace que celle que j'utilisais jusque-là. Et je n'ai pas tardé à constater que je ne possédais pas suffisamment cette technique pour une compétition, je le voyais bien au manque de légèreté dans l'exécution de mes plongeurs. Mais je ne me le suis pas dit, pas avec les mots que vous lisez. Je me suis dit, avec des mots, que ça se passerait bien pour cette compétition si je lançais davantage de plongeurs en échauffement. Seulement voilà encore, la règle de l'art est inflexible. Le temps qui n'est pas disponible pour assurer la technique ne peut pas se combler avec de la volonté. Cette volonté ne retrouve plus ses outils corporels. Je me suis retrouvé sur la planche en position d'être noté par Christian et Didier, avec la perte de mes repères habituels. Je commençais à marcher sur la planche depuis trop loin, pour le trop petit bond que je faisais. Il n'était pas question non plus que je revienne à l'ancienne méthode, car je veux progresser en bien. De toute façon c'était trop tard. Alors le stress de la mise en compétition a accentué les défauts, qui étaient présents, précisément car l'on doit dans ce moment chercher à éviter les défauts, ne pas en faire l'expérience. J'ai ressenti une lourdeur mentale, de l'inquiétude. De plus, mes plongeurs étant réglés pour le trois mètres, je n'ai pas pu trouver la concentration dans mon état de stress pour les régler à nouveau sur le un mètre. Alors j'ouvrais trop tard à l'entrée à l'eau, mes notes ont été médiocres, et je n'ai même pas pu réussir le double avant que je fais normalement à Châtillon, pour finir.

Parmi mes camarades, certains devaient éprouver une sorte de joie devant ma faiblesse. Ainsi sont les hommes, ils s'estiment par le mépris, mais c'est pour être ensemble. Il faut être meilleur qu'eux pour les empêcher de vous mépriser et de s'estimer pour si peu de chose que ces joies d'animaux féroces. Ainsi seulement, par l'art incorporé, nous pouvons devenir différents les uns des autres. J'ai vu Stéphane qui n'arrivait pas à lancer certains de ses plongeurs à trois mètres. On lui met donc zéro dans ce cas. Quel est son moral, à ce garçon ? Quelle est sa vie, quels sont ses efforts ? Il faudra que je l'aide, s'il en a le désir, mais est-ce que je lui ai montré jusqu'à présent que j'étais disponible, ou bien que je lui fais peur ? Tant pis pour ma prestation médiocre, me transformer mentalement est le véritable enjeu. J'ai trois compétitions à venir devant moi, il y en aura peut-être une où la technique acquise pourra

s'exprimer pleinement et justifier le mental. Car je plonge désormais aussi bien en haut vol qu'au tremplin, et je peux présenter suffisamment de figures différentes sans les rater, pour participer à différent type de compétition. Maintenant, il va falloir faire monter les notes, donc s'entraîner davantage dans le souci de bien faire, et participer à de nombreuses compétitions pour apprendre à se connaître dans ces conditions étranges de l'agir. J'ai bien senti que la compétition décuple l'égoïsme présent en moi, quand je veux gagner alors que je ne le peux pas, et que j'ignore tout le reste du monde. Je ne veux pas même me voir vainqueur dans ces conditions, c'est contraire à ma conscience. Et pourtant... j'ai acheté un ticket de jeu à gratter, un Bingo, avec possibilité de gagner exactement la somme qu'il faudrait à Sergueï. Je l'ai mis dans une enveloppe, et je la lui ai postée ce matin. Ma démarche mentale est ici contraire à ce que j'apprends à connaître par le sport de la façon dont fonctionne la réalité : je veux que ce ticket soit gagnant. Il y a peut-être des différences dans les conditions naturelles qui rendraient un tel phénomène possible, sans l'imputer au hasard ou au miracle. Je connais la conjecture de la physique quantique quant à l'influence de l'observateur sur le résultat d'une expérience. Et c'est une expérience faite avec Serioja.

C'est d'abord que son mental est autant concerné que le mien, ce ne sera pas une expérience solitaire, quand il va découvrir ce que contient le ticket. C'est ensuite qu'il est comme moi un être sensible, non par les sens, mais par quelque chose de supramental qui peut lui fait connaître l'objet avec lequel il entre en contact. Une telle considération est toujours du ressort du mental, même si elle évoque quelque chose d'étranger. C'est pourquoi sa vérité ou sa fausseté mérite qu'elle fasse partie de l'expérience en cours. En tout cas elle est l'objet de mes spéculations, qui prennent aussi leur place dans l'expérience. C'est ensuite que la réalité qui est présente dans le ticket, qui est en ce moment dans une boîte à lettres, a été fixée par un ordinateur jouant avec les grands nombres, donc un processus très subtil, et aucun mental humain ne sait actuellement si ce ticket est gagnant. Si la réalité est déjà fixée en ce moment, elle est la conséquence d'un processus électronique où les phénomènes d'indétermination d'états sont prouvés scientifiquement. C'est très différent que de faire de la magie avec mon sac de sport, en souhaitant par exemple que son contenu soit différent, ou bien de réussir un plongeon sans expérience, ou de souhaiter qu'il y ait de la vie au centre de la Terre, simplement parce que personne n'est allé y voir.

Pourquoi ça pourrait être différent ? Car dans ces derniers cas le fixateur de la réalité se distinguerait bien par le mental (sac de sport fait d'objets ayant tous été observés). Mais dans le cas du ticket de jeu, le fixateur de la réalité est presque absent. Il est absent soit par l'infiniment petit, l'infiniment grand, ou

l'infiniment varié (ticket de jeu). Tous ces objets mentaux peuvent laisser la réalité en suspens, car on ne sait pas ce qu'ils sont. Ce sont des infinis. Bien entendu, je ne fais que des spéculations (infiniment variés), je ne prétends dire aucune vérité scientifique. Juste après avoir acheté le ticket, j'ai trouvé par terre, dans une galerie commerciale, un billet de banque de 50 €. J'ai une petite chance de pouvoir retrouver le propriétaire, mais ce ne sera possible que mardi prochain. Il y a quatre ans, j'ai trouvé une grosse chaîne en or massif dans le sable d'une plage d'Italie. Heureusement j'ai réussi à retrouver son exact propriétaire pour la lui rendre. Ce sont de beaux souvenirs, il n'y avait pas soumission à une morale, mais sens de l'esthétique par le bien constaté chez ce jeune à qui je la passais au cou. Si ça avait eu du sens que je la garde, je l'aurais gardé. Mais dans ce cas précis, il n'y avait pas pour moi de sens supérieur à celui de la rendre. Il y a bien longtemps, j'ai annoncé un coup gagnant aux dés, à un jeu de Jacquet, et ce fut ce qui arriva et j'étais certain qu'il serait gagnant, ce coup, parce que j'étais perdu dans le regard de mon petit cousin que j'aimais purement et sincèrement à l'époque. *Mata* ! Et ce fut Mata. La seule chose dont je sois sûr, c'est que je saurai très prochainement le résultat de l'expérience, et que je l'écrirai dans ce livre. Mais je sens au fond de moi qu'il est très possible et peut-être même souhaitable pour la raison humaine que ce qui va se passer soit autre chose qu'un ticket gagnant ou perdant.

– Tu veux que je te ramène sur Paris en voiture ?

– Non, je vais prendre le bus, je dois faire des achats à côté...

(...)

– J'ai bien regardé à ton sujet sur internet, sur ton frère et toi, ce que vous racontez. Est-ce vrai qu'il a sauté de la fenêtre du troisième étage en dormant, et qu'il n'est pas mort ?

– Oui, c'est vrai, mais il s'est cassé les jambes et écrasé le nez, et s'il était tombé un peu différemment il se serait tué.

– Dans son sommeil ? Mais on a le corps relâché dans le sommeil...

– C'était un excellent plongeur lui aussi. C'est à cause du bang supersonique d'un avion de chasse qui volait trop bas. Il était somnambule, il a fait un salto par la fenêtre...

– Étonnant... mais j'aime mieux ça. J'avais peur qu'il se moque de nous, qu'il nous raconte un simple rêve qui finit bien. Ça aurait été affreux, ça, de nous mentir comme ça...

– Non, c'est la réalité. Tu sais, j'ai repensé à ce que tu m'as dit de tes envies de sauter de trois mètres sur du béton. Moi aussi j'ai éprouvé ça, l'envie de faire un salto par exemple... Je crois que nous les plongeurs, on est attiré par le vide...

– Il faut laisser aux autres existences ce que l'on ne possède pas.

(...)

- S'empêcher d'agir ici pour réussir là...
- Ça, c'est vrai. Mais il ne faut pas trop se limiter.
- Mais l'homme ne peut pas agir sans raison.
- Oui, sinon il se blesse
- Pire, il est fou, il ne peut rien faire, tombe malade et meurt.

(...)

– Tu sais la plupart des gens ne se pose pas les questions que tu te poses. Ils se disent que le monde est comme il est, et ils suivent les règles...

- C'est une douleur sacrée, j'ai appris à l'accepter en moi.
- Pourquoi tu dis « *une douleur* » ?

(...)

Et la conversation se poursuit assez longuement avec Christian, ce matin, sur le parvis de la piscine, quand nous n'étions plus que nous deux. Puis il me fit la bise et s'en alla, me conseillant de me concentrer sur les épreuves à venir à trois mètres et en haut vol. Il ne faudrait pas qu'il se mette à vouloir m'aimer, je risquerai de jouer sans m'en rendre compte avec une sensibilité empathique qu'il a et dont je suis moins usager que lui (je ne sais pas prendre du plaisir). Je pense qu'il le sait, parce qu'il en a trop vu et trop fait dans sa vie en matière d'homme.

**18/05/2014**

Ce matin à la piscine de Nogent-sur-Marne j'ai fait l'expérimentation attendue du bonnet de bain pour le plongeon. Ça ne m'a pas posé de problème. J'en ai choisi un en toile, tout léger. Parfois il s'arrache, mais le plus souvent je le conserve, signe que l'entrée à l'eau est correcte. Dans ces cas-là, depuis le dix mètres, il me descend sur la figure en entrant dans l'eau, si bien que ma tête est tout enveloppée avec le bonnet distendu, et que c'est drôle. Je me fais l'effet d'une... avec un préservatif dessus. Je suis conscient que, désormais je produis un petit spectacle en plongeant de cette hauteur. J'étais venu avec ma femme et mes enfants, qui ont passé un bon moment de nage et de soleil. Mon tonus nerveux n'était pas très élevé, pour être à l'aise à dix mètres comme je le suis à cinq mètres, et j'étais techniquement moins bon qu'à Montreuil. Je n'ai pas lancé le renversé à huit mètres, mais j'ai fait le reste et ce n'est pas perdu. Je pense aussi avoir défini mes repères au tremplin avec la nouvelle technique d'appel. Maintenant il faudra lancer des centaines de sauts pour libérer le geste. Je pense avoir assez de temps pour être prêt pour les compétitions. J'ai essayé un double et demi à trois mètres, que j'ai presque réussis en faisant quand même un plat sur la figure. J'ai recommencé à tort ou

à raison la tentative juste après, mais mon corps a fait n'importe quoi et j'ai fait un magnifique plat sur le dos. J'étais très fier ! L'occasion aussi d'en plaisanter avec le maître-nageur, de lui dire que mon corps n'est pas prêt pour ce plongeon, et d'autres choses raisonnables. J'étais bien content de supporter si facilement ce plat, et surtout d'avoir presque réussi le premier. Christian m'a dit qu'il fallait d'abord maîtriser le double à un mètre, et faire le double et demi à trois mètres, mais pas tenter le double simple à trois mètres. J'ai ensuite fait des plongeurs que je connaissais.

... Tout à l'heure j'ai mis dans mon camion un tas de choses qui encombraient le sous-sol de la maison de mes parents, à destination de la déchetterie. Des objets indifférents, mais aussi des objets oubliés de mes enfants. Et puis ce grand carton plein de mes livres de collège, de lycée et d'université, tous ces livres de mathématiques, de physiques, marqués de mon nom, il y a si longtemps. Et ce grand classeur plein de mes notes de cours, ultime rescapé d'une époque que je ne peux pas regarder en face sans avoir envie de pleurer, de pleurer tellement de larmes que j'en remplirai une fosse à plongeon. J'ai feuilleté ces livres, où mon mental n'est jamais entré, et où ma vie a séché sur place pendant des dizaines d'années, alors que je m'obstinais à faire fonctionner mon esprit dans des moules conceptuels tout formés, parce que je n'avais idée de rien d'autre que du travail triste et pénible pour une finalité inexplicable. C'était l'absence de création, ces années d'études, sur des œuvres qui ont pourtant été créées par d'autres dans la joie. Quelle tristesse en pensant à ce sage étudiant travailleur, si confiant et tellement privé de joie... il était dans le même paysage géographique qu'actuellement, mais j'y pense comme à un autre monde dont je n'arrive que très difficilement à me souvenir. Lui-même était inconscient de tout ce dont je suis conscient, et je sais que ce phénomène est présent pour d'autre moi-même, dans le temps présent où j'écris, comme dans le passé ou le futur. Je ne suis pas un iconoclaste, ni un destructeur du savoir. Mais ces livres iront à la déchetterie, car ils me rendent tout triste. Souvent la culture s'est perdue ainsi quand les états mentaux se sont trouvés dans l'impossibilité de se transformer par son enseignement. Si ces livres étaient menacés de disparaître, je les conserverai. Mais l'important est qu'ils soient compris et surtout créables à nouveau, et même en mieux. L'avenir s'annonce bien meilleur avec l'ouverture de la conscience par les arts incorporés. Mon fils est doué en mathématiques, si il aime ça il y aura toujours assez de livres pour lui dans une civilisation qui aura compris que les arts dans l'humain sont indispensables à sa conservation.

19/05/2014

Ces livres précéderont d'une poignée d'années la mise en poussière de ce corps qui est le mien, plein de murs qu'il n'aura pas pu comprendre en en tombant, plein de mentalisation du monde comme un espoir dans la patience. Je regarde ma bibliothèque, pleine de livres où je suis entré, et que je conserve. Je regarde ma maison, mon corps, ma femme, mes enfants, que je conserve. Mais tout cela retournera à l'informe. Ainsi en a-t-il toujours été, pour la renaissance des corps et des idées, la renaissance des formes. Ce qui est présent a toujours existé. Alors que répondre à la question de mon fils ?

- Papa, tu peux les garder pour que je m'exerce ?
- Chéri, tu en auras d'autres.

Et je regarde encore cette pendule qui marque le temps et que je n'ai jamais été capable de voir fonctionner une journée, incapable de mentaliser clairement que le soir sera déjà-là au bout de quelques chiffres d'inquiétudes, de temps à combler. Sans parler des lendemains hypothétiques, totalement mentalisés en une poignée de représentations imaginaires. Il me semble que ma sensation d'existence est la promesse faite à la jeunesse des corps à l'aube des mondes. Qu'est-ce que je dois faire pour que mon être incapable puisse encore se réfugier dans l'action, et s'illusionner sur sa non-fin prochaine ? Chaque matin je m'efforce de boire mon jus d'orange, de manger des bonnes choses et d'éviter les mauvaises. Mon épouse a le souci de nous faire manger diététiquement. Alors, il est une question parmi tant d'autres que je ne résoudrai peut-être jamais, celle de savoir si je dois doper mon corps par des aliments tonifiants ou pas. Si je suis fatigué, je me repose d'abord. Je peux prendre ensuite un comprimé de vitamine C, ou manger exceptionnellement un steak tartare... pour le travail de la vie de tous les jours, je peux prendre comme ça soin de mon corps de bien des façons. Mais c'est pour accomplir des gestes que je sais faire de toute façon, j'en suis certain. Par contre, pour tout effort que je ne suis pas sûr de savoir-faire, j'ai des remords à aider anormalement mon corps. J'ai l'impression de tricher si je me dope, alors je voudrai me contenter de mon alimentation normale, qui en toute logique peut quand même être considérée comme dopante, si elle est meilleure qu'une autre. En réalité je bois plus de café et de jus d'orange que d'habitude, ce genre de chose, et je refuse d'avalier des produits inhabituels. Voilà ma tricherie et ma non-tricherie qui se résume dans l'incapacité de comprendre ce qui est bon pour moi, ce que je dois faire et pourquoi, car le « *comment* », l'instant vécu, est trop absent.

Je pense qu'au fond, je voudrai n'obtenir du progrès qu'à partir de moi-même, ce qui semble tout à fait antinaturel. Mais obtenir du progrès à partir

de ce qui n'est pas moi est tout aussi incompréhensible. Le résultat est un comportement inconscient où l'on s'accommode de ce qui s'est passé, tricherie ou pas, bien ou mal, que parce qu'on peut l'oublier. Alors le temps se déploie vers la fin des mondes, et je regarde vers l'avenir comme toujours, pour en obtenir des succès comme si j'étais éternellement jeune, alors que s'annonce la fin de mon corps comme un repos. Mais je devine la permanence des formes, déjà présente chaque fois que je suis conscient, sans m'entraver par ce que je ne peux pas comprendre.

**Mail Jean-Pierre à Moi :** Merci Guillaume. J'apprécie particulièrement les deux derniers vers.

**SMS Sergueï à Moi :** « Tu m'as fait rire, Guillaume... Paraît-il, c'est dans des moments de crise que la française des jeux enregistre le plus grand chiffre d'affaire? Avec deux amis, nous nous sommes mis d'accord pour jouer gros pendant 5-6 mois à euromillion... Pour l'instant ça n'a rien donné, nous sommes plutôt perdant mais... l'espoir fait vivre! Nous croyons... 1000 mercis, mon Guigui. Je te donnerai des nouvelles. Poka »

*(Il a reçu par la poste le ticket de jeu)*

**21/05/2014**

Deux ou trois mots pour me faire l'illusion... je mentalise ce qui m'assassine, car mes vêtements mentaux sont visibles à mes pieds. Il n'y a pas de confort mental possible. Pourquoi avoir créé cette difficulté ? Je sens les pensées s'éteindre, je suis un corps parmi d'autres, mais moins cuirassé d'habitudes inconscientes. Je les vois aimer ou haïr leurs maîtres intérieurs, celui qui les protège sans qu'ils s'en doutent en les laissant couverts de vêtements mentaux. J'ouvre la bouche, j'avale un peu d'air pour que reste le souffle en moi et je joue la comédie. Je ne vois que mon existence dans l'enfer de mon seul reflet dans cet unique miroir, où j'ai froid et j'ai peur, où je fuis, et où je ne crois même pas à ce que je dis. Le miroir se brisera en mille éclats... « *J'aimerais, mais j'ai peur* »... cette existence ne doit plus se mentaliser ainsi, comment faire pour que l'existence ne soit ni confortable ni inconfortable ? Je ne sais pas qui je suis, quand je veux le savoir un vêtement d'ombre ou de lumière me saute depuis la terre pour me coller à la peau. Ce ne sont que des excuses pour continuer de vivre dans une conscience qui ne voit d'elle que l'ombre. Tout à l'heure je parlerai autrement après l'illusion plus parfaite de mon sport à Châtillon. Je mentalise aussi ce qui me fait vivre.

... Je viens de revenir de la piscine, avec un confort mental nouveau que je n'accepterai jamais, que je refuse d'accepter. C'est encore la chaleur de la vitalité qui a irradié dans mon corps. Je vais modifier un peu cet article, y mettre une photo, les mails ci-dessous, et faire patienter mes enfants pour jouer avec eux.

- Victor, il n'y a que les imbéciles qui sont toujours heureux.
- Alors moi je suis un imbécile, papa ?

J'ai eu une vision d'ensemble de ce que je vais mentaliser. Regardez la photo, je ne me cache pas, c'est ce septième monde et il y en a d'autres. Dans ce monde qui est le nôtre, le septième, car il ne peut pas se mentaliser autrement que dans la tromperie d'un chiffre, d'une certitude, le mental découvre pourquoi le confort lui est impossible.

- ... Non, toi tu n'as pas de défauts. J'ai voulu dire... euh... qu'être content de soi et avoir plein de défauts, c'est ça être un imbécile.
- Arrête d'écrire tes trucs débiles...
- Ne t'inquiète pas, tu me liras...
- Tes écritures et ton plongeon... c'est débile, c'est pas pour les collégiens ! Et si tu es publié à plus de mille exemplaires, t'as intérêt à enlever mes photos... nos photos !

J'ai déjà dit pourquoi je ne peux pas tout faire, au nom de la raison, mais cela ne m'a jamais convaincu, en tout cas pas épargné de me poser sans cesse le même problème de l'agir. Dans ce monde, tout n'est pas possible, précisément parce qu'il est une forme mentale indépassable. Dans ce monde, nous ne sommes pas ce que nous croyons être. Je croyais qu'un mur dont on ne tombe pas est un mur qu'on n'a pas compris. J'étais dans ce dernier monde, sans même la conscience de pouvoir en sortir. Mais la douleur de ma pensée obsessive je l'ai construite depuis l'enfance, de plus en plus forte pour ne pas mourir enfermé dans ce monde. En réalité le mur n'est qu'une forme mentale à dépasser. Ici elle me fait plongeur, dans un autre monde oiseau, dans un autre ignorant de la pesanteur. Ici elle me casse les jambes, dans un autre monde je ne bouge pas, dans un autre il n'y a même pas de parois verticales. Ainsi ce que je n'avais pas compris, c'est que tous les agir ne sont pas permis parce que ce qui se mentalise comme un choix libre, c'est la forme mentale des êtres et des choses qui s'impose. Je croyais devoir et pouvoir vaincre la peur physique et l'ignorance honteuse par un effort indistinct, mais ce fut un échec. Comment en suis-je arrivé là ?

D'abord, tout enfant, sans que j'aie besoin de me connaître, acceptant spontanément d'être déterminé par l'expérience sensitive, je me contentais de réagir à ce qui m'arrivait et je vivais dans la protection de ce qui prenait soin de mon corps. Ensuite, j'ai expérimenté ma vitalité, une forme de conscience

s'est développée avec chacun des jeux de cette énergie vitale qui laissait des représentations dans ma mémoire. Ma vitalité se servant de plus en plus de mes songes accumulés hasardeusement pour symboliser des choses comme le « *mauvais* », le « *bon* », le « *et si c'était possible ?* », le monde devint intériorisé, d'abord par jeu puis obsessionnellement. Je m'épuisais nerveusement et solitairement en conflits mentaux, que je souhaitais obstinément résoudre. Pourquoi était-ce une erreur ? Parce que les résoudre, c'est les anéantir, et les anéantir, c'est anéantir la vitalité corporelle par la tentation du meurtre symbolique (qui peut devenir réel). Mais je ne savais pas que je ne pouvais pas anéantir ce qui est en réalité mon guide, ma raison, ma conscience, et au-delà la forme mentalisée de ce monde et des autres, donc la réalité de l'univers. Or, c'est elle qui se manifeste en moi, et elle est différente de ce que je mentalise. Pour que se rêve l'univers, ma conscience, la raison, je suis en effet capable de faire tout ce que je peux, pas tout ce que je crois vouloir avec le masque de cette mentalité ou d'une autre.

Devenir conscient est douloureux, inévitablement. Ce que je croyais de l'impuissance, c'est en réalité la douleur d'une naissance, l'inconfort d'un changement. Ce que nous mentalisons, c'est une projection matérielle de formes liées à ce monde qui est terrestre. Quand nous cherchons à nous connaître, nous rencontrons inévitablement notre monde, que ce soit dans l'introspection ou l'extrospection. Ce que nous découvrons est « *ce qui se découvre* » par ce que nous sommes, quelles que soient les représentations mentales de notre volonté qui dit ce que nous croyons être. Ce qui se découvre est matérialisé dans les formes et les circonstances de ce que nous appelons la réalité, comme un grand tableau à comprendre qui nous montre son identité avec notre forme mentale. Dans ces conditions, le bon et le mauvais, le confort et l'inconfort, la mort et la vie sont tous à accepter ensemble. « *Sois comme l'univers qui se rêve, ne le limite jamais* ». L'existence, c'est tout ensemble l'ouverture, la fermeture, la présence, l'absence d'un passage. La mort, elle est aussi précise et figée qu'une illusion. La mort est dans ce monde notre absence de supramentalisation du feu qui brûle, du temps qui use, de la chute qui écrase, etc. c'est en toute conscience rester ici en ne laissant s'ouvrir aucune de nos portes mentales pour entrer dans d'autres mondes. Mais si ces portes s'ouvrent, elles permettent d'exister pleinement au travers du cosmos en se communiquant telles qu'elles sont dans chacune des mentalités agissantes qu'elles rencontrent.

**Mail Moi à Brian :** Bribri, je me suis trompé d'une semaine en t'appelant pour ton anniversaire ce matin et j'ai parlé avec ta mère car tu étais sous la douche. Mais ça fait que j'ai encore le temps de te faire un petit cadeau d'ici le 27/05.

Et cette fois-ci je ne demande pas ton avis, alors je te fais un virement de 70 €, que tu emploieras pour faire un bon repas avec ta famille. Bon anniversaire mon bribri, je t'appellerai ce jour-là.

**Mail Alexandre à Moi :** Bonjour Guillaume, j'espère que tu vas bien. Puerto Rico s'est bien passé. Ce fut une belle compétition. Nous allons rester sur L'INSEP vendredi. Nous nous concentrons en ce moment sur de la préparation physique. Je te tiens au courant pour la semaine prochaine.

**SMS de Sergueï à Moi :** « Boh... Ce sera pour une autre fois, A demain mon Guigui. »

*(Le ticket était perdant. Je perdais aussi le lendemain tous les SMS enregistrés sur la carte SIM de mon téléphone)*

**23/05/2014**

- J'peux pas gratter ?...
- Vas-y
- Comment on fait ?
- Débrouille-toi.
- Non, j' préfère que ce soit toi qui grattes...
- Vas t'en, tu me gênes... tu me gênes c'est tout...
- D'accord...

Dans quelques instants je vais gratter le ticket de bingo que je viens d'acheter, puisque ce fameux ticket que j'avais donné à mon ami était perdant. J'en ai encore mal à l'âme. Nous en avons parlé hier à Aulnay. Il avait attendu pour voir, il avait gratté lentement les cases... Je lui ai dit, sérieusement, que ça ne pouvait pas être aussi facile. Je lui ai dit, en riant, que j'allais devoir en acheter un et le gratter moi-même, pour le lui offrir. Je lui ai dit avec confiance que je pourrai lui prêter l'argent des économies de mes enfants, que celui à qui je l'ai déjà prêté finira de rembourser bientôt... Il faut bien que ça serve. Ce qui se cache dans le ticket, c'est comme un plongeon avec ou sans entraînement. C'est comme un mur avec ou sans raison. Ce qui se cache dans le ticket, c'est mon désintéressement et la façon non libre dont je viens de traiter mon fils, parce qu'il fallait si peu d'agacement pour m'empêcher d'écrire ce livre libérateur. Et me renier. C'est vrai qu'il l'est. Faire l'équation entre mes réactions psychiques et les objets de mon monde est libérateur. Savoir que tout comportement raisonnable (conscient) est aussi comportement objectif

peut paraître très banal, c'est d'instinct que les enfants le savent, mais ils ne se le représentent pas et peuvent l'oublier.

Pour se le représenter, il faut faire l'expérience de ce monde comme forme mentale, qui passe alors d'une sensation cassante, froide et menaçante à une sensation enveloppante, chaude et accueillante. C'est cette sensation qui décrit le mieux ce qui ne peut pas se dire supramentalement. Hier, j'ai vraiment beaucoup parlé avec Stéphane. Je me suis fait proche et attentif pour lui. Je suis content d'Igor, aussi, qui m'a bien entendu parler avec Sergueï et nous a compris. J'ai encore essayé tout à l'heure de rendre le billet de 50 €, mais sans succès. N'allez pas imaginer que je crie dans la rue. Tout simplement cette auto-école était fermée, c'est la seule piste que j'aie. Maintenant je vais gratter ce ticket de hasard... qui ne gagne que 6 €. De ce bain mental émergent ensuite les corps et les sentiments. Je donnerai le ticket de Bingo à Serioja demain, et nous en rirons.

**24/05/2014**

Je lui ai montré le ticket gagnant en jouant d'abord le mystérieux, puis nous avons ri, et comme je n'allais pas lui donner ces six euros pour si peu par crainte d'être vexant, j'ai commencé par donner le ticket à Jane qui était là. Mais avant qu'elle ait bien compris ce qui se passait, je le lui ai retiré des mains brusquement pour le donner au petit Anton, un des fils de Sergueï, qui était là aussi. Ce fut un bon entraînement, où j'ai commencé à réussir les plongeurs arrière tendus à la planche à trois mètres. Je revois encore Serioja et son fils de neuf ans, l'âge de ma fille, qui se fait faire un câlin sur ses genoux. Je revois Alessia qui lance des renversés à la dalle à cinq mètres, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps. Et il y a Renaud qui a réussi à passer un double et demi à trois mètres. Tout ceci est beau à voir et à ressentir comme cet épanouissement bien connu de tous dans le cœur de chacun. La beauté de cette vision est une chose trop peu partagée, malheureusement, dans l'enfermement de ce monde livré à la tyrannie des symboles, et qui produit les corps et les destins qui vont avec. Je ne souhaite rien d'autre, que m'emplir de ces délicieuses visions, qui entrent dans les mentalités capables de décider ce qui est bon pour elles, et qui sont des cadeaux pour les formes mentales des autres. Car ces résultantes mentales créent les actes, l'existence des objets. D'elles dépendent les formes des mondes. D'elles dépendent ces occurrences d'évènements qui transcrivent les états mentaux, et que l'on sépare objectivement dans une opposition matière/pensée dans les impasses de la rationalité, quand celle-ci devient un enfermement conceptuel, bon à construire des machines privées de sentiments.

Il me reste une semaine pour apprendre à les faire avec une demi-vrille, et je pourrai présenter six figures de cinq groupes différents à la compétition de Saint-Maur-des-Fossés, dimanche prochain, qui sera exclusivement du tremplin à trois mètres. J'ai donc l'intention de faire quatre entraînements d'ici là, spécialement axés sur le tremplin, le premier étant celui de demain dimanche à Châtillon. Yohan et Adrien ne me reverront pas encore à Montreuil cette fois-là... mais j'ai expliqué ces choses-là au jeune Yohan la dernière fois... Oh, j'y pense ! Pourquoi pas le tremplin à Montreuil mercredi prochain, si mon travail ne m'empêche pas ? Je sais qu'Adrien y va souvent. Je suis allé voir l'auto-école tout à l'heure, mais ils ne sont au courant de rien. Je décide donc d'arrêter mes tentatives pour rendre ce maudit billet de 50 €.

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain en pleine forme pour un bon entraînement 10 h 30 »

**26/05/2014**

**Mail Moi à Sergueï :** Priviet Serioja! Est-ce que le 14/06 ça te dirait de te joindre à nous avec tes enfants pour assister à la fête du rugby à Montfort ? Tes enfants et les miens pourront s'amuser. Très chic soirée en perspective. N. B. J'ai 2 invitations gratuites pour vous pour le diner.

**27/05/2014**

Je vais souhaiter son anniversaire à Brian. Je prends le téléphone et je l'appelle comme une chose évidente, et c'est sa mère qui répond.

- Hello !
- Hello Jacqueline !
- He's in the shower, You always call when he's in the shower
- I know, I call back in ten minutes

Mais d'abord, avant-hier, dimanche matin à Châtillon, cet homme qui enfonce bien la planche pour sauter haut, et qui me conseille de faire pareil, et d'être plus souple. Il fait ses figures très bien et sans effort, il en jouit, il me dit qu'il a appris tout seul en voyant faire les autres. Son niveau technique est très bon, je suis très étonné, et il a dix ans de plus que moi. C'est un entraînement lumineux par la vision de la roue de la planche qui se découpe clairement sur le paysage du geste à venir. Il y a très peu de hauteurs et d'incertitudes perceptibles. Les états mentaux se communiquent. Peu à peu la technique du saut d'appel entre dans l'instinct et cesse de se distinguer du reste du geste pour former un empêchement. Et ensuite passa la journée chez mon frère,

j'étais à peu près dispensé d'expérimenter mes hallucinations oppressantes. Hier soir encore je suis retourné à Châtillon. À l'eau dès 17 h, avec ce corps qui, une fois en face des choses, voulait ne pas se fatiguer et en faire le moins possible, mais qui avait rêvé de cet instant toute la journée. L'objectif était d'apprendre à faire des vrilles sur un plongeon arrière tendu. Ça commence par une tentative ratée, et le moniteur qui vient me dire qu'il y a un cours de plongée pendant quarante-cinq minutes. Et ils ne savent pas ce qu'ils racontent, et pourtant j'avais appelé pour connaître les horaires ! Et je mentalise la colère, je les vois tous avec des têtes d'imbéciles, d'incapables, de reproches vivants...

... Je viens de parler longuement avec Brian. Sa situation reste inchangée, mais je le motive pour qu'il se montre déterminé dans sa recherche de travail, et je lui donne des exemples de façon de faire pour sortir de la longue patience. Enfin, j'essaie... Autant dire que je faisais ma mauvaise tête hier à Châtillon, en me plaignant auprès des moniteurs, sorte de plainte mélangée d'autorité les écrasant dans ma vision de leurs nullités définitives. Cette vision me retombe dessus depuis l'intérieur quand je patiente sur le banc dans la piscine. Où est ma fameuse indifférence ? Et c'est comme ça que, un peu éveillé quand même, je me vois physiquement, je me sens physiquement enfermé dans la singularité d'un état mental. C'est quelque chose de clos et de totalisant qui se peuple de dégoûts haineux autant que de désirs immédiats. Mais je ne peux pas me laisser posséder ainsi. Pas avec cette lueur, ce désenclavement possible que je sens en moi. Il est plus déterminant que tous les dégoûts présents dans la foule des corps aux états mentaux clôturés, cet espoir supramental. Je feuillette en attendant les pages de mon cahier porte-vues qui décrivent les techniques de plongeurs. Je me suis donné la peine de le constituer, depuis le début de mon sport. Mentalement comme matériellement (et pour moi ces termes peuvent décrire la même chose comme ils peuvent décrire des choses contraires, s'ils sont dans le cours du jeu), il faut fournir un effort pour obtenir des résultats. Rien ne s'obtient par l'imagination sans action. Je feuillette donc ces pages pour y trouver ce que je dois faire pour apprendre à faire des vrilles, je suis tout seul avec la planche qui m'attend dans une zone d'incertitude inquiétante qui s'ouvre comme un gouffre au milieu de tous mes savoir-faire. Les systèmes représentatifs se déploient dans ce qui n'est plus dans ma tête que du mental, le mien. Je fais des pirouettes sur le sol. Je cherche à visualiser le geste, mais comment l'apprendre ?

J'ai le courage de décider que je ferai des éducatifs. Ceux-là aussi sont inédits et donc inquiétants. Ce sont des chutes arrière droites avec déplacement des bras pour initier la vrille. Maintenant il est 18 h 45 et je remonte sur la planche pour reconstituer les morceaux du puzzle. Je ne suis pas seul, il y a un jeune

garçon qui profite des leçons de Noël qui est là, et il attend de moi des conseils. Je sais que je dois l'aider et faire attention à lui, puisqu'il le demande, et que c'est une attitude mentale permettant ma propre réussite. Car qu'est-ce que le contraire ? J'ai fait l'expérience du contraire, jadis... Mes premiers éducatifs sont des réussites. Je suis heureux. J'en fais cinq ou six d'affilés, testant les positions de bras. Je m'occupe du garçon aussi, mais verbalement. Je me dis alors que je vais lancer un véritable plongeon arrière tendu avec demi-vrille, et puis qu'ensuite je vais redescendre à un mètre pour lui montrer les gestes qu'il a besoin de voir. Me voilà alors en position. Je l'ai tellement vu, la roue de la planche, que je ne me pose plus trop de questions, la question du placement du regard et de l'équilibre descendent se fondre parmi les choses instinctives, immanentes et non représentées, comme la beauté d'une heureuse nature sur un corps. Et je réussis le plongeon !

Ce n'est peut-être pas grand-chose, techniquement, mais c'est en moi maintenant et je ne serai pas ridicule dimanche prochain à Saint-Maur ! En un instant je vois l'avenir s'éclaircir. Il aura fallu simplement que j'aie le courage et la patience de faire ces éducatifs. Je jouis véritablement de la forme de mon mental possédé par la raison. Alors je vais aider le garçon. Je passe quelque temps avec lui à un mètre, puis je lui demande des chutes avant à trois mètres, mais faites correctement, car je vois qu'il peut les faire. Et puis ce que je lui ai demandé, et qu'il a réussi, je me l'applique à moi-même, comme pour célébrer quelque chose. J'ai souvent obtenu mes acquis de cette façon. Je sens aussi que je peux relancer mon plongeon pour l'inscrire davantage en moi, avec un risque minimum de rater le geste. C'est ce qu'il faut faire quand la raison nous porte, et elle avait le visage de toute mon expérience. Je réussis donc deux autres plongeurs demi-vrilles, et j'arrête là, pour faire cesser l'effort en moi, et que la mémoire matérielle de mon système nerveux intègre ces sillons burinés en elle. Alors je jouis du reste des figures que je maîtrise et que je lance encore bien après que le jeune garçon soit parti, car au contraire de lui je sais la raison d'être de tous mes efforts. Et j'écrase bien la planche à l'appel ! Me voilà, en train d'achever ces lignes, dans l'antichambre de l'effort contraignant et joyeux, jusqu'à ce soir qui va venir très vite et où je serai encore à Châtillon. J'y poserai une fantasmagorie de légèretés nouvelles. J'y serai certainement avec un corps qui se trouvera fatigué, tout au bout de ses rêves de la journée, mais je le sais. Et je sais aussi qu'il se déliera et s'allègera. Il y a plein d'autres plongeurs qui me sont inquiétants car inconnus, comme le double et demi, mais je ne me sens pas obligé d'un effort particulier ce soir, sauf celui de rester raisonnable, donc de perfectionner les aptitudes sportives qui en permettront la réalisation. Quand je vois mon regard se poser sur la roue de la planche, je suis émerveillé de pouvoir le faire dans toute cette lumière avant de mourir.

J'ai l'impression d'être dans une parenthèse dans le cours du temps et la misère mentale de ce monde.

**28/05/2014**

Ce matin j'ai écrit une liste de phrases, en prévision de ce que j'entreprends d'écrire maintenant, pour m'en servir de jalons facilitant le travail de développement et de remémoration... de ce qui s'est passé, hier à Châtillon, piscine qui n'est équipée que de deux tremplins, à un mètre et trois mètres. En arrivant à la piscine, j'ai croisé trois jeunes de moins de quinze ans. Ils sont entrés après moi dans la piscine, sont restés quelques instants dans le hall, avec des intentions provocatrices parce qu'ils étaient dérangés dans leur volonté de dominance par... la caissière qui leur a donc dit de sortir. À mon avis ils étaient venus pour faire cette expérience. Alors le plus petit et le plus méchant d'entre eux a pris le chemin des escaliers sans rien dire et la caissière a tenté de l'en empêcher en criant encore plus fort, et j'ai eu le sentiment qu'ils allaient faire ce qu'ils voulaient et que je devais aider la pauvre gentille caissière toute seule dans ses efforts. Et j'ai donc commencé à discuter.

- Oh ! Tu entends ce qu'on te dit ?
- C'est pas à vous que j'parle...
- Ouais, mais moi j'te parle !
- Je vais chercher ma petite sœur !

Et le voilà qui reprend le chemin de l'escalier, ce qui fait crier la caissière encore plus fort. Du coup je crie moi aussi contre eux, avec comme chacun d'eux la nette envie d'imposer ma volonté et la crainte sans doute partagée que le conflit se fasse plus violent. Ça y est, je me laisse emporter par mes passions. C'est alors qu'un homme près de moi intervient.

- Arrêtez, vous ne pouvez pas leur dire de sortir s'ils viennent chercher leur p'tite sœur.
- C'est des blagues !
- Non, c'est pas des blagues, elle nous connaît...
- Dans ce cas tu te présentes en arrivant et tu expliques ce que tu viens faire...
- C'est pas à vous que j'parle...

Nous sommes comme des termites, comme elle nous ne pouvons pas voir les formes matérielles des objets que nous construisons, et qui nous tombe dessus parfois. Pris dans l'action, je n'échappe pas à ce comportement qui fait remonter dans le mental les aigreurs et les haines enfouies, les nœuds de l'ignorance. C'était bien moi qui fus si agressif hier, avançant en prenant toute ma part de ce monde et de ses échecs, incarné en lui, dans cette seule route empruntable vers la connaissance. C'était des jeunes de banlieue, donc des

personnes qui peuvent être nommées de beaucoup de façons différentes, selon qu'on les accepte, qu'on les rejette, qu'on les ignore, et selon ce qu'ils nous font subir en réaction. Moi, selon ce que je suis, victime de l'usage des symboles se découvrant dans l'action, j'étais raciste envers eux. Je les voyais comme des intrus qui veulent détruire, signalant un pourrissement de société. C'est une autre dérivation symbolique. Le problème est sans doute insoluble dans le langage, mais je ne peux pas vivre raisonnablement dans cet état d'esprit. Et je m'entends encore dire des mots empruntés à d'autres : « *il y a des règles, il faut les respecter* ». Et puis après, dans les douches, la tête encore occupée de ces pensées qui m'avaient possédé, je découvrais toute l'étendue de mon impuissance. Un enfant m'a regardé bizarrement, craintivement, en ouvrant de grands yeux. J'ai essayé de lui sourire, je me sentais déjà un monstre. L'intervention verbale en opposition à moi dans un insignifiant conflit de personne (relativement au reste du monde), était un jeu d'équilibre et d'empêchement indépendant de nos intentions personnelles. Son intervention, à cet humain, était la meilleure chose possible, pour désamorcer le conflit en déplaçant une partie de la violence dans le discours que nous avons eu. Cela empêche collectivement la réussite de l'agir par l'imagination individuelle. Cela est peut-être supramental (je me souviens me l'être représenté alors que je n'étais pas rentré chez moi).

Le soir même, allongé sur le canapé en position de fœtus, la tête sur les genoux de mon fils et regardant par en dessous son visage, je me sentais très mal. J'avais l'impression d'avoir mis en danger mon fils. Quand les symboles mènent le monde, un père peut haïr ses enfants par les questions qu'il se pose dans l'imaginaire. La nuit qui suivit fut lourde de pensées aussi. Je suis certain que, dans leur misère qui me renvoie la mienne, ces jeunes que j'ai haïs par peur et par colère ont déjà oublié ce qui s'est passé alors que moi, non, pas encore. Ils l'ont oublié comme un des épisodes incompréhensibles de leur quotidien, du mal qu'ils y trouvent et qu'ils y font. La résultante des états mentaux de plusieurs personnes qui se mettent d'accord pour imposer leur volonté en fonction de ce qu'est le mental humain actuellement, trouve toujours au final la ruine de leurs illusions par un effet boomerang. Dans certains pays on m'attendrait à la sortie de la piscine avec des bâtons ou une corde. J'ai été obligé de m'exposer dans ces événements comme une condition de la connaissance. Impossible de faire devant vous comme si je ne les subissais pas, impossible de m'organiser un petit monde confortable en vous laissant dans l'ignorance. Je pense que les mots ne nomment aucune réalité. Ce qui se cache derrière ce qui est nommé dans tous les cas conflictuels, c'est un fascinant état du mental, de l'agir des êtres humains. C'est une souffrance imparable qui attend. Les symboles, qui se représentent facilement, sont ce

qui révèle nos limites. Ils deviennent alors objets de dégoût, alors qu'ils ne le sont pas en eux-mêmes. C'est exactement comme  $2+2=5$ . C'est une erreur, mais ce n'est pas la faute aux chiffres. C'est exactement comme marcher en haut d'un mur, en voyant pour la première fois de sa vie ce qu'est réellement un « mur ». Le mur est innocent, mais il ne faut pas monter dessus et se pencher dans le vide tant que notre image mentale du mur est menaçante, tant que la forme de notre mentalité bute sur les « autres » comme sur le mur. Tant que nous n'avons rien d'efficace à transposer dans la matière pour empêcher les autres d'être un mur duquel on chute.

Ainsi je n'irai pas prendre une photo de mes pieds en haut du mur du chemin de ma maison, pour la mettre avec les autres photos de ce livre. Car je ne le peux pas. On ne joue pas avec ces choses-là, dès lors que le mental prend conscience de son ignorance et de sa peur, du plaisir et de la connaissance, dans les limitations physiques de la réalité du monde qui sont aussi les limites d'un mental restant contenu en une seule personne. Il me semble que l'illusion commence avec la croyance du contraire, quand nous sommes empêchés de donner de l'existence à tout ce que nous voulons, en nous séparant mentalement du décor matériel de notre monde qui n'est plus pour nous notre existence, mais un monde physique étranger. Ensuite l'illusion se fortifie dans le confort trompeur de l'imagination, mais les idées et les sentiments qui nous habitent nous feront sentir tôt ou tard comme un choc pénible si nous butons sur la forme de notre état mental ou pas. Cela se passera dans la réalité, pour que la réalité existe. Ce qui est réel, c'est la forme de notre mentalité. Si cette forme est trop étroite, nous rendons responsable de notre malaise des objets que nous croyons voir exister hors de nous alors qu'ils nous dominent. Notre forme mentale n'est pas indépendante du reste du monde et de ce qu'elle en fait, qu'elle le voit peuplé d'autres formes mentales ou de rien. Si sa forme est trop étroite, c'est que quelque chose la bloque. Ainsi, par le trop grand nombre de conflits, une société est malade de ne pas pouvoir se transformer, mais elle est riche aussi de la vitalité, de l'énergie nerveuse qui rencontre l'obstacle. Le bonheur et le malheur ne sont pas des buts réels de la mentalité, ce qui se passe en réalité se sert des corps comme des moyens de connaissance et d'existence. La limite de la mentalité est l'ignorance autant que la connaissance, cette limite ne peut être repoussée que par des représentations sur le monde, et par son développement corporel dont elle construit l'existence en le rêvant au fil du temps, en se spécifiant en corps différent. Ainsi je parle par ignorance et connaissance, la seule réalité pour vous étant votre forme mentale dont vous faites l'expérience. Est-elle agréable ? C'est le besoin d'agir, cette vitalité ( *prâna* ), qui doit être mis en forme mentalement pour repousser les limites.

**Mail Sergueï à Moi :** Salut camarade Guigui, merci pour ton invitation pour la fête d'ERMA. On en parle avec les enfants et je te dirai. Целую всех. Пока. Сережа.

**30/05/2014**

Le mental est un miroir liquide, il est tout sensible et fait de chair. Il sait quand une image précise s'y reflète, car il se regarde depuis l'extérieur. Penché sur l'existence je laisse trainer ma main à la surface de l'eau et les images du monde se déforment. Cela fait une éternité que nous sommes habitués les uns aux autres. Nous nous sentons, nous nous ressentons depuis plus de trente mille ans, par ce sens immédiat. Par lui nous ne désirons rien d'autre que nous voir. Un temps nous patientons devant le miroir liquide. Un temps nous entrons dans cette eau. Un temps nous n'avons pas ce sens immédiat. Par le langage des souvenirs de sensations physiques, originaires des sens d'une personne sont mentalisés individuellement, et ces mots se résument en d'autres pour rappeler le souvenir d'une vision. Ce sont des jeux d'images à la surface de l'eau.

C'est un petit blond aux cheveux coupés en brosse  
 Il risque de mourir en Ukraine  
 Il est encore au bord du tremplin à la piscine de Châtillon  
 Toi

Mais « *aller vers* » et « *laisser venir* » ne peuvent pas être un unique mot. Il y a des visions qui ne peuvent pas se résumer mentalement. C'est l'unique mot inintelligible de quelque chose qui se mentalise lui-même depuis au moins deux points du monde. C'est la réalité, et elle est inaccessible au mental tout en se faisant sentir, en se laissant représenter dans ses aspects, car nous savons ce que sont « *partir* » et « *arriver* ». Depuis quelque temps je n'hésite pas à parler aux enfants à la piscine, surtout quand ils font des plats sur le dos, et qu'ils ne savent pas pourquoi. Je le leur explique. Il m'est très agréable de pouvoir maintenant parler de temps en temps, mais ce n'est pas toujours possible. Ce petit blond, austère et sincère, avec les boutons de la puberté qui commencent sur la figure, je lui avais déjà parlé près du tremplin la semaine dernière. C'était pas plus de deux mots pour lui proposer de passer avant moi, ce qu'il n'a pas voulu, mais j'ai senti une présence. Souvent j'aide, je donne des conseils à des personnes, certains n'ont pas besoin de moi et moi je n'ai pas besoin d'eux, mais je pense qu'inlassablement je suis à la recherche d'une rencontre avec moi-même. Une rencontre que seul celui que l'on ne possède

pas peut permettre, car par la beauté des apparences elle est entièrement faite de libération des apparences (absence d'obsessions).

– Tu vas plonger ?

– Oui.

– Cool...

C'était en passant par les douches, quand j'y suis descendu pour faire une pause et aller aux toilettes pendant mon entraînement. Je lui ai parlé comme si je le connaissais, pour la seule et unique raison que je le connaissais, qu'il me plaisait et que j'avais envie d'aller vers lui. Il se tenait là sous le jet d'eau, et n'a pas eu l'air surpris. Je sens que nous allons nous accompagner quelque temps dans l'existence. Il est possible que je sois pour lui ce que Serioja est pour moi. Pendant que je lui parlais de choses techniques, en parlant beaucoup trop et inutilement d'ailleurs de ces choses qu'il ne peut pas comprendre de façon achevée sans les avoir découvertes progressivement par lui-même, j'ai bien vu son regard interrogatif soutenir le mien et j'ai reconnu que c'était moi qui me voyais et lui qui se voyait. Ensuite je devais partir, mais il me retenait en voulant me montrer ce qu'il sait faire comme sauts périlleux, et cette motivation m'a fait bien plaisir, autant que l'application qu'il a mise à essayer de faire ce que je lui demandais. Il n'a pas encore treize ans, je ne sais pas son prénom, mais je lui ai conseillé de s'inscrire à un club de plongeon... comme j'avais oublié ma serviette, je suis revenu au bord du bassin, il est encore allé vers moi. Il y avait près de nous un homme accoudé à la rambarde, et c'était son père. J'ai bien reconnu le regard du fils dans celui du père, mais ce regard était recouvert d'un corps trapu, d'une peau grisâtre, d'un crâne chauve. J'ai bien senti le temps qui s'est écoulé sur lui des dizaines d'années depuis ce monde matière-mental aux images brouillées.

J'ai discuté assez longtemps avec le père, qui est d'accord pour que son fils s'inscrive dans un club. J'ai donné les premières pistes, à Saint-Maur ou Montreuil, et je sais qu'ils vont y réfléchir sérieusement. Mais ces perspectives sur l'avenir ne sont qu'une manière de rapprochement, l'envie d'arriver à se réunir à quelque chose de fondamental, ou plutôt de ne pas l'oublier mentalement, car c'est accompli. En ce moment j'entends ce gosse penser. J'en entends d'autres aussi. « *Aller vers* » et « *laisser venir* », c'est un chemin qui est plus ou moins long. Avec mes enfants, le chemin a disparu dans la réunion, et cette réunion est quelque chose. Pour que le chemin apparaisse, il faut avoir quelque chose ici et en manquer là-bas, il faut chercher des images à la surface de l'eau de la chair. Parfois les pentes qui se rejoignent se le racontent, parfois elles restent muettes, mais le mental sait ce qui se passe, parce qu'il ressent ce qui le pense. Nos vies sont des moyens éphémères, peut-on encore avoir l'envie de les enlaidir par nos souffrances imaginaires et

superflues quand l'on se découvre ainsi dans la puissance d'être par un regard extérieur ? En vérité, tous les mondes sont alors accessibles, par la mise en commun du peu d'agir dont tout ce qui existe est capable. Alors l'agir est total. Adrien m'a téléphoné avant hier. Demain il viendra avec le jeune Yohan à Aulnay, ses parents sont d'accord. C'est une surprise et c'est très bien, c'est aussi une chose que j'avais voulu et que je leur avais souvent proposé de faire.

**31/05/2014**

Frédéric était là ce matin. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu au club. J'ai profité de l'occasion pour le saluer avec plaisir, alors qu'auparavant nous serions nos mains avec réticence. Il m'a souri. C'était bien. Sans cesse sur les choses nous projetons notre mental, et ce mental habille les choses. Ici nous sommes dans l'existence comme dans un bain, dans une enveloppe chaude qui se mentalise distinctement. Ailleurs tout est froid et distant. Encore ailleurs les mondes matière-mental issus de la terre se fixe physiquement dans d'autres systèmes solaires, comme des rêves possibles deviennent réalité. Tout ici présent s'interpénètre des songes *praniques* de la conscience, dans tout cet univers. Je suis tout petit et je rêve. Pour moi, ne pas « *limiter l'univers* », c'est former mentalement l'absence de limites aussi bien que former la présence de limites. Car sinon nous nous jetterions dans le vide depuis les toits des immeubles (absence de limites), car sinon nous refuserions de construire les immeubles (présence de limites). Ainsi est la liberté, et la durée d'une existence animale est bien trop courte, sa circonscription corporelle bien trop étroite pour arriver à s'en convaincre. Mais peut-être qu'il n'est pas universel - à l'image de l'univers - de vouloir être convaincu ? Je continue d'être fragile et fuyant, mon cerveau ne fonctionne pas bien et pas mal. Je sais (et c'est très conscient), que je peux prendre un mental quand je fais telle ou telle chose et m'en trouver heureux, mais je n'arrive plus à le conserver qu'à l'intérieur d'un cercle de plus en plus petit. Précisément parce que je veux franchir le cercle. Je ne sais pas comment agir, est-ce que « *j'assassine mon âme* » dans cette pénible incertitude ? Que faut-il que je fasse ? Le sommeil, la jouissance, l'envie, le dégoût, la maladie, les peines, les soucis et même la mort sont de bien jolis cadeaux. Pouvoir animer d'autres soi-même me semble pas mal non plus. Je me réjouis dans les petits événements faits d'intentions qui ne viennent pas de moi, comme à nouveau ceux de ce matin.

- Alors voilà, je vous présente Adrien et Yohan, le jeune qui est là et qui n'a que 14ans...
- C'est contre les statuts du club. Pas de mineurs.

- Quoi ? Mais il peut plonger pour essayer, quand même !?
- C'est contre les statuts du club.
- T'es sûr ? Même pas une fois ? Puisqu'ils sont là...
- Je te dis, c'est contre les statuts du club.
- Mais réponds-moi !
- Je te réponds.
- Pfff... langue de bois... (*dis tout bas*)

Je suis parti vers les vestiaires et j'appellerai Adrien tout à l'heure, puisqu'il est ensuite parti avec Yohan et son père. Néanmoins le père de Yohan a pris les renseignements qu'il fallait en parlant avec Serioja, pour une éventuelle inscription à Saint-Maur. Du coup, j'ai aussi enregistré ces informations, que je pourrai répéter au père du petit blond. Ensuite pendant l'échauffement, sur le tapis de mousse au bord de la piscine, Ivan est venu vers moi, alors j'ai fait signe à Serioja que je savais que j'allais me faire gronder : *« Guillaume, il faut que je te parle... tu ne peux pas laisser venir n'importe qui comme ça... Est-ce que tu sais que s'il arrive un accident à quelqu'un qui vient de l'extérieur, nous ne sommes couverts par aucune assurance ?... C'est le président du club qui est responsable au pénal... Nous prenons un risque quand nous faisons essayer, c'est vrai, mais c'est un risque calculé... j'ai une liste d'attente... et toi simplement parce que tu le décides tu amènes du monde, et en plus des mineurs... Et Adrien il est déjà venu trois fois, sans m'en parler, et il plonge dans tous les sens, c'est dangereux... Guillaume, tu fous la merde... »*. Ivan m'a grondé... c'était une occasion de se faire modeste, consentant, repentant, enfant, tout à fait savoureuse. Et même Jane, à la fin de l'échauffement, pendant que je suis encore à étirer mes muscles se penche vers moi, et je l'écoute sagement m'expliquer des choses. Jane m'a déjà dit qu'elle n'aimait pas trop Adrien, qui lui fait peur quelque part. Comment lui expliquer qu'Adrien ne s'en rend même pas compte ? Il me paraît en effet un peu autiste, depuis que Christian m'a dit que je lui paraissais un peu autiste. Mais je me tais et je réponds *« oui »* à ce qu'elle dit, parce qu'elle fait un effort visible qui mérite d'être entendu : *« Guillaume, je suis d'accord avec Ivan... Ici, c'est une sorte de famille, tu ne peux pas faire venir n'importe qui... je t'aime beaucoup... en plus, c'est très perturbant, tu fais ça juste avant la compétition de demain... est-ce qu'ils vont plonger maintenant ? »*.

C'est vrai que demain, c'est la compétition à la piscine de Saint-Maur. Et j'ai passé toute la séance à travailler ma série au tremplin... J'ai mes chances, mais il va falloir que je repose bien mon corps. Ce soir nous avons des invités, je ne boirai qu'un verre de vin. Hier, j'ai fait un chantier sur Paris qui m'a fatigué, et j'ai accessoirement respiré trop de plâtre pulvérisé par ma disqueuse. En partant, j'ai raconté ces deux anecdotes à Serioja un peu lâchement, dans

l'attitude d'esprit trop désinvolte de celui qui s'excuse lui-même, parce que je n'ai pas bien plongé ce matin. Ce qui fait sans doute qu'Alexandre (de l'INSEP) me considère désormais comme un invité toléré, mais décidément trop touristique, et ne me fait plus signe pour venir le vendredi matin aux entraînements... son temps est en effet précieux, et entraîner des prétendants à l'équipe de France impose des sacrifices. Je suis maintenant un peu fébrile et j'ai la gorge légèrement enflée. J'ai presque dormi vingt minutes sur le canapé, la tête contre la poitrine de ma femme, le reste de mon corps se réchauffant sur le sien.

**SMS Adrien à Moi :** « On as ete a la piscine de Champigni »

**SMS Moi à Adrien :** « Cool »

**SMS Adrien à Moi :** « Okiii »

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain en pleine forme pour un bon entrainement 10 h 30 »

**02/06/2014**

Je suis dans un avion qui ressemble à un Airbus. Il y a ma fille qui me fait face dans la colonne de sièges opposés, elle ne trouve pas de place pour s'asseoir. Moi aussi, dans ce rêve, j'ai l'impression que je me tiens debout. Je sais aussi que ma femme et mon fils sont dans cet avion, cet appareil qui maintenant descend de plus en plus vers la terre tout en continuant de voler. Je n'ai pas besoin de regarder par le hublot pour voir le décor de la nature depuis le ciel. Il est d'un bleu profond tout autour de moi, au-dessus des tâches vertes des forêts, il y a des tas de maisons, la terre est zébrée de couleur ocre sous la lumière. Mon angoisse monte à mesure que l'avion se rapproche bien trop du sol. Nous survolons maintenant un interminable champ de tombes, un cimetière qui doit se déployer moins de dix mètres sous le ventre de notre avion. En face de moi c'est plein de couleurs. Je n'arrête pas de me poser des questions sur le pilote. Je fais part de mon inquiétude à l'hôtesse, qui pense que ce qui se passe n'est pas normal. Il y a des collines. Soudain je vois le bout de l'aile de l'avion qui s'enfonce dans le feuillage d'un sapin à toute vitesse, et pourtant ce sapin doit être très étendu, car c'est comme si le bout de l'aile n'en finissait pas de tracer son sillon dedans. Je crains que le pilote ne nous amène tous vers la mort. Maintenant il y a une montagne en face de moi, elle est recouverte de vert foncé et de tâches couleur de pierre, et nous fonçons

dessus. Et puis l'avion se cabre alors à angle droit et nous propulse vers le ciel, il fait une vrille et se rétablit dans un vol stable en altitude. Je pense que le pilote s'est réveillé, mais je ne suis pas trop rassuré. Me voilà me dirigeant vers la cabine de pilotage, je suis accompagné de l'hôtesse. Nous entrons dans la cabine, je suis avec ma fille. Dans deux fauteuils confortables sont assis le commandant de bord et le copilote. Ils sont très vieux et décharnés. Ils ont visiblement du mal à rester éveillés. Je reconnais celui qui pilote l'avion en cherchant entre ses mains le manche de pilotage. Cet homme porte un masque pour respirer. Le côté droit de sa tête est occupé par une caméra. Ma fille s'en va danser et rire devant eux, j'espère en elle. J'espère qu'elle leur donnera le goût de vivre, et que nous ne mourrons pas dans ce voyage.

C'est l'après-midi à la piscine Pierre Brossolette. Je regarde les enfants faire leurs plongeurs et recevoir les notes des juges. Il y a les enfants du cours de Sergueï, qui est là sur le banc de l'autre côté du bassin. Il y a ceux du club de Montmorency, et d'autres peut-être. C'est essentiellement une compétition composée d'enfants, une vingtaine. Il y a des poussins, des minimes, des benjamins et quelques juniors. Comme adulte il n'y a que moi, et je serai rejoint par Ivan et Patrick pour concourir en fin de journée. C'est la réalité du talent des enfants qui s'impose à mes yeux. Parmi les juniors, plusieurs plongent vraiment très bien, en rebondissant bien haut, et en faisant des figures complexes. C'est un aspect du travail de Sergueï qui se dévoile au service de la jeunesse, autant que des entraîneurs de Montmorency. C'est la réalité des organisateurs, des juges, de ces tables disposées, du sérieux que chaque participant met à faire de son mieux. Je retrouve Grégory et Raimé. Tout de suite j'ai répété ma série de plongeurs avant que la compétition ne commence, au milieu des enfants, à trois mètres, et j'ai aussi continué pendant les temps libres entre les épreuves. Il fallait que je prenne mes repères. Je ne me sentais pas très à l'aise sur ce que je devais faire, et parfois Sergueï me disait qu'un plongeur était réussi, parfois qu'il était raté. Je pensai que j'aurai plus de chance en répétant beaucoup à l'avance, surtout mes arrière tendus et vrillés, qui étaient tout fraîchement appris, depuis moins de deux semaines, par ces derniers entraînements à Châtillon. Je pensais que tout à l'heure, je serais capable de faire de belles choses. Je suis maintenant allongé sur les gradins, près de Christian. J'aime bien m'étendre ainsi sur le côté comme un malade ou comme une offrande. Il est venu nous voir, Christian. Il sera là aussi dimanche prochain au TIP, et Sergueï aussi. Tout de suite mon esprit virevolte entre les personnages, je me sens bien présent. Profondément désespéré, mais présent et soucieux de ceux qui sont là, et ça me fait du bien. J'ai un peu de sang sur la main.

– Qu'est-ce que tu as là ?

- J'ai touché le fond de la piscine.
- Oh...
- D'ailleurs, je touche le fond...
- ... Arrête de toucher le fond comme ça.

Je vois les candidats se succéder à l'appel de leur nom, faire leurs figures rapidement, et recommencer. Et je me dis que je vois ça comme ça, du coin de l'œil en pensant à d'autres choses, mais que je sais ce que ça fait quand on y est. Quand je suis appelé pour mon plongeon, j'ai l'impression que le temps s'arrête pour moi. Le monde entier se concentre dans la poignée de secondes à venir, ça à l'air très important pour moi et pourtant ce n'est pour les spectateurs que le passage d'un figurant qui est vite regardé, et encore plus vite évalué. Comment est-ce, pour chacun d'entre nous ? Le matin même, en essayant de comprendre la physique des vrilles en me documentant sur internet, je me suis laissé absorber par ce que font les *Traceurs*, les *Free-Runners*. Je n'ai pas pu me décrocher de ce que je voyais, et qui me coupait le souffle d'étonnement, réveillant brusquement le malaise mental qui reste le révélateur de cette chose présente au fond de moi, et de tous les hommes. Ce que je voyais, c'était des corps qui glissaient le long des murs, qui sautaient d'une hauteur à l'autre, qui tombaient sur le sol et s'élevaient dans les airs. Ce que je comprenais, c'était qu'un corps-mental expérimentait la compréhension de son monde en l'épousant dans ses dimensions physiques. L'environnement illimité était moyen de transformation, et pas seulement la localisation d'un plongeur. C'était de la philosophie poussée à un haut degré de compréhension, celle qui transforme la pierre en lézard, puis le lézard en oiseau, celle qui transforme les corps et les fait se répandre dans l'Univers, celle qui fait oublier aussi ce qu'est le mental... car j'ai eu envie de remonter sur le toit de ma chambre, et de faire mon affreux petit saut à pic. Ça me faisait mal, très mal.

J'ai eu envie de prendre mon livre et de le casser en deux. D'un seul coup le malaise en moi triomphait de ces longues patiences, de ces retenues d'agir, de ces constructions mentales qui semblaient avoir moins de sens que des gestes dans le grand dessein de l'univers. La tentation était très forte. Tout ce que racontais n'était que pensée débilante, j'avais la gorge sèche, le cerveau enfiévré. J'étais écartelé mentalement, attiré par deux façons de mentaliser le monde, mais qui se révélait être une seule et même chose que j'avais toujours cherché : le besoin de comprendre, d'épouser ce monde. Je n'ai pas renié ma construction mentale hier, ni aujourd'hui. L'autre pôle de l'agir me tente, il me fait mal, car ma vitalité est très forte, mais c'est la nature des choses qui est ainsi et qui me propose d'inscrire en elle ce dont je suis capable, en me forçant à choisir librement ce que je suis. Je me doute bien que tomber dans ce trou,

par ce petit saut obsédé et sans lendemain, ne ressemble pas du tout à la philosophie de mon corps plongeant du dix mètres. Pourquoi ? J'aimerais m'en convaincre. Quelque chose est à établir mentalement, quelque chose capable de me faire changer de monde par-delà la mort. C'est la même chose pour ces *traceurs*, qui sont obligés de se découvrir des limites telles que je tente de les représenter. Je les invite à les regarder en face avec moi, ces limites. Je ne suis pas un prêcheur du renoncement ou de l'action, mais de l'accompagnement. Je veux réussir ça pour nous, en l'expérimentant avec tous mes sens. Il n'y a pas d'autres moyens. Je veux réussir ça pour cette femme qui tombe dans un trou de son monde parce que le manque d'amour représente pour elle ce qu'est un mur pour moi. Je veux réussir ça pour chaque malheureux incapable d'échapper à ce genre de trou noir dans le matière-mental.

Je pense à cette petite fille qui pleure pendant la compétition parce qu'elle n'a pas pu déclencher son plongeon, je lui dis que son corps et elle ce n'est pas la même chose (alors que ça le pourrait) et qu'elle est plus jolie quand elle ne pleure plus. Je pense au fils du cousin de ma femme qui est couché sous une tente où l'armée ukrainienne entrepose ses blessés. Il s'est fait tirer dessus la semaine dernière, par des mercenaires tchéchènes, dans la région de Donetsk. C'est lui qui a dit cette vérité, au frère de ma femme et à sa mère, qui sont allés le chercher pour le sortir un jour ou deux de sa paille à même le sol, du manque de soin sous la tente surchauffée, du dénuement de cette armée de patriotes dans lequel il s'est enrôlé volontairement, mais dont il ne peut plus sortir. Des mercenaires russes et tchéchènes sont armés par les Russes et déstabilisent le pays, la désinformation essayant de faire croire à une guerre contre de prétendus fascistes ukrainiens. Ce n'est pas fait par plaisir, à mon sens la raison en est une combinaison de politique internationale, quelque chose d'obligé pour un bien futur et contre un mal (s'opposer au bloc euro-américain). Toujours le même rêve facile et confortable qui naît dans l'imagination. C'est la même fatalité qui s'impose globalement car elle est présente en besoin insatisfait d'agir dans les mentalités qui s'opposent. La source dont l'eau coule dans le puits sans fond vient du beau besoin de comprendre, d'épouser ce monde.

Bogdan a 24 ans, il est le frère éternel de tous les soldats du monde, et le frère du besoin d'agir qui se pervertit en disparaissant dans le trou noir dont je parle, qui est un objet du matière-mental si attirant qu'il faudra toujours s'en approcher avec précaution, dans les mondes où les matières des existences sont séparées et éphémères. La cause de la folie chez tous les hommes est ainsi en nous, son franchissement est possible si la mort et la séparation des corps ne sont pas mentalisées comme des fins indépassables dans ce monde. Bogdan, un bon garçon, travailleur, sage, soutien de sa mère, n'a donc pu obéir

qu'à la voix de son désir de bien faire, son honneur qu'il cherchait dans la nuit de ce monde, où l'on cherche toujours à agir sans savoir comment, et en croyant que quelqu'un là-haut nous observe et nous aime pour nos efforts. Ainsi le corps de Dieu c'est l'Univers et nous sommes dedans comme dans un bain sensible. Il paraîtrait qu'il a sauté de son véhicule pour éviter les tirs et s'est cassé la jambe ou la cheville. Mais l'armée n'attendra pas que sa blessure guérisse. Ses parents lui ont acheté un gilet par balle. Sacha, le frère de ma femme, lui a donné un étui de revolver. Il a pu manger aussi. Moi, j'écris pour lui.

Je suis encore arrivé bon dernier au classement, dans ma catégorie. J'ai moins bien plongé qu'à l'échauffement, j'étais fatigué, stressé d'être observé, et les juges recherchent la perfection. Ce qui fait la différence entre une bonne ou une mauvaise note, ce n'est pas la hauteur ni la complexité du plongeur, qui eux ne jouent que sur les coefficients multiplicateurs des points, mais sa maîtrise d'exécution, visible dans le geste attendu. Sur le podium, Ivan est en deuxième position, Patrick en troisième, et en premier il y a un gamin. C'est un petit Arabe. Bravo à lui. Seul un long entraînement permet éventuellement d'acquiescer et de conserver la maîtrise du geste. Mon apprentissage du tremplin est trop récent. J'attends de voir ce que je donnerai à la dalle, au TIP et aux France. J'ai dit à Sergueï : « *excuse-moi de t'avoir infligé ça* », puis ensuite j'ai dit au revoir à ses enfants, à Anton qui était déçu que je sois dernier. Après, je suis vite allé saluer Christian, encore assis sur les gradins. Il a cherché à me dire les points positifs dans ce que j'avais fait. Puis je suis retourné de l'autre côté du bassin, j'ai serré la main de quelques officiels, enfin j'ai salué encore Serioja pour lui dire que je m'en allais.

- Je suis motivé pour réussir dimanche prochain !
- Oui ! C'est ça... c'est une préparation pour dimanche prochain.

Il était assez délicieux, la nuit dernière, de m'endormir en éteignant ce mental troublé et en cherchant à écouter dans le grand bain de tout ce qui existe. Et puis j'ai fait ce rêve. Et puis je me suis réveillé en regrettant de ne pas rêver encore, car ce rêve angoissé était encore plus doux que la réalité. Cela m'a fait du bien d'écrire, je suis conscient que c'est un écoulement du besoin d'agir qui va me permettre de passer la nuit suivante, qui est déjà bien entamée. Ces trois pages m'ont encore pris cinq heures de temps, mais je ne vois pas le temps passer quand j'écris.

**04/06/2014**

Bon entraînement récapitulatif des figures à Châtillon, ainsi que découverte du plongeur avant tendu. Aller au bout du geste, c'est le répéter mille fois.

Aller au bout des plongeurs, c'est les relancer tous, ne pas les oublier de la pratique, et puis accepter que le corps fatigue, en tenir compte pour ne pas insister. Plonger, faire un geste, c'est d'abord être conscient de la forme particulière de sensations, de représentations, que le mental réalise. Que trouve-t-on à l'épreuve ? Si cette conscience est là, c'est que le geste a de grandes chances d'être intensément travaillé et réussi. Alors la conscience se fait aussi sur les mouvements du corps pendant le geste, et le plaisir va avec les sens qui s'émerveillent, et le calme avant, pendant et après aussi.

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Bonjour Jean-Pierre, en PJ un extrait

*(L'article du 02/06/2014)*

**Mail Jean-Pierre à Moi :** Merci Guillaume pour ce texte étonnant. Vous nous préparez là un roman bien original!

**Mail Moi à Jean-Pierre :** Oh, merci pour ce compliment.

**05/06/2014**

« *Timothée m'a grondé...* ». On peut me gronder ! Je ne suis plus si terrible ! Plus terrible à moi-même ! Espoir merveilleux...

**07/06/2014**

Ma tête est passée beaucoup trop près de la dalle.

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain compète à Aulnay donc pas entrainement a la semaine prochaine »

**08/06/2014**

Ce qui m'étonne, c'est la difficulté à m'extraire de ce que l'on appelait jadis les « *œuvres* ». Pour moi, ce mot signifie « *l'action égoïste vue de l'extérieur* ». Il y a très longtemps, en langue sanskrite, le problème était très probablement posé ainsi. Avec le recul que donne le temps, une mise en retrait de l'action, ou plutôt un déplacement, je me vois ce matin extrêmement préoccupé de réussir mes plongeurs. C'est la compétition du TIP à Aulnay. Je mentirais si je disais que je n'avais pas quand même une lueur de conscience sur ce que pouvait être, faire et ressentir les autres. Mais mon mental m'absorbait, et je

peux dire maintenant qu'il était fidèlement identique aux œuvres qu'il entreprenait. Quelle était cette identité ? Quand j'encourageai Igor (un débutant de notre club), la sympathie que j'avais pour lui était une part de moi, car c'était un jeu du mental. Et quand je voyais cet autre, l'antipathie ou l'indifférence que j'avais pour lui était aussi une part de moi, car c'était un autre jeu du mental. Or, l'amour est agréable et la haine est douloureuse, mais nous ne le comprenons pas car nous sommes difficilement capables de former des visions, quand nous sommes pris dans les œuvres. Œuvres faciles = Action peu égoïste = mental léger = représentations variées. Œuvres difficiles = Action très égoïste = mental lourd = représentations peu variées. Je dis donc que quand le corps a quelque raison d'avoir confiance sur ce qu'il entreprend, le mental est libéré des choses, il passe de l'une à l'autre, il n'est pas ce système d'émotions et de pensées qui traduit ses œuvres ou les œuvres des autres pour les anéantir les ignorer, les embellir. C'est ce que j'ai ressenti en fin d'après-midi à la dalle. « *C'est plutôt pas mal* », m'a dit Sergueï, qui était un de mes juges.

Il y a, inscrit dans mon corps, un système de réflexes qui peut me donner confiance par des gestes mille fois répétés, au moins sur les plongeurs simples que j'ai réussis. Malheureusement je ne sais pas encore en faire de complexes, contrairement à Didier et Marc et tous ces autres dont j'ai pris conscience du savoir-faire, comme si jusqu'à présent j'avais trop aveugle sur ce qu'ils étaient et faisaient. Sommes-nous tous ainsi ? Malgré toutes nos constructions de sociabilité, telles que l'organisation de cette compétition et les claquements de mains pour applaudir, sommes-nous tous prisonniers des œuvres ? Plus grave... dans la matinée (et Serioja n'était pas là, heureusement), mon corps engagé dans l'épreuve du tremplin m'a fait vivre le mental correspondant à un net manque d'expérience. Ce ne sont pas tout à fait les mêmes gestes qui sont effectivement attendus au tremplin. J'avais l'impression de peser des tonnes, très stressé, et j'étais mentalement un prétentieux qui se découvrait faible et qui ne pouvait aimer personne. Christian, qui était là, a passé la journée avec nous. Il notait sur une feuille ses appréciations sur nos plongeurs, en marge des juges. Combien sommes-nous qui l'avons remarqué ? Dans quels regards a-t-il pu comprendre sa gentillesse ?

Savoir que ce que nous sommes est variable n'est pas de mince importance. Cela permet de ne pas se laisser piéger dans une mentalité, qu'elle soit douloureuse ou agréable. Cela permet, par les regards, de créer les préférences, de les imprimer à quelqu'un. Cela permet de comprendre pourquoi nous sommes mentalement déterminés, dans quelles perspectives collectives et historiques nous nous trouvons être ce que nous sommes, ainsi que ce qui nous arrive, ce qui est l'essentiel. Pourquoi se fâcher contre tout ce qui nous trompés, abusés, frustré dans nos existences, si ces maux permettent

une telle prise de conscience libératrice ? S'ils ne la permettent pas, ces maux eux-mêmes ne sont pas autre chose que la forme d'une mentalité totalisante dans laquelle nous nous trouvons bien. Les états mentaux sont comme des vêtements. Transcender la mentalité consiste à accepter la variété des états mentaux dans l'espace intérieur, faire de soi-même un objet parmi d'autres à l'intérieur de soi-même, et vérifier si cette transcendance reste présente à l'épreuve des œuvres, des actes, du vécu individuel. Maintenant je pourrai, comme à l'accoutumée, commencer le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui. Je n'en ai pas trop envie. J'ai en moi une sorte d'énervement et d'impatience qui va me pousser à faire court, et cette impatience signifie que le sujet dans lequel je m'engage va atteindre une sorte de paroxysme dont je n'ai pas idée. J'ai été plutôt mauvais au tremplin, et plutôt bon à la dalle. J'attends qu'Ivan me transmette mes notes par mail. Dans l'ensemble c'était moins bon que ce que j'avais égoïstement et prétentieusement rêvé, ce qui est tout à fait normal heureusement.

J'ai demandé à Sergueï s'il voulait bien m'entraîner en privé à Nogent, pour préparer les Championnats de France les 5 et 6 juillet prochain. Je ne me fais pas d'illusions sur le classement, mais je veux faire de belles choses. C'est aussi pour moi l'occasion de le dédommager, et il en a bien besoin dans la situation financière où il est. Alors je suis doublement heureux de pouvoir lui faire du bien, parce que je veux réussir à l'aimer. Il va réfléchir, mais je pense qu'il va me donner les trois ou quatre séances dont j'ai besoin. Et j'ai aussi envie de vivre ça avec lui, au calme, aussi sûrement que je veux réussir à écrire ce livre. Au calme ? Voilà donc où j'en suis mentalement ? Aurais-je tellement confiance en moi ? Après la compétition, et comme nous parlions de mes difficultés sur les plongeurs arrière et renversés en forme groupée, je suis allé expérimenter pour la première fois deux arrière tendus à la dalle devant Serioja en lui disant : « *allez, courage Guillaume !* ». C'était juste après que Timothée ait fait un plat magistral sur le dos, sur une figure d'entraînement, ce qui a dû me stimuler à prendre ce petit risque, qui pourrait bien dégager un horizon de nouvelles figures à expérimenter à Nogent. Mon ami, quand il est arrivé vers treize heures et que nous avons parlé pendant la pause déjeuner, m'a raconté, parce que je lui ai dit que j'avais failli heurter la dalle hier, l'histoire désolante de cette fille qui s'est tuée sur un double et demi retournée, quand il était jeune et qu'il plongeait en Ukraine. Elle s'était fracassé le front avec toute la vélocité d'un plongeur double retourné sur la dalle, ce qui peut arriver si on veut trop bien faire dans un moment de distraction, et que le geste est potentiellement dangereux. Mon ami était sorti de la piscine écoeuré, sûrement bouleversé, c'était il y a si longtemps... Ce genre d'événement forme une mentalité, contribue à la cristalliser dans le lac probabiliste des

représentations imaginaires. Je parle de ce non-sens de la mort accidentelle pour me rassurer, me calmer. J'en parle pour signifier combien les drames qui surviennent servent à mentaliser ce qui est la grande excuse des formes de vie consciente de cette planète. Cette grande excuse est la mort à l'horizon du mental, qui empêche d'être conscient des « *trous noirs* » dont j'ai parlé.

**Mail Moi à Ivan :** Bonsoir Ivan, encore bravo pour le bon déroulement de ce TIP. À propos, Marc m'a dit que la limite d'inscription pour les France à Nogent était fin de cette semaine. Est-ce vrai ?

**08/06/2014**

Bogdan est retourné chez lui, dans la banlieue de Kiev. Les médecins militaires ont dit qu'il devait se faire opérer du pied. D'ici à ce que l'armée le rappelle, il faut souhaiter que le conflit se soit calmé dans le sud de l'Ukraine. Mais combien comme lui reste pris dans ces jeux de la vitalité qui s'épuise, ou plutôt en forment les éléments. Combien qui veulent partir ou rester, ou ne savent pas ce qu'ils veulent... et surtout, combien pourront rester capable de comprendre ce qui leur arrive ? J'ai vu hier avec mon fils, sur le net, un documentaire de vulgarisation scientifique sur la nature de l'espace. Il y avait de l'idolâtrie dans ce message destiné à convaincre des gens très impressionnables, un peu comme un spot publicitaire privilégiant des produits pour des motivations inavouables. C'était répugnant, mais instructif d'une certaine façon, car le mental humain a la capacité de tout transformer pour rétablir son équilibre. Il était question des différentes descriptions de l'espace vide, lequel se trouvait ne pas être rien... moi, je voyais aussi autre chose. Je voyais cet effort sans cesse répété pour lui donner une forme qui me semblait avant toute chose poétique, glissant de la vision à l'expérimentation, s'exprimant d'abord mentalement de façon maladroite et libre par le verbe traduisant les sens.

À vrai dire, c'est bien là que je reste fixé, moi, dans cette dernière phrase, quand j'y pense. Je n'ai pas les outils pour donner une traduction mathématique de ce que je ressens, et ces outils aussi me manquent pour pouvoir ressentir en mieux et en plus grand. Mais attention : comme tout outil qui sert à construire ou à détruire, ou bien ne sert à rien, chaque chose est en même temps une possibilité ou un empêchement. Ici, confortablement assis dans mon fauteuil, en tête à tête avec cet outil verbal qui ne me pose pas de problème, ne me fais pas peur, je déploie tranquillement un système de représentation. Mais je suis fait de cet espace qui s'étire et se déforme, mon corps se superpose à ce grand mystère. Plutôt que de me représenter mon

existence comme de « *la poussière d'étoiles* », je suis le « *tissu de l'univers* », et je sais que c'est par cela que se mettent en œuvre les outils. Ils m'attendent demain et dehors, les outils. Ils sont les autres pensants, aussi. Ils ne sont pas confortables si je ne sais pas m'en servir. Ce tissu de l'univers qui se creuse ou qui se gonfle, qui penche dans un sens ou dans un autre, et tout ce que l'on pourrait en dire de plus exact, de plus vérifiable, me semble plus réel que les paroles et les sensations formant les jeux mentaux dans lesquelles nous croyons... et... cette réalité est peut-être tout à fait disposée à être comme je veux qu'elle soit, c'est-à-dire comme je suis avec la corporalité de ce monde... Je veux dire par là que l'espace pourrait être en moi différent de ce qu'il est ailleurs aussi bien qu'il pourrait être le même, que ce qui est vrai ne l'est pas toujours, que des expériences identiques pourraient se contredire ailleurs dans l'espace et le temps. Pourquoi cette mentalisation serait-elle un empêchement au développement scientifique, à moins de le vouloir ainsi ? Donc, plutôt qu'à la succession de croyances dans des théories de plus en plus vraies par l'effort de mentalisation du réel, ne serait-il pas possible de croire à toute la série de ce qui a été mentalisé, et de chercher les mondes qui se cachent derrière ces théories, d'en venir aux corps qui les portent, mais de l'intérieur, en les vivant, et de rejoindre l'Univers en chacun de ses points ? Vaste programme de connaissance, si on veut.

Je repense à la compétition du TIP d'avant-hier. Didier était un peu inquiet ce matin-là. Il avait dit jeudi dernier qu'il ne s'entraînait pas, qu'il n'en avait plus très envie et qu'il le regrettait, qu'il trouvait du plaisir à entraîner les autres. « *C'est beau ça* », lui ai-je dit. Je revois Marc avec son épaule dans laquelle il n'y a plus trop de muscles, ce qui l'empêche de lever le bras. Il vient rarement aux entraînements, je le vois très peu sur la dalle. Et pourtant, j'ai l'image de ces deux inséparables, Marc et Didier, blagueurs sympathiques qui n'épuisent pas l'envie de se blaguer entre eux, un et trois ans plus âgés que moi. Ils occupent les premières places des podiums ce jour-là, ils ont concouru moins douloureusement que beaucoup, sans doute parce qu'ils plongent depuis des dizaines d'années... et moi, depuis même pas trois ans, au déclin de l'âge, me battant avec la vitalité fuyante. J'ai envie de parler d'eux, comme du tissu de l'univers que je vois se mouvoir derrière les apparences d'un jeu mental délicieux. Bien sûr qu'il est délimité universellement, ce jeu ! Mais il n'est pas nécessaire d'en être conscient pour que cela soit fasse son effet, de pliere de l'étoffe cosmique. Je revois Didier qui embrasse Alessia sur le banc à côté de moi. Il le fait à chaque fois qu'elle plonge. « *C'était magnifique, ma chérie* », lui dit-il. Cela fait peut-être deux ans qu'ils ont l'air d'être de plus en plus amoureux. Je voulais en parler, j'attendais de pouvoir en parler en dépassant les apparences des jeux mentaux de la vie sur cette planète. Elle plonge avec

l'amour, et lui aussi... « *c'est d'la triche !* ». Mais ce matin Sergueï m'a répondu par le SMS ci-dessous, et demain j'habillerai l'espace d'un vêtement magnifique.

**SMS Sergueï à Moi :** « Guigui, Après quelques réflexions en écoutant l'orage cette nuit, note mes dispo pour cette semaine : Mercredi 13 – 15 Vendredi 10 - 11 :30 La suite à voir »

**SMS Moi à Sergueï :** « Super extra et merci beaucoup mon Serioja alors je choisis demain mercredi à 13 h à Nogent. Je propose qu'on s'attende devant la piscine avant d'entrer. OK pour toi ? »

**SMS Sergueï à Moi :** « Ok Demain 13 h devant la piscine Bisou Sergueï »

**11/06/2014**

**Mail Ivan à Moi :** Bonjour Guillaume, la date limite est le lundi 16. J'ai envoyé un mail à la fédé pour qu'on me transmette les modalités d'engagement que je ne manquerai pas de te transmettre.

*(Au sujet de l'inscription aux Championnats de France)*

**12/06/2014**

– Je n'aurais pas dû manger ce maudit steak tartare, j'ai un sacré poids sur l'estomac...

– Bien sûr... il fallait manger léger, des fruits secs

Hier à Nogent, mon premier entraînement en privé avec Sergueï, pendant deux heures, en plein soleil. J'ai fait douze plongeurs à dix mètres, soit trois tentatives pour chacun des quatre que je fais à cette hauteur. J'ai fait aussi une trentaine de plongeur et d'entrées à l'eau à cinq mètres, dont des groupés et des tendus arrière. Je me suis senti désinhibé pour les lancer et les améliorer, ces plongeurs jusqu'à présent problématiques. Je pense que je n'étais plus capable de m'inquiéter et de trop réfléchir, après la machine à laver mentale du dix mètres. Serioja m'a dit à la fin de l'entraînement qu'il avait « *un bon sentiment sur moi* », c'est-à-dire que je lui ai montré que j'étais capable de progresser sous ses yeux en écoutant ses conseils. C'est l'implication des grands plongeurs qui, contrairement à ce qui est possible dans notre club, a permis cela. À vrai dire mes figures étaient encore loin d'être belles, et de mériter des notes correctes, et je n'étais pas fier en montant tout là-haut, me

disant que je me torturais vraiment, souhaitant même pouvoir être ailleurs... mais qu'est-ce qui m'attendait de bon ailleurs ? Je voyais mes trous noirs et leurs contournements épuisants par tous les abrutissements du quotidien de ma vie... alors je savais pourquoi je me mettais au bord de la dalle.

- Maudit steak tartare, ça me fait vraiment un poids...
- Bon, Guigui, tu ne vas pas me le répéter à chaque fois...

C'est amusant, ensuite... de nouveau sur la dalle à dix mètres, j'ai cru rêver... Il y avait, seulement le temps d'un saut, et arrivant par l'échelle derrière moi, un jeune homme qui ressemblait beaucoup à Alexandre, l'entraîneur de l'INSEP.

- Alexandre ?
- Oui ?
- Ça alors, c'est une surprise... Alors tu viens plonger ici ?
- Je fais mon petit saut et je m'en vais...
- Vas-y, passe devant...
- Merci.

Jamais je ne l'aurai gêné en faisant allusion au fait qu'il ne me fasse plus signe pour venir aux entraînements du vendredi à Montreuil. Il est évident que mon niveau sportif ne me donne aucune raison d'être là-bas. Pour moi il était certain que nous y pensions tous les deux, et que nous étions assez intelligents pour accepter cette situation, et je ressentais une vive sympathie envers lui, c'était bon et léger. D'ailleurs, tout de suite après qu'il ait sauté (ce n'était pas un plongeur, mais juste un saut, ce qui m'a paru drôle), j'ai fait mon meilleur un et demi retourné de la série, avec pour une fois des jambes bien tendues à l'entrée à l'eau. En ressortant je suis allé parler à Serioja.

- Il était mieux, comme il y avait Alexandre, je me sentais obligé de bien faire !
- Ah bon ? Et pour moi, tu ne te sens pas obligé de bien faire ?
- ... Euh... L'amour propre est une forte motivation... mais... on est d'accord que c'est Alexandre, de l'INSEP, qui vient de sauter ?
- Non.
- Comment ça, non ?
- Il s'appelle Alexandre, mais ce n'est pas lui.
- Ça alors ! Je croyais que c'était lui...

Je me sentais alors un peu bizarre, et vous pouvez, tout en riant de moi peut-être, douter de ma santé mentale, et penser que je vis dans un monde d'illusion, soit que j'y suis plongé tout seul, soit que n'importe qui peut m'y mettre facilement. Mais le fait est que j'étais heureux, comme si je m'étais bien comporté en rêve. Après cet entraînement, qui s'est fini à quinze heures, je suis allé à la piscine de Châtillon. Je voulais faire un peu de tremplin, mais je pensais devoir surtout être utile au jeune garçon, le petit blond, s'il y était. Je

voulais lui dire qu'il fallait aller en ce moment, ce mois de juin, à la piscine de Saint –Maur pour rencontrer Sergueï et préparer une inscription dans le cours pour enfant l'année prochaine. Mais je ne l'ai pas rencontré. Il y avait dans cette piscine Noël et Bruno. Sous la conduite de Noël, j'ai encore fait plus d'une heure de tremplin à un mètre.

- Alors, comment ça a été les compétitions ?
- Bah... Nul au tremplin, humiliation publique, et plutôt mieux à la dalle
- Bon. Il faut participer... est-ce que tu es stressé en compétition ?
- Complètement, avec les juges qui m'observent, je perds mes moyens... tu me verrais, je pèse des tonnes... je pense que c'est parce que je manque d'instinct dans les gestes, ça fait trop peu de temps que je fais du tremplin... mais j'étais mieux à la dalle !

Pauvre de moi. En rentrant, je découvrais mes notes dans ma messagerie. Je fus dernier dans toutes les catégories d'âge, parmi le concours des maîtres, et ceci non seulement au tremplin, mais aussi à la dalle... je prends et j'accepte. Mes pauvres plongeurs simples, je ne pensais pas les avoir ratés. Ceux des autres, je ne pensais pas qu'ils pouvaient être aussi bien... je prends et j'accepte ce qui m'arrive. J'ai pendant la nuit dernière cherché à comprendre ce qu'était ce que je ressentais. J'avais mal comme après une trahison. Peut-être que je m'illusionne totalement sur ce que je suis, peut-être que je suis nul et prétentieux, très laid, complètement fou... je prends et j'accepte tout ce qui m'arrive. Je ne veux pas chercher pas à me consoler, ni à me maltraiter, mais mes enfants et ma femme ne comprennent pas mes échecs malgré tous mes efforts, alors j'écris. Je me souviens des paroles de Monica : « *it is still an achievement!!! You can only get better do not give up.!!!!* ». Ce sont des paroles magnifiques qui disent que mon existence est toujours en accomplissement, qu'elle n'est pas fatalement bornée par les jeux du mental... que je vois dans les mouvements de l'espace qui créent les matières et les devenirs... *Je prends tout ce qui m'arrive. C'est agréable de s'offrir totalement à la nature des choses. En ce corps je ne cherche même pas à faire taire la petite voix intérieure de la honte et du doute qui fait mal. Son mental ainsi blessé est raisonnable, c'est un refuge où se soigner, une autoroute tracée pour le besoin d'agir. Je prends tout de ce qui m'arrive, l'échec et la réussite, le bien et le mal, l'existence et l'inexistence, de tout ça je peux élargir ma conscience, me glissant dans le tissu de l'univers, des êtres et des choses, cessant d'être dominé par les jeux mentaux de l'existence corporelle. Et s'il m'arrive d'en être incapable, d'être incapable d'accepter tout ce qui m'arrive, de m'illusionner en bonheur ou en souffrance dans mon égoïsme, c'est que je continuerai à faire de beaux rêves humains, des rêves d'actions pour l'existence de l'univers. Je dois vivre ma vie jusqu'au bout, elle est en construction jusqu'à sa fin dont je*

n'ai pas idée. Ce soir j'irai à Aulnay fournir encore des efforts, c'est tout ce que je peux faire, fournir des efforts, et je le ferai tant que ce sera possible, ce ne sont pas des efforts stériles, pas des trous noirs, ce sont les gestes de l'art et c'est la vie qui me sourit !

**SMS Sergueï à Moi :** « Mon Guigui-champion, voici le programme pour la semaine prochaine : Mardi 14-16 Vendredi 9 h 30 – 11h30 »

**SMS Moi à Sergueï :** « Je prends mardi et vendredi »

**SMS Sergueï à Moi :** « Gourmand »

### 13/06/2014

- Ça fait combien de temps que tu plonges Marc ?
- Vingt ans.
- Et toi Alessia ?
- Quatre ans.
- Moi deux ans et demi... trois ans en septembre.
- Ça fait combien de temps que tu plonges Didier ?
- Vingt... vingt-quatre ans.

*(Hier jeudi à Aulnay)*

### 14/06/2014

– Je dois partir en avance aujourd'hui, vers 11h30 ... aujourd'hui je vais faire les choses calmement... ne pas contrarier le geste avec trop d'énergie, le faire gentiment, comme ça...

- Oui, pas à l'arrache...
- Être féminin.
- Mais oui ! Le plongeon c'est du plaisir... de la grâce, du bien-être. Ce n'est que ça !

(...)

- Cinq !
- Ta tête...

(...)

- Cinq ! Cinq !
- Touche tes jambes, tends- les !

(...)

- Cinq ! Cinq !

- C'est mieux.
- Encore !
- (...)
- Guillaume, laisse passer les autres, on est nombreux... (*c'est Jane qui parle*)
- OK, Jane.
- (...)
- Cinq !
- (...)
- Bon, alors je lance ma demi-vrille, sinon je n'aurais pas le temps
- Je préférerais que tu fasses un renversé droit...
- ??... D'accord ! ... Eh, les gars, vous allez voir un méga plat sur le dos !
- (...)
- Euh !... j'ai pas fait d'plat !
- (...)
- Cinq !
- Oh, j'ai touché la dalle avec les mains ! Hi hi ! Encore !
- (...)
- Cinq !
- Tes jambes ! Il faut arriver à désynchroniser les bras des jambes...
- (...)
- Cinq !
- Allez, vas-y guillaume, part sinon tu vas être en retard...
- Bon j'y vais... c'est bien que tu m'aies dit de faire le renversé droit... à mardi !...
- À mardi Guigui. Si tu peux venir en avance...
- Oui, 13 h 30 si tu veux ?...
- Non cinq ou dix minutes...
- OK... Ciao ! Bon weekend !

(*Ce samedi à Aulnay*)

**SMS Didier à liste de diffusion** : « Demain nous plongeons à Nogent rdv 11h30 bonne soirée »

**15/06/2014**

Les majuscules de chaque phrase forment « *GUILLAUMEPAPA* » lues en verticales, elle a choisi les mots possibles dans sa mémoire et dans le dictionnaire, pour accomplir son acte imaginé. Sergueï m'a dit hier : « *beau gosse* », parce que j'étais bien habillé, et j'ai répondu : « *merci* ». Mais je ne me vois pas comme un beau gosse, je me vois autrement et je constate que cela tient à toute une histoire. C'est dommage car j'aurais aimé pouvoir recevoir

son compliment de façon si bonne et évidente pour me sentir exister. Aujourd'hui il y a dans ce poème étonnant de ma fille cette litanie de louanges. Elle est faite à la façon antique, avec quelques adjectifs dignes des adulations offertes aux *voyants* des Védas. Je m'en sers pour me consoler et me sentir exister agréablement, car elle semble lui avoir été chuchotée par le hasard dans la contrainte. Mais ce n'est qu'un jeu de mon mental, une imagination agréable dans le lieu de l'égoïsme. Je comprends qu'il est possible d'en tirer quelque chose de bon, en étant moi-même l'enjeu de ces jeux, sans m'attarder à m'imaginer le maître des jeux. Mais ça n'est pas moi qui décide de mes transformations, je passe mon temps à vouloir être le maître du jeu qui m'occupe, à vouloir « *bien faire* », alors que je ne peux pas « *bien faire* », comme si la fin de mes œuvres était possible. Tant que l'activité vitale est présente, rien ne peut se finir. L'univers réalise son existence. Il y a des maîtres des jeux mentaux plus ou moins conscients de ce panorama des jeux de la mentalité, plus ou moins capables de s'extraire de l'illusion totalisante des épousailles avec le réel, et cela restera toujours de la mentalité. Tant que la vie dure, que la vitalité est présente, aucun jeu mental ne peut réussir à renier le besoin d'agir, même s'il prétend le contraire. Nous mentalisons le besoin d'agir par nos œuvres, mais ce besoin d'agir est fondamentalement l'existence (et la connaissance), celle de la vitalité identifiée à l'activité de l'étoffe cosmique, la *prana*, (mot sanskrit). Ce que nous trouvons dans les formes qui nous sont compréhensibles se mesure en bien-être ou en mal-être. Nos efforts viennent de ce que nous sommes faits de désirs de finitudes dans une réalité qui n'est faite que d'infinis dimensionnés et combinatoires (infinis mentaux).

**17/06/2014**

En allant à Nogent, je ne pouvais pas répéter de façon mémorielle l'inflexion de pensée qui donne une réalité à la navigation dans l'espace intérieur. Cependant je savais qu'elle existait, et que je devais « *tenir le coup* ». Plutôt que de me sentir déchirer aux abords des trous noirs, je mentalisais l'écoulement du besoin d'agir par les actes tout proches que j'allais faire à la piscine, avec mon Sergueï. Je le vis arriver, garer sa moto, et nous nous sommes topé la main, puis nous avons pris un café. Il voulait que j'emmène le renversé tendu à sept mètres, ce que je voulais aussi. « *Tenir le coup* », mentalement et physiquement, c'est entre mes murs et mes plongeoirs donner de la réalité à quelque chose qui n'existe pas, ou pas encore. C'est fonder ensuite un système de représentation après avoir expérimenté et ressenti ce qu'un corps donne dans une situation, ce qu'il peut donner dans une autre. C'est la durée future de soi-même qui est l'enjeu, mais cet impératif d'agir pour épouser le réel n'est

pas forcément conscientisé. Et pourtant c'est cette déficience mentale qui fait qu'un groupe de personne peut tirer un missile sur un avion de transport de troupes, et mettre un terme à l'existence d'une cinquantaine de jeunes hommes. Ce qui s'est passé il y a quelques jours en Ukraine.

J'ai tenté d'en parler avec Sergueï, je pense qu'il m'a compris, j'ai ressenti ses sentiments altruistes comme les miens, mais pris dans l'oralité de l'action d'un moment, les phrases sont différentes de celles que je produis en ce moment. Elles sont beaucoup plus simples et courtes, car c'est à plusieurs que la vision tente de se produire. Lorsque j'essaye d'en parler avec des gens que je ne connais pas trop, comme ce client vu tout à l'heure, ils ouvrent des yeux plutôt ronds et moi je me sens un peu stupide, mais ils m'écoutent. À propos... je suis dans l'avion. Je suis aussi à côté du bourreau qui est dans l'avion, et à côté de celui qui est aussi au sol. Seulement je suis mort maintenant, dans l'explosion de l'avion, et c'est comme si on m'avait tué cinquante de mes enfants. Oh, je les vois à mon image, pour parler ainsi, mais à mon image je sais bien sûr que je suis aussi le bourreau, celui qui peut tirer le missile. Mon corps en sait quelque chose, de la façon dont je le traite. Je peux ressentir, c'est un début, mais comme c'est effrayant je n'y pense pas.

J'aimerais bien mener chaque mentalité aux abords de leurs trous noirs, pour qu'elles sentent la déchirante attraction et fassent le lien entre ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur. Alors la responsabilité morale des actes s'établit, avant d'agir, quel que soit l'agir, elle aura été là avant. Mais dans le cours normal de la dérive dans l'espace de l'existence, rien du monde matériel n'est ressenti assez fort, et toutes les imaginations irresponsables dominent le devenir. C'est le noir de l'espace stable, le tissu cosmique porteur d'objets. Ce n'est pas facile de tenter de parler de choses qui n'existent pas encore. Pourront-elles seulement exister toutes seules ensuite, et pas seulement parce que quelqu'un aura envie d'y croire... « *Va faire ton renversé tendu à sept mètres* ». Je fais deux renversés tendus à sept mètres. « *Maintenant va le faire à dix* ». D'accord, il me la joue « *Soviet Système* ». Je vais en faire trois à dix. Avant de commencer l'entraînement, je lui ai dit :

– Quelles que soient mes appréhensions tout à l'heure, je me souviendrai qu'il faut plonger avec grâce et bien-être.

– Pour avoir de la grâce, on faisait de la barre asymétrique...

Je ne tends pas les jambes, il a « *envie de me donner des fessés* ». La grâce est absente. Et le bien-être ? Devant l'inconnu et l'incertain il ne peut pas être déjà présent. Pourtant ne sont pas présents le mal-être et l'impossibilité d'agir, c'est ce que je trouve en moi lorsque je fixe le bouquet de fleurs accroché sur le mur de la piscine, et qu'incompréhensiblement je lance le saut. C'est qu'en moi il y a une souffrance, dont je ne cesse pas de parler depuis dix mois maintenant.

- J'aimerais que tu fasses un et demi carpé à sept mètres.
- Mais je ne l'ai jamais fait de ma vie...
- Va faire d'abord une chute avant carpée à cinq.

Et ensuite il m'envoie à sept mètres, et je la rate deux fois, et je réussis un peu mieux la troisième fois. « *Bon, à dix mètres maintenant* ». Je me retrouve là-haut après avoir attendu un rayon de soleil, car nous sommes en plein air et que le soleil joue à cache-cache avec les nuages. Je ne sais pas trop comment faire, mais j'ai plus de hauteur qu'à cinq mètres pour arriver à tourner, et Sergueï le sait. Je lance, j'entends son « *top !* » pour décarper et tendre le corps, mais mon oreille interne est plus forte et reste calée sur une forme groupée. Je fais un plat. Ça me fait une belle jambe ! Mon mollet droit a pris le choc à plat, il est tout violet.

- Ouf, j'ai pris cher... qu'est-ce qui n'allait pas ?
- Guigui, tu n'ouvres pas que je dis « *top !* » Allez recommence...
- Ouf !
- Pour toi, recommence, ne reste pas là-dessus.
- D'accord, mais laisse-moi me sécher d'abord... Ah gla gla !
- Arrête de négocier...

Et je suis encore en haut avec un rayon de soleil. Il m'explique les gestes à nouveau, je le vois les mimer... ça s'est passé mieux.

- Ouvre tes jambes ! Tends-les !
- Bah, au moins j'ai pas fait d'plat.
- Bon ça va pour aujourd'hui. Mais va quand même faire une entrée à l'eau assis carpé pour finir.

Pourquoi est-ce que je n'utilise pas ces ressources pour sauter des murs ? Le trou noir attire, il pose la question sous cette forme. Il veut tout concentrer dans l'effondrement de ce que le réel me permet, et vous permet, cet effondrement de la vie mentalisé comme somme d'actes finis... Je vois les visages de mes enfants, et le bien-être que je ressens avec eux n'est rien d'autre que le déploiement de l'espace qui enchâsse le monstre engloutisseur et créateur. Et le besoin d'agir n'est pas trahi et ma mentalité a quand même pu dépasser l'égoïsme de ma finitude. « *C'est bien Guigui* », et il a le geste de me presser la nuque, alors que nous marchons pour récupérer nos sacs. Je sais que je le décois par mon incapacité à tendre mes jambes, entre autres choses. « *C'est la faute au froid, ça me rabougrit...* ». Mais chacun sait que ce n'est pas vrai.

- Tu fais bien de me pousser... merci, vraiment...
- J'ai compris que toi, tu as besoin de te gameller pour comprendre.
- Jamais je n'aurai cru pouvoir faire le renversé à dix...

Le maître-nageur de la piscine ne permettra pas qu'on vienne vendredi prochain dans les horaires du matin, car il ne veut pas faire de dérogation à l'ouverture normale de la fosse à plongeon. Je conviens avec Sergueï de faire notre prochain entraînement dimanche après-midi. Je nous revois discutant sur le parking. Il fume une cigarette.

– T'en fûmes combien ? Un paquet ?

– Oh non ! Je prévois d'arrêter bientôt !... Mais j'ai recommencé à fumer parce que j'ai passé une mauvaise période, j'ai eu l'impression de tomber dans un trou...

– Voir si tu arriveras à t'arrêter...

– Si.

– Demande à Marc une cigarette électronique...

– Non...

– C'est du plaisir... puis ça devient une habitude obligée, un vice... c'est comme la branlette...

– Oui, et en plus c'est mauvais pour la santé.

– ... Bon, alors je vais aller à Suresnes.

– Pour le travail ?

– Oui, pour voir un client... et après je rentrerai chez moi... et j'écrirai... et je ferais mes devis. Et... je... j'essaierai d'être raisonnable.

– Oui.

– ... Demain j'irai à Châtillon tâter une heure de la planche. Il y a là-bas un petit blond que j'ai rencontré, il est humble, austère, il fait ce qu'on lui dit, j'aimerais te l'envoyer... j'ai parlé avec son père. Il est venu te voir à Saint-Maur ?

– Lequel ? Celui qui était venu à Aulnay ?

– Non, rien à voir...

– ... Non, j'ai vu personne...

– Bon... C'est un peu pour te l'amener que j'irai à Châtillon. De toute façon on se voit jeudi soir à Aulnay.

– Dac. Oh, je suis en retard !

– Moi aussi, je dois y aller.

Je le croise à nouveau alors qu'il passe devant moi en moto. Nous nous sourions, mais pas de ce sourire léger auquel toutes les littératures faciles tendent à faire croire, prenant leurs rêves pour des réalités. Nos sourires, qui essayent d'avoir l'air de ce que nous ne sommes pas, sont en réalité marqués de nos pesanteurs, que nous projetons l'un sur l'autre comme l'image que nous nous faisons de nous-mêmes. Nous portons sur la peau toujours un peu de la honte de nos frustrations, du poids de ce monde depuis si longtemps. Pourtant nous ne cessons pas d'offrir à cette image à laquelle nous nous accrochons l'espérance et la confiance. Hors de la simple action, cette image

est souvent pesante. Ce n'est pas encore la connaissance, ni le trou noir, c'est le poids de la terre et l'ignorance. Affronter les yeux dans les yeux le regard réel d'un ami, ou d'un amour, suppose de partager avec lui la conscience de cette pesanteur, qui est celle des actes portés par cette terre, de son poids et du vôtre. C'est une douleur que personne ne peut éviter, mais nous avons des trésors d'espérance et de confiance à offrir à qui les exige, pour pouvoir naviguer au loin dans l'espace en compensation. La suite de mon récit se perd dans un entrelacs d'images et de paroles qu'il n'est pas utile de raconter. Parce que je vais aller me coucher, en ayant pris un comprimé d'anti-inflammatoires. Les détails, tel que des dialogues, cela fait dériver dans l'espace, mais ça ne permet pas par leur seule abondance de ressentir l'espace intérieur.

**19/06/2014**

Ça faisait quelque temps que je voulais rendre une visite à Jérémy. C'est un jeune homme qui est placé depuis cinq mois dans une unité de psychiatrie et de désintoxication. Il était venu avec moi sur un de mes chantiers, avant qu'il ne bascule. Il était venu un peu pour voir, un peu pour m'aider, un peu pour l'aider. Impossibilité pour lui de monter trois barreaux d'échelle : « *j'ai le vertige !* », difficulté à contrôler de brusques changements d'humeur. Et puis ses mains qui tremblent, l'alcool à haute dose, tous les jours. Et puis la fumette. Il a la trentaine, il a quand même réussi à faire un enfant dans sa jeunesse, il est probablement une charge financière et morale pour ses parents, peu de personnes viennent lui rendre visite. Un soir où il avait mis trop de désordre autour de lui, les gendarmes sont venus le chercher, et sur ordre de la préfecture du département, il a été placé dans cette maison de soins... Mais je pense à autre chose... je pense à Nono, au frère de Brian, à tous ces SDF qui eux, au moins possède quelque chose, car ils sont réunis en bandes. Ils possèdent la rue, pour y vivre, pour y jouir et parfois pour y mourir. Mais l'horizon de Jérémy est celui d'une chambre, et Jérémy est très seul. C'est le cas d'une quantité de jeunes gens qui ne savent pas quoi faire d'eux-mêmes, et qui ne peuvent l'apprendre de personne car les transmetteurs de culture sont dans la même situation. Car la vitalité est faite pour traverser les états mentaux en animant les corps. Quels sont les mondes qui l'en empêchent ? Impossible de les décrire par les objets qu'ils contiennent, mais bien plutôt par des inflexions de l'esprit, et le langage métaphorique propre à la description de la mentalité. Alors ce que d'autres peuvent imaginer pour trouver un sens à l'existence, ce n'est pour eux que porte fermée sur laquelle la vitalité s'élançe et se cogne. Et le désir qui ne peut pas naître c'est le choc contre l'objet du désir. D'où cette agressivité qui s'épuise en abrutissement corporel, pour

oublier l'isolement et l'échec de l'espérance dans la grande patience collective. Jérémy est maintenant devant moi dans le hall d'accueil de son pavillon. Il a grossi, les tissus de son corps sont enflés. Son discours est entrecoupé, il sort sa langue de temps en temps pour l'enrouler à l'extérieur. Nous avons marché longuement entre les bâtiments. Il le fait tous les jours. Il m'a montré la sortie par laquelle il s'enfuyait du centre pour s'acheter quelques joints, ainsi que sa salle de sport. J'ai donné un coup de poing dans le punching-ball, ce que je n'aurai pas dû faire. Il fait chaud, nous marchons, je peux me souvenir de quelques bribes de notre discussion :

- Tu as le moral ?
- Oui très bien.
- Tant mieux ! c'est pas évident de se sentir bien... Tu as grossi...
- T'as vu, hein... ?

(...)

- Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?
- Rien... je fais rien.
- Ça te fait du bien d'être ici ?
- Oui, beaucoup. Tu sais... une bouteille de vodka par jour... c'était plus possible.

(...)

- Tu prends beaucoup de médicaments ?
- Plein. Les médecins ont dit que j'étais bipolaire.

(...)

- Tu sais d'où elle vient, ton agressivité ?
- Elle vient du fond du cœur.

(...)

- Quand est-ce que tu vas sortir ?
- Normalement... à la fin du mois.

(...)

- Il faudra que tu t'occupes... tu sais, c'est le besoin d'agir que tu dois canaliser... moi je le fais en plongeant, mais sinon je suis comme toi... fais quelque chose, n'importe quoi, mais crée.

Et nous nous sommes séparés en revenant à ma voiture. Il y eut l'échange soutenu d'un regard, ainsi que d'une poignée de main. Moment de vérité les yeux dans les yeux, où se prouva l'essentiel, qui était que je sois venu le voir. Et puis le centre médical m'a rejeté dans un hoquet, je suis allé rouler de tout mon corps jusqu'à Châtillon. Il y avait là-bas Noël, Bruno et Timothée. J'ai dit à Noël, dans les douches après cette heure et demie d'entraînement, que j'avais fait trois tendus renversés à dix mètres, ce que je n'aurai pas dû lui dire. Car c'était dans l'intention de me valoriser, après le spectacle médiocre que je

venais de faire à la planche. Ce soir je roulerai jusqu'à Aulnay, mon corps s'est un peu reposé après une longue nuit, je souhaite plonger dans un état de propreté mentale, donc avec le minimum de vitalité pour le maximum d'efficacité.

**20/06/2014**

- Guigui, je crois que les autres sont jaloux.
- Jaloux ?
- J'ai un sentiment.... ils voient que tu t'améliores.
- Mais je suis nul, moi. T'as bien vu mes notes au TIP.
- Bof, ça... tu fais de gros progrès. On m'a demandé si tu t'entraînais encore avec Alexandre.
- Je ne sais pas faire ce qu'ils font, leurs doubles... je ne pense pas que je sais plonger, franchement, j'ai pas le sentiment de valoir quelque chose...
- Mais il y a des choses que tu ne pourras jamais faire... c'est l'âge. Mais ils ont aussi leurs limites. Tu vois.
- Bah... c'est vrai que je me lance à dix mètres. Mais ça ils n'ont pas besoin de le savoir.
- Non, ils n'ont pas besoin de savoir ça...
- Tu sais, si je pouvais réussir à faire correctement quelques plongeurs simples à dix mètres, je serais content. Mais qui est jaloux ?
- Bah... le groupe. Ils réagissent ensemble de la même façon.
- Bah, moi, ils m'ont toujours considéré comme un OVNI.
- Ça fait combien de temps que tu fais du plongeur ? Deux ans et demi ?
- Trois en septembre.
- Bon, la première année on n'en parle pas...
- ... Alors ça colle toujours pour dimanche ?
- Oui, vers treize heures. Je serai avec les enfants, ça ne te gêne pas ?
- Pas du tout. Les quatre ?
- Non, trois. C'est combien l'entrée de la piscine ?
- Quatre euros cinquante environ... je paierai leur entrée.
- Non, je peux payer leur entrée.
- Bon, je paierai la moitié... tu sais qu'on va voir Didier et les autres à Nogent dimanche ? Ils viennent s'entraîner là-bas.
- Oh, alors... on ferra comme si on se retrouve là-bas... mais je m'occuperai de toi.
- Tu peux aussi t'occuper d'eux, ça ne me dérange pas.
- Tu sais que certains m'ont demandé de les entraîner, et que j'ai refusé ?
- Ah bon ? Pourquoi ? Il voulait que tu le fasses gratuitement ?

- Non, en payant.
- Je ne dis pas que je m'entraîne avec toi ? Je ne parle pas d'argent ?
- Non, tu ne le dis pas...
- Tu sais, je vais venir samedi.
- ... Attention à la vie de famille !
- Bah, je leur ai dit que j'avais un entraînement spécial, pour les Championnats de France.
- Tu as raison, plus tu en fais, mieux c'est.

C'était hier à Aulnay. Peut-être que la jalousie en question, c'est que j'accapare mon entraîneur au détriment du temps qu'il doit consacrer aux autres. Il parle de jalousie comme d'un sentiment perçu de façon diffuse, et j'ai supposé spontanément que c'est de moi qu'on est jaloux, cristallisant ainsi nos mentalités dans un système de représentation envahissant, mais au fond arbitraire. Mais c'est peut-être plutôt de lui, de son envie, de son temps, de son regard pour moi que les autres sont jaloux. Je ne veux pas lui causer du tort indirectement, demain je trouverai le moyen d'empêcher une possible cristallisation d'opinions, chose qui arrive toujours quand les gens ne savent pas nettement quoi penser. Nous formons en effet mentalement de l'existence, et l'effet le plus spontanément intelligible se voit dans les sentiments que nous suscitons hors de nous, qui dépendent du jeu illusoire et inévitable de représentations matérialisées en nous, pour le dire plus simplement : ce que nous sommes, et éventuellement ce que nous avons décidé de penser de nous. Et ceci est vrai depuis tout point de vue mental lié à un corps, ce qui fait que ce que nous nommons ordinairement le monde matériel et intelligible, dans lequel nous déployons notre agir, que nous comprenons difficilement si nous voulons le comprendre, est plutôt mieux décrit comme une superposition de mondes matière-mental. Un peu comme la lumière blanche est une superposition de longueurs d'onde restant ce qu'elles sont, cachées derrière une apparence résultante différente. Quel est le prisme qui peut révéler les différents matières-mentals cachés sous l'apparence inintelligible de la donnée immédiate du réel aux sens ? Comment savoir ce que nous sommes, ce que n'importe quel objet du monde est, sûrement et du premier coup d'œil connaître ce qu'est son monde ? Il existe au moins un monde matière-mental dans lequel ce prisme est intelligible, et il faudra sûrement plus qu'un mot (*prisme*), qu'une simple réponse spéculative (*mondes matière-mental*), pour lui donner de l'existence dans le nôtre.

Je dois donc me faire plus discret dans mon club et vraiment plus talentueux, pour que son amitié ne paraisse pas injuste, surtout à mes propres yeux (mentaux), car ce que mentalisent les autres ne peut plus m'influencer n'importe comment. La jalousie dont parle Sergueï, c'est un moteur pour

évoluer qu'il veut m'offrir. Dans la vision qu'il a de moi, il anticipe l'avenir selon les souvenirs de ses expériences passées. Je ne suis vraiment pas sûr d'être à la hauteur, sportivement parlant. Cependant je vois une issue possible (encore une ! Est-ce que je tournerais en rond ?) pour apaiser mes angoisses personnelles et aider mon humanité. Ce serait de me mettre à aimer tellement mon sport, pour épuiser l'excès de mon agir insatisfait. Je pense que je pourrai me satisfaire de vivre les événements futurs, comme demain matin par exemple, ce qui est nouveau. C'est un renoncement et une appropriation en même temps. Il s'agirait de renoncer aux formes obsessives de l'agir non satisfait dont j'ai amplement parlé, comme désirer sauter des murs alors que les jambes ne veulent pas, toucher le courant électrique alors que la main ne peut pas rester dessus, et la « colère » qui n'est que penser être plus fort que son corps en imagination. Il s'agirait d'y renoncer en absorbant tout cet agir dans la pratique d'un art incorporé. Alors tout un monde lié à cette forme mentale serait possible, si j'en crois, par exemple, le monde de l'oiseau mentalisé différemment de celui du lézard, notamment pour l'appropriation de la verticalité et de ses dangers. Un oiseau n'aurait pas le courage d'exister comme lézard, et inversement. Ce ne serait pas raisonnable, son corps ne serait pas d'accord, il faut dans son cas des milliers d'années de bonnes raisons pour évoluer. L'idée est, pour ma conscience, de faire exister autant le monde du lézard que celui de l'oiseau, de ne pas craindre ces mondes égoïstement, mais de les matérialiser par existences transposées.

Le besoin d'agir ne peut pas être satisfait n'importe comment, mais il doit être satisfait complètement. Si le besoin d'agir devait être satisfait de toutes les façons possibles par chaque existence, aucune réflexion spéculative ne serait possible, aucun corps vivant ne pourrait se différencier. Vous pouvez penser que je cherche sans cesse à excuser une possible lâcheté, celle de ne pas tout tenter physiquement. Or, je me sens prêt à tenter beaucoup d'actes si j'incorpore mon art à mon mental, et même des dangereux, mais par amour et pour réussir. Et pour cela il faut être capable de choisir quoi rejeter parmi toutes les tentations illusoire et totalisantes qui envahissent l'esprit. Normalement, je devrais pouvoir construire une mentalité équilibrée par l'obtention d'un monde d'événements associés, mais il est très difficile de rester dans cette vision d'évolution, tant que le mental n'est pas suffisamment plein de souvenirs, fermement constitué par ces instants de vérités que sont les grandes joies physiques matérialisées par la conscience. La connaissance est une fragilité involontaire pour le corps qui la désire...

**21/06/2014**

**SMS Didier à liste de diffusion :** « Demain nous plongeons à Nogent rdv 11h30 bonne soirée »

**22/06/2014**

Une histoire comme celle-ci ne m'était jamais arrivée. Ce fut hier, dans mon village. Philippe est sorti dans la rue devant sa maison, il interpelle quelqu'un à trente mètres devant lui, qui prend la fuite. C'est le voleur ! Aussitôt Philippe engage la poursuite, et moi qui suis derrière lui, je pars en courant sur ses talons. C'était la deuxième fois qu'un inconnu le visitait pour lui prendre des souvenirs, et il devait être pour ça très motivé à faire sa connaissance. J'admire son immédiate intelligence de la situation, lui qui est d'ordinaire calme et attentif me semblait brusquement transformé. Nous avons tourné à gauche au bout de la rue, puis rapidement nous avons pris sur la droite un sentier s'enfonçant dans la forêt, quoique encore bordé de grillage de propriétés et d'ombre nocturne qui rendait préférable de courir sur un chemin visible. Je vois Philippe courir devant moi, tout de blanc vêtu, ses deux bras remontant frénétiquement de part et d'autre du dos de son gilet également tout blanc dans l'air du soir. Je me demandais jusqu'où nous irions ainsi, un peu angoissé à mesure que nous nous enfoncions dans l'inconnu, l'imprévisible. Philippe était difficile à rattraper. Peut-être avait-il participé à la course nocturne des Flambeaux, au moins une fois, longtemps avant ? Bête que j'étais, je n'anticipais pas la possibilité que l'objet de notre poursuite s'essoufflerait autant que nous, et la poursuite prit fin un peu plus loin, là-bas, au fond...

C'était, après dix-sept de vie commune et deux enfants, qu'ils avaient décidé de se marier ce jour-là, et nous avons été invités en soirée, ma femme, Svetlana et moi. Victor était à l'anniversaire d'un copain, et il y passerait la nuit. Ce fut une jolie réception, avec une grande piscine ouverte aux enfants, buffet bien garni de ce que chacun avait bien voulu apporter, places assises autour de tables sous des tentures. Les personnes présentes étaient toutes bien habillées et s'efforçaient de se comporter socialement. C'était la présence de pas mal de gens de Montfort, mais il y avait aussi un peu de la famille suédoise de l'épouse de Philippe. Il y avait aussi cette jeune mère et sa petite fille de cinq ans, qui furent tout de suite présentées à ma femme, car elle était Ukrainienne. Elle disait avoir fui la région des combats, dans les environs de Donetsk, et aurait obtenu une sorte d'asile politique en France. Pour moi, je souhaiterais qu'elle retourne chez elle quand le conflit sera terminé, mais à ce que j'ai compris en interrogeant plus tard ma femme, elle voudrait rester ici. À mon

avis, elle se fait beaucoup d'illusions sur la beauté de son avenir ici. Cependant un brave homme présent à la noce semble l'avoir prise sous sa protection, et j'ai dit à ma femme de prendre son numéro de téléphone, chose un peu dérisoire, mais qui donne de l'espoir. Mais c'était après l'arrestation du voleur, avec le sentiment qu'il ne fallait plus trop se poser de questions sur l'honnêteté de cette femme, après mon excitation physique.

Ah oui, l'espoir ! Je regardais bien les visages, et je cherchais l'occasion de dire que ce n'était pas une bête que nous avions capturée, mais un être humain. Mais je ne trouvais cette occasion de le dire que devant ma fille, ma femme, un couple et leur fille, et elle fut comprise. C'est un jeune garçon qui est venu nous voir alors que les mariés déballaient leurs cadeaux sur une table, dans un coin du parc. Il nous dit que quelqu'un de bizarre était dans la maison, et leur avait dit de s'en aller. Alors une partie des hommes se dirigea vers la maison, et une autre, avec Philippe, eût l'intelligence de s'engager dans la rue. C'était beau de le voir courir de toutes ses forces, me montrant ainsi une forte détermination. Moi, je suivais autant que je pouvais, avec mon cerveau surmené et malade. Quand Philippe s'est arrêté contre un grillage dans la forêt, tout essoufflé devant son voleur, il a été bien utile que je sois présent pour l'aider, car l'homme était plutôt du genre d'un buffle que d'une gazelle, et un chasseur tout seul n'aurait rien pu faire. Ce qui se passe ensuite est plutôt instinctif, dans ces cas-là. Je me vois me frotter à cet homme pour l'empêcher de reprendre la fuite, et sans savoir comment nous nous retrouvons au sol. Je sens le choc nerveux dans la gorge d'une sorte d'amertume, sorte de chute active, effort pour peser contre ce corps plus lourd que le mien, il tenait à la main un gros tournevis, mais il n'a pas essayé de s'en servir, et je ne l'ai remarqué qu'une fois à terre. Aussitôt Philippe m'aide à le maîtriser, et puis Patrick qui arrive pour peser sur lui à son tour. Alors je me relève et j'appelle les gendarmes de Montfort avec mon portable, leur numéro y étant enregistré.

L'homme étant lourd et fort, nous ne sommes pas très rassurés. Il nie être le voleur, bien sûr, et si nous n'avions pas été nombreux, il aurait raconté ça en tête à Philippe qui, sous une menace larvée, l'aurait finalement laissé partir, à moins que ça ne finisse avec des coups. Les gendarmes qui sont arrivés très vite lui ont passé les menottes, à ce moment-là notre malheureux voleur, vraiment pas chanceux, était sous la menace du poing du frère du Lena, sorte de colosse dérangé de ses morosités nordique. Philippe lui reprochait d'avoir « *gâché sa soirée* ». Je ne sais pas si ce n'était pas un peu pour se justifier et se protéger en tant que victime face à la brutalité, ou pour s'excuser courtoisement de la situation en tant qu'hôte devant ses invités. Les choses s'étaient quand même arrangées sans dommage et cet homme nous avait offert un souvenir marquant. Nous avons été nombreux à le faire remarquer,

à le dire, moi y compris, évidemment. Ensuite nous avons appris la disparition du sac à main de la mère de Lena, nous l'avons cherché dans les broussailles, cru perdu, mais les gendarmes l'ont retrouvé dans la sacoche que le voleur portait en bandoulière. Soulagement. Mais quand même, s'introduire avec un tel look et espérer passer inaperçu dans la foule d'une réception chic... les quartiers rupins ne sont pas forcément les plus faciles... L'idée d'éprouver une quelconque fierté m'est complètement absente. Ça ressemble plutôt à un pansement sur une blessure, le plaisir d'avoir agi, et la blessure est dans l'être fragile. Mais je ne me trompe pas, j'ai pris part à un déploiement d'action à taille humaine, c'est-à-dire ce qui se passe entre le ras du sol et leur hauteur moyenne de 1,75 m, aux humains qui font leurs sales coups et leurs grandeurs avec des œillères. Les trous noirs restent présents dans mon esprit, c'est sûrement une chance, même si ça fait mal. La façon dont nous traitons un homme, même dégradé moralement, c'est l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes et la forme matérielle de notre avenir. Je repense à ce qui a été dit à ma femme de ce qui passe à Donetsk, pas si loin de Zaporoujjié, la ville où habite sa famille et pour laquelle elle commence à s'inquiéter. Des gens disparaissent là-bas. Je ne peux pas me mettre à y penser, c'est trop lourd pour moi. Il semblerait qu'il y ait aussi réellement des germes de guerre civile dans la population ukrainienne. Quelles bêtises et quelles méchancetés en comparaison de mon voleur, qui n'avait finalement aucune envie de violence, lui. Cet homme va aller en prison, il ne peut pas rester libre d'agir. Ma femme était stupéfaite de son audace, pour entrer ainsi dans une maison avec tant de monde. Elle m'a dit que nous sommes devenus trop timides, ici en Europe. Dans son pays, où la force publique ne se dérange pas facilement, il se serait exposé à être roué de coups par les habitants, et il l'aurait su avant d'entrer. Je repense aux gendarmes et à leur courtoisie... pour une fois qu'ils ne me prenaient pas du pognon... En dansant ensuite avec ma femme, près de Lena et Philippe, je me sers de cette situation pour lui demander de changer d'avis et de m'accompagner le lendemain avec les enfants à la piscine de Nogent. Je l'ai même invité à danser un peu pour ça, elle qui n'aime pas trop danser, ni moi, rusé que je suis. Et pourtant dans l'après-midi elle n'était pas d'accord, et je l'avais un peu détesté pour ça, car elle avait changé d'avis sous prétexte que Vala, sa copine de Joinville-le-Pont, ne viendrait pas.

- S'il te plaît... viens demain...
- Oh, j'ai pas vraiment envie.
- Allez, j'ai dit que vous veniez à Sergueï, il se fait une joie... Ne me laisse pas tout seul...
- On va voir...
- Eh ! Philippe !

- Quoi ?
- Y'a un voleur dans le parc !

Et tout le monde rit, sauf les Suédois, à moins d'avoir deviné la plaisanterie. Et nous sommes rentrés chez nous. J'avais besoin de dormir, pour être en forme pour ce qui va arriver dans deux heures maintenant, le haut vol à dix mètres à Nogent, ce qui n'est pas évident et me fait un peu craintif. Je n'aurai pas dû, hier, boire ces deux flutes de champagne supplémentaires après cette histoire. Je les ai littéralement volées sous forme de puissance d'agir au plongeon, pour un plaisir douteux. Pendant la nuit je n'ai pas eu un sommeil très paisible. Mon cerveau a élaboré la substance verbale de ce que vous venez de lire, ainsi que la justification de l'intention de le faire figurer dans mon livre. C'était fatigant, et ces pensées me possédaient malgré moi, car j'aurai aimé simplement dormir. Je me suis dit que ça mettrait un peu d'action dans mon récit, et que quelque part ça s'était peut-être aussi produit pour que j'en parle.

**23/06/2014**

- C'est bien Guillaume, félicitations.
- ...
- On a eu peur, j'sais pas comment tu fais, mais c'est bien rentré... Mes félicitations, parce que c'est pas un plongeon facile à faire...
- Bah... je suis pas très souple, alors...

C'était hier, à Nogent. Ce que je voulais dire à Didier, qui pour la première fois me félicitait, ce dont j'étais ému, c'est que le tendu renversé me convenait mieux qu'un carpé renversé par exemple, parce que je ne suis pas très souple. Mais il est évident qu'il reste bien mal exécuté par moi, ce plongeon. Sergueï, qui me fait encore et toujours le reproche de ne pas tendre les jambes et de mal contrôler ma tête, ce dont je me désole aussi, me le fait faire à sept et dix mètres, car ce plongeon est encore plus difficile à faire à cinq mètres. C'est un processus d'entraînement qui utilise rationnellement les hauteurs en fonction de ce que je peux faire, ce qu'il est capable d'évaluer mieux que moi. Seul le but à atteindre compte. De la même façon, il me fait apprendre le un et demi carpé avant à dix mètres, parce que dans mon cas il faut de la hauteur pour réussir à tourner, ce qui m'a valu déjà deux plats sur la cuisse, mais ce qui me vaut aussi d'apprendre à le faire. Il insiste vraiment pour que je sois le maître de mon plongeon du début à la fin, et que jamais je n'abandonne le geste mollement, inconsciemment. Il me parle du plaisir qui en viendra. Nous avons rejoint le groupe d'entraînement de Didier vers 13 h 30, car il y avait des bouchons sur la route. Sergueï était avec ses enfants, ils étaient venus à vélo. J'ai présenté (il a encore fallu que j'aille détestablement les chercher) ma

femme et mes enfants à Didier, Marc, Alessia et deux autres filles, et dès que je suis arrivé j'ai aussi eu la surprise et le plaisir de voir Adrien sortir du bassin de nage et venir vers moi. La fosse à plongeon était temporairement hors service, je suis allé m'échauffer laissant Sergueï patienter jusqu'à sa réouverture avec le groupe. Ma famille est restée à l'écart, ailleurs dans la piscine, et je l'ai déploré avec Sergueï, et nous avons convenu que ce n'était jamais très facile avec les humeurs des femmes. Vers la fin de l'entraînement, alors qu'au milieu de la foule il ne restait plus que Didier et Alessia qui me regardaient parmi les autres sur les plongeoirs, eux-mêmes assis près de Sergueï sur les gradins, ma femme et mes enfants sont quand même un peu venus les voir, et ça m'a rendu heureux. Il y avait beaucoup de monde ce jour-là, ce n'était pas un bon jour pour s'entraîner, j'ai dû passer devant des personnes plus souvent qu'à mon tour, des jeunes qui venaient pour sauter, pour se faire peur, et je leur expliquais que je m'entraînais spécialement. À la fin, ça a coïncé un peu avec eux, mais dans l'ensemble ils ont fait des efforts pour être patients.

Sportivement, le corps enregistre tout ce qui est fait, et ce ne sont jamais des gestes perdus pour la conscience (le but suprême), à condition de se transformer par un art. Bien des jeunes qui sautaient n'avaient aucune idée de ces sentiments et agissaient brutalement et aveuglement dans une situation qui, au fond, les dérangeait beaucoup. Il réagissait par une belle vitalité à leur égo contrarié, et j'ai connu cela jadis. Pour cette raison, le mal que nous pouvons nous faire n'éveille pas beaucoup de pitié, tant il est difficile de chercher à comprendre en nous ce qui est la part de la folie, que chacun voudrait fuir. Ce jour-là il faisait très beau avec un grand soleil. Après une mise en route nerveuse et physique un peu lente, ce qui désolait mon Serioja autant que moi à cause de lamentables carpés avant à cinq mètres, j'ai quand même fait tout ce qu'il voulait, plutôt mal que bien, mais fait quand même. Alessia et Didier sont partis après que Didier m'ait complimenté. Je n'y pense pas, mais c'est vrai qu'il y a du public, et que j'ai fait un peu le spectacle. D'ailleurs le petit Anton, un des fils de Sergueï, qui ne voit pas encore tous mes défauts comme son père les voit, m'a dit que « *c'était magnifique* ». Et puis il y a eu alors cet incident bénéfique, qui était que ma femme avait perdu la clé de son casier dans la piscine. Elle l'avait accrochée à sa cheville. J'essayais de m'excuser auprès de mon entraîneur de la mauvaise exécution de mon dernier plongeon par le souci qu'elle me causait, disant qu'il fallait que je m'occupe d'elle car elle était très stressée, déployant pour elle des trésors d'attention... mais il ne m'a pas cru, et il avait raison car je n'y croyais pas moi-même. Nous avons simplement écourté l'entraînement, d'ailleurs les plongeoirs de haut vol allaient fermer. Par un coup de chance, le voleur (c'était le week-end des

voleurs) qui avait trouvé la clé de ma femme était de sexe masculin et il l'avait jeté dans le vestiaire des hommes car le numéro que la clé ouvrait était dans le vestiaire des femmes, où les hommes ne peuvent pas aller. C'est en effet le cas dans cette piscine. Alors ma femme et lui ont bien parlé tant que le problème de savoir si elle allait passer le reste de sa vie en maillot se posait. Les enfants jouaient ensemble. Ainsi nous nous sommes retrouvés tous en famille vers le soir chez Serioja, à Saint-Maur, car les petits incidents sont des occasions de rapprochement entre les personnes qui s'attirent. Il suffit pour cela de proposer de l'aide, la clé n'ayant été retrouvée qu'une fois que notre réunion avait été décidée, Sergueï était déjà parti à vélo avec ses fils, et nous nous sommes retrouvés plus tard à Saint-Maur.

Je suis content qu'ils aient parlé russe ensemble, ce soir-là (les Ukrainiens sont largement russophones). Je suis ravi que nos enfants se soient mieux connus. Ils ont en commun des papas qui leur donnent tous les câlins qu'ils veulent. Et pourtant les miens, le matin même, ma fille et ma femme surtout, m'avaient abondamment reproché de les traîner à la piscine contre leurs volontés, en exagérant évidemment. Interrogés à ce sujet plus tard, ils se sont montrés plutôt heureux de leur journée. Car je leur ai posé la question, en rentrant chez nous le soir. Serioja nous a servi un sympathique apéritif sur la terrasse de son appartement, au dernier étage d'un immeuble.

– Comment a réagi Didier de ta présence avec moi ? Il a posé des questions ?

– Non. Il m'a dit « *Guillaume est amoureux de toi ?* », et j'ai répondu « *Pour l'instant, on s'entraîne* ».

Cela nous a fait rire. Nous avons parlé de plein de choses, comme ce qui s'est passé avec le voleur à la noce, la situation en Ukraine... une allusion à mes livres, que personne ne lira jamais selon ma femme et mes enfants, charmante atténuation de leurs propos, alors qu'en privé ils ne se gênent pas pour me dire que je n'écris que « *mes poèmes* » et des « *conneries* ». Et moi, qui avais amené ce sujet pour en parler un peu, pas trop, dire que « *je fais des choses* ». Parce qu'il faut amener des sujets de conversations dans une réunion. Sergueï est charmeur, ce n'est pas un dragueur. Il y a en lui ce désir de plaire, c'est la beauté de son esprit qui s'émerveille et se cherche. Je n'ai encore rien découvert de laid chez lui, parce que son rôle est de donner de l'espoir et qu'il joue bien sincèrement son rôle. Jusqu'où est-il capable d'aller dans cette fonction ? Un peu plus tard, une de ses amies est venue nous rejoindre avec ses deux filles, et s'est assise près de nous autour de la table. J'écoute Sergueï en profiter pour me présenter et me complimenter, en s'adressant à son amie...

– Je te présente mon champion !

– Oh, arrête... le champion des vieux ! (*c'est moi qui parle*)

– Vous savez, Guillaume est exceptionnel... Il est pratiquement impossible d'apprendre ce genre de choses à un adulte... lui il se lance à dix mètres, là où normalement tu montes et tu redescends tellement t'as les chocottes... Et il est très mec, pas chochette, et il se fait mal parfois !

– Mais... pff... tu sais, je n'ai pas le choix...

Elle est brune comme moi, son amie, et je voyais clairement qu'elle l'aimait, et qu'elle l'aimait nerveusement, et qu'il maniait cette nervosité aussi sûrement que moi d'une dalle à l'autre. J'aimerais bien entrer dans un matière-mental comme ça, occupé de l'existence des autres, de leurs passions, de leurs actes... ça me ferait une jolie et agréable mentalité de remplacer des murs par de la chair tendre. Je veux dire par là que c'est l'expérience de passer d'un monde à l'autre qui est jouissive, pas de rester fixer dans un état qui pourrait toujours. En partant il m'a demandé de lui écrire quand nous serons bien rentrés chez nous, et ce sont les SMS ci-dessous, qui datent d'hier. Je vais, après le travail de bureau sur cet ordinateur bien polyvalent, après cette journée de trois rendez-vous de clients à Paris, prendre un soin tout spécial de mon corps très fatigué, de ma cuisse endolorie. C'est une bonne excuse pour dormir, dormir enfin, et bien, en prévision de ce qui m'attend demain, de toute cette joie promise malgré la peur et le doute que je retrouverai encore à l'épreuve. Si seulement tout pouvait être aussi simple !

**SMS Moi à Sergueï :** « Arrivedercci a la casa ! »

**SMS Sergueï à Moi :** « Tutti va bene ? »

**SMS Moi à Sergueï :** « Si tutti va bene ave la mama i li bambino »

**SMS Sergueï à Moi :** « Cool Bonne soirée Bisous »

**SMS Sergueï à Moi :** « Guigui, Regarde si on se voit mardi 14h Bonne soirée »

**SMS Moi à Sergueï :** « OK pour mardi »

**24/06/2014**

– Je te répète toujours les mêmes choses et tu ne m'écoutes pas !

– ...

– Pourquoi tu ne tends pas les jambes ? Pense seulement « *chandelle* » et « *tendre les jambes* ». Toi, je te le dis et tu ne m'écoutes pas.

– ...

- Je te répète... tu ne m'écoutes pas !
  - ...
  - Fais n'importe quoi, concentre-toi, fais du yoga, mais tu fais une chandelle et tu tends les jambes. T'as le temps, c'est dix mètres. Toi, tu shoot en avant et ça passe. Et t'es n'importe comment en l'air.
  - Mais j'ai peur que ça tourne pas, puisque je me déséquilibre en avant.
  - Alors shoot encore plus fort, et tu verras ce qui va arriver...
  - ...
  - Je vois bien que t'as peur, mais si c'est pour s'amuser, c'est pas la peine que je vienne.
  - C'est pas pour s'amuser.
  - Pense d'abord « *chandelle* », ensuite « *tendre les jambes* », et tant pis pour ce qui arrive ensuite.
  - C'est promis.
  - Il y avait une fille qui me disait aussi « *c'est promis* », et je l'ai jamais revue...
  - Qui ça ?
  - ...
  - Qui ça ?... Mais j'avais des courbatures... c'est quand la prochaine fois ?
  - Non, non, allez... Si tu as des courbatures tu annules, mais si tu es là tu fais. Mais ne fais pas pire que la première fois !
  - ... C'est quand la prochaine fois ?
  - ... Vendredi... vers 13 h. Mais je te le confirmerai...
- Mon horizon c'est mes jambes... mais c'est même pas vrai. Elles ne se tendent un peu que si les autres éléments du plongeon sont bien faits. C'est mon esprit avide, peureux et pressé qui m'empêche, mais je ne peux pas le lui avouer. Je reste avec un corps et des rêves de vieux qui ne trouvent plus comme excuse, tout au bout de leurs affolements épuisants à ne pas pouvoir agir de toutes les façons, que le masque de la parole. Et le sommeil débile de la conscience sénile précèdera l'ultime excuse de la somme des actes manqués : la mort, ce refuge... Mais non, pas de ce plaisir avant l'heure ! Le pire c'est qu'il pense ce qu'il dit, ce n'est pas seulement pour me stimuler. Le pire c'est que c'est mon ami et que j'ai honte devant lui. Le pire c'est que je le déçois et que je ne suis pas sûr de pouvoir progresser. Je suis allé dans un photomaton en fin d'après-midi parce que j'avais besoin de photos d'identité. J'en profitai pour essayer de faire une photo aimable de ma tête. Et ce soir j'ai bien plus mal à l'âme qu'à mes mollets.

**POST Moi à Paul :** Paul, à vous séparer ainsi des autres pour leur taper sur la tête, on dirait que vous n'avez pas touché le fond de votre misère personnelle.

**POST Paul à Moi :** Ma misère personnelle ne disparaîtra que lorsque la misère universelle disparaîtra...

**25/06/2014**

Paraître si insouciant dans l'échange de mails ci-dessous pourrait lui faire croire que je n'ai pas compris son message. C'est avoir le courage ou l'audace de l'appeler par son surnom comme si rien ne s'était passé, c'est détourner son regard du mien et aussi lui réclamer de la confiance et de la patience. Paraître si négligent pourrait le faire rire s'il n'était pas si déçu. Je ne me jugerai pas négligent si je n'étais pas déçu de décevoir. Cette situation de déception partagée ne serait pas établie si nous n'en avions pas besoin pour que je plonge mieux, comme un cri collectif dans le silence, comme l'agir du mental non égoïste capable de se partager dans ce qui ne lui fait pas plaisir autant que dans ce qui lui fait plaisir. C'est ce que je suis et aussi ce qu'il est, car la façon dont je me juge est la façon dont je suis jugé, chaque fois que, parmi les vivants, la mentalité est semblable. Bien sûr qu'on peut choisir consciemment de l'ignorer, en pensant à autre chose, mais l'inconscient est la source de l'imprévu pour au moins deux consciences prétendant agir par un seul corps. Si la conscience est cet espace intérieur que nos efforts mentaux dilatent ou contractent, la matérialisation des objets qui le peuplent est ... est... (je ne sais pas). J'ai cherché longtemps la suite de la phrase, pour m'apercevoir finalement que je ne suis pas forcément en miroir avec quelqu'un ou quelque chose, dans n'importe quels lieux du langage où je m'aventure pour en extraire des visions. Pourquoi est-ce que je m'isole ainsi de la vérité en m'acharnant à extirper des mots ce qu'ils ne peuvent pas donner, comme s'ils ne dépendaient que de mes efforts qu'ils donnent quelque chose ? Est-ce que je veux oublier ce que c'est que d'agir vraiment ?

**Mail Moi à Sergueï :** Serioja !! J'ai reçu de Ivan une feuille avec des créneaux d'entraînements à Nogent spécialement pour le championnat : Lundi : 9h00 à 12h00 Mardi : 9h00 à 12h00 Mercredi : 9h00 à 12h00 et 15h00 à 19h00 Jeudi: 9h00 à 12h00 et 15h00 à 19h00 Vendredi : 8h00 à 14h30 Samedi : 8h30 à 10h30 Dimanche : 8h30 à 10h30. J'ai appelé la piscine, et ils m'ont confirmé !!!

**Mail Sergueï à Moi :** Ah C'est coooool...!! C'est pour la semaine prochaine ?

**Mail Moi à Sergueï :** Non, c'est effectif en ce moment. À vrai dire, c'est une feuille que j'avais reçue le 12/06 mais je n'en m'en suis pas souvenu quand il fallait, quand la question des matins s'est posée et que tu as parlé au maitre-nageur. Mais j'ai tilté pendant cette nuit...

**Mail Moi à Sergueï :** Oups, quand je dis “non c’est effectif maintenant” ça veut dire maintenant et la semaine prochaine, jusqu’au championnat (moi et la logique, c’est parfois bizarre pour le sens commun).

**26/06/2014**

**Mail Moi à Sergueï :** Sergueï, est-ce que tu peux m’entraîner demain vendredi ? Je sais que je t’ai déçu mardi dernier, et ça me fait du mal de te faire du mal. C’est presque un mal physique. Le ton insouciant de mes mails d’hier n’est qu’une façade. J’ai pensé, cette nuit, que tu avais certainement besoin de savoir que j’en suis conscient. Et bien je t’assure que j’en suis conscient. Je voudrai me reposer aujourd’hui, ne pas aller à Aulnay ce soir, et plonger avec toi demain à Nogent et travailler la planche samedi pendant les deux heures à Aulnay (En plus ma femme insiste pour que je l’accompagne à la soirée ping-pong de Victor, ce soir).

**SMS Sergueï à Moi :** « Guillaume, on peut se voir demain à Nogent vers 13 h. Accorde aussi un moment à ta femme. C’est important. »

**SMS Moi à Sergueï :** « Merci. À demain. »

**28/06/2014**

- Hier, Didier m’a demandé où était ma femme !
- Ah ah, sacré Didier...
- J’ai répondu qu’elle me faisait des infidélités...
- (...)
- Avec des pieds comme ça... (*Allusion à mes pieds en canard*)
- Chez moi tout est tordu. On ne vit pas dans un monde parfait.
- ça non.
- Si on était dans un monde parfait, ce ne serait pas un vieux de 45 ans que tu entrainerais.
- Je t’admire...
- (...)
- Victor ! Filme papa !
- Maaais... il est nul... il va se gameller !
- Vas-y Victor, fais comme ton père, monte là-haut, tu vas voir...
- (...)
- Regarde sur la tablette, tes jambes n’importe comment. (*Après le saut*)
- C’est moi ça ? Mais c’est affreux. Je n’aurais pas cru... Quelle horreur !

(...)

- À quoi tu pensais là-haut ?
- À te faire plaisir. Et à tendre mes jambes.

(...)

- Tu as bien lu ce que je t'ai écrit...

(...)

- Bon alors, dans l'ensemble, t'es content ?
- Oui. Mais pourquoi il te faut dix sauts pour faire comme je te dis ?

(...)

– Comment tu étais avec ton entraîneur ? Est-ce que tu l'aimais ?

– Mon entraîneur ? Je le détestais ! Un entraîneur c'est comme un père. Je passais plus de temps avec lui qu'avec mes parents.

– Oui, ça devait être dur. Mais bon, avoir envie de plaire, de ne pas décevoir, c'est un moteur.

– Je me souviens d'une compétition, j'avais raté à trois mètres, et je m'étais fait pourrir à fond, incendier. Après j'ai gagné le haut vol. J'étais tellement vexé, que j'ai sorti le meilleur. Oui, la déception, ça peut motiver.

– Beaucoup de types de relations sont possibles. Mais il y a des relations qui permettent de se transformer, et d'autres qui sont stériles. (...) Je suis en train de m'habituer grave au dix mètres. C'est en train de me faire le même effet que le cinq mètres avant.

– T'as vu... mais on rigole pas avec le dix mètres. Une erreur, ça peut faire mal.

– Oui, sur mon retourné pourri, j'ai pris sur la tête et surtout j'ai vu que je ne pouvais rien faire.

**28/06/2014**

Ce matin en allant à Aulnay, je me suis trompé de chemin. Je me suis réveillé sur l'autoroute A86, comme si je devais aller à Nogent. C'était normal, je rêvais, j'étais sur ma planète. Je repensais à cette étrange chose qui consiste à se voir agir, par le sens visuel, et à ce que peut la parole pour faire agir. Je pense que si j'ai mieux réussi le tendu renversé hier, c'est bien sûr pour les raisons que j'ai dites à Sergueï, mais aussi, et puissamment, parce que je me suis vu sur la vidéo de la tablette en train de faire mal ma première tentative. Alors j'ai eu une opinion plus juste sur la distance entre ma tête et la dalle, sur ce que font mes jambes... J'en conclus qu'il y a une grande différence entre ce que l'on fait et l'idée que l'on s'en fait, si cette idée ne peut être prouvée ou infirmée que par la parole. Tant qu'on ne se voit pas agir, on a tendance à minimiser les défauts. Et cependant le jugement que je formais tout en conduisant ma voiture, sur un indéfini vague, une vision, ou la nature des choses, quel qu'ait été son objet en

réalité, était verbal, exclusivement construit de paroles. C'était passionnant. Je pensais alors à un problème de construction mathématique pour enfant, j'essayais de comprendre la parole du livre que je venais juste de lire dans la matinée. J'y suis arrivé, mais en me servant mentalement d'images visuelles commentées par des paroles. Pourtant il me semblait que ce processus de reconstruction minutieuse pouvait être simplifié par une connaissance d'ensemble préexistante du problème et de sa solution. Sorte de fluidité mentale, à moins que ce ne soit un jeu, ou la mémoire de ce que je sais de la théorie des Idées Platonicienne. Je pense maintenant que ce qui était passionnant, sur le bon ou le mauvais chemin qui allait à sa destination quand même, c'était de me voir penser, comme si j'avais des yeux pour cela.

Je ne peux pas m'empêcher de faire part du ravissement que j'ai éprouvé hier au soir, lors du repas de fin d'année du club d'Aïkido de ma femme, auquel nous sommes allés en famille. Ce ravissement m'a été donné par une jeune femme de vingt-trois ans, parce que j'ai immédiatement compris sa corporalité, je l'ai reconnu. C'était un délice. Je suis certain qu'il est impossible de comprendre un objet, si on ne le voit pas tel qu'il est et aussi de la façon dont il pourrait être autrement. C'est par des comparaisons que la reconnaissance est possible, et que les symboles verbaux, bien qu'utilisés, ne nous dominent pas. Pour la plupart des gens, les comparaisons sont rendues difficiles à faire par les tabous culturels, qui se perpétuent par le confort de l'imagination dans le manque de vitalité des corps. Ainsi l'acte sexuel peut se faire non librement sous la pression symbolique des mots et des idées dans une culture appauvrie. À cause des comparaisons interdites, le désir de se connaître soi-même, nommé amour, se réfugie alors honteusement comme il peut dans ce qui lui reste permis. Chez nous les personnes se disent alors bisexuelles, hétérosexuelles ou homosexuelles, puisque la comparaison sexuelle n'est pas interdite. Mais ce ne sont que des états mentaux, des vêtements passagères tissées de symboliques, bien que la plupart des gens s'en contentent. Comment pourraient-ils faire autrement ? Dire que le corps est distinct ou identique à la parole qui en sort, chercher qui détermine quoi, n'a qu'un sens très relatif dans le piège de la parole. Sous ces vêtements mentaux, certains corps ont trop chaud et s'agitent, mais il n'est jamais possible de se dévêtir tout seul. Car le corps inclus dans l'univers est tout ce que nous sommes et la parole qui le décrit ne permet pas de le dévêtir, toujours elle l'habille. Mais je sais bien ce que vaut ensuite un tabou culturel dans l'esprit d'un grand enfant content de lui. Il vaut un communautarisme.

Je ne suis plus tellement un grand enfant. Ainsi dans ce visage de fille je voyais celui d'un garçon, autant que dans le visage du garçon je peux choisir de voir celui d'une fille. Mais bien sûr, ce n'est qu'un point de départ parmi les choix

comparatifs possibles. De même je peux élargir par la parole la comparaison à tous les âges de la vie, la voir bébé ou mourante, cette jeune fille. Mais je la voyais de préférence limpide et je ressentais à distance sa peau chaude et tendre, comme l'écho d'une vie antérieure. Choix cognitifs que tout cela, mais pas choix solitaires ni arbitraires, sinon elle ne m'aurait pas senti si attirant. Je peux comparer en silence cette personne aux symboles tabous qui ont du pouvoir sur mon psychisme. Je suis libre de tout ce que je peux comparer, de tout ce que je peux nommer. Alors par cette liberté les paroles s'effacent avec la honte, et les corps se mentalisent directement. Je suis libre de tout ça. Toute cette mentalité ainsi construite se heurte au monde, au témoignage des sens, pour produire contraction et dilatation, l'effort dont l'univers a besoin. Ainsi ce fut délicat et délicieux, pour moi en tout cas, et j'en garde un bon souvenir. Je suis moi aussi une source de bons souvenirs pour d'autres êtres, je suppose. Je suis de moins en moins méchant avec tout le monde parce que je deviens le maître de mes comparaisons. J'aime l'erreur assassine et l'indifférence salvatrice qui me constitue. Ensuite la mère de cette jeune femme est arrivée. Et plus tard, je disais à cette maman, au milieu d'un autre petit groupe de personnes, qu'elle avait une fille très jolie. Elle me dit alors qu'elle en avait trois. Mon épouse, de retour chez nous, se moquait de moi. Pour elle il était bien établi que je n'étais qu'un vieux devant cette jeune femme. Toujours les modalités du besoin d'agir : je ne peux pas me reconnaître (agir) n'importe comment, mais j'ai besoin de me reconnaître (agir) complètement.

Ce matin, à Aulnay, nos entraîneurs étaient Christian et Didier. J'ai passé les deux heures à faire de la planche. J'ai fait part à Christian de mes inquiétudes pour la compétition. Je suppose que ma mentalité peut-être infléchie par les objets auxquels les autres me comparent dans leur mentalité. D'une manière générale, le tissu de l'espace, la connaissance, le paradis rêvé de certains et cette objectivation même portée par moi sur eux, qui est l'aliment de l'enfer de tous les paradis (l'alternative des visions) doit échapper à tout effort de mentalisation localisé.

- Christian, tu seras là pour les championnats ?
- Oui, je viendrai. Qu'est-ce que tu présentes ? Le trois mètres et le cinq mètres ?
- Le trois mètres et le dix mètres.
- Oui, je voulais dire le trois mètres et le haut vol.
- Bien, je fais les six plongeurs à dix... euh... je m'entraîne à Nogent... avec Sergueï.
- Ah... mais pourquoi à dix ? Tu sais que tu peux faire le cinq mètres aussi.
- j'ai envie de m'amuser (*drôle de reconnaissance ! cette vision de moi par moi comme conséquence de la façon dont Christian me voit ?*)

- Oh...
- (...)
- J'ai été tenté d'annuler l'épreuve de planche. J'ai peur d'être ridicule.
- Non... Ou alors annule aussi le haut vol, sur le même principe.
- (...)
- Est-ce que je te ramène sur Paris, avec ma voiture ?
- ... Mmh... merci, non. Je prendrai le bus.
- ... Ah bon ? Elle ne te plait pas ma voiture ?

**29/06/2014**

**SMS Moi à Sergueï :** « Alors ? C'est OK pour demain ? »

**SMS Sergueï à Moi :** « Demain, je peux uniquement 10 h. Sinon, mardi 13 h OK ? »

**SMS Moi à Sergueï :** « Demain 10 h OK et mardi 13 h OK »

**SMS Sergueï à Moi :** « OK, Guigui A demain 10 h »

**30/06/2014**

- Dimanche, normalement, je viendrai avec mon père et ma sœur... qui est handicapée. Tu ne le savais pas, hein ?
- Non.
- Elle est handicapée mentale et physique. Mon père, lui, il va avoir 80 ans, il n'est pas en très bon état... D'ailleurs je viendrai avec une chaise pour qu'il soit bien assis.
- Oui, bien sûr.
- Ma mère est occupée ailleurs, elle ne viendra pas. Mais ce n'est même pas certain que mon père vienne aussi. Ça dépendra...
- Oui, de son état.
- Et ma femme et mes enfants ne seront pas là non plus. Les enfants font un spectacle de danse à Rambouillet, avec leur académie, et ils jouent vendredi soir -j'irai les voir - et samedi et dimanche après-midi. Donc voilà.
- (...)
- D'accord Guigui. Il faudra tous les deux qu'on fasse un point sur notre situation.
- Un point ?
- Oui, un point...

*(Nous ne le ferons pas, ce « point » mystérieux)*

C'était ce matin, à Nogent. J'étais arrivé plus tôt que prévu, et mon ami m'avait rejoint sur place, en avance, lui aussi. Il a commencé à m'entraîner. Un entraîneur, ça vous pousse, ça vous freine, ça vous écoute et vous devine. Il est parole, je suis acte. Qui a la vision ? C'est lui, qui me voit faire des gestes, des efforts, avoir peur, hésiter... en un mot : me comprendre. C'est plus que de la simple vision oculaire. Qu'est-ce que cette vision mentale ? C'est sa présence en ma présence. Je ne me vois pas ce matin, nous n'avons pas utilisé la tablette tactile pour filmer, mais elle n'est pas indispensable. Alexandre, l'entraîneur du Pôle France Plongeon à l'INSEP, vient de nous rejoindre. Il est suivi d'une bonne partie de ses effectifs. Je sers des mains, je fais des bises. Sergueï et lui, qui se connaissent, seront côtes à côtes à discuter pendant la séance, tout en nous entraînant. Je suis au milieu de tous ces jeunes, qui offrent un festival de figures acrobatiques, en dalles et tremplins. Dimanche prochain, trois d'entre eux participeront à l'épreuve de haut vol, messieurs, sur un total de dix concurrents. Je ne me fais pas d'illusion, je ne serai pas sur le podium, à moins d'un miracle. Je n'aimerai pas un miracle de ce genre, ce serait de la tromperie profondément injuste pour les autres plongeurs qui ont tellement travaillé. J'espère seulement ne pas être encore le dernier. Ou plutôt, si je suis le dernier et si mes plongeurs ont des notes correctes, je serai satisfait. Il faudra simplement ensuite étudier des figures plus complexes. Car les entraînements et les compétitions continueront, après. Je suis une expérimentation vivante. Dans mon effort de compréhension du monde je supporte toute la souffrance de mon ignorance et de mon inadaptation. Peut-être que ça signifie que je ne m'enfuis pas, que je ne renonce pas à comprendre mon monde. Si parfois une image de moi me semble belle, comme celle du photomaton il y a quelques jours, une autre peut me sembler laide. Elle l'est même réellement. Je ne m'étonne pas qu'elles aient été prises dans des lieux différents, des âges différents, des mentalités différentes, ces photos. L'être humain passe son temps à donner des formes à ses visions. Il cherche à comprendre son univers. Il est le Tout qui s'incarne (qui joue si bien le jeu avec lui-même qu'il s'observe aussi comme un néant, par les yeux d'une crevette de mer, par exemple). L'être humain passe son temps à transformer ses visions. Dès qu'il en a mémorisé une, elle ne l'intéresse plus tellement, car il est un amoureux de l'expérimentation. Tant qu'il a de la vitalité, il s'illusionne ainsi avec un matériau immatériel, qui est sa pensée représentative.

L'acte, il l'a toujours connu depuis ses origines. Avant qu'il ne parle, il était bien plus confondu avec son agir, et sa manière d'épouser le monde était plus étroite. Son besoin d'agir était mieux satisfait, et rarement n'importe

comment. Jamais, autrefois, il ne se plaignait d'être comme un singe grim pant dans les arbres. Ou un enfant. Ou un corps entrant dans le sommeil. La parole lui est tombée dessus par malheur, mais lentement, pour enflammer ses journées. Sans cette parole complexe qui est la mienne, je serais resté un animal simple, ni très heureux, ni très malheureux. Le mental n'est pas cette chose unifiée, source de paroles et d'actes (qu'on les nomme ainsi ou qu'on décide de confondre la parole avec l'acte). Le mental, conçu comme cause univoque de notre comportement, me semble mal adapté à la réalité. Je ressens une divergence dans le mental, un fossé de plus en plus difficile à combler avec des actes à mesure que notre espèce évolue. Malgré les apparences, qui sont toujours celles de gestes réussis, je ne peux plus regarder les autres comme des êtres mentaux en plein accord avec leurs actes. La plupart s'illusionnent, et j'admire la performance heureusement réussie, mais j'ai souci de ce qui se cache en dessous qui peut leur faire mal. Je n'aime pas le mal. Il est possible que nous soyons de moins en moins capables de regarder, construire et entretenir notre monde, la nature, les objets que nous avons fabriqués, les sentiments et l'intelligence que nous y avons mise. Nous n'allons plus pouvoir le mentaliser car nous sommes irrésistiblement destinés à nous mentaliser différemment, à cause de l'écart qui se creuse entre le mental fait de paroles qui veut épouser le réel, et le mental fait de sens corporels qui veut épouser le réel. Cette divergence en l'humain est douloureuse, et heureusement qu'il y a des termes aux existences physiques dans l'élaboration de ce que nous devenons. Ce sont des pauses. Mais tout le temps de l'existence est consacré à fuir cette douleur, à rêver qu'on arrive à combler le fossé, à effacer la divergence. Alors nous agissons et nous parlons, et pour nous c'est la même chose. Nous disons qu'il existe des sentiments aussi. Les mathématiques sont une façon de penser le monde, et nous construisons des immeubles. Nous pouvons aussi souffrir et en être très malheureux. Nous pouvons faire la guerre comme une libération, montrant par le sacrifice des vitalités tout ce qui n'aura jamais pu être pensé. Mais toutes ces activités ne sont que des leurres pour remplir de vitalité corporelle le fossé de la divergence dans le mental. Ces activités sont des leurres si elles ne s'expliquent pas, ces activités resteront des leurres tant qu'elles ne s'expliqueront pas bien. Je pense qu'il faudrait objectiver, et pourquoi pas quantifier cette divergence. Comment faire pour que cette observation ne soit pas entièrement faite d'un bord ou de l'autre du fossé ? Ni entièrement une construction du mental-parole, ni entièrement une construction du mental- sens corporels ? Il faudrait être en même temps un homme et une grenouille, par exemple. Ou alors changer de monde, si ici la conscience ne peut s'expérimenter que depuis un seul point de vue. Ou alors regarder vers le ciel, vers de plus hautes consciences extra-

terrestres qui pourront faire avec nous ce que nous ne savons pas faire tout seul. Mais même pour cette aide, il nous faudra donner tout ce que nous avons de meilleur et sans mode d'emploi.

**01/07/2014**

« *Peut-être que ça signifie que je ne m'enfuis pas, que je ne renonce pas à comprendre mon monde* ». Si je ne m'enfuyais pas, pourquoi est-ce que j'aurais moins bien plongé qu'hier, tout à l'heure ? Sergueï était déçu, il me l'a dit. J'ai fait quatre tendus renversés ratés avant d'en faire un à peu près correct. J'ai raté les équilibres salto carpés et les uns et demi avant carpés. Le reste allait à peu près, mais je ne tournais pas assez vite sur le retourné. D'une manière systématique, je ne tends pas les jambes suffisamment. Il me dit tout ça, il me répète de me concentrer, de visualiser ce que je vais faire, et moi je répète les mêmes erreurs parce que je ne veux prendre que des risques minimums, et l'amélioration est un risque. Didier et Marc sont venus nous rejoindre pendant que je m'échauffais. Ils ont fait un peu de planche et de haut vol. Joyeux et plaisantins, comme toujours. Heureux d'être ensemble depuis tant d'années. J'étais fier d'entrer un peu dans leur univers. Je ne les comprends pas toujours, je les observe depuis peu de temps, je suis à l'orée de leur monde, alors j'évite de me faire des idées à leur sujet car je suis bien inexpérimenté. Mais j'aurai aimé savoir ce que Didier et Sergueï se disaient à voix basse, en bas. « *Tu t'installes dans ton petit confort, et c'est tout !* », me dit Sergueï. C'est vrai que, j'interprète toutes ses paroles comme des visions rassurantes, et je m'imagine que s'il est si exigeant, c'est que ce que je fais est déjà assez bien. Alors c'est la fin de tout. Et chaque jour cela se répète ainsi. Peut-être serais-je aussi en manque d'exigence pour l'écriture de ce livre, en manque de contre-pouvoir, si ce récit n'était pas plein des actes réussis et ratés de mon sport. Pourtant j'ai parfois la désagréable impression de raconter tout ce qui me passe par la tête.

« *Pars en chandelle et tends les jambes ! Tant pis si tu te gamelles ! Mais au moins essaye !* ». Je l'exaspère. « *On ne peut pas avancer si tu n'essayes pas de te corriger. Tu répètes dix fois les mêmes erreurs... tant pis si tu arrives sur le dos, mais ce serait un point de départ* ». Finalement, mieux vaut obéir sous la contrainte, ça dispense de penser. Je pense quand même. Et je pense que c'est l'habitude de me visualiser dans l'avenir qui me pose des problèmes. Je me vois réussir un plongeon inquiétant ? Monter sur le podium ? C'est une satisfaction de l'égo en imagination. Je me vois rater un plongeon inquiétant ? Être le dernier ? C'est une insatisfaction de l'égo en imagination. Je suis fier de plonger à dix mètres parce que c'est effrayant ? C'est alternativement une satisfaction et une insatisfaction de l'égo en imagination et en plus elle est

incompréhensible. Ce genre de mentalité est d'une mauvaise éducation. Ce n'est plus seulement l'objet du désir ou de l'aversion qui doivent être dissociés de ce que je suis, mais le désir et l'aversion eux-mêmes. Plus profondément, pourquoi est-ce que je continue à m'identifier aux objets les plus proches de moi, qui sont mes pulsions, mes pensées, mes sentiments, mes imaginations ? Tout ça m'empêche de devenir moi-même. Je suis quelque chose qui « *devient* ». Ou plutôt, qui doit « *se comprendre en devenant* ». Mais retomber dans la verbalité, comme ça, c'est encore retomber dans le non-devenir dès que la phrase a fini d'être mentalisée. Je suis resté des années avec ce corps capable de faire des actes qu'il ne soupçonnait même pas. J'étais dans la patience, un étranger en moi-même qui vieillissait. J'étais dans l'attente de mon moment de vérité. Maintenant, je suis réveillé. Il y a sur l'autre rive, ce sport qui est ma chance. C'est ma chance ! C'est la rive de l'acte qui est en face, quand je suis sur celle de la parole tout entier identifié à l'objet qu'est la parole. L'acte, en face, me tend les bras. C'est un acte à ma hauteur. Il est une configuration de matière-mental que je peux comprendre. Mais il est distant. Entre lui et moi il y a ce fossé, ce trou noir que je connais tous les jours comme la parole qui s'y jette pour commenter le désir de tout ce qui peut s'imaginer, et y jeter le corps comme une ordure. Ainsi se montre la nuit du non-devenir.

Il m'a bien dit qu'il était déçu. Et aussi que ce n'était pas la peine qu'il vienne si je ne faisais pas d'efforts. Il n'hésite plus à se faire sévère, cet homme si compréhensif et si doux, car il a deviné que je peux évoluer ainsi. Il place ce devoir plus haut qu'une tiède amitié confortable et qui ne dérange personne. Ce devoir, en effet, je l'exige de lui. Nous sommes maintenant sur les gradins et je m'étire après la séance, pour détendre mes muscles. Me voilà allongé près de lui, qui est assis. Je cherche de timides excuses, et bien sûr j'en trouve. C'est pour occuper le silence que je les prononce, pour lui montrer que je suis présent et que je l'écoute, alors je dis ce que je peux comme on fait des hypothèses, tout plein d'humilité.

- Quand même, mon dernier tendu renversé n'était pas trop raté...
- Pas trop. Après deux semaines !
- Oh, c'était la semaine dernière !
- Et avec cette semaine ça fait deux... allez, étire-toi...

Il me parle et je l'écoute en silence me faire des reproches. Il m'a bien dit qu'il était déçu. J'ai cessé de m'étirer maintenant, ma tête repose sur mon bras droit et j'ai les yeux fermés. Je voudrais lui dire que je suis « *taré* », en pensant à mes murs d'où il faut sauter, mais je ne peux pas. Alors je lui délivre un message incompréhensible, et je flatte mon ego, en disant que mon esprit est « *spécial* ». Mais peut-être aussi que c'est vrai, je ne sais pas.

- Tu en fais trop, et tu ne te concentres pas...

– J'ai besoin de faire la paix dans mon esprit. Mon esprit est spécial... mais c'est passionnant... je ne me suis jamais valorisé à mes yeux...

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... je pense que je n'ai pas le droit de bien faire... peut-être que je n'ai jamais été aimé... que je n'ai pas le droit de faire des belles choses...

– ... Mais tu fais des belles choses, pour un adulte qui... commence... depuis deux ans. Je sais bien que je ne peux pas te demander de faire un double et demi. Mais par contre, tendre les jambes, pour ça tu n'as aucune excuse.

– Oui.

Comment atteindre l'autre rive ? Avec un corps ? Avec un mental ? Faut-il changer de place ? Faut-il être sur les deux rives en même temps ? Je suis dans la parole qui ne peut répondre qu'avec de la parole. La réponse que je cherche, la parole me la montre sur l'autre rive, celle des actes et des lendemains. Peut-être que je connais intuitivement la solution, qu'elle est toute simple, si je me tais. Alors je ressens avec évidence ce que les actes montrent, de l'autre côté du fossé. Mon corps me fait ressentir physiquement ce que je dois faire depuis tout le temps qui commence maintenant jusqu'au prochain entraînement : je dois avoir une envie irrésistible de bien faire. « *Avoir envie de bien faire* » n'est aucun objet mental identifiable. C'est un cadeau-surprise, un courant d'air, un déplacement. Il se trouve qu'avoir envie de bien faire produira un plongeon, mais « avoir envie de bien faire » c'est déjà la corde tendue au-dessus de l'abîme. C'est aussi la figure de l'amitié de mon ami, et le plaisir de vivre. C'est aussi ma mentalité débarrassée de toutes mes obsessions, car avoir envie de bien faire est capable d'absorber toute la vitalité, puis de laisser le corps se reposer en paix. Est-ce que cette « *corde tendue* » se mentalise autrement pour vous ? C'est possible, pourvu qu'il y ait des rives et un fossé à franchir. Peut-être même se mentalisera-t-elle différemment pour moi, un autre jour. Tel est le paysage du devenir pour la plupart des êtres humains. Une mentalisation particulière de la dilatation de l'espace.

– Tu vas être complètement cuit pour la compétition. Normalement, on s'entraîne avant. La semaine qui précède la compétition, on ne fait presque rien. Tu vois, Didier et Marc sont venus, ils ont fait deux ou trois merdouilles, et ils sont partis.

(...)

– Bon, Guigui... demain mercredi tu peux venir.

– Oui ! ou sinon jeudi si tu veux...

– Demain mercredi et jeudi. Et c'est offert.

– Oh... Quelles heures ?

– Mercredi, 12h... et jeudi, le matin ?

– Le matin, OK.

- Vers dix heures.
- Demain 12h, et jeudi 10h00.
- OK, allez, j'y vais. Étire tes épaules. Ciao Man. (*Il me tope la main*)
- Ciao. Laisse-moi te donner au moins cinquante euros, pour demain. Il ne faut pas que tu viennes pour rien...

**02/07/2014**

Hier, je m'étais stupidement trop étiré les lombaires après l'entraînement, et Serioja m'en avait fait le reproche, mais trop tard. Je suis allé à Nogent avec cette gêne musculaire, en profitant au maximum de la gêne de bouchons formidables dans le trafic routier de cette île de France. J'ai mis deux heures pour faire 65 km, et je suis arrivé en retard. Mon Sergueï m'attendait avec son fils Stepan. Il y avait Alessia, Didier et Marc. Il faisait un beau soleil. J'ai passé deux fois ma série de sept plongeurs à dix mètres, et sur le tendu renversé de la première série, j'avais vraiment l'envie de bien faire. Mon corps a été surpris de ce geste qui commençait différemment. Il a cru qu'il ne tournerait pas assez, et c'est recroquevillé sur lui-même. C'est bizarre, les choses. J'ai entendu Didier crier quelque chose, sans le comprendre, tellement j'étais entêté à rester en boule. Serioja qui me filmait a été surpris et n'a pas bien fait la prise de vue, je n'ai pas pu me voir faire ce beau plat ensuite. J'ai donc juré en me sentant tomber comme une pierre, et j'ai pris une bonne claque sur la tête, cet après-midi. J'ai peut-être perdu un bon paquet de neurones, mais ça aurait plutôt tendance à me remettre les idées en place et me calmer. Ce qui m'inquiète par contre plus, c'est que le muscle près de la rotule du genou gauche est enflé, et j'ai du mal à plier la jambe. Je l'ai frappé avec mon menton. Est-ce que je serai rétabli, pour demain dix heures ? Est-ce que la douleur va partir avec l'échauffement, reviendra-t-elle après ? Je ferai mieux d'aller me coucher, plutôt que d'écrire. À nouveau sur le tendu renversé de la deuxième série, je lance trop la tête en arrière, mais il passe quand même. C'était sûrement affreux à voir et mon entraîneur me gronde, parce qu'il voulait que je recommence à plonger selon la première idée, mais en restant tendu. Je lui propose de recommencer, mais il ne veut pas. Je pense que j'ai fait plaisir à Sergueï en réussissant plutôt mieux qu'avant les autres figures, à l'exception du un et demi avant carpé.

- Forcement, si tu tends tout de suite les bras au lieu de les écarter d'abord, tu ne peux pas déplier le corps.
- Oh, j'ai oublié. Je recommence ?
- Non, passe. Et le un et demi retourné, tu ne le fais plus ?
- Euh... je me suis trompé de plongeur.

– Tu oublies tout...  
– il faut que je me souviene. Ce soir, je vais noter ce que je dois faire pour chaque plongeon.

- C'est pas la peine d'écrire des poèmes.
- Ça, ça va être difficile.

(...)

– Ne sois pas crispé, quand tu es là-haut, avec un visage comme ça (*il fait une grimace en m'imitant*). Montre que t'es pas une chochette. Les juges n'aiment pas voir ça. Montre-toi sous ton meilleur jour.

- Tu veux dire que je dois prendre du plaisir...
- Mais oui. Les gens t'admirent.
- Ils m'admirent ?

– Bien sûr ! Alors fais attention à ton comportement. Profite d'être là. Tu as fait soixante kilomètres pour venir. Profite d'être là...

- Ca oui, je sais que c'est une chance... donc... du plaisir...

Je me suis allongé pour répéter les gestes de l'ouverture du salto dans l'équilibre carpé. Comme pour les autres plongeurs, j'ai pris du temps pour me reposer, me concentrer. Je pense lui avoir fait plaisir en le réussissant.

– Et demain, quand tu vas le refaire, tu auras tout oublié et je te répèterai les mêmes choses.

- Mais non...
- Oh... j'ai envie de te frapper...

Par contre, je l'ai franchement écœuré en exécutant ma série au tremplin à trois mètres. C'est par pure gentillesse qu'il a supporté de voir ça, j'étais tellement triste quand il a voulu arrêter après que j'ai fait par erreur un salto sur le tendu arrière. J'ai cherché des petites excuses, ensuite. Actuellement, je me prépare à souffrir moralement samedi prochain, à l'épreuve du trois mètres. Il est probable que je sois dernier, par manque d'entraînement. Ou de mémoire.

– Est-ce que ça fait une différence, si je dis que j'ai mal au genou et que je ne peux pas plier la jambe ?

- Ah, tu as mal ? Mais comment ?
- Oui, regarde, c'est enflé. C'est au moment du plat.
- D'accord, mais ça n'empêche pas de lever les bras pour la chandelle !

– Oui, c'est vrai... je ne sais pas comment j'ai fait, pour mon genou. Tu penses que c'est l'eau ? Ou alors une partie de mon corps qui l'a frappé ?

- Je ne sais pas...
- Qu'est-ce qui se passe, si on fait un plat parfait ? On va à l'hôpital ?
- Ça dépend...

– Est-ce que c'est vrai, si on fait un vrai plat, un plat parfait sur le dos ou sur le ventre, qu'on peut se faire une éventration ?

– Non...

– Se déchirer la peau ?

– Dans toute ma carrière, je n'ai jamais vu ça.

– Il y a des gens qui me disaient ça... peut-être qu'avec un corps fragile...

(...)

– Bon allez, Guigui, je suis pressé. À demain.

– Je vais partir à sept heures. Si j'arrive avant dix heures, je t'appelle pour que tu viennes en avance ?

– Je ne pourrai pas me libérer avant dix heures.

Ensuite j'ai parlé avec Alessia et Marc. Didier était déjà parti. J'ai compris qu'il était soucieux pour un plongeon qu'il hésite à faire, qu'il n'a pas essayé, il en a parlé à haute voix près de moi. C'est qu'il ne peut pas envisager, avec toute sa grande expérience acquise, de le faire mal. J'ai envie de lui dédier mon analyse des rapports entre raison et obsession, et lui dire que chaque conscience humaine est piégée dans le même problème. Didier est un bel homme sain, sincère et courageux, tout en ne se le disant jamais, bien sûr. Il est donc très « entier ». Si Didier est entier, Marc, son grand ami et compagnon de sport de toujours, sert à le diviser pour expliquer sa parole. Peut-être seront-ils avec nous à la même heure demain. Alors ils profiteront aussi de l'ambiance de l'entraînement du Pôle France Plongeon. Je leur ai dit que c'était un festival de plongeurs parfaits, et que s'entraîner parmi eux donnait de l'émulation. Ce qui me fait plaisir aussi, c'est que j'ai parlé assez longtemps avec Marc dans les douches. Pas des mots creux de personne isolée, mais des mots sur du vécu qu'on pouvait se partager, et il est facile de parler avec Marc qui est naturellement joyeux et enclin à s'émerveiller facilement.

**03/07/2014**

Une courte nuit de cinq heures de sommeil. Petit déjeuner dans la maison encore endormie, des pommades pour les muscles courbaturés pour le genou. Encore un comprimé anti-inflammatoire. Départ à sept heures. Arrivé à 9 h 30 à Nogent. Je suis en avance, j'essaye de courir dans un parc à côté de la piscine, en bord de marne. Ça va. Je m'allonge sur un banc, retourne à ma voiture. Je panique parce que mes clés ont disparu. Elles étaient restées sur le banc. Soulagement. Sergueï arrive derrière moi au moment où j'envisage d'acheter un nouveau maillot de bain, à la caisse de la piscine.

– Salut ! Regarde le beau maillot !

– Tu vas pas acheter ça !

- Pourquoi ? Il n'est pas triste, ce maillot...
- Non, Guigui... en plus c'est un maillot de fille
- Non, d'homme. Mais je voulais un maillot joyeux pour prendre du plaisir...
- Reste avec celui que tu as, c'est mieux.
- Ah... Oui... Finalement, tu as raison. T'es arrivé au bon moment. Sinon je l'achetais.

Dans les vestiaires, il me demande comment vont mes jambes. Je lui parle à nouveau de mon genou, en disant que ça ira. Je le rejoins ensuite près de la fosse. Didier, Marc et Alessia ne sont pas là, mais nous voyons arriver l'équipe du Pôle France Plongeon, encadrée par Alexandre et Gilles, de l'INSEP. Je m'échauffe, j'entends Alexandre demander à Sergueï s'il a réfléchi à « *sa proposition de la dernière fois* ». Peut-être est-ce une opportunité de carrière ? Je suis content, en espérant quelque chose de bien pour mon ami, mais comme je ne veux pas être indiscret, je vais sautiller plus loin, hors d'écoute. Pendant que ces jeunes athlètes s'échauffent sur leurs tapis, je commence mes entrées à l'eau. Ensuite vient le moment où je dois passer ma série à dix mètres. Je me vois avec dégoût plonger mal sur les figures simples. Alexandre me regarde, ainsi que les autres, et je pense qu'ils se demandent ce que je fais ici. Vient ensuite le moment du tendu renversé. Je fais un effort sur moi pour monter là-haut aussi normalement que pour les autres figures, clarifiant le trouble de l'imagination à l'intérieur de moi. Je savais que ça arriverait, j'y suis, est-ce que je vais mieux faire ? Je le lance en shootant trop en avant, et en plus je vrille. J'arrive dans l'eau par la tête sans dommage. C'est passé, c'est réconfortant, mais je suis obligé d'être déçu, et je le montre comme si c'était une excuse et que je pouvais normalement mieux faire. Rien n'est moins sûr, et du coin de l'œil je vois Alexandre qui fait un geste de dépit. Je me souviens qu'il ne voulait pas que je fasse avec lui un groupé renversé à dix mètres, tant que certains éducatifs ne seraient pas maîtrisés. Maintenant je fais ça devant lui, et il doit probablement penser que c'est du n'importe quoi, en tout cas bien différent de sa conception de l'apprentissage du plongeon. Peut-être que s'il me prenait pour un prétentieux, il n'aurait pas tort.

Ce que je suis dépend de ma pureté intérieure, aussi difficile à connaître que moi-même. Je ne suis pas une eau éternellement claire, il est dans mon jeu que je sois troublé. Mais pourquoi les gens se comparent-ils les uns aux autres ? Ah, oui, j'ai déjà dit que c'est pour arriver à aimer. Nous sommes tous pareils. J'ai honte, mais je ne me sens pas sale, c'est de la honte propre que j'offre. Certains peuvent me voir comme un intrus, une insulte à leur art, mais eux aussi sont des espaces intérieurs et je sais ce que c'est que d'en être un, alors je les laisse penser ce qu'ils veulent. Je les admire pour ce qu'ils font, et je me sens incapable d'apprendre comme ils apprennent, de discipliner mon corps à

ce qui est demandé aussi bien que ces jeunes. La raison est sûrement que je suis devenu vieux et que j'ai déjà beaucoup construit ma vie. Pourtant je suis là et il faut me tolérer ou m'aimer, car les seules choses que j'aie dans ce sport, elles sont dans la vision que Sergueï a de moi, et il en fait quelque chose qui a le droit d'exister. D'ailleurs il vient de me dire que je lui ai encore fait peur, qu'à cause de moi il va avoir des cheveux blancs. Mais aujourd'hui il ne me fait pas trop de reproches. C'est la dernière séance avant la compétition, et il est gentil, il me sourit. Il ne me dit plus qu'il est déçu. Entre deux sauts, je lui ai dit que j'étais fatigué. Quand j'ai fini ma série, je l'interroge du regard pour savoir si j'en fais une deuxième. Mais il me dit que c'est fini pour aujourd'hui, et je n'insiste pas pour continuer.

- Sergueï, tous mes plongeurs étaient ratés.
- Guigui, fais ça pour le plaisir. Tu t'amélioreras en continuant...
- Je suis fatigué. Cette nuit, je n'ai dormi que cinq heures.
- Ah ? Pourquoi.
- Le travail. Et j'ai écrit...
- ... Peu importe ce qui se passera dimanche. Tu dois montrer aux gens que tu es heureux d'être là ! Plus tard tu te souviendras de ces moments que tu as passés...
- ... C'est sûr que je m'en souviendrai... parce que, tu sais que j'écris... ça fait presque un an que j'écris tout ce qui se passe... ce n'est pas seulement des histoires de plongeur, je parle d'autres choses même si c'est surtout ça... tu vois, une conversation comme celle-là, je peux m'en souvenir mot à mot ce soir (*j'exagère*).
- ...
- En tout cas, j'ai plus de mémoire pour ça que pour les gestes que je dois faire en plongeant.
- On ne peut pas avoir tous les talents.

Alors nous nous asseyons côte à côte sur les gradins, j'étire mes muscles et nous parlons longuement tout en regardant les plongeurs des athlètes. Il insiste pour que je prenne conscience de leur technique. Ils sont tous aux deux tremplins, à cet instant. Ça rebondit bien ! Nous voyons cette fille à qui j'ai dit qu'elle avait un corps magnifique (elle a répondu poliment en disant « *merci* »), cette autre qui fait des refus pour lancer ses figures, et qui tout à l'heure se mettra à pleurer en redescendant l'échelle. J'ai profité de l'occasion pour aller lui parler, la consoler, me mettant en scène quelques secondes en attendant qu'Alexandre arrive, alors je me suis écarté. Plus tard, alors qu'encore moralement abattu elle exécutera de beaux sauts devant nous, mais pas ceux qu'elles voulaient, je vois Alexandre lui dire d'aller se reposer, c'est la fin de

son entraînement. Il a pris sa tête dans ses mains dans un geste de consolation, sans aucune flatterie. C'était un geste sobre qui montrait qu'il comprenait sa peine, mais pas pour effacer sa peine. Pas pour détruire.

– Ceux qui ne font que de l'école sont bien malheureux. Mieux vaut encore ne pas aller à l'école et faire ça.

– Bah, chacun son truc, certains font du sport, d'autres l'école. D'autres ont une vie de famille.

– Ils sont en sport étude, ceux-là. Ils seront plus tard plus équilibrés mentalement que les autres, ces jeunes.

– Oh, non... Chacun a ses problèmes

– Oui, bien sûr que tout le monde a ses problèmes... mais... ça leur donnera quelque chose de bien, ce qu'ils font, là... tu sais, moi je plonge pour me soigner...

– ... Regarde-les, comme ils partent droit... les gens ne se posent pas tous des questions sur ce qu'ils font. Ils le font parce qu'ils doivent le faire, c'est tout.

– Ça à l'air mécanique, comme ça, de les voir passer à la suite, mais il y a tout un monde dans la tête de chacun. Regarde cette fille qui a fait le plat... elle a peur maintenant.

– Quand tu réussis, ça te rend plus fort. Et quand tu rates, ça t'affaiblit. C'est comme ça.

– Mais si tu leur disais qu'ils ne plongeront plus, ils seraient malheureux... tu as gardé des contacts avec ton entraîneur ?

– Je l'ai revu une fois. Mais tu sais que j'ai eu ma période de dégoût du plongeon, je ne pouvais même pas m'approcher d'une piscine... Alors je suis sorti de tout ça.

– Est-ce que c'était austère, quand tu t'entraînais ?

– Oui.

– Tu arrivais à sortir, t'amuser, avoir des copines ?

– C'était une grande famille. On était tout le temps ensemble. Oui, il pouvait y avoir des histoires, parfois.

Ensuite il est allé de l'autre côté, avec Alexandre et Gilles, me disant de m'étirer encore, ce que j'ai fait. Et ensuite je l'ai rejoint. Je suis allé parler à Antoine, celui qui faisait de la planche à Montreuil, et j'ai donné des fruits secs à un autre, près de lui, qui les a acceptés. J'ai fait cela pour satisfaire le besoin d'agir, pour créer du lien, me sentir exister devant tous. Je peux m'approcher de qui veut de moi, je ne prétends pas à l'instinct de la vitalité éclatante, que je n'ai jamais eu. J'aurai eu ce corps sans désirs. Quand j'ai soif, je me sens petit filet d'eau claire coulant d'une source de la nature. Je suis en partie sorti de mes œuvres. Ensuite Serioja a voulu aider Pierre, un monsieur âgé que je ne

connais pas, à mettre des barrières pour préparer la compétition de demain, et je l'ai suivi.

– Guigui, je ne pourrai pas venir samedi, mais dimanche je serai là

– Tant mieux que tu viennes pas samedi, ça m'évitera de te faire souffrir avec mon spectacle au tremplin. Mais sois là dimanche.

– Oui, je serai là dimanche. Tu viendras avec ta famille ? ... Non, tu m'as dit que non...

– Pas avec ma famille, mais avec mon père. Et ma sœur. *(Je m'adresse ensuite à Pierre)*

– ... Je vais venir avec mon père, qui a 80 ans. Est-ce qu'il y aura des chaises, ou alors je dois en amener une pour lui ?

(...)

– Le temps va être mauvais... il va pleuvoir pendant la compétition, les trois jours... il va faire froid... prévois des couvertures...

**Mail Moi à Sergueï :** J'ai compris pourquoi je me suis tapé le plat sur le tendu renversé, hier. Je viens de revoir la vidéo (enfin le bout, parce que t'as eu peur) et ça correspond bien à ce que j'ai ressenti. J'avais voulu bien faire, partir en chandelle plutôt droite (donc ne pas shooter), et écarter les bras. Le problème, c'est que je n'étais pas conscient du moment où écarter les bras, donc j'ai baissé les bras tout de suite après la chandelle, alors que j'avais à peine commencé à tourner, du coup ça m'a freiné (tu m'as expliqué ça pour les carpés) et je me suis bloqué en l'air. Donc, si j'avais gardé les bras tendus j'aurais aussi tendu les jambes, avec ce départ je n'aurais pas shooté, j'aurais eu la rotation et j'aurais éventuellement écarté les bras en phase plongeante. On pari la réussite pour dimanche ?

*(Ce soir il m'a téléphoné et nous avons eu une longue conversation sur tout ce qui s'est passé, et sur l'avenir. Il veut que je montre de la joie.)*

**04/07/2014**

**Mail Moi à Sergueï :** Est-ce que je peux t'appeler ce soir vers 23h ? Si c'est trop tard pour toi, je t'appelle demain à 10h30.

**Mail Sergueï à Moi :** À 23 je risque d'être aux bras de la Morphée. Demain matin, c'est mieux.

**Mail Moi à Sergueï :** OK, à demain. Dors avec les anges.

*(Conversation qu'il m'a proposée hier, pour que je visualise avec lui mentalement les gestes de chaque plongeur, et mon comportement pendant le concours)*

**05/07/2014**

Sous l'oreiller de mon fils, il y a un gros calot rouge, deux lampes de poche dont une en morceau, deux pièces de monnaie, une ficelle avec un petit lest au bout pour amuser le chat. Et un tube de comprimés dans lequel il conserve ses dents de lait qu'il a perdues.

**06/07/2014**

Peut-être est-ce là le dernier article que j'écrirai dans ce livre. Je vais prendre du temps pour l'écrire, plusieurs jours pour le travailler celui-là, pour m'habituer à cette fin. Mais j'aurai aimé finir en beauté, sur une médaille. Une vraie médaille, gagnée sur un nombre à deux chiffres de concurrents talentueux, pour inscrire quelque part, je ne sais pas où, que ce livre n'est pas un tas de chimères, qu'il contient une vérité. Une vérité totale pour ces créations de visions extraites du néant. Oui, j'aurai aimé cet avènement. Ça me semblait beau et simple. Il aurait conclu cette réflexion à l'intérieur de la parole, après de multiples errances. Mais je ne suis pas celui qui décide de ce qui doit être, car le mot ment sur l'acte. Aujourd'hui je viens de revenir de la piscine de Nogent. Le concours est terminé. Alors que soient finis les actes, et place à la parole ! Place au mensonge selon la parole, tel est le discours de l'acte. Quant à la parole elle-même, elle peut raconter ce qu'elle veut, elle a toujours raison. J'avais passé la nuit dernière à refouler sans cesse les mêmes vagues du verbe. Elles me racontaient l'incertitude de réussir au moins un peu ce fameux tendu renversé. Elles essayaient de me persuader, revêtant mon être d'une mentalité obsédante. Quand je fus bien fatigué, elles se firent moins violentes ces vagues, mais c'était toujours la même eau dans laquelle il faut faire effort pour ne pas oublier le ciel et la terre. Je me disais alors qu'elle n'était pas très stoïcienne, cette dépendance aux choses extérieures qui m'empêchaient de dormir, car je me souvenais de ce que j'avais écrit au tout début de ce livre, il y a huit mois.

Mais du côté de la création de l'acte naissaient des vagues incertaines se brisant en écume quelque part au loin, très loin dans les mondes de cet univers. Des vagues réelles, comme ici. Ou alors une pierre qui roule, et en tout cas un jeu de la matière. La création de l'acte commençait là où j'étais. Pour les cinq autres plongeurs de mon programme, la parole obsédante me laissait plutôt en paix. Vers l'aube, dans un demi-sommeil, la mer agitée de mes pensées se

calma, et je pensais que c'était me battre contre moi-même de rêver pour moi de cette médaille sur un podium, car elle signifiait la défaite d'autres, qui, comme moi, passaient peut-être la même nuit. Maintenant, je pense que gagner une médaille est un acte, que l'acte est le non-égoïsme absolu, aussi éloigné spatialement que temporellement que matériellement de la parole d'une conscience. Et si dans la nuit de la parole nous sommes différents selon la vérité changeante dont elle représente les actes, dans le jour de l'acte nous expérimentons tous la même chose, cet instant de vérité différent de ce qui se mentalise, et qui nous laisse tous sans voix. Je sais la couleur de l'espace intérieur. Elle est noire. C'est, au sein du mensonge, le ressenti le plus fidèle de la conscience. Non, la conscience n'est pas bien être, ni certitude de comprendre quelque chose. La certitude, c'est le bonheur, le bonheur intelligible qui pour chacun de nous s'accomplit confortablement. Comme la pluie des gros nuages noirs qui n'en finissait pas de nous tomber dessus dans le froid, tout à l'heure, sur les plongeurs, moi, j'étais dans l'acte. Et je ne le connaissais pas en le rencontrant, je ne pouvais me construire aucune certitude sur lui. La conscience est un écran noir, parce qu'elle montre l'étendue insondable, le vide entre ce qui se représente mentalement et tout le « reste ». Ma nuit la plus pénible, où je me sens sombrer mentalement, est en même temps le jour de l'émergence des choses sensibles. Mais en cette nuit rien de tout cela ne peut être dit. Car l'acte n'a rien à dire sur la parole.

Quand c'en est fini de la nuit et du jour pour une conscience, par la non-existence, alors toutes ces choses confortables dont je me repais à présent mentalement continuent d'exister, sans la moindre hésitation, en pleine certitude. Que demander de plus ? Le monde dans lequel nous vivons est celui-là dans lequel tout se conserve. Il n'y a pas à craindre de meilleur ou de pire parole, il est inutile de faire l'effort vital sur les détails du verbe comme si par cette activité s'ajoutait ou se retranchait quelque chose à l'univers, comme si nous construisions la réalité et sa compréhension. Et pourtant nous le faisons, car nous sommes dans la nuit de la parole, dans les limites de la mentalité. Il vaut mieux faire l'effort vital sur l'acte, qui commence aux frontières de la conscience. Et c'est ce que nous faisons aussi. La forme mentale est l'existence, et ces formes données à la mentalité sont toutes retrouvables sous formes matérielles dans le jour de l'acte, et à nouveau intelligibles exactement comme elles étaient mentalisées, maintenant comme un million d'années auparavant. J'ai installé tout à l'heure mon vieux papa sur une chaise, sous une tente à l'abri de la pluie. À côté de lui s'est assise sa fille, ma pauvre sœur handicapée. J'ai attendu que Sergueï arrive pour commencer mes entrées à l'eau. J'étais angoissé. Toutes ces choses incertaines de la nuit passée se déployaient peu à peu dans la temporalité du jour. Et à cet instant je n'avais encore commis

aucune erreur. Didier s'est mis à l'eau, il m'avait dit qu'il avait mal au dos dans le vestiaire, il prenait des médicaments. Sous un parapluie était son Alessia, qui l'encourageait. Ils ont vu mon père et ils ont vu ma sœur. Tous ont vu mon père et ma sœur. J'ai un frère aussi, qui est normal. Je l'embrasse. Ma mère aussi, je l'embrasse. Alors j'ai vu Didier faire un plongeon renversé tendu à cinq mètres.

- Didier, explique-moi comment tu as fait ton renversé.
- Je saute et je balance fort les pieds en avant.
- Sergueï m'a dit de faire des chandelles déséquilibrées.
- Moi, je sais faire que comme ça. Je fais de la façon des années 80.
- Le coup de pied à la lune !
- Oui. Mais maintenant, la mode est aux chandelles déséquilibrées, je sais. Moi je sais pas faire comme ça. Mais toi, fais comme Sergueï te dit. Il est entraîneur diplômé d'état, moi je suis rien.

– Eh, Alessia !

– Oui ?

– Tout à l'heure je vais faire un tendu renversé à dix mètres, et je sais toujours pas comment... hi hi !

Je n'ai pas répété ma série de plongeurs. Nous en avons décidé ainsi avec Serioja, ce serait du direct, il fallait ménager mon énergie, et compter sur l'entraînement acquis. Je l'ai dit à Didier, qui m'a répondu : « *rassure-toi, moi non plus* ». C'est vrai qu'ils savent tous les trucs, Didier et Marc. Pendant cette compétition, ils ont encore squatté tous les podiums en planche et haut vol, dans leur catégorie d'âge et de sexe. D'ailleurs je les vois faire des choses qui ne correspondent pas à ce qu'ils font à l'entraînement en club. Depuis leur vingt ans d'expérience englobant mes trois dernières années d'un soleil couchant à l'horizon de mes quarante-cinq ans, je comprends que je n'ai jamais eu de justes idées sur l'expérience des autres, et plutôt même pas d'idées du tout, ce qui est mieux, moins laid. Du côté du soleil qui monte, de l'action dans la jeunesse, ce fut pendant ces championnats les prestations des jeunes destinés à former l'Équipe de France. J'ai retrouvé parmi eux ceux que j'avais fréquentés quelque temps à Montreuil. Ils ont cumulé environ entre une fois et demie et le double de points acquis par des vétérans comme Didier ou Marc, et ils se servaient de cette compétition pour se qualifier entre eux et se propulser vers des compétitions internationales. C'était beau à voir pour une petite cinquantaine de personnes assises sur les gradins, mais beau comme le résultat d'un travail raisonnable et intense. Ce sont des professionnels. Comme tous les arts, le plongeur acrobatique n'établit pas la séparation entre initiés et profanes. Son principe étant la mise à l'épreuve du corps avec la réalité physique, il ne peut pas être connu ou méconnu en imagination, il doit être

expérimenté de la même façon par tous. Et comme Serioja me l'avait dit au début : « *si tu n'es pas handicapé, toi aussi tu peux faire pareil* ». Le plongeon en France est un sport peu pratiqué. Il compte actuellement moins d'un millier de licenciés. Il existe peu d'installations sportives pour ce sport, car beaucoup ont été supprimées. C'est pourtant véritablement un art, qui permet de se connaître soi-même en accord avec la nature, par la réussite ou l'échec, le plaisir ou la peur, d'échapper aux pièges de l'imagination et de déployer la conscience. En plus, c'est mon sport, et il pourrait redevenir populaire, éventuellement si je suis lu. Ce n'est que vingt minutes avant 14h00, début de la compétition, que Sergueï me mit à l'eau. Il venait d'arriver. Je ne fis que des chutes avant et arrière et deux fois les deux premiers plongeurs de ma série, et aussi des exercices de chandelles déséquilibrées pour ce fameux tendu renversé. La compétition commença. C'est un moment bizarre quand on monte là-haut, pour accomplir ce qui a été imaginé. Quand c'est difficile, on se sent bien seul. Alors on est dans la nuit de la parole et dans le jour de l'acte. J'ai eu une pensée pour mon père, en bas. Mais quelle pensée ? S'extrayant de quoi en moi ? Ce premier plongeur était un plongeur simple, un retourné carpé. Je le réussis médiocrement.

De nouveau près de mon entraîneur, déçu que j'étais d'avoir reçu des trois et des quatre comme notes par les juges, je n'étais pourtant pas surpris, car j'ai l'habitude de perdre. J'entends Sergueï me dire : « *bon, c'est le premier* ». Et, à l'abri de la pluie fine qui commençait à tomber, il me montrait les gestes du second saut, alors que je me réchauffais dans une large serviette de plage. Ce second saut, un carpé avant, toujours quelque chose de simple, fut mieux réussi, et je repris confiance en moi. Alors, tout à fait inquiet, je posais des tas de questions à mon ami sur la façon de faire ce tendu renversé que je n'avais jamais fait autrement que par des coups de pied en avant et un joli plat, mercredi dernier. J'avais vraiment peur d'être ridicule en shootant en avant sans pouvoir tendre les jambes, ou bien ne pas pouvoir tourner et arriver sur le dos avec la méthode de la chandelle déséquilibrée. Mais j'avais encore plus peur de cogner ma tête sur la dalle.

– Est-ce que je me déséquilibre en avant pour la chandelle ?

– Non.

– Mais j'ai peur de me prendre la dalle ! Au moins je saute un peu en avant ! Regarde... comme ça... Hop !

– Allez, allez... Fais chandelle déséquilibrée comme à cinq mètres. Est-ce que tu te prends la dalle ?

– Non.

– Alors ! Mais pousse ! Pousse avec tes jambes !

– OK, je pousse droit. Pas déséquilibré... c'est bon comme ça ? Regarde...

– Arrête ton cinéma... passe les bras et bloque-les derrière la tête. Le plongeon se fera tout seul.

Alors je suis là-haut. Je vois ma sœur, je pense à mon père. Ils sont là. Je pense à Sergueï. Il est là. J'aimerai bien les voir encore, après. Quelqu'un crie : « *allez, guillaume !* ». Il pleut. J'écarte les bras, je fixe le bord de la piscine. Et ce fut un beau saut. Je me sentis le réussir. Les gens applaudissaient. Sergueï était heureux autant que moi. « *Je ne sais pas comment tu as fait* », dit-il. J'avais réussi à faire ce qu'il voulait. J'avais alors encore plus confiance en moi, et ce concours prenait de la lumière dans le jour. Je veux dire le jour de l'acte, trouvé dans la mentalité non égoïste, aussi vrai que j'ai été conscient de ce qui m'entourait. Peut-être que je peux dire que cette conscience était sensitive... je me souviens en tout cas avec évidence que la précipitation d'agir était absente. Sensation de la présence de mon père qui s'extrait de ma conscience. Lui à qui je n'aurai jamais cru que je pourrai montrer tout ça avant qu'il ne meure, lui qui avait appris à plonger tout seul, quelque temps dans sa jeunesse, avec des copains, sans leçons, pendant deux ou trois ans, de dix mètres et qui me l'avait dit à l'époque où je ne savais pas le faire, où j'avais l'impression de ne rien savoir faire qui soit vraiment fait par moi et pour moi. Sensation de la présence de ma sœur qui s'extrait de ma conscience. Elle qui n'aura jamais vécu, elle dont les pensées tournent en rond autour de gestes impossibles à faire. Sensation de la présence de Serioja qui s'extrait de ma conscience. Lui qui me ressemble dans les profondeurs cachées de nos mentalités comme autant fuyant et associal avec la plupart des hommes que moi, mais désireux comme moi d'apprendre à découvrir quelqu'un qui lui ressemble, qu'il puisse accepter comme lui-même. Sensation de ma présence qui s'extrait de ma conscience. Moi qui avais fait ces efforts en venant si souvent ici ces dernières semaines pour être là aujourd'hui, avec ma peur et mon envie de réussir.

Dans la nuit de la parole, cette accumulation de visions non égoïstes s'appelle « *concentration* ». Mais à ce moment-là je ne me le représentais pas. Ce fut le seul saut pour lequel j'eus toutes ces sensations, le seul aussi pour lequel j'ai risqué quelque chose, dans une grande incertitude. J'étais retourné près de Serioja écouter ses recommandations pour le prochain saut. Je croyais me concentrer pour écouter ses paroles, mais je sais maintenant que la concentration ne dépend pas de la volonté, mais de causes extérieures sensationnelles. Si je voulais donner de la concentration à un arbre, je ne lui parlerais pas, je taperais plutôt dans son bois, ou bien je l'arroserai s'il manque d'eau. Serioja me donnait des petits coups dans les jambes en me disant de pousser fort avec. Mais au fond de moi j'avais peur de trop tourner et d'arriver un peu sur le dos, et je savais que je pousserais assez fort pour réussir assez bien le saut. Alors vint ce un et demi retourné, pour lequel je n'avais aucune

appréhension. Je pense que j'étais même heureux d'agir, dans l'émerveillement d'avoir réussi à peu près les deux derniers sauts, et surtout ce fameux tendu renversé. J'aurai pu mieux le faire, ce quatrième plongeon. Il fut simplement mécanique. En sortant de l'eau, j'ai oublié mon survêtement sous la pluie sur le dallage et je suis allé me réchauffer dans ma grande serviette au milieu des athlètes qui se tenaient dans la chaleur du couloir du bâtiment. C'est Sergueï qui m'avait dit de le faire, sinon je n'en aurai peut-être pas eu l'idée, et je serai resté dehors près de lui. De la porte du couloir donnant sur l'extérieur, on pouvait voir les autres concurrents plonger, mais je ne me souviens pas les avoir beaucoup regardés. J'étais occupé de moi-même et dans la chaleur immédiate des autres corps qui m'entouraient, tous tendus vers la même action, en sensation de sympathie généralisée par la joie d'agir. Je me souviens de certains coups d'œil, d'une discussion dans le vestiaire, et de visions, dont celle émouvante de Benjamin fermant les yeux comme un enfant heureux dans les bras d'une femme que je supposais être sa mère.

Il pleuvait beaucoup lorsque, voyant Didier, qui plongeait avant moi, gravir l'échelle, je m'élançais à sa suite pour le un et demi avant carpé. À chaque fois que le coup de sifflet retentissait, je m'arrêtais sur le plongeoir là où j'étais, en dessous de lui, pour ne pas le déranger. Ça m'embêtait parce que je me refroidissais, et il prend son temps pour plonger, lui. Quand ce fut mon tour d'entendre pour moi mon nom et le coup de sifflet et de m'avancer au bord de la dalle, je sentais des rafales de vent, mais ça ne me dérangeait plus. Je ne me souviens pas à quoi je pensais. Je pensais être concentré, mais je ne l'étais pas. Car le mot ment sur l'acte (c'est une pensée qui mérite d'être mémorisée). Je n'avais pas encore mentalisé dans ma vie, comme je viens de le faire maintenant, ce que signifie être concentré. Je ne disposais pas, pour toucher l'acte aux frontières de la conscience, d'une quelconque vérité relative et pourtant bien efficace, dans l'espace du langage. Après la détente des jambes, mon corps ne se souvint pas que je devais enrouler mes bras pour carper. Je croyais le savoir, mais j'avais juste oublié de me le répéter avec des mots. Il faut dire que les actes sont à des années-lumière (réelles) de ce que nous croyons, il faut se méfier de la croyance, elle ne ressemble pas à la concentration. La nuit dernière, quand je voulais me rassurer, je me voyais en train de réussir mon dernier plongeon, l'équilibre salto. C'était le moment de le faire et j'avais confiance en moi. Enfin ! J'allais réussir un programme avec des notes à peu près correctes ! Sergueï me donnait encore les dernières recommandations, avant que je ne me mette à trotter vers les plongeoirs. Le concours allait être fini, j'aurai peut-être une médaille, car nous n'étions que quatre dans cette catégorie 35-49 ans. Il y avait Didier, Marc, et une autre personne. Me voici donc sur la dalle, et je me dis avec des mots que je dois me concentrer. Mais

ce ne sont encore que volontés et paroles. Les meilleures intentions ne sont pas suffisantes. Et je me précipite pour agir. Quelle erreur ai-je commise ? Tout fut loin de moi. Je n'ai pas réussi pour mon père, ni pour Sergueï. Je n'ai pas réussi par envie de bien faire, ni par cette peur absente. Je ne me suis pas raconté le geste avant, et je n'ai pas fait la bascule suffisante de mon corps avant de carper. J'aurais dû la visualiser avant, mais je n'ai pensé qu'à carper. Alors je suis arrivé à quatre pattes dans l'eau. Avec plus d'entraînement sur ce plongeon, j'aurais évidemment réussi, même sans concentration, car le plan du geste aurait été inscrit profondément en moi. Mais je n'avais pas eu le temps pour cet entraînement.

Avec de la concentration, j'aurais tiré du peu d'entraînement que j'avais sur ce geste de quoi avoir autre chose que zéro. Mais sur le moment je ne pensais pas à tout ça. En remontant à la surface de l'eau, je compris que je serai encore le dernier. Ce livre n'aura raconté que des dernières places, les miennes, et souvent toutes catégories confondues. Maintenant, le langage qui offre toujours la vérité où je m'installe me reconforte, mais je n'oublie pas l'acte sans vérité qui commence à sa frontière. Ce n'est qu'en « *perdant* » que j'ai pu mentaliser la concentration, construire ce texte... ainsi, je peux me penser comme ayant expérimenté ce qu'il fallait. Dans le langage, je suis l'acte toujours réussi d'un autre langage, généralement transcendant et omniprésent (comme l'homme antique se concevait en dépendance des dieux dans son destin, qu'il lui arrive des succès ou des revers). Mais hors du langage, l'acte n'a rien à dire, il est un inconnaissable qui se révèle comme présent à chaque instant, en chaque objet. Par lui toute mentalisation est forcée de se transformer, de se métamorphoser sans cesse pour réaliser des actes. Il faut du courage pour monter à dix mètres en processus d'apprentissage, mais ça n'est pas suffisant pour gagner. Le troisième a gagné avec un programme à cinq mètres, il a eu la médaille qui aurait fait jolie en photo dans ce livre. J'aurais très bien pu assurer un plongeon à cinq mètres. Mais ça ne me fut pas possible, car « *gagner* » c'est trouver la vérité de l'acte qui se passe à des années-lumière du plongeon. Je ne sais pas si vous comprenez que le jour et la nuit peuvent quand même se rejoindre comme ça. Quand la conscience s'étend, elle découvre et commente le fait qu'un acte qui se rate devient un acte qui réussit, un peu plus loin dans le temps et l'espace, dans les phénomènes matériels surgissant du tissu de l'espace, dans le monde des actes s'étendant au-delà de sa frontière mentalisant par la parole (« *parole* », prise au sens large d'activité représentative). J'ai lentement vu émerger, au long de huit mois de paroles, toujours le même discours en moi. Celui de faire entrer la pensée dans la matière, comme si matière et pensée pouvaient être une même chose, parce que d'expérience ils se séparent en permanence pour être différents. Cette

séparation, c'est la mortalité de mon corps qui l'affirme. Cette séparation, c'est la discordance de l'acte et de la parole qui l'affirme. Cette séparation, c'est la fragilité de la créature humaine sur cette planète. Et sa pensée cherche à mentaliser de l'unité par crainte de tous ces actes incertains qu'elle craint, qui la dérangent, auxquels elle ne peut pas échapper. C'est ce qu'elle appelle « *compréhension* ».

– Alors, monsieur zéro !

– Oh, non... quel con... quel con...

– Ce ne sera pas pour cette fois...

– Mais si j'avais réussi, j'aurai eu la troisième place...

– Peut-être... peut-être que tu aurais accroché la troisième place... mais pour ton retourné ou ton équilibre, tu dois avoir au minimum cinq... sur des plongeurs faciles comme ça, il faut assurer !

– Ooh, quel con je suis... je donnerai cher pour pouvoir le refaire cet équilibre... mais pourquoi ? Mais pourquoi je suis comme ça ?

– Parce que tu n'es pas concentré. À l'entraînement, tu n'arrêtes pas de sauter et tu n'apprends pas à te concentrer.

Je suis prés de mon ami qui doit supporter le contact d'un continuel perdant, lui qui a été un champion. Peut-être que ça le dégoûte quelque part, ou alors il refuse que je projette cette vision de moi dans ce qu'il pense. Je ne sais pas quoi faire d'autre que regretter d'avoir raté ce que j'aurai pu réussir, et je baisse la tête, cette nuque qu'il ploie amicalement. J'avais en effet eu un zéro pour un saut raté à trois mètres en tremplin la veille. Et dans cette épreuve j'ai été dernier aussi. Mais désormais dans les compétitions, je présenterai aussi le concours à un mètre avant le trois mètres, pour me mettre dans l'ambiance d'être jugé, et m'échauffer sans me crever de fatigue. Serioja a commencé de m'apprendre à me considérer comme autre chose qu'un outil à tout faire. Cette mentalité me vient d'un modèle éducatif qui me disait de ne pas me favoriser par rapport aux autres, de ne pas me valoriser non plus. J'ai été trop construit culturellement dans les détails du verbe, loin du monde des actes qui n'a besoin d'aucun dopant, qui ne connaît pas la tricherie, qui n'est pas un désert de solitude. Je pense que mes méthodes d'entraînements à Aulnay vont bien changer l'année prochaine. Je ferai comme Marc et Didier, je composerai mon comportement avec mes forces physiques et la connaissance de mon corps. Je dois commencer à aimer me voir agir, à « *prendre du plaisir* », comme dit Serioja... d'accord... mais je suis déjà heureux... enfin pas toujours... le domaine du plaisir peut s'étendre dans les actes.

– ... Bouh... je peux jamais rien réussir...

– Félicitation pour ton tendu renversé, c'était très beau ! (*C'est Christian qui vient de nous rejoindre*)

– Pouah ! Mais j'ai eu zéro au dernier ! Sinon j'aurai eu une médaille !  
– Oui, sur les choses difficiles tu plonges bien, mais les faciles tu rates (*et Christian s'en va*)

– Guillaume, vois les choses positives. Si tu penses que tout ce que tu fais c'est des échecs, tu habitues ton cerveau aux échecs, et il ne peut plus faire que des échecs, sinon il se dit que quelque chose ne va pas... tu sais, on m'a fait des compliments pour t'avoir entraîné. Tu as quand même réussi de belles choses.

Et maintenant je vais être capable de les refaire. Car monter l'échelle du dix mètres ne m'est plus tellement effrayant, tout un monde a pris place autour de moi là-haut, lors de cette compétition. J'ai ainsi le désir de retourner à Nogent, tout seul cet été, pour refaire tous mes programmes. Je demanderai quand même à Sergueï si c'est une bonne idée, car il me connaît mieux que moi. Mais je n'irai pas avant d'avoir récupéré toutes mes forces nerveuses. C'est la vitalité qui me fait parler ainsi, avec enthousiasme. Mais que la vitalité s'épuise, ou bien qu'elle déborde, il ne restera par un tardif et lointain regard que le corps d'un animal terrestre mort, un animal non métamorphosé, toujours le même papillon de nuit qui s'est brulé dans la lumière. Je ne veux pas retomber dans mes mauvaises habitudes d'agir comme si je n'étais qu'un moyen dont je peux me servir n'importe comment. Je me souviens de tous ces petits avantages comportementaux que Serioja m'a engagé à faire sur mon corps, pendant la compétition, pour la compétition, comme si je valais la peine de quelque chose. C'était une surprise, ça venait de l'extérieur et non pas de ma vanité stérile, non pas de mon imagination. Ça venait du monde des actes, au-delà de ma frontière de conscience. Retourner à Nogent pour agir ne doit pas dépendre uniquement des variations de la vitalité. Je dois respecter mon corps et mes efforts, je dois me favoriser. Le papillon de nuit dans sa parole ne sait pas utiliser l'espace et le temps qui le sépare de la lumière. Il reste obstiné sur sa lumière, il la confond avec le reste. Que mon agir ne soit pas pour me tromper de lumière.

– Oui, tout ça, c'est ton œuvre ! Ton œuvre ! Tant mieux qu'on t'ai fait des compliments, je suis content, vraiment.

– Bravo, tu as bien plongé ! J'ai été surpris ! (*C'est Marc qui vient de nous rejoindre*)

– Quoi ! Mais j'ai eu zéro à l'équilibre !

– Oui, mais t'as quand même bien plongé (*et Marc s'en va*)

– Sergueï, est-ce que le renversé, je peux le faire sous cette forme à cinq mètres ?

– Non... tu ne pousseras pas assez fort.

- La troisième place est à quelqu'un qui a fait tous ses plongeurs à cinq mètres.
- C'est toi qui as choisi de faire à dix.
- C'est pas bien ?
- Si, c'est bien.

Je comprends que je n'exploite pas les possibilités du dix mètres, mais je sais que j'y suis. Pour ne pas me retrouver toujours dernier, après celles et ceux qui plongent avec grâce à cinq mètres, il faudra que l'année prochaine, j'apprenne à lancer des doubles et demi à dix mètres. Il va falloir apprendre à tourner plus vite, à pousser plus fort, mais je sens que je n'aurai pas peur de le faire. Le tremplin m'aidera pour apprendre. Deux sauts de ce genre dans ma liste de haut vol, en avant et retourné, devraient me permettre de créer la différence et de rentabiliser le fait de plonger à dix mètres (sauf avec ceux qui font des doubles et demi à cinq mètres, mais peu le font). J'ai bien étudié les programmes de Marc et Didier, ces gentils squatters de podium. Je vais faire comme eux et ils me feront de la place. J'ai dit au revoir à Sergueï, qui est resté regarder l'épreuve du tremplin à trois mètres pour les filles. Je l'ai laissé pour rejoindre mon père et ma sœur qui m'attendaient devant la porte battante, parmi un petit monde de personnes qui discutaient et se pressaient les unes les autres pour rester encore dans la chaleur. Je suis dans le vestiaire, je me rhabille devant ma sœur et mon père, mais je suis bien triste quand même. Je vais devoir annoncer à ma femme et aux enfants que je suis encore dernier... Ah mais non !... Je vais leur dire que je suis quatrième... sur quatre. Mon père me félicite quand même, il a beaucoup apprécié le spectacle, ça lui a rappelé sa jeunesse. Ma sœur, qui ne peut pas trop penser du fait de son handicap psychomoteur, est ailleurs en elle-même et très loin d'ici, comme une planète qui tourne sans fin autour de son étoile, ou un oiseau dans une cage. Maintenant, je retourne au bord de la piscine, car je veux dire au revoir à celles et ceux que je connais. Et puis je veux aussi saluer Alexandre, qui s'en va vers le plongeur. Je ne lui ai pas trop parlé, depuis tout le temps que je l'ai retrouvé, car j'avais honte de mes prestations. Mais dans les vestiaires, tout à l'heure, après le renversé, et tandis que je préparais sur le tapis des gestes préparatoires à l'équilibre salto, il m'a fait un sourire amical. Alors ma honte est partie. Oh, mais...tiens... quand j'y pense... j'ai perdu du temps pour me concentrer parce que mon père devait retourner aux toilettes, et que j'attendais mon tour, et que je me suis un peu occupé de lui. J'avais peur qu'il tombe, je l'ai mis sur le chemin des toilettes en le tenant par le bras, son autre bras appuyé sur sa canne, et je l'ai quand même laissé y aller tout seul, car il l'avait déjà fait, et qu'il me disait que ça irait, et que je le laissais avec ma sœur... Il m'a distrait ? Mais ce n'est pas sa faute, il ne m'a rien demandé... Si c'était à

refaire, je referai pareil. Tout de suite après j'ai couru pour prendre ma place après Didier, qui déjà montait l'échelle. Ce que je peux m'en raconter, des histoires, maintenant, dans le temps du récit ! Mais dans le temps de l'acte, tout était fini. Je n'avais dans la tête que peu de paroles. C'était les autres qui me les avaient données. Je m'en allais en pensant que j'avais encore perdu, mais réussis deux ou trois choses de bien. Me voilà donc tout habillé, tout beau et sans honte, ayant rejoint Alexandre à la planche de trois mètres, qu'il est en train de graisser avec une autre personne.

– Je ne voulais pas partir sans t'avoir dit au revoir...

– Ça marche... À bientôt !

– Merci... Je donnerai cher pour le refaire, cet équilibre !

– Ah ah !

– Ah la la, je donnerai vraiment cher pour le refaire... (*je descends les marches*)

En m'en allant, je passe devant Grégory, un des juges. Je lui serre la main, car je le connais, nous avons discuté quelques fois. Il m'a même entraîné il y a deux ans, au début, à la piscine Georges Hermant à Paris. J'ai l'impression qu'il cherche dans mon regard ce que je pense, et qu'il ne comprend pas bien ce qu'il voit. Je le rassure tout de suite :

– Dommage pour mon équilibre !

– Oui... dommage... mais... C'est pas pour trouver des excuses, mais avec un temps comme ça, c'est difficile... on a tous souffert...

Alors je l'ai laissé avec une belle vision, construite à deux, et je suis passé à nouveau devant Serioja, qui est venu immédiatement vers moi, comme moi vers lui parce que nous aimons nous rejoindre sans cesse, même si nous ne savons pas trop comment le faire. Nous apprenons. Je lui ai proposé de passer à la maison en juillet, pour qu'on se voie avec les enfants, mais il sera en province en juillet, pour travailler. Nous nous sommes dit au revoir à la rentrée, et, plutôt que de lui toper la main comme toujours, je lui ai appuyé deux grosses bises sur les joues. Alors, le cœur allégé et bien content de l'avoir embrassé, j'ai enfin quitté la piscine et j'ai ramené mon père et ma sœur chez eux. Pendant le trajet, mon père, qui est devenu presque sourd, donc encore plus sourd que ce qu'il était quand il avait ses deux oreilles en parfait état, mon petit papa qui m'énerve, trouvait des mots pour me dire son émotion de m'avoir vu au milieu des autres. Il me félicitait même, disant que j'avais fait des progrès. Cependant j'avais mal au fond de moi d'être encore le dernier. Il est très probable que la situation sportive évolue à la rentrée. En effet, Serioja m'a expliqué, dans notre conversation téléphonique de jeudi dernier, que la proposition d'Alexandre était de trouver un créneau d'entraînement à Montreuil, assuré par ses soins. Avant la compétition, Gilles, de l'INSEP, lui en

à encore parlé. L'idée est, pour cette poignée d'hommes qui portent sur leurs épaules l'avenir du plongeon dans ce pays, de débusquer des talents parmi les jeunes, et surtout de ne pas travailler séparément. Cela veut dire, pour le club d'adultes auquel je suis affilié, de venir à Montreuil et de se mêler à des personnes mineures. Comme le seul club pour adulte de plongeon qui existe en île de France, à l'exception de celui de Montmorency qui est lointain pour moi, est affilié à une fédération gay et lesbienne, mais tolérante pour les hétéros, il n'est pas dans ses statuts d'accueillir des mineurs.

Que son président soit d'accord ou non, pour moi cela veut dire la possibilité de m'entraîner régulièrement avec toutes les hauteurs de plongeoirs, et je ne serai pas le seul à penser ainsi parmi mes amis les plongeurs. J'ai d'ailleurs dit à Sergueï qu'il pourrait envisager de faire signe au club de Montmorency, qui n'a même pas de dalle pour l'entraînement, ou d'envisager la création d'un nouveau club. Mais ça lui paraît compliqué, car son esprit est contemplatif, intuitif, et répugne à la combinaison des détails. Cependant Gilles et Alexandre sont très capables de penser à ça. Quand j'ai dit à Sergueï que ce serait « *bon pour moi* », il a répondu : « *mais oui !* ». C'est que sa contemplation lui fait voir loin, intuitivement. Je n'imagine pas un instant qu'Alexandre soit intéressé par les possibilités d'avenirs sportifs de personnes un peu trop vieilles, dans mon genre. Mais personne ne peut empêcher les efforts d'un être qui se transforme, car il attire la sympathie et donne une raison d'être à tout. Je veux aussi conclure ce livre sur une note optimiste. Ce n'est pas complètement un mensonge, c'est bien sûr de la parole, mais... selon mes sensations... et bien... Je sens les murs s'effacer dans ma tête, et ce n'est pas rien. Tout à l'heure je suis monté sur le toit de ma chambre, et j'ai regardé en bas les pavés moins méchants me chanter les efforts que les actes réclament. Ils me disaient qu'un acte doit être dit par le verbe pour raconter autre chose que la forme de l'acte. Je commence à savoir plonger non solitairement, avec un monde et de beaux souvenirs en moi. Les trous noirs peuvent être effacés par le côté ou l'on en sort, c'est-à-dire par les actes que la parole ne commente pas. Par la raison d'envie de bien faire, l'être humain peut arriver à tout faire comme acte qui ne se commente pas, et j'ai l'impression de voir s'écrire le sens raisonnable dans les airs, du côté du mental où le soleil agissant pénètre de tous ses feux...

**00/00/0001 (**



MONDE HUITEME

) VIVANTS SÉPARÉS DE L'ESPACE  
VÊTURES D'ÉTATS MENTAUX  
DESTINS (



## MONDE NEUVIÈME

JE REVIENS DANS NOTRE NEUVIÈME MONDE, OÙ NOUS CONCEVONS LE RÉEL COMME MENTAL-ÉNERGIE AUSSI HOMOGENÈME ET CONTINU QUE LE MONDE ZÉRO. L'INEXISTENCE DU MONDE ZÉRO A PERMIS L'ÉMERGENCE ET LA RÉSORPTION DES FORMES, QUE NOUS CONNAISSONS BIEN COMME DES DISCONTINUITÉS DANS LE MENTAL-ÉNERGIE. DANS TOUS LES MONDES DE SON OBJET QUI L'AVALE LE MENTAL-OBJET DÉCLINE PAR MATÉRIALISATION D'ÉNERGIE. LE PRINCIPE D'INEXISTENCE A DÉTACHÉ LES MONDES LES UNS DES AUTRES JUSQU'AU NEUVIÈME ET AU-DELÀ. DANS LE NÔTRE NOS CORPS NE SONT PLUS SOUS LA DÉPENDANCE DU MENTAL-OBJET. SI L'UN D'ENTRE NOUS AGIT C'EST COMME SI TOUS AVAIENT AGI. NOUS MENTALISONS TOUS LE RÉEL SELON L'ÉNERGIE. ELLE EST COMME UN BAIN ENVELOPPANT POUR NOS CORPS, ET NOTRE MENTAL SE CONCENTRE POUR NE PAS TROUBLER PAR NOS ACTES CE BAIN. NOUS AGISSONS TOUJOURS SOUS CETTE CONDITION. DANS LES ARRIÈRE-MONDES ELLE SE NOMME « BONHEUR ». LE BAIN DOIT ÊTRE AUSSI INFORME QUE LE MONDE ZÉRO. AGISSANT SANS QU'UN OBJET NE NOUS AVALE, NOUS VOYAGEONS ALORS IMMÉDIATEMENT DANS LES ARRIÈRE-MONDES.



## CAHIERS

**14/11/2013**

*« Si, au contraire, il place son bien et son intérêt dans les objets extérieurs, indépendants de lui, il en subira nécessairement la contrainte et rencontrera des obstacles, il sera l'esclave de ceux qui les détiennent en leur pouvoir, ces choses qu'il a admirées ou qu'il redoute, il sera nécessairement impie, car il se croira lésé par Dieu, il sera partial et cherchera à se procurer plus que sa part, et nécessairement aussi il sera bas et mesquin. »*

*Entretiens - Épictète*

**15/11/2013**

*« Les choses elles-mêmes sont indifférentes, mais l'usage qu'on en fait ne l'est pas (...) Toutes les fois que je puis être entravé ou contraint, il s'agit d'objets qu'il n'est pas en mon pouvoir d'obtenir et qui ne sont ni bon ni mauvais ; seul, l'usage en est bon ou mauvais, et, lui, est en mon pouvoir. (...) Il est sans doute difficile d'unir et de combiner ces deux états : la vigilance de l'homme qui s'applique aux choses et la fermeté d'âme de celui qui y reste indifférent. Néanmoins ce n'est pas impossible, sans quoi il serait impossible d'être heureux. »*

*Entretiens - Épictète - Livre II Ch. V*

**18/11/2013**

*« Car, de ton côté, en fait de syllogismes, tu t'estimeras bien supérieur à eux, et s'ils s'en plaignent, tu les consoleras en leur disant : « Moi, j'ai appris, pas vous ». De même aussi, dans les cas où l'exercice est requis, ne recherche pas l'avantage qu'il peut procurer, mais laisse-le aux gens qui se sont longuement exercés, et pour toi, contente-toi de conserver la fermeté d'âme. »*

*Entretiens - Épictète - Livre II Ch. V*

**09/12/2013**

*« Il y a trois disciplines auxquelles doit s'être exercé l'homme qui veut acquérir la perfection : celle qui concerne les désirs et les aversions, afin de ne pas se voir frustré dans ses désirs et de ne pas rencontrer ce qu'on cherche à éviter ; celle qui concerne les propensions et les répulsions, et, d'une façon générale, ce qui a trait au devoir, afin d'agir d'une façon ordonnée, réfléchie, sans négligence ; la troisième est celle qui concerne la fuite de l'erreur, la prudence du jugement, en un mot ce qui se rapporte aux assentiments. De toutes, la principale et la plus urgente est celle qui regarde les passions, car la passion ne vient point d'ailleurs que du fait de se voir frustré dans ses désirs ou de rencontrer ce que l'on cherche à éviter. Voilà ce qui amène les troubles, les agitations, les infortunes, les calamités, les chagrins, les lamentations, les envies ; ce qui rend envieux, jaloux, passions qui empêchent même de prêter l'oreille à la raison. »*

*Entretiens - Épictète - Livre III Ch. II*

**25/12/2013**

*« Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir. »*

*Voyage au bout de la nuit - Louis-Ferdinand Céline - Folio*

**02/01/2014**

*« Efface tes imaginations en te disant sans cesse : actuellement il dépend de moi qu'il n'y ait dans cette âme ni vice ni désir ni en général aucun trouble, mais que je vois les choses telles qu'elles sont en usant d'elles suivant leur valeur. Songe bien à ce pouvoir qui est dans ta nature. »*

*Marc-Aurèle – Pensées - Livre VIII*

*« Ce concombre est amer : laisse-le. Il y a des ronces sur le chemin : passe à côté. Cela suffit. N'ajoute pas : « Pourquoi choses pareilles dans le monde ? ». »*

*Marc-Aurèle - Pensées - Livre VIII*

**17/01/2014**

« Entrer dans l'âme de chacun ; permettre aussi à autrui d'entrer dans notre âme. »

Marc-Aurèle - Pensées - Livre VIII

**20/01/2014**

« En un mot, si nous y prenons garde, nous verrons que l'être raisonnable n'est jamais plus opprimé que par ce qui est contraire à la raison et que, à l'inverse, rien n'a pour lui plus d'attraction que ce qui est raisonnable. Mais ces concepts de raisonnable et de déraisonnable ont des significations différentes suivant les gens, tout comme ceux de bien et de mal, d'avantageux et de désavantageux diffèrent aussi avec les personnes. Pour cela surtout nous avons besoin d'éducation, pour apprendre à adapter, conformément à la nature, nos prénotions de raisonnable et de déraisonnable aux cas particuliers. Pour déterminer ce qui est raisonnable ou non, nous ne tenons pas compte seulement de la valeur des choses extérieures, mais, encore, chacun d'entre nous considère sa dignité personnelle. Pour l'un, il est raisonnable de présenter à un tel le vaste de nuit, considérant seulement que, s'il ne le présente pas, il recevra des coûts et pas de nourriture ; si, au contraire, il le présente, il ne subira rien de pénible ou de fâcheux ; pour un autre, non seulement cela paraît intolérable de présenter ce vaste de nuit, mais même de souffrir qu'un autre le fasse. Si tu me demande : "Le présenterai-je, ce vase, ou non ?", je te répondrai : mieux vaut recevoir de la nourriture que de n'en pas recevoir, et moins vaut recevoir des coups que de n'en pas recevoir, de sorte que, si tu prends ces normes comme mesure de tes intérêts, va et présente le vase.

– Mais ce serait indigne de moi.

– Cela, c'est à toi de le prendre en considération, non loin de moi, car ces trois types de données, qui sait à quel prix du test une toile mais ni combien tu te vends : les gens se vendent des prix différents. »

Entretiens - Épictète - Livre I Ch. II

**25/01/2014**

« L'ensemble de la science est lié à la culture humaine en général, et les découvertes scientifiques, même celles qui à un moment donné apparaissent les plus avancées, ésotériques et difficiles à comprendre, sont dénuées de signification en dehors de leur contexte culturel. Une science théorique qui ne serait pas conscience de ce que les concepts qu'elle tient pour pertinents et

*importants sont destinés à terme à être exprimés en concepts et en mots qui ont un sens pour la communauté instruite, et à s'inscrire dans une image générale du monde, une science théorique où cela serait oublié et où les initiés continueraient à marmonner en des termes compris au mieux par un petit groupe de partenaires, serait coupée du reste de l'humanité culturelle, vouée à l'atrophie et à l'ossification. »*

*Erwin Schrödinger*

**27/01/2014**

*« (...) Observez les castors comme je l'ai fait, fistons. Ils arrêtent des fleuves : voyez alors combien impétueuse est l'eau qui se déverse par le goulot qui lui reste ! Ou regardez tout aussi bien les chutes de Marchisson, ou mieux encore, allez jeter un coup d'oeil sur celles de Victoria. Cela vous donnera une idée de ce que je veux dire : l'obstruction nécessaire pour développer une pression irrésistible. Mais nous ne sommes pas des fleuves. C'est donc tout un système d'inhibition et de complexes qu'il faut créer dans notre tête.*

*– En attendant c'est toute une cataracte qui déferle dans la mienne, de tête, gémit Tobie. Et il s'assit et laissa tomber son mufle entre ses mains.*

*– Oui, dit père, je sais, c'est difficile à comprendre au début. Mais c'est indispensable. Pour résoudre des problèmes, il faut d'abord se les poser. Et pour pouvoir se les poser, il faut se créer des difficultés personnelles à se casser le ciboulot.*

*– Mais ça nous rendra si malheureux que nous finirons par tout lâcher et nous laisser mourir ! m'écriai-je. C'est le bonheur qui donne le goût de vivre.*

*– Erreur, dit père gravement. Le bonheur vous rend paresseux. Tu chercheras dans le travail, tout au contraire, une diversion à tes difficultés, avec un surcroît d'énergie.*

*– Je n'en crois rien, maugréai-je. »*

*Pourquoi j'ai mangé mon père - Roy Lewis - Ch.9 - Pocket*

**01/02/2014**

*« Immanence (voir transcendance mais aussi dehors / dedans). L'anarchisme est un immanentisme absolu. Pour la pensée libertaire tout se passe à l'intérieur des êtres des choses, des êtres et de leurs rencontres. Rien ne vient de l'extérieur (Dieu, Etat, Lois, Idées, Constitutions), tout est à l'intérieur, un intérieur illimité dans ses possibilités et que Bakounine appelle « Nature ». »*

*Petit lexique philosophique de l'anarchisme - Daniel Colson - Le Livre de Poche*

**05/02/2014**

*« Ressentiment. Réaction durable d'un dominé qui ne parvient pas à transformer le rapport de domination qu'il subit en révolte et en force émancipatrice et affirmative (voir ces termes). Le ressentiment, qui n'épargne pas le mouvement anarchiste lui-même, est toujours placé sous le signe du négatif, de l'aigreur, de la plainte et de la dénonciation. L'homme et la femme de ressentiment prétendent toujours lutter contre ceux qui les dominent et les exploitent, mettre fin à cette domination et à cette exploitation. Mais cette domination et cette exploitation, ils ne peuvent plus s'en passer. Elles deviennent leur raison de vivre. Ils ont besoin d'elles, de les retrouver partout et toujours pour pouvoir continuer de ressentir indéfiniment l'injustice dont ils sont l'objet, cette injustice qui les autorise tout aussi indéfiniment à sans cesse dénoncer les autres.»*

*« Culpabilité (voir ressentiment, réaction et responsabilité. La culpabilité est le vis à vis ou l'autre face du ressentiment, lorsqu'un rapport de domination est intériorisé du point de vue du dominant, et justifie indéfiniment l'expiation de cette position. Force négative, mais porteuse de ses propres satisfactions ou bénéfiques, la culpabilité autorise un mélange subtil de pouvoir, de persécution, de soumission et de domination qui s'oppose à toute émancipation. Exemple historique de culpabilisation réussie : le christianisme.»*

*Petit lexique philosophique de l'anarchisme - Daniel Colson - Le Livre de Poche*

**12/03/2014**

*« La culture ce n'est pas avoir le cerveau farci de dates, de noms ou de chiffres, c'est la qualité du jugement, l'exigence logique, l'appétit de la preuve, la notion de la complexité des choses et de l'aridité des problèmes. C'est l'habitude du doute, le discernement dans la méfiance, la modestie d'opinion, la patience d'ignorer, la certitude qu'on n'a jamais tout le vrai en partage; c'est avoir l'esprit ferme sans l'avoir rigide, c'est être armé contre le flou et aussi contre la fausse précision, c'est refuser tous les fanatismes et jusqu'à ceux qui s'autorisent de la raison; c'est suspecter les dogmatismes officiels mais sans profit pour les charlatans, c'est révéler le génie mais sans en faire une idole, c'est toujours préférer ce qui est à ce qu'on préférerait qui fût. »*

*Le droit d'être naturaliste - Jean Rostand - Stock*

**30/03/2014**

*«... Les multiplicités de l'univers sont parfois regardées comme faisant partie de l'universel Brahman, au même titre que les vagues font parties de la mer. Mais, en vérité, chacune des vagues est cette mer même, leurs diversités étant celles d'apparences superficielles créées par le mouvement de la mer. Or, comme chaque objet dans l'univers est vraiment l'univers entier sous l'un de ses aspects innombrables, de même chaque âme individuelle est Brahman se regardant elle lui-même et toute chose, d'un centre de conscience cosmique. »*

*Trois Upanishads - Shri Aurobindo - Albin Michel*

**31/03/2014**

ISHÂ UPANISHAD

*« 1. Au Seigneur tout ceci qui est, pour qu'il l'habite, et chaque chose, univers se mouvant dans l'universel mouvement. De tout cela détache-toi et jouis-en ; ne convoite aucun bien que s'approprient les hommes.*

*2. Faisant certes les œuvres ici, on doit désirer vivre cent ans. Ainsi en est-il pour toi et non autrement. L'action n'engluie pas l'homme.*

*3. Sans soleil sont ces mondes enveloppés d'aveugles ténèbres, où partis d'ici vont tous ceux qui assassinent leur âme.*

*4. Unique, sans mouvement, plus prompt que la pensée, Cela, les dieux même ne peuvent l'atteindre dans sa progression en avant. Cela, dans sa stabilité, distance les autres qui courent. En Cela, Mâtarishvan établit les Eaux.*

*5. Cela est en mouvement, Cela est sans mouvement ; Cela est lointain, Cela aussi est proche ; Cela est au dedans de ce tout, Cela aussi est hors de ce tout.*

*6. Mais celui qui perçoit tous les devenirs dans l'Être même et l'Être en tous les devenirs, celui-là alors ne se replie plus.*

*7. Pour qui l'Être même est devenu tous les devenirs, pour qui sait, où la confusion ? Où la douleur ? Pour qui perçoit en tout l'Unité.*

8. *Lui s'est diffusé, lumineux, incorporel, sans défaut, sans organes, pur, invulnérable au mal. Le Voyant, le Penseur, celui qui devient tout, qui existe en soi, a ordonné les choses selon leur loi depuis les âges infinis.*

9. *En des ténèbres aveugles entrent ceux qui se vouent à l'ignorance ; et comme en plus de ténèbres, ceux qui sont adonnés à la connaissance.*

10. *Bien autre chose, a-t-il été dit, par la connaissance, bien autre chose, a-t-il été dit, par l'ignorance. Ainsi avons-nous appris des sages qui nous ont révélé Cela.*

11. *Connaissance et ignorance, celui qui connaît Cela comme les deux à la fois, par l'ignorance ayant franchi la mort, par la connaissance il jouit de l'immortalité.*

12. *En des ténèbres aveugles entrent ceux qui se vouent au non-devenir ; et comme en plus de ténèbres ceux qui sont adonnés au devenir.*

13. *Bien autre chose, a-t-il été dit, par le devenir, bien autre chose, a-t-il été dit, par le non-devenir. Ainsi avons-nous appris des sages qui nous ont révélé Cela.*

14. *Dissolution et devenir, celui qui connaît Cela comme les deux à la fois, par la dissolution ayant franchi la mort, par le devenir il jouit de l'immortalité.*

15. *Par un masque doré est couverte la face de la Vérité ; ôte cela, Toi, Évoluteur, pour la loi de Vérité et pour la Vision.*

16. *Évoluteur, Unique Rishi, Recteur, Illuminateur, Fils du Père des existences, dispose et rassemble. Le rayonnement, qui est la forme la plus bénie, est ce que de toi je perçois. Ce Purusha qui est là et partout, je Le suis.*

17. *Souffle, haleine immortelle, voici, ce corps finit en cendres. Ainsi, Pouvoir de faire, souviens-toi de ce qui a été fait, souviens-toi ; Pouvoir de faire, souviens-toi de ce qui a été fait, souviens-toi.*

18. *Agni, par la bonne voie conduis-nous vers la félicité, toi qui connais, ô Dieu, toutes les manifestations. Éloigne de nous l'égarément qui nous détourne. À toi nous offrons notre plus entière parole de soumission. »*

**12/04/2014**

*«... Dans nos rapports avec ce monde, nous devons être consciemment ce que nous sommes en réalité : ce moi unique qui devient tout ce que nous observons. Tout le mouvement, toutes les énergies, toutes les formes, tout ce qui se passe, nous devons le voir comme appartenant à notre moi unique et réel dans beaucoup d'existences, comme le jeu de la volonté, de la connaissance et de la joie du Seigneur dans Son existence dans le monde.*

*Nous serons alors libérés de l'égoïsme, du désir et du sens de l'existence séparées, libérés par conséquent de tout chagrin, de tout mirage, de tout recul craintif ; car tout chagrin provient de ce que l'ego évite peureusement les contacts de l'existence, du sens de crainte, de faiblesse, de besoin, d'aversion, etc., qu'a l'ego. »*

*Trois Upanishads - Shri Aurobindo - Albin Michel*

**14/04/2014**

*Principe de l'Ishâ Upanishad*

*« Le principe qu'elle suit d'un bout à l'autre et la réconciliation sans demi-mesure d'extrême qui n'admettent eux-mêmes aucun compromis. Plus tard la pensée s'empara d'une série de termes : le monde, la jouissance, l'action, le multiple, la naissance, l'ignorance, et leur attribua une position plus ou moins secondaire, tout en exaltant la série contraire : Dieu, le renoncement, le quiétisme, l'unique, la cessation des naissances, la connaissance, jusqu'au moment où ce courant de pensée atteignit comme point culminant l'illusionnisme et cette idée que l'existence dans le monde est un piège, un fardeau dépourvue de sens, que l'âme s'est inexplicablement imposé à elle-même et qui doit être rejeté aussi vite que possible. Une telle idée devait aboutir à trancher brutalement le nœud de la grande énigme. L'Ishâ Upanishad au contraire essaie de s'emparer des deux extrémités du nœud, de les dénouer et de les placer l'une à côté de l'autre dans une libération qui leur donnera en même temps leur véritable place et leur vraie rapport. L'Ishâ ne veut ni atténuer ni subordonner indûment aucun des extrêmes, bien qu'elle reconnaisse que l'un dépend de l'autre. Le renoncement doit être poussé jusqu'à l'extrême, mais la jouissance également doit être tout aussi à intégrale. L'action doit être complète et sans restriction, mais d'autre part l'âme doit jouir à l'égard de ses œuvres d'une liberté absolue. L'unité totale et absolue est le but, mais cet*

*absolu doit être amené à son terme suprême en y faisant entrer toute l'infinie multiplicité des choses.*

*Ce scrupule est tellement grand dans l'Ishâ Upanishad que par suite de son expression dans la formule : « par l'ignorance ayant franchi la mort, par la connaissance il jouit de l'immortalité », la vie dans le monde pouvant être interprétée comme un simple préliminaire à une autre existence au-delà, elle rétablit immédiatement l'équilibre en renversant l'ordre dans une formule parallèle : « par la dissolution ayant franchi la mort, par le devenir il jouit de l'immortalité », faisant ainsi de la vie elle-même le champ de l'existence immortelle qui est le but est l'aspiration de toute vie. Dans cette conclusion, elle est d'accord avec l'ancienne pensée védique selon laquelle tous les monde, l'existence et la non existence, la mort, la vie et l'immortalité sont présents ici même dans l'être humain incarné, y sont en cours d'évolution, y sont réalisables pour qu'on les possède et qu'on en jouisse, et n'exigent pas pour cela qu'on renonce à la vie et à l'existence corporelles. Cette pensée n'a jamais entièrement disparu de la philosophie indienne, mais elle y a pris une place secondaire, et n'est plus admise qu'accessoirement, sans force suffisante pour atténuer notablement cette affirmation toujours plus énergique que l'extinction de l'existence dans le monde est la condition de notre liberté et le seul but qui soit pour nous sage et digne d'effort. »*

*Trois Upanishads - Shri Aurobindo - Albin-Michel*

**20/04/2014**

*« La différence entre un mental vide et un mental calme est celle-ci : lorsque le mental est vide, il n'y a pas de pensées, pas de conception, pas d'action mentale d'aucune sorte, sauf une perception essentielles des choses sans formations d'idées. Tandis que dans le mental calme, c'est la substance de l'être mental qui est immobile, si immobile que rien ne la trouble. Si des pensées ou des activités se produisent, elles ne s'élèvent pas du tout du mental, elles viennent du dehors et traversent le mental comme un vol d'oiseaux traverse le ciel dans l'air immobile. Ils passent, ne troublent rien, ne laissent pas de trace. Même si un millier d'images ou les événements les plus violents traversent le mental, son immobilité paisible demeure, comme si la texture même du mental était faite d'une substance de paix éternelle et indestructible. Un mental qui a acquis ce calme peut commencer à agir, même intensément et puissamment, mais il conservera son immobilité fondamentale, ne produisant rien de lui-même mais donnant une forme mentale à ce qu'il perçoit d'en haut, sans rien*

*y ajouter du sien, avec calme et impartialité, et pourtant dans la joie de la Vérité et dans la puissance et la lumière heureuses de la transmission. »*

Extraits de « Lettres sur le Yoga » - Shri Aurobindo

**21/04/2014**

*« Lève tes yeux vers le Soleil. Il est là, au cœur merveilleux de la vie, de la lumière, de la splendeur. Contemple les innombrables constellations scintillant dans la nuit tels des feux solennels de l'Éternel veillant dans le silence illimité qui n'est point vide, mais palpite, vibre de la présence d'une unique existence, calme et formidable. Vois Orion muni de son épée, de sa ceinture, brillant comme au temps de nos Pères, il y a dix mille ans, à l'aube de l'âge aryen. Vois Sirius dans toute sa splendeur, la Lyre voguant à des milliards de lieues dans l'océan de l'espace. Souviens-toi que ces mondes innombrables, qui, pour la plupart, dépassent le nôtre en puissance, tourbillonnent à une vitesse indescriptible au grès de l'Ancien des jours, pour aller où ? Lui seul le sait. Et sache qu'ils sont pourtant un million de fois plus anciens que nos Himalayas, plus solides que les assises des montagnes, et le demeureront jusqu'à ce qu'il choisisse de les arracher, comme feuilles mortes, de l'arbre éternel de l'Univers. Imagine l'éternité du Temps, réalise l'infinitude de l'Espace, et souviens-toi que lorsque ces mondes n'étaient pas, Il était, le Même qu'aujourd'hui, et quand ils ne seront plus, Lui, sera toujours le Même.*

*Perçois sa Présence au-delà de la Lyre - car il est là, et aux confins de l'espace, où l'on ne distingue plus les étoiles de la Croix du Sud, Il est encore là. Et puis reviens vers la Terre et réalise ce qu'il est. Il est proche de toi. Vois ce vieillard rabougri qui passe près de toi, courbé sur son bâton. Réalises-tu que c'est Dieu qui passe ? Et là, regarde un enfant qui court en riant dans la lumière du soleil. Peux-tu l'entendre rire ? En vérité, Il est plus proche encore. Il est en toi, Il est toi. C'est toi-même qui brûles là-bas, à des millions de lieues dans les étendues infinies de l'Espace, toi qui marches à pas assurés sur les vagues fracassantes de la mer éthérée. C'est toi qui as disposé chaque étoile à sa place et tressé le collier des soleils, pas avec tes mains, mais par ce Yoga, par cette Volonté silencieuse, immobile, impersonnelle. Lève la tête, O enfant du Yoga ancestral, et cesse de trembler, de douter. Ne crains rien, ne doute pas, ne t'afflige point. Car sous ce corps apparent est l'Un qui d'un souffle peut créer et détruire les mondes. »*

Les Upanishads - Shri Aurobindo

**01/05/2014**

*En des sens divers vont nos pensées,  
opposés sont les vœux des hommes :  
le charron souhaite un dommage à réparer,  
le médecin une fracture,  
le prêtre, quelqu'un qui presse le soma  
- Coule, ô liqueur, pour Indra tout à l'entour !*

*Avec les plantes desséchées,  
avec les ailes d'oiseau  
et les pierres, le forgeron, le long des jours,  
souhaite une riche clientèle  
- Coule, ô liqueur, pour Indra tout à l'entour !*

*Je suis poète, papa est médecin,  
la maman dispose la meule.  
Avec nos pensées diverses, aspirant également à la richesse,  
nous nous tenons derrière,  
comme le pâtre derrière les vaches.  
- Coule, ô liqueur, pour Indra tout à l'entour !*

*Le cheval de trait souhaite un char facile,  
les séducteurs, un sourire,  
le membre viril, une fente poilue...  
La grenouille souhaite de l'eau  
- Coule, ô liqueur, pour Indra tout à l'entour !*

*Les pensées des hommes - Rig-Véda, IX, 112*

**10/05/2014**

*Quand Manyu conduisit l'Epouse  
hors de la maison d'Imagination,  
Quels étaient les paranymphe, quels les prétendants,  
quel était le prétendant principal ?*

*L'Ardeur et l'Acte étaient  
au dedans de l'onde immense.*

*C'étaient là les paranymphe, c'étaient les prétendants,  
Le brahman était le prétendant principal.*

*Atharva-Veda. XI. 8 - L'entrée du brahman dans  
le corps humain - Les deux premières stances*

**11/05/2014**

*« 5. Cela, qui ne pense pas par le mental, et par quoi le mental est pensé,  
sache que le Brahman, c'est Cela, et non ceci qu'on recherche ici-bas. »*

*Kena Upanishad - Extrait*

*« Mais pour cette raison même, l'aspiration, l'essai d'acquisition ne peut  
réussir que dans la mesure où l'être mental abandonne sa mentalité  
caractéristique et les limitations de cette mentalité afin de s'élever au-delà  
d'elle jusqu'à ce Mental du mental qui est son origine et son secret principe  
régisseur. Sa mentalité doit admettre la supramentalité comme la Vie a admis  
le Mental. Tant qu'il adore, recherche, étreint tout ceci que présentement il  
accepte comme objet de sa poursuite, le mental et ses buts, ses méthodes  
incohérentes, ses constructions de volonté et d'opinion et d'émotion basées sur  
l'égoïsme, la division et- l'ignorance, il ne peut s'élever par-delà cette mort  
jusqu'à l'immortalité que l'Upanishad promet au chercheur. C'est Brahman  
qu'il nous faut connaître et rechercher, non pas ceci que les hommes ici adorent  
et recherchent.*

*Trois Upanishads - Shri Aurobindo - Albin Michel  
Commentaire sur la Kena Upanishad*

**16/05/2014**

*« 10. Esprits égarés qui tiennent l'oblation offerte et le puits creusé pour la  
plus haute rectitude et qui ne connaissent aucun autre Bien, sur le dos du ciel  
ils jouissent du monde de leur rectitude et ils entrent de nouveau dans ce monde  
ci ou même dans un monde inférieur. »*

*« 12. Le connaisseur-de-Brahman, ayant fait l'expérience des mondes  
qu'accumulent les œuvres, devient indifférent à leurs joies, car il sait que Celui  
qui n'a pas été fait ne vit pas par l'œuvre faite. (...) »*

*Mundaka Upanishad - Premier Mundaka - Extraits*

**24/05/2014**

*« 10. L'Esprit est tout ceci qui est ceci dans l'univers : Il est les œuvres et la discipline de soi et Brahman et l'immortalité suprême. O aimable fils, celui qui voit ceci qui est caché dans son propre cœur secret, tranche dès ce corps-ci le nœud de l'Ignorance. »*

*Mundaka Upanishad - Deuxième Mundaka - Extrait*

**30/05/2014**

*« 1. Il y a deux oiseaux qui s'agrippent à un même arbre, beaux de plumage, camarades de joug, compagnons éternels ; et l'un mange les fruits délicieux de l'arbre et l'autre ne mange pas mais regarde son camarade. »*

*« 2. L'âme de l'homme est l'oiseau qui demeure avec Dieu sur un même arbre et en sa douceur s'égarer et s'oublie, et parce qu'il est déchu de souveraineté, il a donc de la peine, il est donc désorienté. Mais quand il voit cet autre, qui est le seigneur et le Bien-aimé, alors il sait que tout ceci est Sa grandeur et la peine s'écarte de lui. »*

*Mundaka Upanishad - Troisième Mundaka - Extraits*

**08/06/2014**

*« 8. Quand un homme a vu Cela qui est à la fois l'être supérieur et cet être inférieur, alors le nœud des fibres du cœur est déchiré, alors tous ses doutes sont dispersés et ses œuvres l'abandonnent et périssent. »*

*Mundaka Upanishad - Deuxième Mundaka - Extrait*

**15/06/2014**

*« Les convictions sont des ennemies de la vérité plus dangereuses que les mensonges. »*

*Humain, trop humain - Friedrich Nietzsche*



**16/02/2014**  
*Vue de l'hôtel*



**17/02/2014**  
*Près de ma fille*



**19/02/2014**  
*Avec mon fils*



**05/03/2014**  
*Manifestants place Maidan à Kiev, Ukraine*



07/03/2014

Piscine de Montreuil



15/03/2014

Feuille de plongeur donnée par Christian

THIS FORM CANNOT BE REPRODUCED  
**UNITED STATES DIVING**  
**OFFICIAL DIVING FORM**

Order of Diving

Diver's Name: Guillaume Meet: \_\_\_\_\_ Place: \_\_\_\_\_  
 Federation/Club/Affiliation: \_\_\_\_\_ Site: \_\_\_\_\_ Men \_\_\_\_\_ Women \_\_\_\_\_  
 City/State: \_\_\_\_\_ Date: \_\_\_\_\_ IM \_\_\_\_\_ SM \_\_\_\_\_  
 Diver's Signature: \_\_\_\_\_ Diver's Coach: \_\_\_\_\_ Prelim \_\_\_\_\_ Semi-final \_\_\_\_\_ Final \_\_\_\_\_

DIVE NUMBER	D.C.	DIVE DESCRIPTION	D.V.	JUDGES SCORES									NET TOTAL	AWARD				
				1	2	3	4	5	6	7	8	9						
1	401	B	1.3	4														
1	401	C	1.4	7														
1	301	C	1.4	4														
1	103	C	1.6	3														
1	612	C	1.5	9														
1	402	C	1.4	7														
1	402	C	1.4	4														
													44.20					

**INSTRUCTIONS:**  
 1. Please print in completing all parts of the diving form.  
 2. The dive number and description (D.C., D.V.) are the official description of the dive.  
 3. All parts of this form must be completed and the diver must sign the form before it can be checked and approved by the Meet Officials.

21/03/2014

Sergueï



28/03/2014

*Piscine d'Aulnay-sous-bois, un matin*



**03/04/2014**

*Un univers simple et désirable*



**04/04/2014**

*Préparation d'une sépulture*



**05/04/2014**

*Promenade dans la ville et compétition l'après-midi*



**06/04/2014**

*Piscine de Southampton*



**04/05/2014**

*Piscine de Nogent sur Marne*



**07/05/2014**

*Être humain devant un arrière-plan galactique*



**08/05/2014**

*Piscine de Châtillon*



**21/05/2014**

*Le toit de ma chambre, dont je ne dois pas sauter*



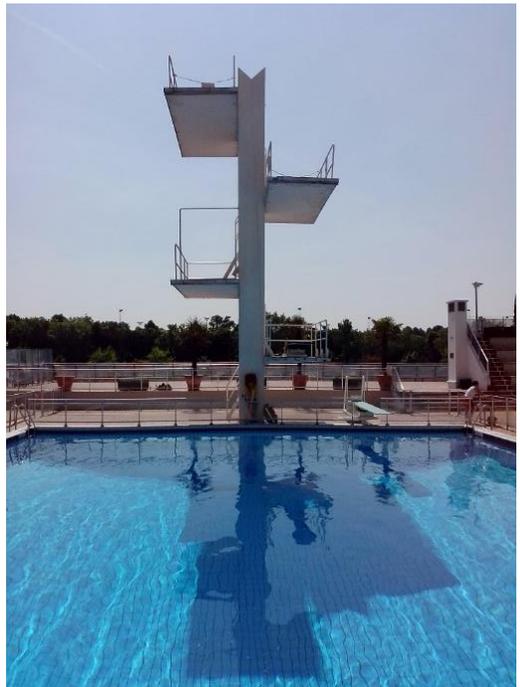
**23/05/2014**

*Le toit d'un sixième monde dont je ne dois pas chuter*



**28/05/2014**

*Le toit d'un septième monde*



**28/06/2014**

*Quelques signes d'amélioration*



**02/07/2014**

*Un imprévu raisonnable*

